LA
LENTEUR PSYCHIQUE

—

La nature du rythme vital et psychique est un problème peu exploré, encore qu'il renferme la clef de beaucoup d'autres. Selon que ce rythme est lent ou pressé, il détermine des particularités variées dans l'exercice des fonctions psychiques et influe sur les goûts, l'humeur, les aptitudes et les chances de succès des individus. — On pourrait indifféremment étudier ce rythme sous sa forme vive et sous sa forme lente. Les deux modes : lenteur et vitesse, étant corrélatifs, peuvent être considérés comme le double aspect d'un même sujet. J'ai choisi le rythme lent pour deux raisons. D'abord une raison personnelle : je crois appartenir plutôt au type lent et j'ai pu par suite en mieux observer les effets sur moi-même. Ensuite, on peut remarquer que les analystes de la vie intérieure, non par rencontre fortuite mais en raison de corrélations psychologiques explicables, appartiennent généralement à ce type. Tous ou presque tous, un Jean-Jacques Rousseau, un Senancour, un Maine de Biran, un Amiel, expriment diversement la même sensation de vie compliquée, entravée, obstruée, embarrassée, ralentie. Chez tous, c'est la même plainte sur les *impedimenta* de leur vie psychique, sur les discordances, les désharmonies, les contradictions de leur organisation, les arrêts et les à-coups de leur circulation mentale, l'incertitude de leurs réactions, la gaucherie de leur geste, l'insé-

curité de leur adaptation, les difficultés de leur mise en train ; c'est le même sentiment de préoccupation, d'inquiétude, de rouille, de langueur, de paralysie intermittente. C'est le même regret des qualités qui leur manquent : vivacité, verve, entrain, souplesse, adresse, dextérité, alacrité, prestesse, à-propos, esprit de répartie, présence d'esprit et liberté d'esprit. Rien de plus instructif pour notre sujet que les confidences et doléances de ces maîtres de l'introspection. Et, certes, cela ne veut pas dire que la lenteur confère à elle seule l'aptitude introspective, mais simplement que cette dernière ne va guère sans un certain ralentissement des fonctions impulsives et actives dû à une particulière complication des sentiments et des pensées, ainsi qu'à la difficulté de les débrouiller.

§

L'énoncé d'un tel sujet se heurte à quelques difficultés. J'écarte d'abord une objection qui rappelle les *apories* imaginées par les anciens sceptiques grecs. Ceux-ci demandaient ce qu'est le long et le court ; le grand et le petit, etc. On pourrait de même demander : qu'est-ce que le lent et le rapide ? — Il est certain que ces deux qualités, répondant à des variations continues d'une même grandeur, n'admettent qu'une limite mouvante et indécise. Toutefois, l'appel à l'observation courante, et, dans une certaine mesure, pour les vitesses de détail, l'appel aux résultats psychochronométriques, permettent d'attacher à ces deux expressions un sens d'une précision suffisante, encore que toujours relative.

Une autre difficulté provient de notre nature multiple et divisée, qui n'admet pas un rythme indivis. Il n'existe pas de type lent absolu. La lenteur n'est pas un coefficient global affectant toute l'organisation d'un individu. Un sujet peut être vif dans tel de ses mécanismes et lent dans tel autre. Il peut être vif musculairement et lent intellectuellement ; bien plus, il peut être vif par tel muscle et lent

par tel autre. Un individu peut être lent dans ses opérations conscientes et rapide dans ses associations inconscientes. Un individu peut être vif à sentir et lent à penser. Cette formule psychologique : « La lenteur de penser jointe à la vivacité de sentir », semble avoir été celle de J.-J. Rousseau, si l'on s'en rapporte à la précieuse psychographie qui débute ainsi : « Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées, et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu.... (1). » Une vive sensibilité rétinienne peut aller de pair avec une émotivité obtuse et une rare lenteur d'imagination ou d'idéation, comme il peut arriver que la lenteur sensori-motrice s'accompagne d'une émotivité ardente et d'une imagination de feu. Non seulement le sentir et le penser, comme chez J.-J. Rousseau, mais le sentir et l'agir, le penser et l'agir, la réceptivité et la productivité se gênent souvent dans le même individu. Un jugement de Wagner sur Saint-Saëns souligne cette dernière antithèse : « J'appris, dit-il, à connaître l'étonnante dextérité et le talent de ce musicien. A sa vélocité extraordinaire et à sa stupéfiante facilité à déchiffrer les partitions d'orchestre les plus compliquées, Saint-Saëns joignait une mémoire non moins admirable. Dans la suite, j'appris, il est vrai, que cette réceptivité extraordinaire pour tout ce qui concerne la technique de la musique semblait gêner en lui les facultés d'intense productivité (2). » Ces faits et d'autres similaires excluent la conception unitaire et simpliste d'un rythme uniforme affectant globalement toutes les fonctions mentales d'un sujet donné. On se trouve, au contraire, en présence d'un dynamisme mental divisé, incoordonné, inharmonique, livré à des rythmes contradictoires, sujet à

(1) J.-J. Rousseau, *Confessions*, livre III.
(2) Wagner, *Mémoires*, 3e vol., pp. 264-265.

des à-coups et à des différenciations de vitesse. — Il s'en faut que les messages reçus et les ordres donnés soient transmis avec la même rapidité dans tous les secteurs psychiques. Chez un individu certaines fonctions mentales peuvent être retardées, tandis que d'autres sont accélérées. Il y a parfois compensation ou rapport inverse. La lenteur sur un point peut être la rançon d'une rapidité accrue sur un autre point. La loi qui domine tout ce dynamisme paraît être une loi d'indépendance fonctionnelle relative ; loi combinée de divergence et d'interférence physiques, loi de discontinuité, d'incoordination, de disproportionnalité et d'incohérence; loi de polyrythmie et de dysrythmie ; loi qui multiplie les changements de vitesse, les arrêts, les ralentissements, les virevoltes, les emballages et les embardées sur toute la ligne nerveuse et psychique.

Toutefois, s'il n'existe pas de type lent absolu, on reconnaîtra qu'il n'est pas impossible de parler d'un type lent relatif. — Ce sera celui chez qui, tout compte fait, le fonctionnement vital et psychique se solde par un retard appréciable dans les réactions motrices, — lesquelles représentent l'aspect extérieur et visible de l'adaptation, — encore que chez le sujet considéré, telle ou telle autre fonction, l'imagination par exemple, ou l'émotivité puisse être, soit occasionnellement, soit même d'une façon habituelle, extrêmement vive et ardente. Le critérium est ici l'absence ou la diminution de cette faculté que certains psychologues ont appelée « présentification » et dans laquelle ils ont vu, avec quelque exagération peut-être, la plus haute marque de supériorité psychique (1). Or, la présentification ou « adaptation complète et immédiate au réel » est une fonction synthétique, un résultat d'ensemble de tous les processus nerveux, musculaires, cérébraux, psychiques de l'individu. Le coefficient de présentification propre à chaque sujet ne

(1) « L'adaptation complète et immédiate au réel, signature de la souplesse nerveuse, est une faculté supérieure à l'intelligence. » (Les Drs Huot et Voivenel : *Le Cafard*, p. 92).

pourrait donc être représenté que par une formule incroyablement compliquée où il serait tenu compte de toutes les divergences et interférences psychiques, dont nous avons parlé, avec l'infini détail de leurs répercussions et conséquences. Mais, en fait et dans la pratique, les différences entre individus à cet égard sont assez facilement discernables, surtout quand des circonstances spéciales les mettent dans l'obligation d'agir vite. La distinction populaire des « débrouillards » et de ceux qui ne le sont pas ne manque pas de justesse psychologique et exprime assez exactement, sous une forme familière, le critérium cherché.

§

Le problème de la lenteur psychique n'a guère été abordé jusqu'ici que par un tout petit côté : celui de la psychochronométrie (mesure des temps de sensation, de réaction, de discrimination, d'association, d'idéation, de jugements, etc.). Les résultats obtenus ont quelque valeur pour les cas très simples : réaction simple (perception d'un signal et réponse motrice) ; discrimination simple, association simple, etc. Mais quand il s'agit de processus psychiques plus compliqués et donc d'une longueur parfois considérable, par exemple, du temps d'une réaction volitionnelle à échéance lointaine et dont la gestation a occupé parfois des semaines, voire des mois (cas d'une décision grave, difficile, douloureuse, entravée par toutes sortes de motifs intérieurs ou extérieurs), les mesures de la psycho-chronométrie sont tout à fait insuffisantes. Ici le schéma : Excitation — Travail central — Réaction — est beaucoup trop simple. Le temps total T doit se décomposer en une série de temps partiels : t, t', t'', t''', correspondant à la série des divers moments psychiques : sensation, discrimination, association, idéation, formation des sentiments, etc. Et chacun de ces temps se décomposerait lui-même en temps plus petits correspondant aux divisions et subdivisions de chaque processus élémentaire. Quel chronoscope pourrait pénétrer

dans ce détail ? Quel psychomètre pourrait mesurer le débit du courant psychique, avec ses rapides, ses dormants, ses remous, ses chutes, ses cataractes, ses tourbillons ? A plus forte raison, des problèmes synthétiques, tels que celui de l'évaluation du coefficient de « présentification » d'un individu donné, défient-ils les procédés analytiques du laboratoire. Ici, il faut tenir compte à la fois des détails et des ensembles, des « masses aperceptives » et affectives qui s'interposent pour dévier, arrêter ou ralentir les courants psychiques ; du degré de tension de la tendance ou des tendances mises en jeu ; enfin de toutes les corrélations psychologiques, positives ou négatives, susceptibles d'exercer une influence accélératrice ou retardatrice soit sur les éléments, soit sur l'ensemble du système. Ici, l'introspection, l'appel à la psychologie populaire, aux observations pathologiques et surtout aux documents autobiographiques remplaceront, avec avantage, l'appel aux expériences métriques, sans toutefois exclure ces dernières, dans la mesure où elles seraient susceptibles de mettre sur la piste de corrélation psychologique d'une portée générale.

§

Une philosophie de la lenteur pourrait débuter, semble-t-il, par une description et une classification des lenteurs diverses qui, sous des conditions données, peuvent affecter nos différents processus vitaux et mentaux ; qui, selon le cas, modèrent à propos nos impétuosités inconsidérées ou nous handicapent dans la course au succès ; qui appesantissent notre pas et notre geste, qui entravent l'essor de nos pensées et nous rappellent malencontreusement notre matérialité, aux heures où notre esprit voudrait, semblable à la colombe de Kant, prendre son vol vers les régions éthérées de la pure spiritualité. Qui dira les naissances et les destins de toutes ces lenteurs : physiologiques ou psychologiques, normales ou pathologiques, permanentes ou

transitoires, congénitales ou acquises, constitutionnelles ou accidentelles, localisées ou généralisées, etc? Il y aurait là une série interminable, allant, dans l'ordre corporel, de la lenteur de la repousse du cheveu ou de la réparation des forces perdues à la lenteur sexuelle ; et, dans l'ordre mental, de la lenteur de sentir ou de désirer à la lenteur de percevoir, de penser ou de vouloir. Et, dans ces espèces, que de sous-espèces ! Par exemple dans la lenteur intellectuelle on pourrait mentionner cette lenteur d'esprit ou lenteur de répartie dont souffrait ce duc de Savoie, dont il est question dans un passage suggestif des *Confessions* (1) et que Rousseau donne en exemple d'un défaut dont lui-même se plaignait ; — ou cette autre lenteur spéciale : lenteur dans le travail d'invention et de découverte scientifiques qui caractériserait, selon M. Ostwald, le type de savants qu'il appelle assez arbitrairement *classique*, par opposition au type *romantique* (type du savant favorisé de rapides réactions imaginatives (2); — ou encore la lenteur verbale, lenteur d'élocution et de débit qui a pour contraire cette vélocité oratoire des moulins à paroles et des phénomènes de la foire parlementaire, dont M. Viviani présente, paraît-il, un remarquable échantillon... Et dans telle lenteur spéciale : la lenteur mnésique, par exemple, il ne serait pas impossible de dissocier la lenteur d'inscription ou de fixation, la lenteur de rappel, de reconnaissance, de localisation des souvenirs, ces modes de la fonction mnésique étant relativement indépendants.

Dans toute cette série, la lenteur sexuelle apparaît comme une maîtresse forme : constatation peu surprenante si l'on se range à l'opinion de quelques auteurs (3) qui reconnaissent dans l'Instinct génésique la source indéfectible du potentiel nerveux et psychique, le stimulateur, le distributeur et le régulateur par excellence des rythmes vitaux.

(1) *Confessions*, livre III.
(2) Cf. W. Ostwald : *Les grands hommes*, p. 27.
(3) Cf. Léon Daudet : *L'Hérédo*.

Quel contraste entre l'alacrité sexuelle d'un Casanova ou d'un Restif de la Bretonne et la lenteur d'un Rousseau qui n'a pas craint de nous narrer par le menu ses manques d'à-propos dans cet ordre d'idées. On connaît aussi ceux dont Stendhal nous a laissé la confidence. Comment expliquer une telle lenteur — occasionnelle sans doute, — unie à un instinct pourtant très éveillé, à une émotivité amoureuse extrêmement susceptible et à une imagination de feu? On ne peut que rattacher le fait à la loi d'indépendance et de discordance fonctionnelles qui domine et souvent dérègle nos rythmes essentiels. L'imagination érotique, l'émotivité amoureuse et l'ardeur même du désir n'impliquent pas toujours la « présentification » physiologique requise ou même parfois lui font tort. Et, chose curieuse, dans ce domaine comme dans les autres, la précocité, selon une remarque de M. Ostwald (1), semble aller de pair avec l'alacrité ; l'arriération avec la lenteur constitutionnelle. Qu'on se rappelle les exploits amoureux de Restif à treize ans, tandis que Jean-Jacques attend beaucoup plus tard pour être déniaisé par une initiatrice elle-même un peu mûre.

§

De quoi dépend la lenteur psychique?

Pour le savoir, il faudrait être en possession d'une théorie physio-psychologique de la vitesse mentale ; théorie que l'état actuel des recherches ne permet même pas d'esquisser. Ce serait déjà quelque chose que de poser correctement le problème et, pour cela, de l'analyser. On poserait la question : 1° d'abord pour un acte psychique pris isolément; 2° puis pour une fonction mentale prise isolément; 3° enfin pour l'ensemble des fonctions, pour le dynamisme global d'un individu donné. Le premier problème est déjà très difficile; le second et surtout le troisième le sont bien davantage encore. Pourquoi tel acte s'exécute-t-il

(1) Cf. W. Ostwald : *loc. cit.*, p. 135.

plus ou moins rapidement? Pourquoi telle fonction est-elle affectée de lenteur plutôt que sa voisine? Pourquoi enfin tel individu est-il lent dans l'ensemble de ses réactions, mal doué sous le rapport de la « présentification »? Une hypothèse esquissée par M. Ernest Solvay (1) sur le mode de distribution du potentiel nerveux et son inégale répartition dans les différentes parties du système nerveux pourrait peut-être nous fournir quelques éléments d'une réponse.

L'auteur part d'une double constatation résultant d'expériences faites sur les nerfs vivants : C'est : 1° qu'à l'état de repos il existe entre deux points d'un même nerf une différence de potentiel; 2° que cette différence se maintient en gardant une valeur assez fixe tant qu'il ne se produit chez l'animal en observation, et particulièrement dans la région de distribution du nerf observé, ni impression extérieure, ni mouvement. Mais étant donné l'absolue instabilité et l'état de déséquilibre du potentiel, il suffit de la moindre impression ou du moindre mouvement volontaire ou réflexe dans le membre pour déterminer une modification électrique du nerf, modification plus ou moins intense et rapide, enregistrable à l'aide d'instruments. La différence des vitesses s'expliquerait ainsi par une dénivellation plus ou moins forte et plus ou moins brusque du potentiel nerveux sur un trajet nerveux plus ou moins long (2). Que

(1) Communication *au sujet des différences de potentiel existant en divers points des nerfs pendant le fonctionnement vital*, par Ernest Solvay, Paul Heger et Léon Gérard. (*Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*), t. XX, n° 6, 3e série.)

(2) Cette notion de *potentiel* n'étant pas très claire, du moins pour les profanes, on pourrait peut-être essayer de se la rendre sensible en comparant les différences de potentiel aux différences de niveau d'une colonne liquide. De même qu'une colonne d'eau qui tombe acquiert une vitesse d'autant plus grande qu'elle tombe de plus haut, au point d'acquérir, par le fait de cette vitesse, la résistance d'un corps solide, de même il se produirait des différences de potentiel ou variations de niveau dans l'énergie électrique ou nerveuse répandue sur le territoire de distribution du nerf; et les vitesses ou lenteurs des processus électriques ou nerveux qui s'y produisent dépendraient de la dénivellation plus ou moins considérable survenue entre les divers plans de l'énergie électrique ou nerveuse.

penser de cette explication ? Peut-être rendrait-elle compte, dans une certaine mesure, des différences de vitesses avec lesquelles s'accomplit un acte isolé et surtout un acte brusque et instantané, un réflexe, par exemple. Mais elle se montrera manifestement insuffisante s'il s'agit des différences de vitesse d'une fonction à l'autre, comme dans le cas de la vitesse du sentir jointe à la lenteur du penser ou de l'agir ou dans le cas de la rapidité des fonctions réceptives jointe à la lenteur motrice ou vice versa. On sait que les expériences psycho-chronométriques sur les temps de discrimination ont conduit les expérimentateurs à distinguer deux types de sujets : le type *sensitif*, qui porte son attention sur le signal à percevoir et le type *moteur*, qui la dirige sur le geste à faire en réponse au signal ; et l'on a établi que chez ce dernier type les temps de réaction sont sensiblement plus courts. Mais d'où vient cette différence constante chez les sujets ? Supposera-t-on qu'elle tient à une différence dans le mode de distribution du potentiel se portant de préférence ici sur le nerf sensitif et là sur le nerf moteur ? Outre que cette explication est arbitraire, elle ne nous dit pas pourquoi la répartition du potentiel nerveux se fait toujours dans le même sens chez le même individu. A plus forte raison l'hypothèse ne résoud en rien la question de savoir pourquoi tel individu est plus lent que tel autre dans l'ensemble de ses réactions, ce qui se traduit par une moindre capacité de présentification ou même par une véritable et plus ou moins complète déprésentification.

On ne doit pas écarter *a priori* de telles explications, mais on reconnaîtra qu'elles sont un peu décevantes par suite de l'énorme disproportion entre la simplicité abstraite des facteurs *invoqués* et les difficultés tant analytiques que synthétiques du problème à résoudre. Quantité d'énergie nerveuse et psychique emmagasinée dans l'organisme et prête à passer de l'état d'énergie de puissance à l'état d'énergie de mouvement ; mode de distribution de cette énergie dans les divers secteurs nerveux et psychiques ;

ampleur ou exiguïté du débit nerveux ; degré de tension des tendances motrices, degré d'activation de ces tendances sous le coup de fouet d'une impression extérieure, état de synergie ou de dispersion de ces tendances, etc... tous ces termes de physio-chimie et de physio-psychologie laissent au psychologue proprement dit une impression de vague et de vide et lui font, du moins relativement au problème posé, l'effet des premiers bégaiements d'une langue scientifique encore dans l'enfance. On peut être assuré d'une part qu'il n'est pas un seul de ces facteurs abstraits qui ne contribue pour sa part à raccourcir ou à allonger les temps de réaction du sujet et de la fonction considérée, mais on sera, d'autre part, dans l'impossibilité de déterminer avec précision la part contributive qui revient à chacun d'eux soit dans le détail, soit dans l'ensemble des processus intéressés ; on se reconnaîtra incapable de sortir des généralités et de mener à bien l'explication d'un seul cas particulier.

Nous ne parlons pas d'autres difficultés théoriques. On pourrait répéter à propos de nos rythmicités une remarque de M. G. Sorel à propos des rythmes de l'histoire. « Un développement historique, nous dit cet écrivain, ne peut être qu'un axe théorique tracé au milieu d'une gerbe d'essais qui tantôt aident le mouvement et tantôt le contrarient, dont le plus grand nombre n'aboutissent pas (1). » De la même façon, telle de nos rythmicités vitales ou mentales, continue en apparence, se résoudra, pour un observateur plus exact, en une série discontinue d'essais, d'élans et d'arrêts, d'à-coups, d'accrocs, de chocs, de temps perdus, de pannes et de ratés. — A quoi s'ajoutent encore les interférences et inhibitions réciproques de nos diverses rythmicités s'enchevêtrant et se chevauchant les unes les autres.

A défaut d'une théorie scientifique impossible à édifier,

(1) Georges Sorel, *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, p. 12 (note).

contentons-nous de quelques faits d'observation courante sur la psycho-physiologie du sujet.

La lenteur physiologique et la lenteur psychique dépendent de conditions communes. L'une d'elles est la loi de Van-T-Hoff, d'après laquelle la vitesse d'un phénomène biologique ou psychologique devient deux ou trois fois plus grande pour une augmentation de dix degrés. Selon M. G. Bohn (1) cette loi aurait peut-être été soupçonnée par Huyghens, quand ce physicien présumait que les habitants de Mercure doivent être beaucoup plus intelligents que nous à cause de la vitalité plus grande de leur esprit provoquée par une température élevée. Maine de Biran note ses variations saisonnières; son alacrité printanière succédant à la langueur hivernale. — Les mêmes substances : morphine, chloral, chloroforme, alcool, etc., ralentissent les fonctions physiologiques et les fonctions psychiques. D'ailleurs la correspondance entre le rythme physiologique et le rythme mental de l'individu se trouve consignée dans les dictons, tel que celui-ci : « Lourd, long, lent, lâche » — Nietzsche parle du « cul de plomb » qu'il appelle « le grand péché contre le Saint-Esprit ». Un autre proverbe dit : « Lâche à manger ; lâche à travailler » ; d'où cette idée assez répandue qu'un bon moyen de se rendre compte des ressources d'un individu est de l'inviter à dîner et de le voir se comporter à table.

La lenteur physiologique retentit tout naturellement sur la lenteur psychique et cette relation est si certaine que divers thérapeutes et psychiâtres ont eu l'idée de l'utiliser comme médication psychologique. On peut citer les exercices de respiration ralentie pratiqués par les Yoguis et dont les effets sur le psychisme ont été signalés par M. Lutoslawsky. Le ralentissement volontaire de la respiration détermine un ralentissement de tous les mouvements involontaires, et comme ces mouvements involontaires constituent pour une

(1) *Mercure de France*, numéro du 16 mai 1917. Chronique scientifique.

bonne part la matière des émotions de colère, d'angoisse, d'inquiétude, etc., nous arrivons par ce moyen à réduire ces émotions elles-mêmes. « Quiconque, dit M. Lutoslawsky, exposé à la tentation de se mettre en colère, saura ralentir brusquement sa respiration, verra sa colère s'évanouir et lui apparaître ridicule... Par le moyen du ralentissement volontaire de la respiration nous nous mettons momentanément dans la condition respiratoire d'un ermite vivant dans une caverne obscure, où, éloigné de tout bruit, il médite sur les mystères de l'existence. L'introduction soudaine dans notre vie agitée de la respiration lente qui caractériserait cet ermite entraîne un changement analogue dans notre attitude mentale (1). »

Dans cet ordre d'idée il y aurait beaucoup à dire sur l'action de l'hérédité, du tempérament, du sexe, de l'âge, etc. L'hérédité d'abord. Nous avons tous dans notre ascendance des ancêtres vifs et des ancêtres lents, dont les « hérédo-figures », pour employer la langue de M. L. Daudet, gravitent continuellement en nous et règlent à notre insu notre démarche sur leur pas nonchalant ou pressé. Il peut arriver qu'à un moment où les circonstances exigeraient de nous un geste rapide, nous nous trouvions sous l'emprise d'un ancêtre lent. Et alors, tant pis pour nous! C'est le geste opportun retardé : c'est l'occasion manquée : c'est le gage de l'insuccès promis à ceux qui sont nés sous le signe de la lenteur. La vieille théorie des quatre tempéraments prend du point de vue qui nous occupe une signification nouvelle. M. W. Ostwald remarque que les sanguins et les bilieux sont des esprits à réaction rapide, les flegmatiques et les mélancoliques des esprits à réaction lente (2). Cette dernière corrélation, d'ailleurs d'observation courante, est poétiquement commentée par Renan dans un passage où il est question de la lenteur de corps de la race

(1) W. Lutoslavsky, *Volonté et Liberté*, p. 362.
(2) W. Ostwald, *Les Grands Hommes*, p. 210,

bretonne jointe au tempérament mélancolique et nostalgique de la race, « à ce besoin de longues voluptés, de contemplation paresseuse, qui se combine mal avec l'activité extérieure » (1).

Le sexe a une influence. D'une manière générale, et en dépit de certaines apparences, la femme doit être considérée comme ayant des réactions plus lentes que l'homme. Et d'abord lenteur sexuelle. L'auteur d'un traité de la physiologie du mariage, intitulé *Married Love*, M. M. C. Stopes remarque que les réactions sexuelles de la femme « agissent si profondément sur tout son organisme, qu'elles sont moins rapides et demandent une stimulation prolongée pour égaler dans leur ardeur celles de l'homme » (2). Il semble aussi que la femme soit plus lente à percevoir les impressions sensorielles. M. Benda parle de certaines expériences « peu galantes » qui sembleraient déceler chez la femme une moindre acuité et sans doute une moindre rapidité de perception (3).

On attribue, il est vrai, à la femme, une faculté intuitive, une rapidité de coup d'œil que n'égale pas l'homme. C'est possible ; mais cette rapidité de vision ne s'applique qu'au domaine qui intéresse spécialement la femme : l'amour, l'emprise à exercer sur l'homme, la lutte contre les rivales, bref un petit nombre de mouvements du cœur, assez élémentaires et toujours les mêmes, qui composent le fond de l'âme féminine. Pour le reste, et notamment pour la conception et le maniement des idées abstraites, la femme paraît plutôt lente.

L'âge maintenant. Il est banal de le citer comme une cause de lenteur. On peut se rappeler dans *Pêcheurs d'Islande* l'épisode de la vieille mère Moan recevant la nouvelle de la mort de son petit-fils. Sur le moment, elle reste impassible ; « la douleur ne venait plus tout de

(1) Renan : *Feuilles détachées*, p. 3 (Emma Kosilis).
(2) *Mercure* du 1er août 1918. Lettres anglaises.
(3) J. Benda. Dialogue d'Eleutère, p. 13.

suite... » L'âge donne souvent aux écrivains un tour de style et de composition spéciale qui traîne, qui tourne autour de l'idée importante, et qui s'attarde aux digressions et aux circonlocutions, style tâtillon et circonspect. L'âge enlève aussi à l'écrivain cette force d'esprit, cette rapidité de coordination, sans laquelle il peut encore réussir telle ou telle partie, mais non l'ensemble. *Infelix operis summa.*

A côté des causes proprement physiologiques il y aurait lieu de mentionner les influences extérieures provenant du milieu physique ou social. L'immobilité scolaire, dénoncée avec raison par les pédagogues (1), peut déterminer dans l'organisme jeune une ankylose précoce. Le sédentarisme physique prédispose au sédentarisme mental. Certaines professions, le fonctionnarisme, le professorat, avec leurs habitudes sédentaires, méticuleuses, circonspectes, ont une action ralentissante et engourdissante sur le système musculaire et nerveux des serfs du rond-de-cuir ou de la chaire. Ce sont des carrières de ralentis, de tardigrades. Le long séjour à la campagne, dans la solitude, tend à ralentir les réactions vitales, intellectuelles, etc., et inversement la campagne, la solitude sont recherchées par les lents ou les ralentis : Senancour, Maine de Biran, etc. Par contre, l'agitation de la grande ville, le voyage en chemin de fer, en auto, la course à bicyclette ou simplement la marche à pied accélère le cours des pensées, selon une notation faite par nombre de lents, notamment par Rousseau. La vie de société active le cours des pensées, favorise la célérité mentale, la plume agile, le goût et le plaisir de la pensée rapide.

Les causes pathologiques de la lenteur demanderaient de longues pages. Abandonnons ce point aux physiologistes et aux médecins. On trouvera dans leurs livres d'abondantes références où il serait question de gigantisme, d'acromégalie, d'altération des dendrites ou de la substance

(1) Cf. : *Le Pédagogue n'aime pas les enfants.* Cahiers Vaudois. Roorda.

chromatophile, de troubles fonctionnels des glandes endocrines, etc.

§

L'étiologie psychologique de la lenteur est beaucoup plus compliquée. Tous les états d'obstruction mentale, d'adynamie, d'inhibition ou de stagnation mentale s'accompagnent soit d'une série de confusions, d'omissions, de superfluités, d'empêchements, d'à-coups, d'arrêts et de ratés qui se soldent par un ralentissement plus ou moins considérable de la fonction considérée. Par suite, toutes les causes qui favorisent ces états doivent entrer en ligne de compte comme facteurs de lenteur psychique. Nous ramènerons ces causes à quatre : 1° Le déséquilibre ou dérèglement mental ; 2° la basse tension psychique ; 3° la forte fonction secondaire ; 4° la forte émotivité.

1° Le déséquilibre mental, qu'il soit congénital ou acquis, localisé ou généralisé, affecte les modalités les plus diverses. On peut signaler d'abord les conflits d'hérédismes, dans lesquels M. Ostwald voit la cause de la particulière gaucherie que présentent les jeunes gens à l'époque de la puberté. « Seuls, dit ce savant, les êtres fortunés chez lesquels, par un heureux hasard, les parties constitutives se sont à l'avance harmonieusement rencontrées, n'ont pas besoin de l'adaptation intérieure qui est, pour les autres, indiciblement pénible (1). » Cette particularité douloureuse engendre non seulement nos légions de compliqués, d'hésitants, d'oscillants, de douteurs, de circulaires et d'aboutiques, mais à un moindre degré ces innombrables personnes affectées de lenteur et de gaucherie dans toutes leurs réactions. M. Léon Daudet distingue deux sens dans lesquels peut se faire le dérèglement des images : le sens de la vitesse et celui de la lenteur. Supposez que le rouleau s'accélère : alors, c'est la frénésie, le vertige mental et verbal, l'aboulie par instabilité psychique ; supposez maintenant

(1) W. Ostwald : *Les Grands Hommes*, p. 216.

qu'il se ralentisse à l'excès : alors, c'est l'obsession, l'idémisme psychique ; l'aboulie par stagnation mentale (1). Maine de Biran a montré comment l'accélération même des images peut se traduire par un arrêt des mouvements et des actes :

La mobilité des nerfs fait que des idées qui se succèdent avec un excès de rapidité déterminent autant de mouvements qui se contrarient et se troublent les uns les autres. C'est un état singulièrement fâcheux où l'on souffre beaucoup et où l'on n'agit pas, en se remuant toujours (2).

On pourrait citer comme cause de désadaptation intérieure la diversité des influences éducatives, intellectuelles et morales qui se contrarient et se neutralisent : source d'embarras psychique et de stérilité intellectuelle notée par Renan, à propos du développement d'un Amiel (3).

2° Mais la plus grande cause de lenteur doit être cherchée ailleurs. Ce n'est pas sans raison que des psychophysiologistes ont distingué des psychismes de haute et de basse tension (4). Autrement dit, les êtres humains, comparés à des appareils magnéto-électriques, pourraient être rangés en deux catégories : les magnétos de haute tension et les magnétos de basse tension. Qui n'a rencontré de ces hommes reconnaissables à l'éclat d'une belle et forte animalité, à la chaleur du sang, à une maîtrise nerveuse indéfectible, à un rayonnement de vitalité qui lance autour d'eux des effluves irrésistibles, à une vigueur, une sûreté, une rapidité de geste et de parole qui les rend toujours et partout les maîtres de l'heure, et qui n'a connu aussi de ces natures ingrates, étriquées et frigides, chez lesquelles les dons les plus éminents de la sensibilité et de l'intelligence sont entravés, gênés et annihilés par une insuffisance d'énergie nerveuse, par une vitalité amoindrie, déficiente et

(1) Cf. Léon Daudet : *Le Monde des Images*, pp. 82-85.
(2) Maine de Biran : *Pensées intimes*, 1er déc. 1814.
(3) Renan. : *Feuilles détachées*, p. 362.
(4) Cf. Les Docteurs Huot et Voivenel : *Le Cafard*.

ralentie, des gens nés fatigués ; tels un Senancour, un Maine de Biran. La lenteur, la tardivité, répondent évidemment à un psychisme de basse tension ou tout au moins à un état de détente ou de moindre tension. Et entre les deux types extrêmes, on pourrait situer des personnalités de moyenne tension, présentant, selon les heures, des réactions lentes ou rapides, mais, en somme, susceptibles d'une présentification suffisante et constituant, comme telles, un type humain normal et viable.

3° Un facteur très important dans le problème de la lenteur psychique nous paraît être la « forte fonction secondaire » ; particularité psychique sur laquelle l'attention des chercheurs a été attirée par certaines expériences du psychologue hollandais Wiersma. Disons d'abord « qu'on entend par fonction secondaire l'influence que les représentations, les idées, les émotions continuent à exercer dans la conscience pendant un temps plus ou moins long après qu'elles sont cependant effacées de la mémoire ». On voit par cette définition que « fonction secondaire » est à peu près synonyme de rétentivité inconsciente. On sait, d'autre part, que les *mélancoliques* et les *paranoïaques* (sujets atteints d'idée fixe) sont caractérisés par un excès de la fonction secondaire, tandis que les *maniaques* (incohérents, instables) sont caractérisés par un défaut de cette même fonction. Un des résultats de cette antithèse est que le faible pouvoir de retentivité du maniaque entraîne chez lui une moindre rapidité d'inscription des impressions élémentaires dont la fusion doit produire une certaine sensation consciente ; et donc, pour obtenir chez un maniaque telle sensation visuelle composée, il sera besoin d'un nombre plus élevé d'impressions optiques répétées que chez un sujet normal ; tandis qu'au contraire la fixation et l'inscription des impressions élémentaires est favorisée et accélérée chez le mélancolique et le paranoïaque par la forte « fonction secondaire ». C'est ce qui résulte des expériences de Wiersma, d'après l'exposé qu'en a donné M. Hey-

mans dans les *Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles*, exposé dont nous résumons ici l'essentiel, en raison de l'importance de ces expériences relativement au problème qui nous intéresse :

L'expérience journalière prouve que nous ne sommes pas encore réellement débarrassés de l'influence d'une chose vécue, alors même que nous n'y songeons plus ; elle continue encore, pendant un temps plus ou moins long, suivant les personnes et les circonstances, à influencer l'humeur, l'imagination, les pensées et les actes. Il semblait bien que chez les malades atteints de mélancolie ou de paranoïa, qui sont continuellement obsédés par une idée fixe, la fonction secondaire de cette idée fût plus intense, et que chez les maniaques, qui, dans leurs discours et dans leurs actes, sont incohérents, la fonction secondaire fût en général plus faible que chez l'homme normal. Mais avons-nous affaire ici à une propriété générale et caractéristique de la personnalité, ou bien ne s'agit-il peut-être que d'un phénomène accessoire, dépendant d'autres circonstances et limité à quelques éléments de la conscience seulement ?

Pour trancher cette question, Wiersma a étudié la durée de l'action secondaire de sensations cutanées, de lumière et d'électricité, en mesurant le temps durant lequel ces sensations peuvent rendre imperceptibles des sensations plus faibles de même espèce. Il trouva que chez les mélancoliques et les paranoïaques cette durée est deux fois plus longue que chez les hommes normaux, et chez les maniaques, plus de trois fois plus courte ; et des recherches plus récentes, exécutées dans mon institut, ont appris qu'entre les individus normaux il existe des différences du même sens, suivant l'intensité de la fonction secondaire, déduites d'autres faits.

Plus surprenant encore est le résultat d'une autre série d'expériences. Lorsqu'on fait tourner, avec une vitesse croissante, un disque composé d'un secteur rouge et d'un autre bleu-vert, on commence par voir les deux couleurs alterner très rapidement ; mais, à partir d'une certaine vitesse de rotation, on ne voit plus qu'une couleur mixte grisâtre. Pour que ce mélange puisse se produire, il faut évidemment que, d'une façon ou d'une autre, soit dans la rétine, soit dans le cerveau, ou dans la conscience, en

un point du champ de vision, l'impression de rouge persiste encore au moment où le bleu-vert apparaît, et inversement. Or, Wiersma s'est posé la question de savoir si peut-être cette persistance n'irait pas de pair avec celle des idées et des dispositions d'esprit. Encore une fois l'expérience donna une réponse manifestement affirmative : alors que des mélancoliques et des paranoïaques voyaient en moyenne déjà disparaître les couleurs séparées par une vitesse de rotation de 12 tours par seconde, cette vitesse était de 16 tours pour les individus normaux et de 27 au moins pour les maniaques... Un résultat analogue fut aussi retrouvé plus tard chez des individus normaux, mais entre des limites plus restreintes évidemment.

Deux choses, semble-t-il, ont été prouvées par ces recherches : d'abord que la fonction secondaire est un phénomène fondamental embrassant toute la vie psychique et ensuite que la mélancolie et la manie ne sont que des extrêmes d'intensification et de réduction de ce phénomène, entre lesquels se place, moyennant des formes de transition connues, la fonction secondaire des individus normaux, dans laquelle on trouve de nouveau toute espèce de degré (1).

Comment interpréter cet exposé gros de conséquences psychologiques ? La question posée dans ces lignes est double : 1° Il s'agit d'abord de savoir si la fonction secondaire doit être considérée comme un coefficient psychique d'ensemble, comme une fonction générale de la vie mentale ; question à laquelle l'auteur répond avec raison par l'affirmative ; 2° Il s'agit ensuite de savoir en quel sens agit ce coefficient en ce qui concerne la vitesse ou la lenteur mentale ; est-il un facteur d'accélération ou de retardement des processus psychiques ? La forte fonction secondaire paraît bien, d'après les expériences rapportées, agir comme un facteur d'accélération, puisqu'elle favorise la fusion rapide des impressions optiques. Dans l'expérience du disque, la fusion des couleurs se fait plus ou moins vite suivant le degré de force de la fonction

(1) G.Heymans : *Résultats et Avenirs de la Psychologie spéciale.* (Archives néerlandaises des Sciences exactes et naturelles, 1915.)

secondaire des individus. Aux uns il suffit de six tours; aux autres il en faut 16; à d'autres enfin 27 tours sont nécessaires pour obtenir la sensation mixte de couleur grisâtre. On constaterait sans doute des différences analogues sur les mêmes catégories de sujets à l'aide de l'expérience classique du tison enflammé tournant rapidement et engendrant ainsi la sensation visuelle de ruban de feu. Aux uns il suffirait d'un petit nombre de tours à la seconde; aux autres un nombre de tours beaucoup plus considérable serait nécessaire pour obtenir la conversion du successif en simultané, et ces différences dépendent encore une fois de la force variable de la fonction secondaire chez ces individus, de la persistance plus ou moins durable des impressions élémentaires soit sur leur rétine, soit dans leur conscience. Mais la question qui se pose maintenant est de savoir si l'on est en droit de généraliser cette conclusion et de l'étendre à toutes les formes de réceptivité psychique. Est-on en droit d'affirmer comme universelle la corrélation entre la forte fonction secondaire et la réceptivité rapide des impressions susceptibles d'agir du dehors sur la conscience du sujet? Cela n'est nullement certain *a priori*. Il y a là une question d'espèces. La conclusion de Heymans sur la rapidité de perception chez les sujets à forte fonction secondaire vaut quand il s'agit de la fusion d'impressions élémentaires, relativement simples, homogènes, et relativement peu nombreuses, comme les sensations des couleurs dans l'expérience du disque. Mais cette conclusion resterait-elle valable s'il s'agissait d'impressions infiniment complexes, nombreuses, hétérogènes, incessamment mouvantes et changeantes, comme celles qui constituent la matière de notre vie sentimentale et morale?

Nous allons voir qu'il n'en est rien; qu'au contraire la forte fonction secondaire s'opposerait plutôt à la réceptivité rapide de telles impressions et que, sinon d'une façon absolument constante, du moins très souvent, elle agit sur la marche des processus psychiques soit réceptifs, soit

réactifs, plutôt comme un facteur d'inhibition et de retardement.

C'est qu'en effet une des conséquences de la forte fonction secondaire est de déposer et d'installer à demeure, dans la subconscience du sujet, ces « masses aperceptives » dont parle Herbart, et qui ne peuvent manquer d'exercer une influence considérable sur le développement de nos divers processus psychiques. Influence tantôt favorisante tantôt défavorisante, tantôt accélératrice et tantôt retardatrice. Si, d'une part, ces « masses aperceptives » favorisent la réceptivité des impressions accoutumées, et donc familières au sujet, pour lesquelles elles offrent des voies toutes frayées et des réceptacles tout prêts à les recevoir, en revanche ces mêmes masses aperceptives doivent repousser et arrêter au passage les impressions nouvelles et insolites qui surgissent du dehors ; elles tendent naturellement à les expulser en vertu du droit de premier occupant ou encore elles les absorbent par une sorte de phagocytose psychique. Plutôt que de « masses aperceptives » on devrait parler de masses affectives. C'est en effet surtout par leur côté affectif que ces complexes agissent comme un principe d'obstruction et d'inhibition à l'égard des impressions nouvelles qui surviennent. Ces masses affectives constituent, dans la subconscience du sujet, « un fond très complexe de sensibilité qui le prédispose à certaines sensations et le rend tout à fait réfractaire à d'autres » (1). Ainsi, si la forte fonction secondaire agit dans quelques cas comme un facteur d'accélération de la fonction perceptive, le plus souvent, quand il s'agit de la réceptivité d'impressions plus complexes, elle a plutôt pour effet d'obstruer les voies, d'embouteiller les postes d'arrivée et de couper les communications avec le dehors. Autrement dit, la forte mémoire affective, les couches superposées de complexes affectifs en arrivent à former une sorte de carapace

(1) N. Kostyleff : *Le mécanisme cérébral de la pensée*, p. 202.

qui isole l'individu de son entourage, qui l'emprisonne en lui-même, qui ralentit ses fonctions perceptives et réactives, qui le livre à ses images de rêve et abolit en lui cette faculté précieuse et vitale entre toutes que M. Bergson appelle « l'attention à la vie » et que d'autres appellent du terme expressif de « présentification ».

Une des conséquences de la forte mémoire affective est la *préoccupation* dont Maine de Biran a si bien analysé l'influence retardatrice et paralysante.

J'étais assez disposé à la réflexion ; il m'est venu quelques idées sur mes dispositions habituelles et particulièrement sur la *préoccupation*, défaut auquel je suis très sujet, qui est en moi, pour ainsi dire, constitutionnel et qui est le plus grand obstacle à mes progrès intellectuels et moraux. La préoccupation est l'opposé de la liberté d'esprit. L'homme préoccupé, ou qui se préoccupe des moindres choses, n'est jamais prêt à agir dans le moment et comme il faudrait agir, il ne dispose pas de ses pensées ; il est toujours dominé par quelque idée ou image vague, liée à certaines affections ou mouvements organiques qui lui font la loi. Comme il se sent empêché dans l'action qui se présente et qui, le plus souvent, ne souffre ni retard, ni délibération, son âme en est troublée ; son esprit incertain, et toutes ses facultés actives sont embarrassées dans leur jeu. La conscience de ce trouble, de cet embarras le retient quelquefois et laisse échapper l'occasion, l'à propos, ou lui donne un air gauche, timide, et lui fait commettre des balourdises, des inconvenances (1).

4° Enfin la forte émotivité concourt tout naturellement avec la forte mémoire affective au ralentissement et à la paralysie des facultés actives. Tout le monde sait qu'une vive émotion nous rend incapable d'agir et surtout d'agir opportunément. Nous sommes toujours trop émotifs. Une vive émotivité est l'indice d'un fonctionnement troublé, empêché, embarrassé des mécanismes moteurs. « L'émotion, dit un psychologue, est un raté de l'instinct (2). »

(1) Maine de Biran : *Pensées intimes*, 7 août 1816.

(2) J. Larguier des Bancels: *Instinct, Emotion et Sentiment*. Archives de psychologie, n° 67 (avril 1919).

Telles sont quelques-unes des corrélations psychologiques qui conditionnent la lenteur psychique.

§

Le chapitre des effets et des conséquences de la lenteur ne serait pas moins important que celui de ses causes. Effets infiniment variés, tantôt favorables, tantôt néfastes, selon qu'il s'agit de lenteurs physiologiques ou pathologiques, partielles ou générales, etc. Le mode lent joue son rôle, tout comme le mode vif, dans l'évolution vitale. La grande loi du Rythme,qui unit les contraires et commande les alternances psychologiques, développe des oscillations lentes comme des oscillations rapides. Les unes et les autres sont normales, à la condition d'être suffisamment amples et d'intégrer d'assez vastes ensembles d'harmoniques psychologiques. Les rythmes lents peuvent être sains, aisés et puissants, dans la mesure où ils s'harmonisent entre eux et avec les rythmes les plus généraux de la vie. La tare consiste à se perdre dans des rythmes fragmentaires et désharmoniques.

C'est ainsi que l'intelligence présente dans son évolution deux rythmes bien distincts,opposés parfois sous les noms de pensée discursive et de pensée intuitive. On a prétendu voir dans ces deux modes du fonctionnement intellectuel deux types de connaissance irréductibles, en dépréciant la première au profit de la seconde, à laquelle seraient dévolues des vérités inaccessibles à la première. Mais quoi ! L'intuition n'a rien de mystérieux. Il n'y a entre les deux termes de l'antithèse qu'une différence de rythme. L'intuition, c'est le mode de penser vif, alerte, agile et brûlant les étapes ; la déduction, c'est la pensée lente, prudente, circonspecte, la pensée qui se surveille elle-même, qui prend le temps de s'analyser et de se contrôler. Entre ces deux modes de penser, il n'y a pas dualité, mais bien unité d'objet, d'opération et de critère ; mais d'un côté, c'est l'allure lente ; de l'autre, l'allure accélérée ; et

ces deux allures complémentaires, et en quelque sorte compensatrices l'une de l'autre, sont, sans doute, indispensables aux rythmes plus complets, aux rythmes réducteurs, aux grandes harmoniques intellectuelles qu'ordonne notre dynamisme profond.

Une intelligence lente n'est pas forcément une intelligence inférieure. Il y a des intelligences lentes et qui sont d'une trempe excellente. Une certaine lenteur favorise l'esprit critique. « Il est clair, remarque M. Ostwald, qu'un peu plus de lenteur dans les opérations intellectuelles est plutôt avantageux que défavorable au point de vue critique (1). » Une autre conséquence de la lenteur de l'esprit est le goût de la clarté, l'effort vers le *lucidus ordo*. Les idées se présentent en masses confuses à l'esprit. Le vif, qui est souvent un brouillon, les accepte et les utilise telles quelles. L'esprit lent prend le temps de les filtrer, de les décanter. La confusion et le désordre initial des idées n'excluent pas un beau résultat final, de même que la manipulation laborieuse des décors sur la scène italienne, dont parle Rousseau ne laisse pas d'aboutir à un spectacle ordonné et capable de charmer les yeux. Un autre trait qui renforce cette exigence de l'esprit chez le lent, c'est l'amour de la perfection, trait du *classique*, la hantise de la formule adéquate et définitive. Et si ce souci est parfois paralysant, il relève aussi d'une esthétique supérieure. Les effets de la lenteur au point de vue intellectuel ne sont pas toujours aussi favorables. L'excès de lenteur produit la stagnation intellectuelle, le « pénélopisme » dont se plaint Maine de Biran ; et aussi, quand il s'agit de certitudes ou de croyances à embrasser, l'insatisfaction morbide, l'hésitation, l'indécision, qui se traduit enfin par l'impossibilité d'affirmation, le scepticisme systématique et morbide, lequel, aussi bien, est une exagération de l'esprit critique.

Au point de vue affectif, une des conséquences de la len-

(1) W. Ostwald, *Les Grands hommes*, p. 32.

teur psychique est la sentimentalité ou disposition sentimentale que nous avons analysée dans une précédente étude (1). Sentimentalité et lenteur présentent ce trait commun de correspondre à un psychisme de moindre tension ou à un stade de moindre tension du psychisme. Comme l'excès d'émotivité, la sentimentalité correspond à un trouble fonctionnel plus ou moins profond ; elle exprime un « raté de l'instinct ». Lenteur et sentimentalité se rapprochent encore en ce qu'elles sont conditionnées toutes deux par une forte fonction secondaire qui attarde le sujet, le fait vivre plutôt dans le passé que dans l'avenir, voire dans le présent.

Une autre conséquence de la lenteur, en tant qu'elle est liée à la forte fonction secondaire, c'est la prédominance des sentiments rétrospectifs et rétroactifs : regret, repentir, remords, ressentiment, scrupule, et autres modes de la rumination mentale. La préoccupation qui est une des causes de la lenteur psychique peut aussi en être un effet. Elle donne parfois lieu à des manifestations inattendues. Il peut arriver, en effet, que la préoccupation atteigne chez certaines natures un tel degré d'acuité, d'angoisse et d'intolérabilité, qu'elle aboutisse à un coup de désespoir. On en trouve un exemple caractéristique dans les *Pensées Intimes*, de Maine de Biran. Poursuivi pour des raisons politiques, bien qu'il fût en possession d'un refuge sûr, il se livra néanmoins volontairement à ses persécuteurs pour mettre fin au tourment de l'incertitude. De même Rousseau, afin de n'être plus poursuivi par les propos calomnieux qui circulaient sur son compte, rendit public, dans les *Confessions* (2), tout ce qu'il avait sur la conscience. De même encore Rousseau raconte qu'assistant à une conversation entre personnes d'un haut rang, et se croyant obligé d'y prendre part, désespérant de rien trouver d'intéressant à dire, sort d'embarras en lâchant je ne sais

(1) *La Sentimentalité*, Etude Psychologique. *Mercure de France* du 16 nov. 1917.

(2) J.-J. Rousseau : *Confessions*, Livre III.

quelle sottise irrémédiable. Les traits de ce genre, pour lesquels on risquerait le néologisme un peu bizarre de *gribouillisme*, abondent chez Rousseau et, d'une façon générale, chez les gens à forte fonction secondaire. On se retrouve ici en présence de ce résultat paradoxal : le lent se jetant par désespoir aux décisions brusques et irréfléchies qui sont d'ordinaire le lot du vif et de l'impulsif.

D'une manière générale, le lent présente plus de garanties de moralité que le vif. La formule psychologique de ce dernier pourrait être : une forte prédominance de la fonction primaire, avec une fonction secondaire relativement faible. Cette circonstance diminue chez lui le pouvoir de résister à la tentation, pouvoir qui repose en grande partie sur ce fait que du fond de la conscience agissent des influences (considérations morales, peur des conséquences, etc.) qui contrebalancent les motifs de tentation. Ceux qui ne vivent que sous l'impression du moment ne songeront pas, au moment décisif, à des motifs plus éloignés et par là ils en viendront plus tôt que d'autres à céder à un désir subit ou à une poussée de violence, bref à agir inconsidérément. Il est vrai que, dans certains cas, c'est le contraire qui a lieu. Le premier mouvement peut être le bon, et la réflexion l'arrêter. Mais dans les deux cas le mécanisme psychologique reste le même.

Une particularité de caractère qui peut être considérée comme une suite de la lenteur psychique, est *l'entêtement*. D'après M. Dugas (1), l'entêté, le têtu, est un lent ; ou du moins il est dans l'ordre de la volonté ce qu'est dans l'ordre intellectuel un esprit lent. Cela se conçoit, le lent est un être massif, tout d'une pièce, difficile à mouvoir. Quand il a adopté une position, il est tout naturel qu'il ne veuille plus la quitter. Les résolutions du lent sont laborieuses, difficiles à prendre ; mais une fois prises elles sont irrévocables.

(1) L. Dugas : *l'Absolu*, p. 17.

La lenteur est, chez certaines natures, et sans doute chez toutes, à de certains moments, un moyen de défense, d'économie vitale et psychique ; une tactique inconsciente, pour ne pas dépenser trop, pour ménager ses réserves.

En somme, la lenteur psychique n'est nullement un vice rédhibitoire. Toute lenteur n'est pas atonie, apathie, athymie, adynamie ; n'est pas glace et encroûtement. La chaude palpitation de la vie nourrit la lenteur laborieuse et féconde aussi bien que la rapidité trépidante et la vélocité ardélionesque.

§

On pourrait, en colligeant des traits épars en cours des psychographies précédentes, esquisser un portrait du type lent. Remarquons d'abord que l'antithèse du lent et du vif ne correspond pas absolument à celle du *sensitif* et du *moteur ;* car le sentir et l'agir comportent les deux modes : lenteur et vitesse ; ni à celle du paresseux et du travailleur ; car le lent peut être laborieux et même fournir un travail tout à fait supérieur en quantité et qualité ; ni à la division du stagnant (1) et de l'agité ou du nomade, qui sont des types pathologiques.

C'est une question de savoir s'il existe un type lent absolu, c'est-à-dire lent en tout et pour tout, partout et toujours. Nous avons répondu négativement à cette question. Mais il y a des personnes qui se rapprochent de ce type et dont la lenteur, sans être constante ni toujours égale à elle-même, s'étend à peu près à tous les secteurs psychiques. — Il n'y a pas plus de lenteur continue qu'il n'y a de lenteur absolue. Toute lenteur est due, au fond, à une série discontinue d'intermittences, d'interférences, d'embarras, de tergiversations, de pas en avant, suivis de pas en arrière, d'arrêts et d'à-coups de l'activité. Et ce sont bien là, en effet,

(1) Cf. Raymond Meunier : *les Stagnants. Journal des Débats* du 15 février 1913.

des traits qui caractérisent le type lent tel que nous avons occasion de l'observer,

On pourrait dans ce type distinguer pas mal d'espèces : le lent par déséquilibre et le lent par basse tension psychique ; le lent partiel et le lent global ; le lent congénital et le relenti, etc.

Le portrait du lent peut être flatté ou poussé au noir selon le cas ; mais il comporte un certain nombre de caractéristiques à peu près invariables. Au type lent appartiennent les natures sérieuses, profondes. Les sentiments du lent sont stables comme ses impressions sont indélébiles. *Manet alta mente repostum...* Le lent est un homme d'Absolu ; entendons par là que ses sentiments s'affectent de ce coefficient de permanence et d'intransigeance, d'inaltérabilité et en quelque sorte d'éternité que M. Dugas désigne par le mot d' « absolu ». Une des formes de cet « absolu » sentimental est l'entêtement. Une autre est l'humeur rancunière, ce que Remy de Gourmont appelle « la psychologie de l'éléphant » (1). Le lent garde inscrits dans sa cervelle les coups qu'il a reçus et ceux qu'il croit avoir reçus et il attend l'occasion de les rendre. De même les jugements du lent sont absolus, irrévocables. A-t-il, en une circonstance marquante, éprouvé la mauvaise foi, la canaillerie d'un partenaire dans le jeu de la vie ? C'en est fait ; il ne reviendra jamais sur cette impression : « *Hic niger est ; nunc romane tu caveto* ». La théorie de l'immutabilité du caractère a dû être inventée par un lent. Le lent est un être grave, taciturne, méditatif, soucieux, porté au rêve, circonspect, méticuleux, consciencieux, prudent, prévoyant, par horreur de l'imprévu ; c'est une personnalité entière, fermée, évoluant d'après un principe intérieur, rebelle à l'adaptation. Le contraire en est le caractère souple, qui fait bon marché, au besoin, de ses préférences, de ses répugnances, de sa personnalité et s'adapte toujours aux circonstances ; oublieux, insouciant,

(1) R. de Gourmont : *Promenades Littéraires* (5e série, p. 238).

primesautier, superficiel, blagueur, jovial et boute-en-train. Le lent est réfractaire aux relations, aux tâches, aux jeux qui demandent de la verve, de l'à-propos, du doigté, de l'entregent. Le lent a horreur de la moquerie et des moqueurs. Inapte à la plaisanterie, il y est, par contre, assez sensible, voire chatouilleux sur ce chapitre. Pour ces raisons, il est volontiers insociable. Contre les agitations, les exigences et les vanités fatigantes de la vie de société, il cherche volontiers un refuge dans sa forteresse intérieure et dans un quant-à-soi plus ou moins hérissé. Dans l'action, le lent est volontiers partisan des solutions négatives ; il préfère s'abstenir, attendre, voir venir ; il aime les situations bien définies, ne laissant pas place à la surprise. Sa volonté est plutôt une nolonté. Un autre trait de sa nature est la complication, surtout sentimentale.

§

Quelle est la condition du lent au point de vue de la réussite et du bonheur dans la vie ? Nous nous trouvons ici en présence de deux opinions opposées. L'une, la plus répandue, voue le lent à l'insuccès et regarde son sort comme le moins enviable qui soit ; l'autre soutient que, tout compte fait, dans la course au succès, les chances du vif et celles du lent s'égalisent.

D'après la première thèse, le lent est, de prime abord, marqué du sceau de l'insuccès, de l'inarrivisme. En tout, le lent arrive trop tard, comme le carabinier de l'opérette ; il est en retard dans sa correspondance, à ses rendez-vous, à son travail. Rempli de bonnes intentions, il impatiente tout le monde et s'aliène ses meilleurs amis. Il est mauvais sportif, mauvais joueur de billard, mauvais joueur de poker. Il manque le train. En amour, il manque l'heure du berger. A la chasse, il rate son gibier. Lui-même est le raté continuel, le raté par excellence. Il n'est jamais le maître de l'heure, ni même de la minute heureuse. Pas débrouillard pour un sou, gaffeur, inapte au système D, il

est particulièrement défavorisé chez les peuples et dans les milieux où fleurit ce bienheureux système. Il ne saisit jamais la balle au bond ; pour lui, l'occasion est toujours chauve... Celui que Jupiter veut perdre, il fait que sa montre retarde tout le temps..... La gaucherie, la maladresse, la timidité, voilà le lot du lent. Les grandes destinées, l'avancement sensationnel ne sont pas faits pour lui. La pensée rapide assure la supériorité dans la vie ordinaire et aussi dans les carrières scientifiques et littéraires. Si la lenteur n'exclut pas absolument la réussite scientifique, elle exclut la réussite sociale. Le lent piétine sur place, remâche sa bile, s'empoisonne de ses propres sentiments et ressentiments ; au fur et à mesure qu'il avance dans la vie, il s'alourdit et s'aigrit du souvenir des occasions manquées, des coups non rendus, par la faute de sa maudite tardivité.

Les lents ! Race infortunée ! Eternels retardataires, tardigrades, rétrogrades, ruminants ! Natures molles et flasques, natures de mollusques, d'escargots, de limaces, comme les désigne le langage vulgaire. Troupe plaintive et languissante d'âmes lentes, somnolentes, indolentes et dolentes ! personnages de la vie réelle, ou de l'histoire ou de la fiction littéraire : un Senancour, un Maine de Biran, un Amiel, un Napoléon III, un Amaury (de *Volupté*), un Dominique, un Frédéric Moreau.

Senancour ! Type de lent, s'il en fut ; lent sur toute la ligne. *Obermann* est le poème de la lenteur désespérée et incurable ! Les expressions : *lent*, *lenteur*, *longueur*, *langueur*, *permanence*, *léthargie* sont celles qui reviennent le plus souvent sous cette plume oublieuse de l'heure. Senancour parle d'un « principe de refroidissement et d'indifférence » qui est en lui (1). Rien de plus caractéristique encore que le passage où il exprime la béatitude de la lenteur goûtée dans une occupation rustique (2). Ailleurs (3),

(1) *Obermann*, éd. G. Michaut, t. I, p. 128.
(2) *Loc. cit.*, t. I, p. 52.
(3) *Loc. cit.*, t. II, p. 71.

il analyse les causes de sa lenteur et de son amour de la lenteur ; il fait découler ces dispositions d'une dynamique mentale qui lui est propre, d'un équilibre de forces contraires aboutissant au repos.

Rien de plus instructif que ces pages « obscures et secrètes » où Maine de Biran nous conduit à travers le dédale de sa pensée enchevêtrée et souffrante. Maine de Biran représente, comme Senancour un psychisme de basse tension, avec une imagination sans élan et des passions médiocres. Cette disposition s'exprime en une monodie triste et résignée sur son embarras et sa lenteur à penser, sur la « faiblesse de ses nerfs qui met obstacle à tout » ; sur les contradictions de ses instincts, sur le contraste entre son aspiration à la vitesse, à l'alacrité, au vol rapide des pensées, à la souplesse et à l'aisance des mouvements et sa maudite lenteur pénélopéenne.

Amiel incarne un type de lent moins pur que Maine de Biran. Mais il n'en offre pas moins de curieux côtés de lenteur. Nature embarrassée, réticente, scrupuleuse, doutant d'elle-même, ingénieuse à se forger des obstacles, des difficultés, des impossibilités (1) ; pensée vouée à la stérilité et qui n'a été sauvée de l'oubli que par les confidences où elle s'est racontée à nous ; victime de la délectation morose, de la méditation et de l'analyse.

Un autre type extraordinaire de lent, avec des traits singuliers, douloureux et tragiques, c'est le Napoléon III, crayonné par Renan au cours d'une étude consacrée à la mémoire de Mme Hortense Cornu (2) : enfance grave, taciturne, renfermée ; nature rêveuse, embarrassée, mais forte, profonde et obstinée ; « incapable d'être distraite de son idée fixe ; incapable aussi d'acquérir du dehors ce que le mouvement lent et obscur de sa pensée ne l'amenait pas à voir lui-même » ; figure inquiète et inquiétante, « avec

(1) Cf. *Journal Intime*. Notice d'Ed. Schérer, p. 23.
(2) Renan, *Feuilles détachées*, p. 302 et s. qq.

ses intermittences, ses tergiversations, ses résolutions subites et alors fatalement irrévocables ».

Dans l'ordre des personnages fictifs, Amaury (de *Volupté*) est un type authentique de lent. Lent par basse tension psychique ou adynamie. Chez lui le désir se résout en molles rêveries. Enfermé dans le cercle de son vague sentimentalisme, prisonnier de ses deux amantes idéales qu'il ne sait pas conquérir tout en redoutant sans cesse de les voir lui échapper, livré aux oscillations d'une volonté débile, l'ambition le déçoit comme l'amour. Le voici qui s'engage trop tard, à la veille d'apprendre la victoire d'Austerlitz et l'armistice. Ame ralentie, vieillie avant l'âge, promise à ce Purgatoire des Lents, oublié par Dante dans la description des cercles d'Enfer (1).

Type de lent aussi, le Dominique de Fromentin. Rêveur attardé à ses chiffres symboliques et à ses anamnèses sentimentales, enlisé dans le marais de ses langueurs et de ses nostalgies, il forme un assez piquant contraste avec le souple, sec, agile et désinvolte Olivier.

Frédéric Moreau est le frère bourgeois des aristocrates Amaury et Dominique. Entre les traits qui composent cette figure volontairement estompée : idéalisme falot, vague à l'âme, complication et rumination sentimentales, la maîtresse forme de cette nature languide paraît bien être la lenteur. Lenteur ingrate et sèche, à côté de la lenteur voluptueuse et langoureuse d'Amaury et de Dominique. Frédéric a des élans, mais aussitôt suivis d'un arrêt et d'un recul. Pour vaincre sa lenteur et sa torpeur il lui faut se monter la tête. « Ces images fulguraient comme des phares à l'horizon de sa vie. Son esprit excité devint plus leste et plus fort (2). » Une fatalité intérieure l'inhibe à l'instant décisif, c'est ainsi qu'il manque le moment propice avec Mme Arnoux, qu'il refuse l'amour offert de la jeune Louise Roques, qu'il se dérobe devant le mariage Dambreuse, tout

(1) Sainte-Beuve, *Volupté* (Ed. Charpentier), p. 265.
(2) *L'Education Sentimentale* (Ed. Charpentier), p. 106.

cela pour des motifs sentimentaux, des scrupules et des délicatesses qui sont les noms honorables de ses arrêts et de ses reculs. Quand il se plaint que « le bonheur mérité par l'excellence de son âme tarde tant à venir », peut-être devrait-il surtout s'en prendre à sa propre lenteur. Type du raté absolu, qui semble créé exprès pour illustrer la thèse de ceux qui regardent la lenteur comme un vice rédhibitoire, comme une cause irrémédiable de malchance et d'insuccès (1).

A cette thèse s'oppose celle de ceux qui regardent lents et vifs comme à peu près également partagés au point de vue de la réussite. Chacun de ces deux types a ses inconvénients, mais aussi ses avantages ; tout compté, les deux lots se valent ; les chances s'égalisent.

Le vif commet par vivacité autant de gaffes que le lent en commet par suite de sa tardivité. Si le vif est mieux armé à beaucoup d'égards, il s'expose par contre à bien des périls. La précipitation inconsidérée des démarches, l'imprudence des propos, la brusquerie du geste risquent d'alarmer son entourage et de lui faire des ennemis. Le lent va plus sûrement ; il supplée à son insuffisance d'adaptabilité par la prévision ; à l'improvisation par la préparation. Chacun des deux types a devant lui des carrières qui lui semblent réservées et où il est appelé à mieux réussir que le type rival. Il y a des professions pour lents. Au vif conviennent les professions *dynamiques*, si l'on peut dire; celles qui réclament une particulière aptitude kinesthésique, une intuition et une décision rapides. On ne peut aspirer à être un bon chirurgien, un bon exécutant, un bon automobiliste, un bon aviateur, si l'on n'appartient pas au

(1) On pourrait peut-être aussi composer une galerie *d'écrivains* lents (lesquels ne sont pas toujours des lents dans la vie). De ce point de vue, on pourrait diviser les écrivains en *improvisateurs* ou rapides et *ruminateurs* ou lents. Benjamin Constant, nature méditative, embarrassée, irrésolue (d'après son *Journal Intime*) fut un écrivain rapide : (*Le cahier rouge* écrit en quinze jours). Parmi les écrivains lents, on peut citer Flaubert, grand ruminateur d'épithètes, grand flâneur et « perdeur de temps », Sully Prudhomme au témoignage de Ribot, etc.

type vif. Par contre, il existe des professions *statiques*, si l'on peut dire, où le lent est à sa place et à son aise : bureaucratie, diplomatie, pédagogie, procédure, contentieux, etc., carrières de gens circonspects, précautionneux calculateurs, qui se tirent d'affaire par leur lenteur même. En somme, la question pourrait être posée sous cette forme : supposons l'humanité partagée en deux races ou deux clans, ou deux armées marchant à la conquête de la fortune et du succès : celle des vifs et celle des lents. Il n'est pas déraisonnable d'admettre qu'en un temps donné, chacune des deux races ou des deux armées aura conquis autant de pouvoir, d'argent, d'influence que sa rivale. Les lents auront choisi des moyens de parvenir en rapport avec leurs aptitudes ou leurs inaptitudes constitutionnelles ; les vifs auront fait de même ; tout le monde aura vécu, se sera débrouillé, et se sera fait sa place au soleil. Ou encore, — autre façon de poser la question, — supposons qu'une, fée bien intentionnée veuille doter un enfant. On peut se demander si elle ne l'avantagerait pas tout autant en lui donnant en partage la lenteur que la vivacité. Un lot vaut l'autre. — Tel n'est pas notre avis. Selon nous la fée qui voudrait favoriser son filleul ne devrait pas hésiter : elle devrait choisir la vivacité. Sans doute le lent évitera, du fait même de sa lenteur, bien des imprudences, des casse-cou, des culbutes ; mais le vif sortira des mauvais pas où il se sera mis par sa témérité, tandis que le lent sera incapable de se tirer d'autres mauvais pas bien moins dangereux et difficiles. Les statistiques de l'automobilisme attestent que la plupart des accidents d'auto sont à porter au compte de chauffeurs pondérés, circonspects, habitués à une allure très modérée ; tandis que les chauffeurs rapides n'ont presque pas d'accidents. Cela tient à une raison physiologique. Le même tempérament qui les fait lents et prudents les prive de sang-froid et leur fait perdre la tête en face du danger. — Toutes choses égales, d'ailleurs, — et cela constitue presque un truisme — le vif se tirera mieux

d'affaire que le lent. Aussi bien, dans le problème du *quantum* des chances de réussite attribuées à l'un et à l'autre type, ne s'agit il pas seulement d'une différence d'aptitude à telle ou telle profession ou vocation ; il s'agit du mode général de réaction de l'individu dans les diverses circonstances de la vie, du degré de « présentification » qui représente le facteur principal dans la lutte pour l'existence. Or, si l'on pose ainsi la question, la réponse n'est pas douteuse. Le vif, l'homme facilement présentifié est forcément vainqueur. L'individu insuffisamment présentifié est fatalement battu.

Une autre considération à l'appui de la condition privilégiée du vif, c'est qu'il n'est pas impossible de concevoir que le vif puisse réussir, en s'y appliquant, à tempérer sa vivacité et à la troquer au besoin contre une lenteur et une circonspection jugées préférables ; tandis qu'il ne paraît pas loisible au lent de se fouetter, de s'activer à volonté. Cela résulte de la définition même de la vivacité, qui implique souplesse, facilité de variation et d'adaptation ; tandis que lenteur implique raideur et défaut de plasticité. Un vif, introduit dans un milieu lent, parmi des personnes de manières calmes et pondérées, pourra corriger ses manières brusques, régler son rythme sur celui de son entourage. L'inverse ne se produira pas. Un lent restera un lent. Introduit dans un milieu de personnes vives, il sera étourdi par cette vivacité même ; déconcerté par l'imprévu des gestes et des paroles, il se trouvera encore ralenti et plus gauche que jamais. Nous avons là-dessus les confidences de Rousseau. Bref, au point de vue des relations sociales, le lent est l'éternel dépaysé, l'éternel handicapé, l'incurable anachronique.

Ce serait d'ailleurs une question de savoir s'il n'existe pas un traitement psychique de la lenteur. Ce traitement, s'il existe, doit consister à réagir contre les causes de stagnation mentale ; à rompre les vieilles associations qui enchaînent l'esprit au passé, à l'arracher à ses habitudes,

à son milieu ; à adopter et à suivre, si possible, des maximes d'insouciance et d'oubli : « passer outre » ; — « laisser tomber » ; — « qu'à cela ne tienne » ; — « ne pas s'en faire », etc. Mais tout cela reste négatif, peu efficace, n'atteint pas les régions profondes où sont déposées par l'hérédité et installées à demeure les grands rythmes régulateurs de chaque unité humaine.

§

Existe-t-il des races lentes, des peuples lents, comme il existe des individus lents? Cela ne peut guère être contesté, encore que ces expressions comportent pas mal de vague et d'arbitraire. — Que n'a-t-on pas dit de la lenteur allemande ? — Ce qu'il convient de remarquer, c'est que cette lenteur ethnique n'est pas nécessairement, pour les peuples qu'elle affecte, un gage d'infériorité. Elle n'exclut pas, mais plutôt favorise les longs desseins, les entreprises à longue portée et à lointaine échéance. Cette lenteur de conception, de préparation et d'exécution dans l'ordre politique constitue même un gage de puissance et une menace pour les peuples voisins, à condition de ne pas tomber dans l'excès et d'aller jusqu'à la torpeur et la paralysie, comme il arriva à la Maison d'Espagne, au témoignage de Bayle, qui rapporte à ce sujet le mot de Malherbe : « S'il est vrai que l'Espagne aspire à la monarchie universelle, je lui conseille de demander à Dieu une surséance à la fin du monde (1). »

Une autre race lente, au dire de Renan, est la race bretonne tournée vers le passé, attachée aux choses vieillies. A tel point que c'est généralement mauvais signe, — signe de déclin, — pour une opinion politique, que d'être adoptée par la Bretagne. C'est ainsi qu'aujourd'hui les formules de la politique radicale-socialiste prennent faveur en Bretagne

(1) Cf. Bayle : *Pensées sur la Comète de 1680*, tome II, p. 162. (A propos de la lenteur et la bigoterie de la Maison d'Autriche.)

et y font recette, au moment précis où tout le monde ailleurs achève de s'en dégoûter.

Il existe des sociétés lentes, des époques de vie lente, des cultures où les valeurs de lenteur sont en honneur. Car il existe des valeurs de lenteur. On pourrait parler d'une esthétique, d'une éthique de la lenteur. Naturellement cette esthétique et cette éthique comptent moins de sectateurs et ont exercé une moindre fascination sur les hommes que l'esthétique et l'éthique de la vitesse. C'est cette dernière que formule le chevalier Vladislas (de la *Barberine* de Musset) dans les trois maximes dont il fait part au jeune Rosemberg : « Voir, c'est savoir ; vouloir, c'est pouvoir ; — oser, c'est avoir... frappez alors comme la foudre (1)... » C'est elle qui inspire les diatribes nietzschéennes contre l'esprit de lourdeur ; l'Evangile futuriste de la vie rapide, multipliée, intensifiée, frénétique ; les doctrines d'instantanéisme, les apothéoses de la brièveté, de la célérité, de la vélocité, du raccourci ; les objurgations contre l'hérésie de la longueur ou de la dimension (2) ; le pathétique du paroxysme qui assigne comme but à l'art la révélation brève d'une âme, la secousse galvanique qui tire de son sommeil une sensibilité engourdie et stagnante ; la concentration de tout l'amour et de toute la souffrance en une minute fébrile qui remplace, pour un être promis à la mort, l'éternité par l'intensité. Mais quoi ! cette esthétique et cette éthique n'appelaient-elles pas une réaction ? Et d'abord voici la protestation de William James qui met une sourdine à ces airs de bravoure en l'honneur de la vie trépidante et qui leur oppose « l'Evangile du Délassement » (3). James critique l'idéal américain ; la part excessive faite dans cet idéal à l'ardeur, à la rapidité, à la vivacité ; il déplore « cette idée absurde que nous sommes pressés, que nous manquons de

(1) Musset, *Proverbes*.

(2) L'idée de la différenciation de rythmes lents et de rythmes vifs dans la vie intérieure et dans le style paraît tenir une certaine place dans la critique de M. André Billy.

(3) W. James : *Aux Etudiants* (Payot et Cie).

temps », cet essoufflement, cette tension du travailleur américain, cette expression soucieuse et hagarde des visages. Tout cela, d'après lui, accompagne et cache une faiblesse irritable. « De même qu'une chaîne de bicyclette peut être trop serrée, de même trop de tension dans une application minutieuse peut mettre obstacle au libre jeu de nos facultés intellectuelles », et W. James de mettre en garde ses compatriotes contre cette vie trop tendue et toujours sous pression : « Vous devriez, dit-il, baisser le *ton*, car vos visages sont trop expressifs et vous vivez trop intensément les moments vulgaires de la vie »... Et voici qu'il leur propose comme remède « la paix intérieure et la confiance en soi, *acquiescentia in se ipso* », disait Spinoza. Dans une objurgation plus pressante encore et non sans poésie, le Ioguy moderne Rabindranath Tagore évoque, en regard de la vie affairée et trépidante de l'Occident, la vie lente, calme, sereine et profonde de l'Orient (1).

On pourrait soutenir que l'esthétique de la lenteur a ses créations propres : en musique, le *leit-motiv* ; invention d'une race lente, jalouse d'introduire dans la mouvance de la mélodie des arrêts et des repos représentés par le retour du même thème musical. Dans le domaine de la critique, n'est-ce pas elle qui a donné naissance à cette méthode de circonvallation, de circumnavigation qui consiste à ne pas aborder directement un homme ou une œuvre, mais à en explorer les entours, les tenants et les aboutissants, à les circonvenir par des travaux d'approche, à la façon de Taine, imitateur en ceci des Allemands. Dans le roman, les proses lentes, traînantes et dormantes de *Jean-Christophe* pourraient servir d'illustration à une esthétique de la lenteur.

Enfin, il y a des religions et des philosophies qui répondent à l'humeur lente, à la moindre tension psychique, aux rythmes pacifiés. Ce sont les religions et les philo-

(1) Cf. *Le Message de l'Inde au Japon*. (Conférence faite à l'Université impériale de Tokio, le 18 juin 1916.)

sophies à tendance quiétiste : apothéoses du repos, de la permanence, de l'identité, du retour éternel. Et il en est aussi qui répondent à ce sentiment de l'absolu, à ce besoin d'absolu que nous avons mis au nombre des particularités du lent ; tels sont le stoïcisme, le formalisme moral, etc. Au fond, c'est le rythme vital et psychique des races et des individus qui s'exprime dans leurs systèmes éthiques, dans leurs conceptions esthétiques et philosophiques.

GEORGES PALANTE.

UNE FORME DE DÉFENSE SOCIALE

LES UNIONS CIVIQUES

—

Depuis deux ans les organisations civiques se sont créées et développées sous des dénominations diverses dans maints pays d'Europe et d'outre-Atlantique ; le public français a appris à les connaître sous le nom d'Unions civiques et a déjà apprécié les services qu'elles sont appelées à rendre au cours des temps troublés que nous vivons.

Des circonstances exceptionnelles ont déterminé la naissance de ces organismes : à peu près partout en Europe et dans les principaux pays des deux Amériques un violent et persistant mouvement révolutionnaire s'est manifesté, menaçant non seulement les libertés et les droits ainsi que les institutions constitutionnelles, mais aussi la civilisation dans son ensemble et dans son essence. La guerre et ses terribles conséquences économiques, la seconde Révolution russe ont été les causes premières de cet effort subversif. Mais les extrémistes se sont heurtés à une résistance qu'ils n'avaient pas prévue de la part des citoyens. L'éducation civique, l'instruction généralement développée ont ici porté leurs fruits et, tandis que la malheureuse Russie devenait la proie d'ambitieux que ne rebutait aucun crime, les Gouvernements des autres pays trouvaient un appui efficace dans l'aide effective et spontanée que leur apportait l'esprit d'initiative des organisations civiques.

Cette aide était basée sur des principes qu'elles n'ont pas abandonnés, qu'elles n'abandonneront pas : elles entendent demeurer strictement neutres dans les conflits entre employeurs et employés et ne sont dirigées

contre aucun parti politique ou groupement professionnel, tant que ces derniers restent sur le terrain constitutionnel. En dehors de tout esprit de classe, et sous le contrôle des autorités, les organisations civiques contribuent au maintien de l'ordre, au respect de la loi et assurent, en cas de besoin, le fonctionnement des services indispensables à la vie publique.

Si donc, par leur activité même, les organisations civiques sont anti-révolutionnaires, elles ne sont ni antisociales, ni anti-socialistes.

Les deux mots « Union civique » expriment bien la grande idée qui fait la force et la raison d'être des organisations civiques ; elles unissent les citoyens sans distinction de classes, de partis ou de religions, dans le but de combattre, non le progrès, mais le désordre, l'anarchie et la dictature destructrice du Droit. Aussi bien leurs bases sont-elles larges, nettement populaires ; les grandes associations patriotiques leur ont fourni d'importants contingents ; et, précisément en raison de la neutralité qu'elle se sont imposée, elles n'ont pas accepté la collaboration des associations politiques.

Mais, dira-t-on, ces Organisations civiques veulent remplir une fonction, exécuter une tâche qui incombe à l'État ? Sans doute ; encore faut-il que les organes de l'État soient en mesure d'y faire constamment face, et c'est ce qui n'est pas démontré. Et puis un gouvernement, même fort, une armée, même puissante, ne parviennent pas toujours à l'emporter sur la révolution si, comme l'a dit un poète suisse, le citoyen ne sait pas se placer sur le seuil de sa maison et regarder ce qui se passe dans la rue. C'est ce que font les organisations civiques : elles regardent ce qui se passe dans la rue et elles interviennent lorsque cela devient nécessaire. Ainsi se créent, se maintiennent un solide esprit public, une cohésion évidente dans les masses amies de l'ordre, qui permettent à l'opinion publique de ne plus se laisser facilement ter-

roriser par les menaces et les excès des extrémistes. Les organisations civiques constituent, en effet, le centre de ralliement des partisans de l'ordre.

Or ces partisans de l'ordre forment indéniablement la grande majorité d'une nation. Ce n'est que dans les discours des meneurs que les ouvriers sont dépeints comme animés *tous* de la fièvre révolutionnaire. En réalité, il en est autrement et ces mêmes meneurs le savent bien, qui se servent de pressions multiples, de moyens divers pour plier sous leur autorité les masses prolétariennes. Que l'ouvrier cherche à améliorer sa situation, à rendre son existence plus facile et plus souriante, qui songerait à le lui reprocher ? N'est-ce pas là pour lui, comme pour tout homme, un droit sacré, un devoir même ? Mais quant à prétendre qu'il veut, pour conquérir cette amélioration, le chambardement universel, le règne de la violence et du crime, c'est faire injure à son bon sens et à son honnêteté.C'est une contre-vérité qu'on répète pour effrayer les « bourgeois ».

L'ouvrier n'est dépourvu ni de bon sens ni du sentiment de la justice ; il comprend et il sait qu'à côté des richesses mal acquises, des fortunes parfois disproportionnées, il est des biens matériels qui ont, si l'on peut dire, revêtu une valeur morale par la dignité des moyens employés pour les rassembler et les conserver. Quoique on lui prêche le contraire, il a encore quelque estime pour l'intelligence, l'esprit d'ordre, de travail et d'économie. Et si un homme ou une famille ont atteint l'aisance en pratiquant ces belles vertus humaines, il concède qu'il n'y a rien là que de respectable. Enfin, il comprend qu'une grève qui, en paralysant toute une ville, tout un pays, les menace de mort, cesse d'être légitime. Et c'est pourquoi de nombreux ouvriers font partie des organisations civiques.

Mais, lorsque gronde la menace révolutionnaire, le verbe enflammé des rhéteurs fait perdre la raison à la

foule. Nombreux sont ceux qui renient cette sagesse native, soit sous l'empire de l'éloquence des tribuns, soit sous la terreur des violences annoncées, soit par crainte de paraître « lâcher les camarades ». Et ils quittent le travail et livrent leur patrie et leurs familles au danger d'un désastre économique et politique irréparable. Ceux qui n'assistaient pas aux meetings cèdent aussi, car ils redoutent les représailles. Dès ce moment, la terreur étend peu à peu son pouvoir.

Or, dans un pays démocratique pareille éventualité ne devrait pas être possible et ne doit en tout cas pas être tolérée. C'est le droit et le devoir des citoyens de s'y opposer. Et c'est là le but des organisations civiques. Mais quelles méthodes employer ?

Pour agir efficacement dans la défensive, il est nécessaire de connaître le mieux possible comment se manifestera, comment opérera l'offensive. Personne n'ignore que les instructions de Lénine et la tactique prônée par les fauteurs de trouble poursuivent la création d'une « situation révolutionnaire » par la dislocation économique. On saisira aussi pour l'action des occasions secondaires, l'époque de dissenssions accentuées entre les partis d'ordre ou les moments de querelles de politique intérieure, querelles de langues, de races, d'intérêts . Mais rien n'est plus efficace, rien n'est plus simple aussi, en vérité, que ce procédé barbare qui consiste à augmenter la misère et la famine, à multiplier les mécontents, à les pousser vers la révolution en sabotant la vie économique d'un pays. Voilà le but, souvent nié, en tous cas l'arrière-pensée incontestable de la grève générale. En supprimant les moyens de transport, en paralysant les Centrales qui distribuent la force, la lumière, la chaleur, en arrêtant partout le travail, on frappe au cœur, et c'est ce qu'on veut, l'être délicat et compliqué qu'est la Cité moderne. De jour en jour, puis d'heure en heure, la situation deviendra plus révolutionnaire.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles ! Les meneurs ont vérifié la vérité de ce proverbe par l'étude patiente de l'histoire des révolutions et par quelques expériences pratiques. Et ils l'ont complété ainsi qu'il suit : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles pour les conseils de la sagesse, mais il écoute la calomnie. » Les meneurs ont de la sorte à disposition un double levier formidable : la faim et la calomnie. Et bientôt, sourds aux paroles du sens commun, chacun accueillera, dans la détresse générale, les rumeurs, les accusations d'accaparement ; une population, naguère paisible, sera prête aux pires excès. La situation révolutionnaire sera mûre pour ces bons apôtres qui n'ont qu'un but : instaurer la dictature, non du prolétariat — car parler de la dictature de la multitude, c'est dire un non-sens, — mais la dictature de quelques hommes nouveaux dont ils sont ; dictature opulente à l'instar de celle de Lénine et, comme elle aussi, sanguinaire et brutale à l'égard de tous, bourgeois, paysans, ouvriers. Voyez ce qui se passe en Russie !

En d'autres occasions la violence précédera la dislocation économique, mais toujours elle cherchera à la provoquer, à aggraver la situation matérielle du plus grand nombre afin d'augmenter les partisans de la révolution auxquels on promettra la lune.

Dislocation économique, emploi de la violence et de la terreur. Voilà les deux armes principales qui peuvent détruire les institutions et la prospérité d'un pays. Les organisations civiques vont donc présenter deux formes principales d'activité qu'on distinguera sous les noms de *Services auxiliaires économiques* destinés à combattre la dislocation économique et de *Gardes civiques*, dont le rôle sera d'aider les pouvoirs publics dans la répression de la violence et le combat contre le terrorisme.

Les *Services auxiliaires économiques* retiendront surtout notre attention, car ils constituent, plus que les

Gardes civiques, une création originale de notre époque troublée ; nous dirons ensuite quelques mots de ces dernières.

Comment les citoyens qui, par exemple, ont constitué une Union civique, s'y sont-ils pris pour organiser les Services auxiliaires économiques ? Et d'abord que sont ces Services ? Ce sont des organisations de travailleurs volontaires, remplaçant ceux qui, de gré ou de force, ont abandonné une tâche nécessaire à la vie de la collectivité ; ils assureront l'accomplissement de cette tâche. Cette formule est facile, simple, mais son application est moins aisée.

Au début, les créateurs d'une organisation civique n'étaient qu'une poignée d'hommes résolus à lutter contre la Révolution. Tantôt ce sont les circonstances locales, le péril immédiat qui leur ont dicté ce qu'il fallait faire, tantôt, en citoyens prévoyants, ils n'ont pas attendu l'heure de la crise pour demander aux organisations déjà créées ailleurs les principes à appliquer. Sans doute ici ne s'agit-il que des principes dont l'application peut varier, variera suivant les conditions et l'état d'esprit de chaque ville, de chaque pays. Mais pour tous les mêmes questions se sont posées : Comment suppléer aux défaillances du service de l'eau, du gaz, de l'électricité, des tramways, des chemins de fer, des P. T. T. ? Est-il possible d'organiser cette suppléance ?

Questions dont on saisit facilement la gravité, car la négative mettrait toute une ville, tout un pays dans les mains d'une minorité.

La logique commandait de demander la réponse aux spécialistes, et c'est ce qu'on fit en les chargeant d'établir les données nécessaires d'après lesquelles, de concert avec eux, se ferait la répartition des adhérents, dont il faudrait ensuite organiser la mobilisation.

Notez que le recrutement de plusieurs milliers de volontaires n'était pas chose facile, d'autant plus que, pour pouvoir les répartir intelligemment, il fallait connaître

leurs aptitudes spéciales. Ce travail a dû se poursuivre parallèlement avec le précédent.

Les formulaires d'adhésion comportent un questionnaire et les réponses des adhérents permettent de les classer suivant leurs aptitudes.

Devant l'ampleur matérielle de ces travaux, les organisations civiques des grandes villes se sont vues dans l'obligation de créer des secrétariats permanents. Ailleurs la besogne a été exécutée par des Commissions et sous-Commissions généralement composées de ces spécialistes dont l'avis en l'occurrence est indispensable ; mais la direction générale de l'organisation civique doit rester centralisée dans les mains d'un comité directeur, car il est nombre de questions dont la solution intéresse tous les services, et il faut que la liaison entre eux apporte et conserve la cohésion nécessaire, par le moyen de l'unité d'action et de principes.

Quels que soient les organes chargés de l'exécution, ils doivent toujours obéir à la règle : *The right man in the right place*, le spécialiste dans sa spécialité, soit comme organisateur, soit comme volontaire organisé. Sans doute il y faut apporter quelque tempérament en pratique et ne pas prendre trop à la lettre la qualification de spécialiste, sinon l'on aboutirait parfois à des impossibilités. Les adhésions ne donneront pas toujours un nombre suffisant de spécialistes proprement dits ; on les prendra alors comme chefs d'équipe ou l'on formera avec eux une équipe modèle. S'ils font complètement défaut, on devra recruter les volontaires dans les catégories professionnelles qui permettent l'adaptation la plus rapide au métier qu'il s'agit d'exercer momentanément, et l'on s'efforcera d'améliorer leur instruction technique ; ainsi des ingénieurs-mécaniciens monteront sur les locomotives, des conducteurs d'autos, habitués aux hasards de la circulation, conduiront les voitures de tramways, etc.

Les femmes sont appelées à rendre de grands services

dans de multiples branches des services auxiliaires économiques, par exemple dans les P.T.T ou pour l'organisation de cuisines et de cantines à l'usage des volontaires ou de la population ; ou encore elles remplaceront les infirmières des hôpitaux ; enfin les bureaux de l'organisation civique seront heureux de leur concours, surtout si elles connaissent la sténographie et la dactylographie ; leur expérience et leur connaissance des affaires du ménage en feront d'utiles conseillères dans toute l'activité relative au ravitaillement.

Cet aperçu de la structure des organisations civiques permet de se rendre compte de l'étendue et de la complexité de leur tâche. Les services indispensables à l'existence de la collectivité ne sont peut-être pas très nombreux, encore qu'on ne les aperçoive pas tous du premier coup d'œil, mais chacun comporte des embranchements et sous-embranchements, des divisions et subdivisions, et, presque toujours, un personnel important. Procurer aux chemins de fer des volontaires, c'est leur procurer non seulement des mécaniciens et des chauffeurs, mais aussi des aiguilleurs, des chefs de train et la main-d'œuvre pour le service des gares et de la voie. Pourvoir aux besoins du service électrique, ce n'est pas faire marcher simplement la Centrale, c'est maintenir en activité le réseau, les sous-stations. Ravitailler une ville en lait, en légumes, oblige à une organisation de transports précise, pouvant être actionnée suivant un plan détaillé et sans retard. L'extension de la grève générale à de nouveaux corps de métier peut conduire à de nouvelles tâches, si l'activité de ces corps de métier est absolument nécessaire à la vie de la communauté. La santé publique exigera par exemple que les volontaires balayent les rues ou enterrent les morts. Une organisation civique doit pouvoir faire face aux problèmes imprévus et combattre efficacement toute attaque contre les organes vitaux de la collectivité.

La grève continuera peut-être, et il n'entre pas dans le programme des organisations civiques de l'empêcher de se poursuivre, du moment qu'elle a un but économique ; l'effort des volontaires se bornera à préserver l'existence de la collectivité et s'opposera, par conséquent, à ce que cette grève, dont le but est économique, ne dévie et n'ait des effets révolutionnaires. Seuls, ceux qui ont intérêt à la dislocation économique, c'est-à-dire les meneurs et les fauteurs de troubles, peuvent prétendre qu'il y a là une provocation à l'adresse de la classe ouvrière, comme si celle-ci n'était pas atteinte autant que les « bourgeois » par la désorganisation totale des services publics. L'accusation de provocation est le fait de sophistes qui refusent aux autres les libertés et les droits qu'ils s'arrogent. La provocation, elle, est chez ceux qui n'hésitent pas à faire courir un péril grave à une cité, à un pays dans le coupable espoir de construire, aux dépens et par la ruine de tous, leur fortune personnelle ; elle n'est pas le fait de ceux qui luttent ou se préparent à lutter contre de pareilles tentatives.

Mais revenons pendant quelques instants aux questions d'organisation et de fonctionnement que nous avons effleurées tout à l'heure. Une fois les tâches précisées par les conseils des spécialistes, une fois les adhérents recrutés, il importe d'inscrire les noms et qualités de ces derniers sur des fiches, de les classer par services, de dresser les listes des équipes, en un mot d'effectuer tout le travail nécessaire à une prompte mobilisation des volontaires.

Cette mobilisation même donnera fort à faire. Sa préparation devra être aussi parfaite que possible, tout en conservant la souplesse qui permet des modifications rapides ; et, ici aussi, il conviendra de tenir à jour, de même que pour les autres préparatifs, les travaux effectués. On peut juger par là de l'effort constant, permanent, qui est demandé aux organisations civiques ; cet effort est

indispensable pour empêcher toute l'organisation de s'effriter et de tomber en poussière.

Nous avons laissé de côté d'autres travaux, secondaires et pourtant nécessaires, tels que la récolte des moyens financiers destinés à assurer les dépenses de mobilisation des services, lesquelles seront toujours importantes; telles encore que l'assurance de ces milliers d'adhérents contre les accidents du travail, contre les risques que leur font courir leur volontariat, assurance qui est une mesure de prudence et d'équité.

Retenez enfin que chaque adhérent devra être pourvu d'une carte de légitimation, qu'il devra être mis au courant de ce qu'il aura, le cas échéant, à faire, que, le plus souvent, il faudra compléter son instruction technique et vous constaterez que les organisations civiques sont des personnes fort occupées.

Nous l'avons déjà dit : les circonstances locales influent sur l'application des principes que nous avons énoncés; elles obligent aussi à une grande décentralisation et, dans tout pays, la base des organisations civiques doit être avant tout locale. Cela n'empêche pas de les réunir en Fédération ou Confédération qui réservent toutefois la part prépondérante aux comités directeurs locaux. Ces liens interrégionaux sont souvent indispensables pour l'organisation de certains services auxiliaires.

Enfin chaque contrée présentera des créations originales à côté de celles que l'on retrouve partout. Tel pays organisera avec le plus grand soin le remplacement des dockers et des marins; tel autre, où les canaux jouent un rôle indispensable, préparera des volontaires pour le service des écluses ; tel autre encore se préoccupera de la télégraphie sans fil ou de l'aviation, etc...

Depuis deux ans, de nombreuses expériences ont prouvé l'efficacité de l'emploi des volontaires ; en divers pays les organisations civiques ont pu procurer un personnel

de remplacement qui a assuré d'une façon satisfaisante la marche des services suivants : tramways, électricité, gaz, chemins de fer (exploitation réduite), métropolitain et autobus (Paris), voirie ; des volontaires ont ravitaillé en lait une ville entière (Lyon) ; ailleurs ils ont déchargé les denrées périssables et le charbon, ailleurs ils ont fourni des équipages complets qui ont pris la mer (Copenhague) et des équipes de dockers, ailleurs ils ont éclairé les rues, fait marcher les boulangeries et les minoteries, enterré les morts, renseigné les vivants en publiant, lorsque la grève générale avait imposé silence aux journaux, des bulletins quotidiens. Et l'on a vu des hommes qui appartenaient à une élite charger les poubelles, conduire des autobus ou des tramways; et ce n'était point une si mauvaise manière de montrer que l'on appartenait réellement à une élite. Et puis n'oublions pas cette courageuse jeunesse universitaire, qui, pendant plusieurs semaines, a assuré le service des usines à gaz et d'électricité et des eaux, ce qui n'est pas une sinécure !

Tout cela représente un travail d'organisation considérable, si l'on veut bien se rappeler qu'il est poursuivi dans la plupart des villes importantes de l'Europe occidentale et centrale ; il faut en conserver précieusement les résultats, car on ne pourrait pas le recommencer dans des conditions aussi favorables; l'ardeur première serait difficile à retrouver. Et pourtant le jeu en vaut bien la chandelle !

Les organisations civiques doivent donc vivre en état d'alerte pour ne pas se rouiller et surtout pour pouvoir être prêtes à fonctionner en tout temps. C'est, à un double point de vue, une nécessité vitale pour elles : celles qui ne demeureront pas sur le qui vive ne seront plus à la hauteur de leur tâche le moment venu, et il viendra par surprise ; une prompte décrépitude sera leur lot.

Création d'une période troublée, les organisations civiques doivent exercer leur activité aussi longtemps que

durera le trouble ; ni plus, car elles deviendraient inutiles, ni moins, parce que, elles disparues, le danger reprendrait toute sa force. Or, par le fait même qu'elles sont, espérons-le, d'essence passagère, leur nature est extrêmement friable ; elles s'effritent, puis s'effondrent subitement si un effort permanent ne les soutient, elles meurent de consomption si une volonté tenace ne les anime. Pourquoi ? La raison en est dans les contradictions de l'humaine nature. Lorsque la révolution menace, chacun est prêt à s'enrôler dans les rangs des volontaires et à donner son temps, davantage même, pour le salut commun ; mais, bien vite après le rétablissement de l'ordre et de la vie habituelle chacun oublie le danger récent, les jours d'angoisse; l'effort permanent, si petit soit-il, est plus difficile que l'effort puissant, qui dure peu; et puis l'ordre, c'est en somme la normale, et personne ne songe qu'il puisse être de nouveau chassé tout à coup. Oui, c'est au moins là l'humaine nature chez la grande majorité des hommes de ce siècle qui vient d'offrir pourtant tant et tant de surprises; et l'on se désintéresse vite des organisations civiques parce qu'elles sont faites pour les jours mauvais auxquels on n'aime pas penser trop souvent, et au retour desquels on ne croit pas ; et pourtant l'on confesse que nous vivons une époque de transformations sociales qui sont accompagnées généralement de secousses.

Or, les organisations civiques ont précisément pour but d'empêcher, par une préparation aussi bonne que possible, que ces secousses soient mortelles ; elles doivent, précisément, fonctionner lors du passage soudain de l'ordre au désordre ; car les organisations révolutionnaires ne chôment pas, ne dorment pas, elles travaillent sans arrêt, leurs chefs sont des professionnels et elles connaissent la valeur de la surprise.

Qu'un plan, bien plus, qu'une organisation préalable soient nécessaires pour l'utilisation des volontaires, cela

résulte à l'évidence de la comparaison des grèves de février et mai 1920 en France. Au mois de février, les volontaires affluèrent aux gares, aux bureaux des ministères, prouvant ainsi la maturité civique de la nation française, mais nulle part on ne put les utiliser rationnellement, nulle part, si ce n'est à Lyon, où l'Union civique, la première créée dans ce pays, existait depuis quelques semaines. Avec ses moyens restreints de débutante, cette Union, présidée par M. Millevoye, rendit de signalés services et put enrôler tous ceux qui se présentèrent ; et surtout elle en mit un grand nombre à la disposition des administrations intéressées et organisa elle-même le transport du lait, ce qui n'était pas une tâche facile en raison de l'importance de la ville. Ce succès eut un retentissement prolongé en France et, lorsque éclata la grève de mai, au caractère révolutionnaire marqué, des Unions civiques purent, dans les principales villes, remplacer les grévistes des services publics par des volontaires. Les Parisiens n'ont pas oublié les volontaires de l'Union civique que préside le général Bailloux. L'organisation préalable prouvait son efficacité. Le sabotage de la vie économique, cette fameuse dislocation suivant la méthode de Lénine, échoua.

Il y a donc nécessité absolue de maintenir en pleine santé, en pleine vigueur les organisations civiques, si l'on veut qu'elles puissent jouer, le moment venu, le rôle utile que le public attend d'elles; et la création de secrétariats permanents est le résultat d'une vision juste de la situation. Les citoyens qui forment les comités directeurs, dussent-ils être qualifiés de pessimistes, ne doivent pas se laisser gagner par l'optimisme à courte vue, la quiétude agréable qui s'emparent du grand nombre, une fois la crise passée.

Peu de jours avant l'armistice, quelques citoyens réunis à Genève provoquèrent en Suisse un mouvement de concentration nationale contre les menées révolution-

naires étrangères toujours plus insolentes qui, en ces temps graves, menaçaient les institutions du pays et son existence même. Leurs appréhensions n'étaient que trop fondées : le jour même de l'armistice, une grève générale éclatait en Suisse, déclanchée par les agitateurs de passage ; encore qu'embryonnaires, les organisations civiques, nées du mouvement national que nous venons de mentionner, apportèrent aux autorités l'appui d'une foule de citoyens décidés à faire respecter la Constitution et les lois. Très vite, sur la demande de ces autorités, ces volontaires furent appelés soit à seconder la police et l'armée, soit à remplacer les grévistes de certains services publics. C'est ainsi que se créèrent en Suisse les Gardes civiques et les Services auxiliaires économiques ; mais on reconnut immédiatement la nécessité d'une préparation solide à laquelle furent employés les mois qui suivirent.

Ceci nous conduit à dire quelques mots des *Gardes civiques*. Auparavant, retenons qu'en Italie, en Espagne, en Belgique, en Hollande, dans les trois royaumes scandinaves, en Allemagne, aux Etats-Unis et dans la République Argentine existent des organisations civiques, dont l'activité et les préparatifs rentrent, sauf exceptions, dans le cadre des services auxiliaires économiques. Il en existe dans d'autres pays sur lesquelles les précisions nous font encore défaut.

Une Garde civique ne doit pas jouer au soldat, prétendre rivaliser avec une troupe exercée militairement. C'est au moins une conception qui nous paraît juste, car on atteint mieux le résultat cherché en restant modeste ; ainsi conçue, la Garde civique peut, aux côtés de la police et de l'armée, rendre de grands services pour le maintien de l'ordre. Mais, encore ici, les particularités de chaque pays exercent une grande influence sur l'application des principes généraux, et il peut être nécessaire que l'État

permette à la garde civique de s'organiser plus complètement et plus militairement, sous son contrôle, cela va sans dire. C'est le cas, par exemple, des « Somaten » d'Espagne, qui sont aussi très bien préparées aux Services auxiliaires économiques.

Pas davantage que ces « Services », les Gardes civiques ne constituent une provocation à l'égard des ouvriers. Ceux qui le prétendent, ce sont encore une fois ces extrémistes auxquels il déplaît souverainement de voir s'organiser la défense contre le chambardement. Ils cherchent, et pour cause, à déplacer d'avance les responsabilités, mais tout esprit sain ne s'y trompera pas. Le constant effort d'organisation et de propagande de ces mêmes personnages ne poursuit qu'un but : l'anéantissement de la Constitution. L'effort, qui doit être aussi constant, des Gardes civiques ne poursuit, lui aussi, qu'un but, diamétralement opposé, il est vrai : le respect de cette même Constitution.

Les Gardes civiques se placent sous les ordres des autorités régulièrement élues. Qu'on ne perde jamais de vue ces principes élémentaires que cherchent à étouffer ceux qui guettent l'occasion de semer la terreur dans la masse des citoyens. Les Gardes civiques à l'étranger ont pour mot d'ordre de ne pas laisser modifier la Constitution autrement que par les voies légales. Est-ce là, dans une démocratie, une provocation ? (1)

En outre des services évidents qu'elles ont rendus, qu'elles sont appelées à rendre dans le cas où la vie collective et la Constitution sont menacées, les organisations civiques, par le fait même qu'elles requièrent l'aide d'un grand nombre de citoyens, sont en elles-mêmes un avantage certain pour une nation. Celui qui a adhéré à une

(1) En France, la protection du travail incombe au gouvernement. Mais si ce dernier jugeait à propos de faire appel aux volontaires pour protéger la liberté du travail ou l'ordre public, alors seulement les Unions civiques françaises seront prêtes, tout le fait supposer, à se charger du recrutement de ces volontaires.

organisation civique est sorti de sa tour d'ivoire d'où il critiquait sans doute, à tort ou à raison, les actes de ceux qui prennent une part active à la vie publique ; il a quitté son égoïsme pour se mettre au service de tous. Et il l'a fait volontairement et non en vertu d'une loi semblable à celle qui institue le service militaire obligatoire. Il a compris combien son isolement était regrettable et qu'il n'avait pas à s'en remettre exclusivement à l'État et à ses organes du soin de protéger la nation, la Constitution et la civilisation ; il a pris une conscience plus aiguë de ses devoirs de citoyen et la valeur de ce titre en a été rehaussée.

Et puis, un rapprochement s'est fait, continue à se faire au sein des organisations civiques entre les hommes qui s'ignoraient ou que séparaient les opinions politiques ou confessionnelles ; ce rapprochement a eu lieu sur la base d'un amour commun pour la patrie et ses institutions, et dans le but de se dévouer ensemble à la chose publique. Il en sortira quelques effets bienfaisants pour le pays, une solidarité meilleure, plus consciente, et la disparition de quelques préjugés. La nation ne sera plus seulement une masse un peu confuse de partis, de confession, d'opinions entrecroisées, divergentes ou contradictoires.

On a reproché, dans le camp des révolutionnaires, aux organisations civiques d'être, de par leur nature, réactionnaires ou tout au moins immobilistes, et l'on a fait ainsi leur procès devant les masses prolétariennes. Cette accusation n'est pas plus fondée que celle de provocation. Les organisations civiques sont respectueuses, autant que quiconque, du droit de l'ouvrier d'améliorer son sort par les moyens légaux. Elles laissent à chacun son opinion à cet égard. Mais le fait même que leurs adhérents sont sortis de leur isolement pour se préoccuper de la chose publique conduit souvent ces derniers à découvrir

que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et que, pour les hommes de bonne volonté, il existe encore une multitude de souffrances à adoucir ou à supprimer, des problèmes urgents à résoudre ; désormais nombre de ces adhérents aux organisations civiques seront plus ouverts aux réformes nécessaires.

Des Unions civiques, celle de Belgique en particulier, ont du reste inscrit dans leur programme une activité sociale digne d'intérêt et de respect ; elles veulent favoriser le rapprochement des classes en conseillant aux uns et aux autres les sacrifices, les concessions indispensables, en poursuivant cette entente sur la base de l'équité qui est la force d'une nation. Plus tard, lorsque la vie sera redevenue normale, il est possible que le rôle des Unions civiques se transforme et se rapproche de la belle mission que s'est assignée, à côté de la préparation pratique de volontaires, l'Union civique belge.

Mais on ne peut pas vivre uniquement dans l'espérance des temps meilleurs. Il convient de faire face aux réalités de l'heure présente. Et ces réalités, si elles permettent d'espérer, obligent toutefois à la vigilance; pendant de nombreuses années encore, le déséquilibre économique et politique de l'Europe demeurera un fait favorable à l'entrée en jeu subite de meneurs habiles secondés par des minorités toujours prêtes à l'action violente. Quelques individus hardis ont facilement raison d'une foule sans cohésion et la dominent par la surprise. Mais ils seront rapidement réduits à l'impuissance, si quelques hommes courageux les ont surveillés et ont, au préalable, organisé la résistance.

La convalescence de l'Europe commence à peine et, comme toute convalescence, elle n'est point sans danger. Le malade restera longtemps de complexion délicate et nerveux de caractère ; la santé complète ne reviendra qu'après de nouvelles alertes. Comment ignorer que le baromètre des changes est à tempête et que c'est là un

symptôme indéniable d'une situation économique critique ? Et du reste, qui ne connaît cette situation et ne s'en lamente ? Seuls s'en réjouissent ceux qui cherchent à l'aggraver pour pêcher en eau trouble.

L'équilibre rompu ne se retrouvera que peu à peu, après maintes oscillations dont on ne peut dire si elles iront en diminuant régulièrement d'amplitude ; la lutte économique est plus dure que jamais. Un immense Empire couvrant la moitié de l'Europe subit la domination d'hommes de proie qui ne se soucient absolument point du bien-être de la classe ouvrière ; les révoltes de Cronstadt, Pétrograd et Moscou le démontrent. Sans doute, cette dictature bolchevique a paru chanceler, sans doute on prédit sa fin prochaine. Mais, si elle succombe, que seront ses dernières convulsions ? On ne voit pas, on n'entrevoit même pas encore le régime qui lui succédera. La convalescence de la Russie, plus lente et plus difficile que celle du reste de l'Europe, sera probablement secouée de frissons de fièvre. La reconstitution d'une vie normale en cet énorme territoire, naguère grenier des autres nations, et qui doit le redevenir afin de détendre la situation économique, ne pourra pas être l'œuvre d'un jour.

Ainsi donc, les causes profondes qui ont eu pour effet le mouvement révolutionnaire et, comme réponse, la création des organisations civiques, existeront longtemps encore. Elles subsisteront d'autant plus qu'elles sont accompagnées d'un état d'esprit qui est la conséquence aussi de la guerre et dont on peut dire qu'il est essentiellement subversif. Son acuité tend à diminuer, mais il persiste néanmoins dans des couches étendues de la population, surtout chez la jeunesse. C'est une fermentation des appétits, un mécontentement de son sort, un dégoût du travail et de l'effort et, par suite, le désir malsain de jouissances facilement conquises, mais immédiates, l'envie suscitée par les fortunes que la guerre a trop vite échafaudées, la croyance dans la possibilité d'améliorer sa

situation par la menace et même par la violence, le mépris des engagements pris, le dédain et l'ignorance voulue à l'égard des lois économiques les plus impérieuses, une irrévérence complète vis-à-vis des lois de l'État, enfin la foi dans le pouvoir irrésistible des masses. État d'esprit matérialiste évidemment et dont le danger se voit clairement.

Nous passons donc par une crise qui est à la fois économique, politique et morale. C'est l'heure du courage et de la vigilance. Les chefs extrémistes sont satisfaits chaque fois qu'ils peuvent constater un excès d'optimisme chez ceux qu'ils traitent dédaigneusement de « bourgeois »! Il va sans dire que l'optimisme est nécessaire, même aux plus mauvais jours, car il est une forme de la confiance. Le peuple français, durant la guerre, en a fait la magnifique démonstration. Mais l'optimisme n'est salutaire qu'à la condition d'y joindre la prudence, mère de la sûreté, et la ténacité. Or elles commandent le maintien, le perfectionnement des organisations civiques aussi longtemps qu'existeront les causes qui les ont fait naître.

La lutte entre ceux qui entendent profiter de la crise pour ériger leur puissance abominable et ceux qui veulent empêcher cette crise de dégénérer en catastrophe sera longue. La victoire est une question d'énergie, de persistance, de ténacité. Elle vaut, certes, la peine d'être gagnée, car il s'agit du salut de notre civilisation, avec tout ce que les générations passées y ont apporté, avec toutes les possibilités nombreuses de progrès, d'améliorations sociales qui y sont en germe. *Caveant cives !*

THÉODORE AUBERT

POÈMES

—

ROSE

Tu viendras juste au bon moment. Tu souriras.
Tes baisers iront, telle marée en carême,
nourrir mes heures vides. Tu diras : Je t'aime,
sur un ton provocant et qui ne trompe pas.

Nous coulerons des jours charmants et réguliers.
Nous nous promènerons dans l'ombre des musées.
Paris nous prêtera ses retraites aisées,
et, pour chaque geste, un décor approprié.

Mon âme s'emplira de grâce et d'harmonie.
Je serai pour un temps celle qui voudra bien
croire qu'un seul amour peut combler une vie,
et que celui qu'on aime est celui qu'on retient...

—

VERTE

Dans le beau dialogue du Phédon,
Platon fait dire à son illustre maître
que plaisir et douleur sont compagnons.
D'instinct tu l'avais deviné, peut-être!

Toute chose provient de son contraire ;
la mort de la vie, et vice versa.
A l'au delà s'oppose l'en-deçà.
Que serait l'éternel sans l'éphémère ?...

Si toi et moi n'avions un peu souffert,
ni gardé du passé le goût amer
sur les lèvres et dans l'âme rebelle,

nos baisers auraient ils cette douceur,
et nos regards cette paix fraternelle
qui pourraient être l'aube d'un bonheur ?

—

NOIRE

Ecoute bien ceci : J'exècre les humains.
Je les vois s'agiter et faire leurs grimaces,
se jouant sans façon mille tours de vilains,
et n'ai pas le désir de marcher sur leurs traces.

Quand je suis seule, que je lutte face à face
avec ces animaux d'un courage petit,
mon regard par delà leur vue étroite et basse
se remplit d'un immense et tranquille mépris.

Mais lorsque près de moi, comme une lampe claire,
je sens ton doux visage et tes cheveux légers,
et que mes yeux ont lu dans tes yeux de lumière
le besoin de m'aimer et de me protéger,

fidèle bouclier, cet amour me sépare
du monde extérieur. Je cesse de haïr.
Ta candide gaîté que je couve en avare
rallume en mon regard la joie et le désir !

—

ÉLÉMENTS, MES FRÈRES

L'eau, lance lumineuse, excitant l'organisme
qui vous doit son courage et sa ténacité.

Le feu, mante couvant jusqu'à leur paroxysme
tous les ferments de l'âme au rêve illimité.

Terre, bête rugueuse qui fûtes, fidèle,
la consolation de mes emportements.

Air vif, qui me semblez par la fuite éternelle
l'image de l'oubli intégral et charmant !

—

POLITESSE

Egoïste flâneur qui frappes à ma porte,
de quel droit comptes-tu sur ma civilité ?
Je travaillais. Tu me déranges. Peu t'importe !
La chance est un démon que l'homme peut tenter.

J'étais heureuse avec ma fidèle pensée.
Nous allions au hasard comme des amoureux,
nous tenant en riant tendrement enlacées ;
et rien n'existait plus au monde que nous deux.

Rien, sinon l'Avenir au mystère adorable,
allongeant devant nous ses immenses terrains,
où librement erraient nos désirs, indomptables
lorsqu'ils croient échapper aux lenteurs du Destin.

Ton admiration même ne saurait rendre
à mon âme l'élan qui la faisait tantôt
chanter éperdûment son bonheur et l'épandre
dans la sphère infinie ainsi qu'un bel oiseau !

—

LES POÈTES

Les poètes parfois sont très intelligents.
Ils ont un regard simple et droit ; ils sont sincères.
Mais ne t'arrête pas près de leur âme en verre,
comme un badaud devant un spectacle amusant !

Leur orgueil est plus grand que celui des prophètes,
hommes divins ou rois, plus âpre et plus amer
que celui des cloîtrés et des anachorètes.
Ils y sont enfermés comme dans un désert.

Aussi n'ont-ils jamais d'autre moralité
que d'exprimer leur âme en écouteurs dociles,
et de créer dans un élan tendre et facile
des choses dont eux seuls sentent l'éternité.

Les poètes toujours ont une ample sagesse
qui leur tient chaud au cœur, et fait que sans remords
ils sont brutaux, égoïstes, toute faiblesse,
en n'aimant que l'amour, la nature et la mort.

Je les admire pour ce qu'ils ont de loyal.
Je les adore pour leur belle indépendance;
parce que leurs instincts de haine et d'indulgence
bouleversent toujours un peu l'ordre banal.

Ils ont des indignations folles, qui passent;
des rires éclatants, pleins de sonorité !
Leur mépris des humains, non dépourvu de grâce,
est un joyeux effet de leur vitalité.

S'ils parlent de l'amour en libertins sceptiques,
ne les crois pas ! Ils jouent un rôle. Ils font exprès.
La tendresse est en eux besoin biologique.
S'ils restaient sans aimer, sois sûr qu'ils en mourraient.

O toi, passant oisif, assoiffé de scandales,
n'approche pas, surtout, ton mufle vicieux
du regard du poète, intense, radieux.
Prosterne-toi ! Baise le bout de sa sandale.

ADRIENNE LAUTÈRE.

TOTIN

—

Quand mourut sa femme Octavie, Zante du Roux Camus, l'ancien porion de l'Avaleresse, s'abandonna tout entier à une immense, une inconsolable douleur. Les bonnes raisons des voisins ou de parents éloignés ne purent rien contre un tel désespoir. Après quelques jours de larmes et de gémissements, le vieux demeura comme hébété au bord du trou qui s'était brusquement creusé dans sa vie.

Pendant cinquante ans, il avait travaillé au même charbonnage, successivement tapeur à la veine, recarreur de voies, bouveleur et puis enfin porion, notant d'une écriture gauche, dans son carnet recouvert de lustrine, les mètres d'abatage des ouvriers, rédigeant avec ponctualité des rapports minutieux, pleins de fautes d'orthographe et de tournures naïves. Quand, d'aventure, le directeur des travaux lui faisait remarquer qu'il manquait à tel mot une lettre, le porion répondait : « Bah ! j'en mettrai une ou deux de plus une autre fois. » Pas un jour de chômage, pas la moindre faute de service. A Bruxelles, — « l'année qu'il avait tant plu », disait-il, — on lui remit, en même temps qu'à des centaines d'autres Flamands ou Wallons : tisserands, pêcheurs, machinistes, cordiers, domestiques de grande maison, une croix qui faisait bien à sa boutonnière, le jour de la Sainte-Barbe. Ce fut le seul événement de sa vie et l'unique fois qu'il vit la « Capitale ». Cela se passa dans une grande salle ornée de « postures » et de tableaux où des hommes, portant la cuirasse, faisaient, une épée à la main, des gestes mélodramatiques parmi des drapeaux déployés. Les musiciens des grenadiers, coiffés du haut

colback noir, jouaient sans se lasser la *Brabançonne*. A côté de l'estrade où des messieurs en redingote, d'aspect vénérable, étaient assis bien alignés, on voyait dans une loge un général au grand nez volontaire et à longue barbe blanche, qui avait l'air de s'ennuyer prodigieusement. On lui assura que c'était le roi Léopold II.

L'existence de Zante s'écoula égale, heureuse et terne, partagée entre la mine et la petite maison qu'il avait fait construire avec l'aide d'une société de prêts, à la lisière du village, loin des corons empestés. Les semaines où il travaillait de nuit, il aimait, rentré chez lui au point du jour, et noir encore de poussière de charbon, s'attarder à fumer une pipe au jardin, en regardant par-dessus la haie la campagne verte, le paysage aux lignes doucement infléchies où les *terrils* de Flénu découpaient sur le ciel leur triangle sombre enveloppé de fumée. Parfois, des groupes de mineurs, coiffés de la calotte en cuir bouilli, le flacon de fer blanc leur battant la hanche, passaient par la *volette* voisine. Et Zante, retirant de la bouche pour un instant sa courte pipe en terre d'Onnaing, leur criait après avoir respiré longuement : « *On ein va ?* » A quoi les hommes répondaient placidement en prolongeant le chœur des voix unanimes : « Ouais ! »

Le porion vécut sans passion. Il n'était ni buveur, ni joueur. Il n'avait jamais envoyé ses pigeons à Dourdan. Certes, il pouvait, comme tout le monde, tirer de l'arc, il savait comment tenir une crosse, mais il refusait de prendre part aux concours, même à ceux où la mise n'était que de deux francs. Quand on le raillait, il proclamait sentencieusement : « A l'maison du tireur, il y a toujours aux fenêtres des carreaux en papier... »

Ainsi thésaurisant, l'homme s'était assuré pour ses vieux jours, avec la pension du charbonnage, une modeste aisance, avait amassé une petite « pelote » dont il parlait avec un regard finaud. Octavie ne lui avait pas donné d'enfant. Elle était bigote, mais, sur le tard, elle se mit à croire aux esprits et, comme il subissait en toutes choses l'ascendance de

cette forte femme, le vieux, qui ne manquait jamais la messe le dimanche, fréquenta, lui aussi, les réunions étranges qui se tenaient certains soirs, à portes closes, dans la maison du fossoyeur de Camp-perdu. On faisait tourner des tables, on évoquait les esprits. Zante participait avec docilité aux expériences. Jamais il n'eût osé, devant sa femme, afficher le plus léger scepticisme. Il se tenait sur la défensive. Certains incidents ne lui semblaient pas naturels. Un soir qu'une jeune veuve voulait communiquer avec celui que le fossoyeur appelait, en français, le regretté disparu, l'esprit exigea de cette pauvre femme les plus bizarres simagrées : « Faites une croix sur vot'bedaine avec vot' gauche orteil », cria-t-il tout à coup. En vain !... Et Zante perçut dans la cheminée à ciel ouvert des rires étouffés. Il lui avait semblé reconnaître, dans les commandements, la voix de Virgile du Sec-Cul, le plus joyeux farceur du pays.

D'ailleurs, naguère, à la fosse, le porion avait connu ce Cauchette, du Bustiau, qui, brusquement s'était découvert les dons et la vocation du thaumaturge. Un grand feignant de hiercheur, renâclant toujours à la besogne et qui trop souvent, certains samedis de paie, s'attardait à boire dans les cabarets la moitié de sa maigre quinzaine.

Un jour, à l'étage de 280, il s'était brusquement agenouillé à l'entrée d'un *bouveau* dont quelques lampes, entourées d'un halo poussiéreux, étoilaient la pénombre et, tout secoué d'un tremblement nerveux, s'était mis à pousser des cris effrayants. On accourt. « Il est là... là au fond du bouveau, dit Cauchette d'une voix saccadée, hoquetante. Je vous vois, Dieu tout puissant, je vous entends. Je serai vot'fils... Oh ! Oh ! Qu'est-ce qu'il dit ,Signeûr, bon Dieu, Marie, Joseph ! Pardonnez-moi. Oui, je guérirai les malades. » On rit. Le Grand Roux de Mascaux prétend que Cauchette est ivre ou devient « sot ». Il le pousse même du pied, mais Cauchette, sans se plaindre, se prosterne, la face contre terre, ou contre la paroi dont les schistes lui égratignent le front. Les ouvriers se querellent. Et voyez !

les jours suivants le bruit se répandit, à des lieues à la ronde qu'un *sclauneux* de l'Avaleresse avait des visions au fond de la mine et qu'il guérissait toutes les maladies, les cas désespérés, abandonnés par les médecins.

Deux mois plus tard, on venait voir Cauchette du fin fond des Flandres, de Lille et de Saint-Amand, de l'Ardenne et de la Campine. Sa belle-mère, une grosse femme loquace et très allante, avait ouvert un cabaret où l'on débita jusqu'à trois tonneaux par semaine de petite grisette de Thiessies. Cauchette, qui avait laissé pousser sa barbe, se tenait dans l'arrière-cuisine assis sur une haute chaise, à côté d'une table boiteuse où traînaient le pain, des assiettes et des verres sales, et la pipe culottée du grand-père. Il avait une couronne faite d'épines plantées dans des bouchons, une ceinture de coton rouge et serrait contre sa poitrine une croix faite de deux planchettes mal ajustées.

Après avoir interrogé brièvement les visiteurs sur leur cas, il se recueillait un instant, puis, tout à coup, comme s'il tombait dans le haut mal, ses yeux se révulsaient, de longs frissons parcouraient son corps et il prononçait d'étranges formules où se mêlaient les passages déformés des Saintes-Ecritures aux appels « à l'esprit ».

Un tronc était accroché au mur, à l'entrée de la cuisine, pareil à ceux qu'on voit aux piliers de l'église.

Les commères racontaient que Cauchette avait guéri des paralytiques, des bilieux qui se sentaient comme un poil dans l'estomac, des enfants rongés par le ver solitaire et des malheureux atteints de la « maladie traînante ». Jusqu'au jour où, les gendarmes et le parquet de Mons s'étant mêlés de la chose, le nouveau bon Dieu du Bustiau fut arrêté, mis en prison et condamné pour escroquerie et exercice illégal de la médecine.

Zante se rappelait cette imposture, mais jamais il n'eût osé l'évoquer devant sa femme, pour mettre en doute le sérieux des réunions du cercle spirite « *Les voix de l'au*

delà ». Il y accompagnait docilement Octavie. Et peu à peu, encore qu'intérieurement il s'en défendît, son scepticisme fut ébranlé et puis céda tout à fait.

✶

Un jour—c'était au début de l'été—Octavie ressentit un étrange malaise dans le ventre. Elle dut s'aliter. Pendant deux jours, elle vomit tout noir. Son visage jaunissait, ses lèvres étaient devenues bleues. Une froide sueur humectait par instants son corps. Le porion affolé voulut lui faire boire une tisane qu'il avait préparée avec de la menthe du jardin, de la mélisse et du thym « d'hurée », cueilli sur un talus voisin. En vain! Octavie refusait obstinément, se contentant de répondre, les yeux fixes : « Si c'est mon heure, c'est mon heure. La volonté de Dieu soit faite! Il faut obéir à l'Esprit ! » Les voisines hochaient la tête d'un air inquiet. Quand Zante parla d'appeler le médecin, la malade manifesta une telle horreur, une si vive colère, qu'il n'osa point lui désobéir. La troisième nuit, Octavie se mit à râler, son mari ne parvint plus à tirer d'elle une parole. C'est alors qu'il prit sur lui de faire venir le Dr Bourgeois. Un mécréant qui n'avait point voulu faire baptiser ses filles, mais un fameux médecin tout de même, à ce qu'on disait. Il savait rudoyer son monde, bourru, grossier à l'occasion, mais, avec ça, infatigable, dévoué comme pas un, et qui ne demandait le cher prix qu'aux « mijnheers ». Il interrogea Zante sur les origines et les symptômes du mal. Quand il connut le refus de la vieille et ses déclarations fatalistes, il se fâcha tout rouge : « Il fallait venir quand même, hé, biette! » Puis, s'étant radouci, il haussa les épaules et, après avoir poussé un gros soupir, il enleva son veston et se mit en devoir d'ausculter la malade. Il appuya plusieurs fois du côté de la hanche gauche. Il colla son oreille à la poitrine flétrie de la vieille et demeura longtemps dans cette position, retenant son souffle, épié par le malheureux porion qui, dans cette minute angois-

sante, crut vraiment que c'était sur son propre sort qu'on allait rendre un arrêt. Le médecin se releva : « Maintenant, l'ami, dit-il à voix basse, après un autre ahan, je crains bien qu'il soit trop tard et que ce soit la fin. » Il prescrivit de la glace, et promit de revenir le lendemain matin. Mais quand il revint, il trouva Octavie morte, et, assis au chevet du lit, le veuf qui pleurait à fendre l'âme, comme un enfant. Zante osait à peine lever les yeux sur le visage de la défunte qui semblait empreint d'une sévérité, d'une volonté singulière. Il en subissait plus que jamais l'ascendant.

Pendant quelques jours, il refusa le boire et le manger. Des commères du voisinage le surprirent débitant des phrases désordonnées, où il était question souvent des esprits et où ceci revenait sans cesse : « J'ai désobéi à ses dernières volontés. J'ai fait venir le médecin. »

Il y eut peu de monde à l'enterrement. Les deux vieux vivaient très à l'écart, dans ce hameau assez éloigné du centre du village. Ils n'avaient plus que de rares cousins et neveux. On remarqua surtout derrière le corbillard, à côté d'un employé du charbonnage, le cousin Manfroid, qui était brigadier de douane à Passe-tout outre, un fameux colosse, aux moustaches conquérantes.



Dès lors, le porion vécut seul dans sa petite maison, vaquant lui-même aux soins du ménage. Parfois, une voisine s'offrait à lui donner un coup de main, mais il l'éconduisait avec une telle brusquerie, que l'envie de revenir la quittait définitivement. Tout d'abord, on dit : « C'est un ours ! » mais il fut bientôt évident que Zante n'avait plus, comme on dit, tous ses sens, et que l'étrange mort de sa femme avait fait chavirer sa raison. Quand il passait dans la rue, les yeux fixés au sol, marmonnant des paroles incohérentes, les mains plantées dans les poches de son veston, boutonné par en haut seulement, les gens se regardaient d'un

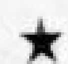
air entendu, se mettant parfois un doigt sur le front d'un air goguenard ou apitoyé. « L'boule n'y est plus ! » disait l'un ou l'autre. Où donc se rendait constamment le vieux, naguère encore si casanier ? Il partait souvent le matin pour ne revenir qu'à la nuit tombante. On sut bientôt qu'il passait des journées entières, dans un champ de trèfle, à la corne d'un petit bois entre Blaregnies et Quévy. Des valets travaillant aux champs, des enfants qu'il effrayait et ne s'approchaient de lui qu'à pas de loup, le voyaient qui demeurait longtemps penché sur le sol et semblait gratter celui-ci avec ses doigts. D'autres fois, il était debout et gesticulait en criant, effrayant, comme un épouvantail, les pies et les ramiers au sommet des grands frênes et des peupliers frémissants. L'aubergiste du Soleil-Levant constata que Zante emplissait ses poches de terre. « Une fameuse terre ! » lui avait dit le vieux en confidence, en clignant de l'œil. « C'est l'terre des trois pelletées ! » Et le fou, en retirant soudain une poignée de sa poche, la semait au vent en prononçant de bizarres formules d'exorcisme ou d'incantation, que n'eussent pas reniées peut-être les sorcières de *Macbeth* : « Capiau buse, coquemoir qui bout, brouche à racines, pierrettes de cerises, hiorde quemiche ! » (1)...

Par moments, après avoir longuement scruté le zénith, il rentrait tout à coup la tête entre les épaules et levait au-dessus d'elle une main, la paume tournée vers le ciel, comme pour se protéger, ainsi que fit Adam au moment où Dieu, assis sur des nuages zébrés d'éclairs, le chassa du Paradis terrestre. « *V'là les noirs bonhommes* », criait Zante, et, vite, vite, il marmonnait quelques paroles comminatoires, puis se relevait, les traits souriants, rassérénés, l'air très content de soi : « Fini ! Partis ! » disait-il, comme s'il avait mis en fuite les hordes mauvaises qui venaient de foncer sur lui du plus profond de l'éther. On eut vent de ses pratiques dans tous les villages voisins. Quand ils le voyaient

(1) Chapeau de haute forme, coquemar qui bout, brosse à racine, noyaux de cerises, chemise sale !

rentrer chez lui, le soir, les mains dans les poches, les yeux fixés au sol, les lèvres tremblantes, comme s'il *berdellait* toujours quelque chose, les mineurs qui faisaient la causette, accroupis aux carrefours ou au seuil des corons, disaient en riant : « V'là l'sot Zante ! V'là l'Totin qu'arrive! » Et d'un air très sérieux ils lui demandaient de longues explications sur la « terre des trois pelletées ».

Un jour, ils réclamèrent son secours pour délivrer d'un sort jeté par les « noirs bonhommes » le cabaret voisin du local de la fanfare ouvrière, à l'enseigne « Au porteur de caisse ». Le cabaret était bien installé, puisqu'il avait « l'électrique ». Le patron, de connivence avec les farceurs, avait dévissé une des lampes du plafond. Quand le Totin fut entré, on lui montra le bout de fil qui dépassait : « C'est là *qui* sont. » Zante monta sur une table. On lui dit de mettre un doigt sur le fil, il les sentirait remuer. Après avoir prononcé quelques formules bizarres, il toucha, mais poussa aussitôt un cri aigu. Il venait de ressentir à travers tout le corps une forte commotion.« Ils m'ont mordu », dit le Totin au porteur de caisse qui gardait son sérieux, tandis que toute la bande s'esquivait en pouffant.



La semaine après la *ducasse* de Frameries, il se passa des choses bizarres. Le vieux ne les comprit que fort confusément. Il y eut un grand branle-bas dans tout le pays. Un soir, les cloches sonnèrent lugubrement à toutes les églises. Le lendemain matin, on réunit sur la place du village les chevaux du charbonnage, des brasseries et des fermes. Dans le même temps, Zante vit s'acheminer vers la gare des hommes qui avaient revêtu leur uniforme de soldat, quoiqu'ils eussent fini leur terme depuis longtemps. Ils étaient escortés de femmes qui portaient les petits paquets de linge et de provisions, enveloppés dans des mouchoirs de couleur et dont le visage était baigné de larmes. Zante entendait partout : « C'est la guerre » !

Vingt jours s'écoulèrent, pendant lesquels on raconta les histoires les plus extraordinaires et les plus contradictoires, d'ailleurs. Les gens les plus rassis passaient en un instant de l'enthousiasme à l'angoisse, de l'exaltation à une dépression complète. Tout à coup, un jour de grande chaleur, Zante, qui travaillait dans son jardin, entendit des clameurs de joie, des musiques, les cloches sonnant joyeusement. Il courut au village. Les rues étaient pleines de beaux soldats aux visages roses de santé et qui riaient comme des enfants. La plupart portaient un uniforme de couleur café au lait, sur lequel se détachaient des insignes dorés. Mais certains — c'étaient les plus beaux, des gaillards dont la taille dépassait celle des plus hauts grenadiers belges — avaient, chose étrange, les jambes nues et portaient une petite jupe bariolée et plissée qui leur battait les genoux. De grosses commères, en les voyant, manifestaient une joie bruyante et criaient en tapant sur leurs cuisses : « *V'là des saudarts à cottes* » ! Des jeunes filles les embrassaient ou les fleurissaient. On leur poussait dans les mains, dans les poches, des cigares, des cigarettes, des fruits, des tartines beurrées. Ils souriaient en disant : « Merci ! *Très bonne.* » En échange, ils offraient aux hommes du tabac blond qui sentait le pain d'épice au miel, des biscuits, des boîtes en fer blanc sur lesquelles il y avait une étiquette représentant une tête de bœuf, des poissons, des abricots ou des oranges. Les Borains refusaient, mais les grands garçons rieurs insistaient disant : « *Ça n'fait rieng.* » De temps en temps, l'un d'eux, l'air grave, disait aux gens : « Ici *no bonne,* bataille ! Boum ! Boum ! » Mais personne n'avait peur, puisqu'ils étaient là, si bien équipés et si nombreux. Il y en avait bien un bon millier dans le village et aux alentours, mais l'imagination des Borains, prompte à l'exagération, grossissait le chiffre et l'on entendait dire couramment : « *Des Inglais ? Cint mille, hé !* »

Au début de l'après-midi, des officiers demandèrent aux hommes d'aider les pionniers à creuser des tranchées dans

la campagne, une ligne de soutien qui, passant entre les terrils de charbonnages, et coupant la route de Mons à Bavai, passait par Ciply, Cuesmes, le Nord de Frameries et près du pont d'Ostène, s'infléchissait vers Jemmapes. Les mineurs, habitués à manier le pic, à remuer la terre, travaillèrent avec une joyeuse ardeur, émerveillant les officiers du *Royal Engineers*. Cependant, tout à coup, on perçut le grondement d'une canonnade, tout d'abord sourd, et puis de plus en plus distinct, saccadé, angoissant. De temps en temps, l'un des officiers regardait, aux jumelles, dans la direction de Mons dont le beffroi carré, au clocher bulbeux, se dessinait sur le ciel pur avec une netteté de vignette, à côté de l'ample carène de Sainte-Waudru.

Ceux qui étaient sur les hauteurs pouvaient même, à l'œil nu, voir jaillir de brèves lueurs du côté des bois de Baudour. De toute évidence, à en juger par le bruit de la canonnade qui se faisait terrible, la bataille se rapprochait. Des incendies s'allumaient aux flancs du Panisel et le long du canal de Condé. Déjà, les fantassins, Anglais ou Ecossais, venaient prendre place dans la tranchée creusée par les Borains. Beaucoup avaient la cigarette aux lèvres. Quelques-uns d'entre eux avaient relevé leur tunique et retroussé, jusqu'aux coudes, les manches de leur chemise. Des mitrailleuses, de petits canons-revolvers, propres comme des jouets neufs, étaient placés aux lunettes de la ligne sinueuse. Tout à coup, les officiers dirent aux ouvriers de partir, de s'en aller bien vite : « Merci ! Partez ! Ici, *no bonne. Dangerous!* Braves boys vous êtes. » L'ordre était à peine donné, les hommes étaient à peine en route qu'ils entendirent un bruit bizarre, sinistre, un long sifflement qui grossit, grossit, jusqu'à devenir le *wûû* d'un train-express lancé à toute vitesse ; une explosion effrayante suivit, et les hommes virent, à deux cents mètres, jaillir du terril de Crachet une haute gerbe noirâtre de cailloux et de poussière. L'instant d'après, ce fut un autre sifflement et, en avant d'eux, cette fois, ils virent dans le ciel éclater

comme une boîte de feu d'artifice, et l'on eût dit qu'au même moment un vol de gros frelons emplissait l'air. Saül, le machiniste du Grand-Trait, qui avait été artilleur à Namur, cria : « C'est des *skrapnells !* Sauvons-nous! A gauche, par les fonds ! » Et tous, terrifiés, se jetèrent dans le ravin, cependant que les obus pleuvaient sur la crête.

Tandis qu'ils couraient, ils entendirent se mêler au vacarme du bombardement le bruit saccadé d'une fusillade et une étrange pétarade, fiévreuse, hargneuse, qui vous mettait les nerfs à vif. D'aucuns soutinrent, dans la suite, qu'avant de se jeter dans le ravin ils avaient distinctement vu sur les hauteurs de la Malogne, en se retournant, une grande masse grise en mouvement, qui, tout à coup, s'était éployée, puis infiltrée par les champs et les sentiers, vers Mascaux et Frameries.

Les hommes, haletants, arrivèrent au village qui, déjà, était sens dessus-dessous. Depuis deux heures, on voyait passer sans arrêt, fuyant vers Bavai, des hommes conduisant des charrettes où des meubles étaient empilés ou portant des paquets noués dans des draps de lits ; des femmes qui avaient sur le dos des enfants en pleurs, des bourgeois et des ouvriers, des vieux et des jeunes. Un ingénieur de Flénu poussait une brouette dans laquelle se tenait recroquevillée sa femme malade. Des gens venaient de Ghlin, de Jemmapes, de Quaregnon, et, les yeux agrandis par l'épouvante, racontaient d'une façon désordonnée de terribles choses. Tout brûlait, au bord du canal, aux Herbières, à Saint-Ghislain, à Mons. A Nimy, des hommes, des enfants avaient dû marcher en avant des troupes allemandes les mains levées. Plusieurs d'entre eux avaient été fusillés.

Malgré l'impression que produisaient ces récits, on hésitait à partir, à quitter sa maison, ses meubles, son pauvre saint-frusquin. Mais quand les premiers obus s'abattirent sur le village, ce fut la panique, un sauve-qui-peut général. Bien peu préférèrent descendre dans leur cave.

★

Quant au Totin, il se tenait dans son jardin, les yeux vagues, les mains plantées dans les poches de son veston, devant le vaste paysage où s'allumaient toutes les lueurs, où se répercutaient tous ces bruits. « Sauvez-vous, Zante, venez avec nous ! », lui criaient ses voisins qui passaient en courant, le long de la haie. Il y avait notamment le fils à Piron, qui s'était marié l'avant-veille et qui avait mis sa redingote neuve pour s'enfuir et, coiffé d'une casquette, tenait son chapeau de haute-forme à la main. Mais lui ne bougeait pas, riant parfois d'un rire hébété.

Tout à coup, quelque chose passa dans l'air, tout près de lui, avec un curieux piaulement, auquel succéda un claquement sec. Il se retourna brusquement et vit tomber, dans une allée du jardin, une balle qui s'était aplatie contre le mur de la garenne. Le vieux tout de même eut l'intuition obscure de ce qui se passait. Mais il ne s'en alla pas. A sa gauche, une autre balle siffla et le Totin aussitôt, par une sorte de réflexe, prit dans sa poche une pincée de terre et la jeta en faisant : « Bzz !... » comme s'il assignait le chemin à prendre au projectile, alors que celui-ci était passé déjà. Bientôt après, deux hommes étaient sur lui, deux soldats vêtus de gris qui venaient de bondir de sa maison. Ils étaient coiffés d'un casque enveloppé de toile et surmonté d'une pointe. Ils se ruèrent sur Zante ahuri et le bourrèrent de coups en poussant des cris sauvages. Entre deux gémissements, le vieux bredouillait des paroles incohérentes. Ils le fouillèrent et ne trouvèrent dans ses poches que la fameuse « terre des trois pelletées » et un grand mouchoir rouge quadrillé de bleu. Ils le firent sortir, le poussèrent devant eux à coups de crosse. Sur le pavé, Zante aperçut trois cadavres ; il y avait deux Allemands, dont l'un avait un affreux trou au visage, et dont l'autre, la face contre terre, était étendu au travers d'une flaque de sang noirâtre. Un Anglais était tombé au seuil d'une mai-

son abandonnée. Le corps était curieusement déjeté, cassé en deux comme celui d'un pantin, mais le visage penché sur l'épaule gauche, à côté du col large ouvert de la chemise, était empreint d'une telle gravité, d'une telle volonté, que Zante se rappela brusquement sa femme morte. Il rit d'un rire convulsif qui étonna ses gardiens.

On pénétra dans la cour de la ferme Blérot. Il y avait là beaucoup de soldats. Certains tenaient par les pattes et la tête renversée des poules, qui, de temps en temps, se débattaient en piaillant, les plumes hérissées. Près de l'escalier de la cuisine, un officier était assis à une table de bois blanc. Il avait une tête massive ; d'autres officiers se tenaient debout derrière lui. Ils s'écartèrent et Zante aperçut, assis sur un banc, sous la fenêtre, les mains liées derrière le dos, les Blérot, le père et le fils. Celui-ci pleurait comme un enfant. Le vieux fermier, lui, fixait sur les Allemands un regard calme. Tous deux étaient de fameux archers. Jules avait abattu l'oiseau-roi au dernier tir de la Bouverie. Les soldats gris, en furetant dans la maison, avaient trouvé dans une chambre à coucher, reposant contre le mur chaulé, sur des clous, au-dessous du bénitier que coiffait une touffe de buis, les deux arcs en serpentin moucheté. En vain, les Blérot firent remarquer que la corde était détendue. Le grand chef, qui parlait le français, affirma que c'étaient là des armes dont ils s'étaient probablement servis pendant la bataille. Il répondit en ricanant à Jules, qui se défendait avec volubilité : « Tireurs, oui, che sais ; francs-tireurs ! » ce qui fit rire les autres.

On interrogea le Totin après que les soldats eurent raconté quels gestes bizarres il avait faits dans son jardin et que ses poches étaient pleines de terre. Le vieux riait d'un rire mécanique en débitant des phrases incohérentes où il était question de « noirs bonhommes » qui faisaient : Bzz ! Bzz !... Au bout de quelques instants le grand chef se toucha le front du doigt en disant : *Der Kerl ist dumm !* puis sèchement : « Heraus ! Los ! » Zante n'eut pas le

temps de protester ; on l'emmena vers la route. Il s'émerveillait de ce que cet officier allemand comprît si bien le wallon du pays, au point de le traiter amicalement de *Losse*, c'est-à-dire de farceur, après l'avoir, il est vrai, grossièrement injurié et traité de rosse. Comme il allait sortir de la cour, il vit, en un éclair, des soldats se jeter sur les Blérot et les entraîner vers le mur de la grange. Jules criait comme un qu'on écorche. Le père et le fils ont été enterrés dans une même fosse, sous un pommier du courtil.



De longs mois s'écoulèrent. Les soldats gris étaient toujours là, moins nombreux, il est vrai, logeant tantôt chez l'habitant, tantôt dans les écoles ou les salles de danse. On entendait gronder le canon du côté d'Arras ou de Lille. On s'était habitué si bien à ce bruit sourd, pareil à celui, étouffé, des chaînes sans fin et des godets entrechoqués dans un lavoir de charbonnage lointain, que certaines gens, chose étrange, paraissaient inquiets quand il s'interrompait. Des Allemands, qui revenaient de France, racontaient des choses effrayantes et paraissaient découragés. Ils n'étaient plus brutaux comme au moment de leur arrivée, et même on en vit de vieux qui semblaient s'apitoyer et exécuter les ordres à contre-cœur, le jour qu'on parqua les chômeurs du pays dans des wagons à bestiaux pour les diriger sur l'Allemagne, la forêt de Mormal ou le front, où beaucoup attrapèrent leur « croque ». Les voisins du Totin, qui s'étaient enfuis vers Bavai, au moment de la bataille, étaient revenus pour la plupart et pleurèrent en voyant leur maison pillée ou endommagée par les obus. On apprit que les autres étaient réfugiés en France, et probablement en Bretagne ou dans le Calvados. En entendant ces précisions, les femmes poussaient des clameurs : « En Bretagne, hé Signeûr ! *Dins* l'Calvados ! » Ces contrées leur paraissaient lointaines et mystérieuses autant que le Thibet ou le cœur de l'Afrique.

La vie s'écoula morne, tout entière absorbée par la chasse de la nourriture rare. On faisait la file des heures entières au « ravitaille » ! Dès les premiers mois de l'occupation, on avait vu arriver dans le pays de grands jeunes hommes bien découplés qui avaient des dents très blanches. C'étaient ces Américains venus au secours de la Belgique, les seuls civils qui finissaient, après de courtes disputes, par en imposer aux Allemands brutaux et arrogants. On racontait que leur chef, un jour, à Mons, ne pouvant obtenir de l'occupant le matériel nécessaire au transport des vivres destinés à la population, s'était tranquillement emparé d'une locomotive et l'avait mise en marche. C'est à eux qu'on devait le pain, c'est par eux qu'on recevait ce lard auquel on trouvait un goût sauvage et le riz qu'on avait tant aimé naguère, quand il était mélangé d'œufs, de lait, de safran, dans la tarte des jours de fête et qu'il fallait manger maintenant presque chaque jour, cuit à l'eau. Qu'ils étaient loin ces délices du temps de paix, la grillade du samedi soir, étendue sur une tartine beurrée qu'on découpait sur une longue planche de bois blanc, et qu'accompagnait une grosse pomme de terre cuite dans la braise ; les chanteaux au fromage blanc mangés au jardin avec de la ciboule ou un éclat d'ail... On souffrait surtout de la pénurie des pommes de terre, qui coûtèrent jusqu'à 6 francs le kilo. Des enfants hâves faisaient, pieds nus, 10 à 12 heures de marche, s'en allaient jusque dans les Flandres, pour trouver un peu de ces « Canadas », dont tout ouvrier faisait une récolte avant la guerre, et devenues précieuses comme des pépites d'or. On s'en allait aussi dans les petits villages du Haut-Pays ; mais la plupart des censiers et des meuniers ne lâchaient leur farine qu'à treize et quinze cents francs la balle aux gros *menaires*. Un jour qu'on demandait à l'un d'eux du lait pour le biberon d'un nouveau-né, il répondit : « Du lait ? Et qu'est-ce que nous donnerons à boire à nos viaux ? »

Des mineurs descendaient dans la fosse avec, dans leur

sac bleu, des morceaux de betteraves ou des choux-navets. Ceux qui avaient du pain gardaient leur mallette pendue au cou pour travailler, de peur qu'on ne le leur volât. Une grève éclata au charbonnage de Belle et Bonne, parce que la Direction avait supprimé brusquement les betteraves aux chevaux du fond, sous prétexte que les hommes affamés s'en emparaient. Mais ce dont on souffrit le plus, ce fut du manque de tabac. On fuma jusqu'à des feuilles de rhubarbe et de l'argentine cueillie dans les prés. Les voisins du Totin, sachant qu'il avait de l'argent de côté, se rapprochèrent de lui, afin de le conseiller dans ses achats, dans l'espoir de recueillir des miettes de sa table, aux plus sombres jours du ravitaillement; on remarqua l'intérêt tout spécial que témoignèrent soudain au vieux deux gaillards qui n'étaient même pas du hameau. Ils sortaient assidûment avec lui, l'accompagnaient dans ses expéditions au bois des Tilleuls, à la lisière duquel il allait recueillir la fameuse terre magique des trois pelletées. On sut, en partie grâce à leurs « vanteries », qu'ils s'attachaient à réveiller sans cesse en lui le souvenir de sa femme, et comment ils exploitèrent sa croyance aux esprits.

Un jour, l'un d'eux, le grand Gusse du Borgne, lui confia mystérieusement qu'il savait où se trouvait Octavie et qu'il connaissait un moyen de communiquer avec elle. Le visage du vieux montra de la gravité, puis un ravissement extrême. Le soir même, Gusse l'amenait à la porte d'une maison isolée qui se trouve dans la campagne, entre la chapelle de Grâce et le terril du Fief. Le grand Gusse fit signe à Zante de marcher sans bruit, sur la pointe des pieds, et après s'être mis un doigt sur la bouche, il se pencha vers le soupirail de la cave, dans laquelle se tenait son compère, qui était là, chez lui. Gusse, les mains en entonnoir devant la bouche, susurrait des choses inintelligibles dans l'orifice auquel il collait ensuite son oreille. De temps en temps, il s'interrompait et se retournait vers le vieux tremblant d'émotion et faisait mine de calmer son

impatience. « Elle est là », dit-il, tout à coup, mystérieusement. « Oh ! mon Dieu, dit le Totin. Et qu'est-ce qu'elle dit ? » La réponse ne vint que difficilement, lambeau par lambeau : « Elle dit... elle dit que le ravitaillement ne va pas fort ben non plus par là, et que... et que si vous pouviez lui faire parvenir un peu de lard, deux trois œufs et cinq à six kilos de patates, vous lui feriez ben plaisir »... « Bien, bien, c'est entendu, répondit le vieux d'une voix haletante, pauvre femme ! »

Quelques jours après, le grand Gusse, revenu avec sa victime, passait par le soupirail de la cave quatre kilos de pomme de terre (des Rois Edouard), un peu de lard américain et un kilo de beurre du pays à 25 fr. A quelque temps de là, l'opération se renouvela, mais il fallait interrompre ces opérations de ravitaillement, parce que le Totin s'était mis à causer, avait raconté partout son aubaine, la grande joie qu'il avait eue d'entrer en communication avec l'esprit de sa femme et même de lui faire parvenir quelques vivres dans l'au delà. Ainsi les Egyptiens plaçaient dans les tombeaux des mets et des boissons, à l'intention du double. On fit honte au grand Gusse d'abuser ainsi d'un pauvre sot. Mais aujourd'hui qu'on mange à sa faim, on raconte encore, en riant, au cabaret, ce tour du grand « losse », comme un de ses meilleurs.



Et voilà que l'inattendu, ce que d'aucuns n'osaient plus espérer, se produisit. A partir de la mi-août 18, le bruit des bombardements ne cessa de s'intensifier et de se rapprocher de plus en plus. En outre, les avions des Alliés, toujours plus audacieux et bravant la canonnade allemande, survolaient à chaque instant la région, lançant des bombes qui, hélas ! parfois manquaient le but et tuaient des civils innocents. Un dimanche matin, sur la place de Quaregnon, où les Allemands avaient rassemblé un grand nombre de chevaux, des enfants sortant de la messe fu-

rent tués, affreusement déchiquetés. On retrouva des petits bras, des menottes et des pieds jusque sur les toits voisins. Un autre jour, le sol trépida, les vitres tremblèrent pendant des heures ainsi qu'au moment du fameux coup de grisou de l'Agrappe, en 1879. On sut que les Anglais avaient fait sauter une centaine de wagons de munitions à Mévergnies, c'est-à-dire à plusieurs lieues de là.

Le pays était plein de soldats, la plupart d'aspect minable, les uniformes en lambeaux. Ils s'exprimaient de la façon la plus irrévérencieuse sur le compte de leurs officiers et terminaient généralement leurs confidences par ces mots lancés d'un air joyeux ou désabusé : « Allemagne capout ! » Les habitants, exultant de joie et comprenant que la délivrance était proche, s'enhardissaient jusqu'à les narguer. Vers la Toussaint, on comprit qu'il ne faudrait plus longtemps attendre. Les transports se faisaient tous dans le même sens ; plus rien n'allait vers le front. Pendant des journées entières, on voyait les Allemands battre en retraite par toutes les routes, empruntant avec les grandes artères jusqu'aux moindres chemins de campagne, la vieille chaussée hérissée de cailloux pointus et la voie romaine qui va de Bavai à Tongres. Il y avait dans les convois hétéroclites, alternant avec les cuisines de campagne ou les canons des charrettes transportant des cages pleines de volailles, des machines à coudre et des meubles ; et puis des vaches, des chèvres, des moutons que les soldats vendaient parfois à des paysans pour 40 ou 50 marks. M. Antoine, l'épicier de la Place, qui touchait toujours son français et, comme on dit, se servait de mots à 45 centimes, déclara plusieurs fois avec mépris et content de soi, en regardant passer ces hordes : « On dirait des *Romanchinels*. »

Quant au Totin, à qui l'on avait expliqué ce qui se passait et que gagnait l'exaltation générale, il se postait au bord des routes et, jetant de temps en temps une pincée de terre, il criait en gesticulant : « Capiau buse, coquemoir qui bout, chien courant, lapin qui saute, moulin qui

tourne. » Puis se retournant vers les voisins : « Vous voyez, disait-il en riant d'un air satisfait, c'est mi qui les fais partir. » Il croyait, dur comme fer, que ses incantations déterminaient la retraite allemande. Les soldats le regardaient avec ahurissement ou bien riaient, comprenant qu'ils avaient affaire à un fou. Seuls, les officiers fixaient Zante avec un regard mauvais et l'un d'eux, même, le bouscula en criant : « Weg ! Schwein ! » ce qui n'alla pas sans provoquer quelques murmures.

Le dernier jour fut terrible. On revécut les minutes de frayeur de 1914. Des canons grondaient sans répit, à la fois vers Jemmapes et vers Sars. Beaucoup de gens s'étaient réfugiés dans les caves. Il ne restait plus guère dans le village qu'une poignée de soldats. Vers 4 heures du matin, ils se transportèrent aux lisières nord du village, cependant que des obus à gaz lancés par les batteries allemandes du Mont Panisel s'abattaient déjà sur les rues voisines de l'église et qu'au faubourg on voyait s'avancer prudemment, le long des maisons, le fusil sous le bras, trois Canadiens venant de la direction de Bavai. Ils avaient leur masque à gaz sous le menton, de gros bouquets de fleurs des champs passés entre deux boutons de leur tunique et l'un d'eux, qui riait tout le temps, portait, chose bizarre, au lieu du casque rond en forme de plat à barbe, un vieux chapeau de femme aux roses défraîchies. Malgré le danger, des hommes, des femmes, des enfants sortaient des caves et venaient embrasser les trois soldats en criant : « Vivent les Inglais ! » A quoi ils répondaient en souriant et en se dégageant : « No Inglese! Canédienne! » — « Hé Signeur ! » disaient les femmes en joignant les mains, les larmes aux yeux. La petite Cadie, dont le mari était soldat dans l'armée belge et qui n'avait plus de nouvelles de lui depuis un an, dit brusquement à sa fille, dans un transport d'enthousiasme : « Va ! apporte les cigares de t'père ! » Quatre cigares de 1914 qu'elle avait pieusement gardés pour le jour de son retour.

Cependant, à l'autre bout du village, le Totin se tenait près des derniers Allemands ; ils étaient une quinzaine accompagnés d'un officier qui les commandait d'une voix brutale. Le cabaretier du *Troubadour* vit bien que celui-là n'était pas d'humeur tendre et, à plusieurs reprises, il appela le Totin, l'engageant à entrer chez lui. Mais le vieux était comme transfiguré et le bruit du canon le surexcitait. Tout à coup, il vint se placer devant l'officier, fit mine de décrire de grands cercles, puis, l'air menaçant, prit dans une poche de son veston un peu de terre. « Was ist der Kerl ? » grogna le Hauptmann. « Weg ! » Mais Zante semblait ne pas entendre : « Capiau buse ! Coquemoir qui bout ! bzz ! bzz ! Noires poules. » — « Weg ! » répéta l'officier, en sortant son revolver. Mais le vieux tout à coup lui lança un peu de terre en plein visage. Dans le même instant, l'officier leva la main et fit feu. Le Totin tournoya et s'abattit comme une masse. Les Allemands partis, on vint relever son cadavre ; un peu de terre des « trois pelletées » avait glissé à côté de lui, de sa poche entr'ouverte.

LOUIS PIÉRARD.

UNE
CONVERSATION AVEC CÉZANNE

—

> L'état actuel de la peinture est le résultat d'une liberté anarchique qui glorifie l'individu, quelque faible qu'il soit.
>
> CHARLES BAUDELAIRE.

En 1904, au cours d'une de nos promenades dans les environs d'Aix, je dis à Cézanne :

— Que pensez-vous des Maîtres ?

— Ils sont bons. J'allais au Louvre tous les matins lorsque j'étais à Paris ; mais j'ai fini par m'attacher à la nature plus qu'à eux. Il faut se faire une vision.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Il faut se faire une optique, il faut voir la nature comme si personne ne l'avait vue avant nous.

— Vous êtes un nouveau Descartes, vous voulez oublier vos prédécesseurs, pour reconstruire le monde en vous-même.

— Je ne sais pas qui je suis. Étant peintre, je dois être un œil original.

— N'en résultera-t-il pas une vision trop personnelle, incompréhensible aux autres hommes? Car enfin, peindre n'est-ce pas comme parler ? Lorsque je parle, j'emploie la langue dont vous usez ; me comprendriez-vous si je m'en étais fait une nouvelle, inconnue ? C'est avec le langage de tous qu'il faut exprimer des idées nouvelles. Peut-être est-ce le seul moyen de les faire valoir et de les faire admettre.

— J'entends par optique une vision logique, c'est-à-dire sans rien d'absurde.

— Mais sur quoi ferez-vous reposer votre optique, Maître ?

— Sur la nature.

— Qu'entendez-vous par ce mot ? S'agit-il de notre nature ou de la nature elle-même ?

— Il s'agit des deux.

— Vous concevez donc l'art comme une union de l'Univers et de l'individu ?

— Je le conçois comme une aperception personnelle. Je place cette aperception dans la sensation, et je demande à l'intelligence de l'organiser en œuvre.

— Mais de quelles sensations parlez-vous ? De celles de votre sentiment ou de celles de votre rétine ?

— Je pense qu'il ne saurait y avoir de séparation entre elles ; pourtant, étant peintre, je m'attache à la sensation visuelle, avant tout.

— Vous êtes donc, comme Zola, de l'école naturaliste ?

— Je veux être peintre, et je m'appuie sur mon œil pour faire un tableau qui s'adresse à celui-ci.

— Bien ! Mais que reprochez-vous aux Maîtres pour les avoir quittés ? La nature et l'art ne sont-ils point différents ?

— Je voudrais les unir. Je considère que c'est en partant de la nature que l'on doit aboutir à l'art. Le tort des éducations de Musées est de vous maintenir dans des méthodes qui écartent tout à fait de l'observation de la nature, laquelle doit rester le guide.

— Vous avez raison. Mais je crois que vous confondez ici la routine et la tradition, les professeurs et les maîtres. L'Étude de la nature était la base de l'art des anciens. Léonard de Vinci, Michel Ange, etc., se sont épuisés en efforts pour lui arracher leurs chefs-d'œuvre. Vous savez combien ils ont passé de temps dans ces terribles recherches qu'ils appelaient la théorie, car, pour eux, l'art ne commençait qu'à l'instant où le peintre, devenant artiste,

pouvait se livrer à la création d'ouvrages sortis de sa conception.

— Cela est vrai ; mais c'est une route dangereuse, et toutes ces théories tirées de la nature n'étaient point la nature. On étudiait des sciences sorties d'elle ; mais on ne la regardait point ou fort peu. Aussi l'on aboutissait à une vision toute faite, qui ne se modifiait que selon le plus ou moins d'aptitudes de l'élève.

— Nous sommes vis-à-vis du problème capital : Faut-il peindre ce que nous voyons *tel que nous croyons le voir*, sans rien de plus, ou recevoir une éducation théorique, semblable à la métrique des poètes, qui nous permette ensuite de faire des ouvrages tirés de nous-mêmes, c'est-à-dire associant la nature à nos conceptions ?

— Je penche pour le premier moyen ; la vision réelle du monde n'a pas encore été écrite ; l'homme s'est trop cherché en tout ce qu'il a fait.

— N'est-il pas l'intelligence ?

— Je me tourne vers l'Intelligence du *Pater omnipotens*, et je dis : que puis-je de mieux que Lui ? Alors je m'efforce d'oublier nos illustres devanciers, et je demande à la Création la connaissance d'elle seule.

— Je le vois, vous cherchez l'art dans la nature, et la nature en dehors de vous, dans les spectacles perçus par vos yeux ; c'est un acte de soumission, d'humilité, duquel vous attendez toute vertu.

— Je n'ai point l'habitude de tant raisonner.

— Pour les maîtres dont nous parlions, le spectacle extérieur, accidentel, n'était qu'un appel à leur génie. Ils cherchaient en eux la vérité du monde, la vision de l'Univers ; c'était au fond de leur sentiment, dans la pensée et les idées qu'ils tâchaient d'apercevoir les types de leurs ouvrages ; et chacun d'eux créait ainsi de nouveaux tableaux, de nouvelles images avec les lois de l'art, tirées des lois de la nature.

— Parfait : mais ils ont remplacé la réalité par l'ima-

gination, et par l'abstraction qui l'accompagne. Je vous l'ai dit, je vous le répète, il faut arriver à l'image concrète qui fait le peintre... Il faut avoir une vision.

— Les maîtres que vous vénérez ne s'en étaient-ils point fait une, non pas puisée dans les moyens de l'art, mais dans l'expression de l'idée par la conception ? Entre Léonard de Vinci et n'importe lequel d'entre eux, tout n'est-il pas différencié : la couleur, la forme, la composition, le style ? La vraie personnalité, n'est-ce point l'homme conscient, plus que l'homme sensuel ?

— Il faut donner une image consciente de la nature, jusqu'ici on n'a fait que l'homme.

— Peut-il exister une image de la nature qui soit la véritable ? Et comment saurons-nous qu'elle est la véritable ? Chaque peintre n'en élabore-t-il pas une différente de son confrère ? Existe-t-il deux tableaux semblables ? Goya disait : La nature n'a ni couleur ni ligne. Ne sommes-nous point dupes de nos illusions même dans nos sens ? Et puis nos sens eux-mêmes sont-ils assez parfaits, assez sains, pour nous permettre d'entrer en contact, sans erreur aucune, avec ce que vous nommez la nature ?

— Je le sais, il y a eu des philosophes qui ont nié la réalité, des philosophes allemands, pour lesquels tout est illusion, rêve, phénomène Ce sont des littérateurs.

— Vous niez donc la philosophie ?

— Je nie ce qui est absurde et que vous nommez à tort philosophie ; le peintre n'a pas d'autre tâche que de réaliser une image.

— La vraie philosophie lui dit ce que doit être cette image pour que la raison n'en soit point douteuse. Pascal traitait d'orgueil inutile la prétention de peindre ce que l'homme voit journellement. Avec des couleurs et des pinceaux, on ne saurait le faire aussi parfait que nous l'offre la réalité. Pascal avait raison de condamner cette tâche laborieuse et vaine ; mais la vraie philosophie, celle qui indique à l'homme la route qu'il doit suivre pour

trouver la vérité, nous dit que le Beau est dans les idées bien plus que dans les choses, et pour cette raison engage l'intelligence à remonter des choses aux idées et des idées à l'idéal.

— Vous auriez bien fait rire Courbet ! Croyez-moi, tout cela ne vaut pas le mot de Cambronne ; ce sont des rêveries d'universitaires.

— Toute pensée vous semble donc inutile quand il s'agit de peindre ?

— Oui ! Voici un spectacle parfait ; je veux le traduire. Pour y arriver, je m'anéantis en lui, je m'y soumets, j'attends qu'il en sorte ma vérité personnelle. Pourquoi me souviendrais-je des philosophes devant ce grand livre, et des peintres devant ce vaste tableau, le plus beau de tous ? Croyez-moi, avec la nature, il faut redevenir un enfant.

— C'est donc à l'inconscience que vous demanderez votre science ?

— Ni plus ni moins. Il faut se plier à ce parfait ouvrage. De lui, tout nous vient, par lui, nous existons. Oublions le reste.

— Les primitifs n'ont pas de vision originale ; cependant, ils regardent le présent sans être gênés par un passé. L'originalité n'est qu'une éclosion intérieure, c'est une perle née de la profondeur. Je ne crains pas de vous dire que je crois fermement que c'est dans l'homme, ce creuset, que repose le génie. Notre étroit rapport intime avec le monde visible nous conduit, par l'intelligence, bien au delà de lui ; notre âme immortelle est plus grande que la matière qui l'enserre.

— Je m'en tiens à la Peinture, et je m'étonne que vous alliez chercher si loin. Quant à moi, je veux être un enfant, et je me réjouis de voir, d'entendre, de respirer, d'être une sensibilité extasiée, qui analyse et cherche à se traduire sur la toile.

— Vous vous interdisez donc toute création ?

— Copier la création me suffit. Ceux qui ont cru imaginer se sont abusés eux-mêmes.

— Pourtant : le *Jugement Dernier*, les *Stanze* du Vatican, les *Noces de Cana*, les *Allégories* de Rubens !

— Eh bien ! oui, un Delacroix peut se permettre cela ; mais quant à nous, il faut nous en tenir à ceci : l'étude du tableau de la nature.

— N'est-ce point se créer une infériorité ? Méconnaître le but de la Peinture ?

— La peinture n'a pour but qu'elle-même. Le peintre peint ; une pomme ou un visage, c'est pour lui prétextes à un jeu de lignes, de couleurs, rien de plus.

— Je reviens à l'opinion de Pascal : Pourquoi refaire ce que Dieu a si bien fait ?

— Pouvons-nous faire mieux que Lui ?

— Evidemment non, en tant que choses vivantes ; mais en tant que choses pensées nous pouvons exprimer un ordre plus conforme à l'esprit qu'il représente. Tout ce que nous voyons dans la nature n'y est plus selon l'ordre premier ; l'homme a tout dérangé. Je prends une fleur à part, et je retrouve l'œuvre du Créateur ; mais dans un parterre arrangé par le mauvais goût d'un jardinier je ne vois plus l'harmonie de cette fleur. Or, ce jardinier est partout, et se nomme l'homme, martyrisant le monde pour son utilité. Regardez cette montagne de Sainte-Victoire, n'est-elle pas une ruine ? C'est-à-dire une image de tous les accidents survenus depuis l'Origine ? Où trouver la nature dans son ensemble divin, alors que le chaos a passé sur elle ? Acceptez donc que l'artiste porte dans son âme un désir de cette harmonie perdue, et tente de la reconstituer par les fragments magnifiques qui viennent frapper ses regards, comme un appel de Dieu à son intelligence.

— Il y a dans la nature deux agents qui travaillent à l'harmonie, c'est la lumière et l'air. La lumière colore, l'air enveloppe.

— Nous ne pouvons pourtant nous résoudre à ne peindre que ce que cette lumière et cet air diluent. Suffit-il d'invoquer leur pouvoir pour accepter de se limiter au jeu des couleurs et des valeurs ? Ne pouvons-nous point suivre ces lois de la nature et les appliquer à nos sites intérieurs ? Admettez-vous qu'un peintre qui fait un portrait ait achevé son tableau quand il a bien peint et bien copié son modèle ?

— Non point, j'entends qu'il l'interprète.

— Comment le fera-t-il s'il ne doit avant tout que peindre, c'est-à-dire le traduire par des lignes et des couleurs qu'il croit voir, sans rien accorder à sa pensée ? Pour aller plus loin et faire de ce portrait une œuvre durable, l'artiste ne doit-il point enfermer dans cette effigie la pensée qu'il ressent et suppose au modèle ? Il ne peint donc pas que des formes, il imite l'âme de son modèle et il est guidé bien plus par l'esprit que par la vue. Eh bien ! le peintre qui ne fait point cela pour tout tableau qui est sous sa main me paraît se fatiguer inutilement. C'est la vie que l'on représente sous le symbole de la matière ; et puis, la peinture ne désincarne-t-elle pas l'être en le dépouillant déjà de tout ce qui est poids, corruption, changement ? Cette opération spirituelle présage ses buts et sa destinée. A ce propos, permettez-moi de vous redire une opinion d'un de nos confrères, Socrate, le sculpteur : « Mais si quelqu'un vient me dire que ce qui fait qu'une chose est belle c'est la vivacité des couleurs, ses formes ou d'autres choses semblables, je laisse toutes ces raisons qui ne font que me troubler, et je m'assure moi-même que rien ne la rend belle que la présence ou la communication de la beauté première, de quelque manière que cette communication se fasse. Car là-dessus je n'affirme rien, sinon que toutes les belles choses ne sont belles que par la présence de la beauté. »

— C'est retourner aux nez droits de David, reprendre l'antique, les classiques nuisibles, Ingres ou Girodet.

— Je ne le crois pas. La beauté n'est point renfermée dans un certain nombre de recettes,mais dans l'idée que s'en fait l'Intelligence. Il faut d'abord la concevoir pour la pouvoir exprimer. Phidias n'a pas reçu des autres la forme qu'il lui a donnée, il y atteignit par des moyens que lui ont enseignés la raison et l'amour. C'est fort ridiculement que l'on pense parvenir au Beau en imitant les canons de la beauté. J'admets qu'ils puissent éclairer sur ses chemins ; mais tant que l'on copiera des formes aveuglément, on ne produira que du mauvais artifice et du désordre. Aussi je ne sais rien de plus trompeur que la routine du faux classique des professeurs.

—Dites et faites ce que vous voudrez,votre Beau absolu est une chimère.

— Je ne le crois pas. Personne ne fut plus platonicien que Léonard, que Raphaël, que Michel-Ange, et c'est eux qui ont précisément atteint, à travers la nature, à la réalisation la plus concrète de l'art.Tout ce qu'ils ont produit était nouveau, en vertu même du mobile qui les guidait, et reste insurpassé, parce que peu d'hommes ont pu s'élever aussi haut, et aucun plus haut qu'eux. Je doute fort que l'Antiquité ait eu un peintre capable de produire un portrait analogue aux leurs ou des compositions aussi sublimes que celles de la Sixtine.

§

Cézanne semblait fatigué, je lui proposai l'ombre d'un arbre qui étendait son tapis obscur sur le talus de la route.

Nous nous assîmes.

— Je suis malade du diabète, me dit-il, je ne puis guère discuter. Je sens que je suis possédé par un mal qui m'emportera.

Il s'essuya le front, et reprit :

— Soyez peintre et non pas écrivain ou philosophe ! Moi aussi, j'ai voulu goûter à l'imagination. Delacroix

m'entraînait, les maîtres du Louvre m'y poussaient. Ma jeunesse a été remplie de toiles exaltées, où tour à tour je refaisais à ma manière Véronèse, Ribera, Le Caravage, le Calabrèse, Courbet et Delacroix lui-même. J'ai compris lorsque je rencontrai Monet et Pissarro, qui eux s'étaient débarrassés de tout ce bagage, qu'il ne fallait demander au passé que l'enseignement de la Peinture. Ils avaient comme moi l'enthousiasme du grand romantique ; mais au lieu de se laisser entraîner par ses vastes machines, ils ne recherchaient en lui que les bénéfices du coloris d'où devait sortir une nouvelle application de la palette. Pissarro a fait la nature comme personne, quant à Monet, je n'ai jamais rencontré un pareil metteur en place, une facilité si prodigieuse à saisir le vrai... L'imagination, c'est très beau ; mais il faut avoir les reins solides ; moi, au contact des impressionnistes, j'ai compris que je devais redevenir un élève du monde, me refaire étudiant, tout simplement. Je n'ai pas plus imité Pissarro et Monet que les grands du Louvre. J'ai tenté une œuvre à moi, une œuvre sincère, naïve, selon mes moyens et ma vision.

— Vous avez voulu recommencer l'art, comme Descartes avait recommencé la philosophie ; vous avez fait table rase de tout ce qui avait été trouvé avant vous.

— Oui. Je suis le primitif d'un nouvel art. J'aurai, je le sens, des continuateurs.

En disant cela, Cézanne me regardait profondément. Je lui répondis :

— Lorsque j'avais dix-huit ans, au sortir d'une académie où j'étais mal vu pour avoir choisi mes maîtres au Louvre, je rencontrai votre œuvre. Vous aviez alors quelques toiles chez Julien Tanguy, le marchand de couleurs de la rue Clauzel, que l'on a appelé, depuis, familièrement, le père Tanguy (1).

— Un brave homme !

(1) Voir le *Mercure de France : Julien Tanguy, dit le Père Tanguy*, nº 16 XII 1908.

— Je ne vous cache pas qu'aussitôt mes prédilections allèrent à vous. Je vous préférai de suite à tous les peintres de notre génération et aux impressionnistes dont l'art séducteur me semblait une dangereuse sirène. Dès lors, je devins l'élève de vos ouvrages.

— On faisait donc de bien mauvaises choses en ce temps-là ?

— Votre recherche de solidité, de peinture vraie, me passionna, je trouvai injuste que l'on vous méconnût. Je fis tous les efforts possibles pour que l'on vous assignât votre place. C'est alors que j'écrivis la petite notice que vous avait passée Paul Signac, et qui vous fit croire que je n'étais pas un peintre, mais un biographe. Car telle est l'injustice des hommes qu'ils tournent encore contre celui qui la tente la justice qu'il entreprend. Parmi tous ceux qui cherchaient, vous étiez pour moi celui qui avait trouvé.

— Je n'ai jamais pu réaliser. Ah ! si je l'avais pu !... Mais un autre fera peut-être ce à quoi en vain j'ai usé mes forces.

— Vous avez fait la trouée... Je vous dois toute la vérité. Si, en cet instant, je vous avais rencontré, vous auriez, sans nul doute, fait de moi votre disciple. Je l'étais de vos toiles, je l'eusse été de votre esprit ; mais j'avais hâte de tout voir, d'apprendre... et je partis en Italie.

— Vous auriez dû vous renfermer dans la nature.

— Je le sais ; mais ce que je voyais autour de moi, et qui ne s'appuyait que sur elle, me semblait en contradiction avec ce que j'aimais de plus beau. Je l'entendais invoquer par de si bornés écrivains, de si mauvais peintres, que je pris le sentiment que la nature seule ne pouvait suffire à faire œuvre; que l'artiste qui s'y attache trop perd la raison de son travail ; bref, que ce modèle tout puissant, loin de l'aider, quand il s'y soumet trop volontiers, le subjugue et l'entraîne à la négation de lui-même. L'histoire de l'art, que je lisais au Louvre, dans les salles

pleines d'œuvres de tous les siècles, me le montrait sous trois phases : la première mystique, la seconde humaniste, la troisième réaliste. Je me mis à rêver au primitivisme mystique, pour sortir de l'ornière de la phase réaliste, qui semblait alors toucher à son extrême déliquescence, et, sans le vouloir, par un simple effet de ma nature contemplative et religieuse, j'enfantai le symbolisme.

— Il faut réaliser sur la toile l'image sensible, vous vous égariez.

— Je le devais peut-être au primitivisme de votre œuvre, qui me poussait dans l'amour de la naïveté; et puis j'avais quelque chose à dire... Donc je partis en Italie, et je vous oubliai.

— Vous fîtes bien.

— Non point que votre art me fût devenu indifférent. J'y pensais souvent, je désirais vous connaître, et j'avais résolu de m'emparer du jour propre à notre rencontre. Cela arriva bien tard, puisque j'ai aujourd'hui trente-six ans et que j'en avais alors dix-huit... (1)

Je n'eus pas de peine à comprendre, en voyant les chefs-d'œuvre dont l'Italie est pleine, que nous ne pouvons nous faire au Louvre qu'une imparfaite idée de ce que sont les grands Maîtres. Arrachés des monuments pour lesquels ils furent conçus, dans le jour froid et rare de nos musées, parmi nos salles nues et tristes, où on les aligne comme des soldats, leurs tableaux semblent des défunts respectueusement rangés dans une nécropole. Dans leur pays, parmi l'ensemble harmonieux des villes historiques intactes, sous le soleil, ils s'animent d'une vie singulière et semblent plus existants que nous. A leur approche je sentis la toute-puissance d'un art éternel dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et que l'amour invincible du Beau a continué, afin de satisfaire un des besoins les plus impérieux de l'âme humaine.

(1) Voir : *Souvenirs sur Paul Cézanne*, par Emile Bernard. *La Rénovation Esthétique* (15, quai Bourbon, Paris).

Dès lors, pardonnez-moi, Maître de mon choix, je me rendis indépendant des influences immédiates, je me tournai vers l'Art, comme vous vous êtes tourné vers la nature. Il me parut que c'était l'art qu'il fallait faire revivre parmi nous, après tant de siècles de réalisme, ensevelissant sous leur monotone poussière l'ère sublime des humanistes du XVIe siècle, des Raphaël, des Vinci, des Giorgione, des Bellini, et la période céleste des mystiques du moyen âge.

— Certes, nous ne devons pas nous en tenir à la stricte réalité, au trompe-l'œil. La transposition que fait le peintre, dans une optique à lui, donne à la nature reproduite un intérêt nouveau; il écrit en peintre ce qui n'est pas encore peint ; il le rend peinture absolument. C'est-à-dire autre chose que la réalité. Ceci, ce n'est plus l'imitation plate.

— Non. Mais une traduction exécutée dans un langage particulier, qui comporte les qualités de l'art mis en jeu.

— Et dont l'agent est le tempérament, le don.

— Votre ami Zola disait que l'art était la nature vue par le tempérament. Vous êtes sans doute de cet avis ?

— La définition me paraît bonne ; mais j'y ajouterai par un tempérament discipliné, qui sait organiser ses sensations.

— Un tempérament qui a ses méthodes propres.

— Et qui se méfie de toutes les autres

— C'est donc le recommencement de l'art à chaque peintre ?

— Non pas. Il y a sans doute dans la nature des choses que l'on n'a pas encore vues. Si un artiste les découvre, il perce une voie à ses successeurs. Si je n'ai pas tout dit, ils diront le reste.

— Il en serait donc en peinture comme en science, où un savant continue et perfectionne un autre savant. Sa-

vez-vous que par une telle conviction vous donnez raison au classique, vous infirmez votre théorie ?

— Nous voyons en science des révolutions de systèmes; pourquoi n'y en aurait-il pas en peinture ? Une nouvelle vision peut être apportée, continuée, parfaite.

— C'est une recherche qui demande bien du temps, surtout si vous recommencez l'édifice par sa base. Les décadences ont toujours montré un goût, immodéré pour la nouveauté ; elles ont été la cause de la perte des meilleures traditions.

— Nous devons vivre de notre vie !

§

Il y eut une pause, durant laquelle une cigale se mit à chanter dans un champ voisin.

— Peindre, c'est chanter comme cette cigale, me dit Cézanne.

— Je le crois ; mais cette cigale ne fait que du bruit, et l'artiste aspire à l'harmonie ; or, pour la découvrir ne faut-il pas la pressentir et l'aimer ?

— L'étude de l'art est très longue et très mal conduite. Aujourd'hui le peintre doit tout découvrir seul, car il n'y a plus que de très mauvaises écoles, où l'on se fausse, où l'on n'apprend rien. Il faudrait d'abord étudier sur des figures géométriques : le cône, le cube, le cylindre, la sphère. Quand on saurait rendre ces choses dans leurs formes et leurs plans, on saurait peindre.

— Elles sont évidemment contenues dans tout ce que nous voyons, c'en est l'échafaudage invisible. Les anciens avaient mis à la base de l'étude de l'art le géométrique, le géométral et le perspectif.

— Qu'entendaient-ils par là ?

— Le *géométrique* évalue les masses et détermine les superficies. Le *géométral* établit les rapports de hauteur, de largeur, de profondeur ; le *perspectif* écrit les contours selon l'éloignement, par rapport au spectateur. Ces deux

derniers sont mathématiques, soumis à des lois invariables (1).

— Cet enseignement était évidemment le meilleur.

— Partant du point, qui est l'origine de toute ligne, après avoir passé par le cercle, les angles, ils aboutissaient à l'étude des superficies, planes, sphériques, concaves, convexes, composées, et à celle des rayons visuels. Peut-on trouver un appui plus positif ?

— C'est ce que j'ai découvert de plus juste dans ma longue carrière ; mais les couleurs ?

— Les peintres grecs les plus célèbres, Apelle, Echion, Mélanthe, Nicomaque, etc., n'auraient, d'après Pline, employé que quatre couleurs, le jaune, le sinople, le blanc et le noir. Pline fait remarquer que de son temps on s'attachait moins à l'art et plus à la matière; car on prodiguait toutes les couleurs, et le talent avait disparu. Alberti donne quatre couleurs au peintre, plus le blanc et le noir qu'il ne compte que pour la lumière et l'ombre. Léonard de Vinci fait de même. Ces couleurs sont dérivées des éléments : le jaune est le feu, le rouge la terre, l'azur le ciel, le sinople l'eau.

—C'était une palette bien restreinte. Depuis on a connu, par le prisme, la composition de la lumière. Je suis partisan d'une palette étendue, pour l'abréviation des mélanges et les richesses du tableau. La nature nous offre des variétés infinies de nuances.

— La constitution du tableau exigeait trois choses pour les maîtres dont nous parlons : la circonscription ou dessin par les contours, la composition et la distribution des lumières.

— Ils faisaient le tableau ; nous tentons un morceau de nature.

— Enfin, la variété, la convenance et la beauté étaient demandées comme le charme même de l'art : cela entraî-

(1) Voir : *Esthétique fondamentale*. Crès, éditeur.

nait l'étude des mouvements, des passions et conduisait à la science exacte de l'anatomie et de l'expression.

— C'était demander beaucoup au peintre.

— Alberti conseillait la nature, il disait que seule elle mène l'artiste à la supériorité, car il est enclin à des vices et des conventions s'il ne se fie qu'à son propre génie. Mais il exige la science de l'art: que personne, ajoute-t-il, ne mette la main à l'œuvre, s'il n'est de propos délibéré et l'esprit bien éclairé.

— Je vous avoue que j'ai peur de trop de science, que je lui préfère la naïveté.

— Pourquoi rejeter ce qui a tant coûté ? La science n'exclut pas la naïveté, qui est un effet de la sincérité du sentiment, et non un don de l'ignorance. L'âme se fait difficilement une voie à travers la matière, il n'est pas superflu de lui déblayer le chemin à l'avance.

— Si les critiques savaient seulement le quart de tout ce que nous avons dit précédemment, ils écriraient moins de sottises.

— J'ai repris, il n'y a pas longtemps, désireux de le relire, l'*Art moderne* de Huysmans. J'ai été épouvanté de la sécheresse de ce style gamin qui crie ses opinions sur les toits sans les étayer de quelque bonne raison, ou qui, lorsqu'il se met en peine de les justifier, les présente dans la nudité de leur indigence intellectuelle. La plupart ne dépassent pas l'argument d'un petit boutiquier ignorant de l'art, incapable de goûter à une création, et réclamant toujours la vérité que ses yeux voient.

— C'est comme Zola... Le naturalisme...

— Et quelles opinions sur Puvis de Chavannes, par exemple! Quel manque de tact, quelle apologie des productions les plus canailles, quel goût outrecuidant de la vulgarité! La spiritualité était décidément ce qui manquait à ces écrivains. Et comment juger l'œuvre d'art sans elle ?

— Ces critiques n'avaient qu'un objectif, servir la mo-

dernîté qu'ils poursuivaient eux-mêmes en littérature, en s'étayant des peintres.

— Huysmans à cette époque n'avait que ce critérium : et il nommait ainsi je ne sais quel besoin vicieux de retrouver de la prostitution et de la voyoucratie dans les œuvres peintes. Quant à une recherche comme la vôtre, il la méconnaissait.

— Zola n'a-t-il pas fait ainsi ?

— Il en va de même de l'histoire de l'art en général. J'ai lu beaucoup d'ouvrages sur la peinture, et je me suis rendu compte que la plupart des écrivains qui ont eu la témérité de s'en mêler n'ont vu dans son déroulement que des écoles, dans lesquelles ils ont piqué, ainsi que des insectes, des séries de peintres qui leur étaient aussi étrangers que les habitants de Mars.

— Le seul critique fut Baudelaire.

— Le point de départ de l'art étant spirituel, ce n'est pas par écoles, mais par aspirations que les peintres doivent être unis. On arriverait ainsi à démontrer que les plus grands ont été ceux dont l'esprit s'est porté le plus haut ; et que, par un accord étroit de la science acquise et de la sublimité des conceptions, ils ont atteint à une cime qui n'a pu être gravie que deux ou trois fois tout au plus, et par des hommes ayant un idéal commun.

— Il serait trop long de vous dire ce que je pense de la critique ; jusqu'ici elle m'a fort maltraité, peut-être qu'un jour elle me couvrira d'éloges aussi sots qu'elle me lapide actuellement d'absurdes méchancetés. Je ne lui en veux pas. Je ne la lis plus. Le peintre doit se renfermer dans son œuvre ; il faut répondre non pas avec des mots, mais avec des tableaux.

— Attendons que quelque toile de vous se vende un bon prix : ce sera le suprême argument pour une société qui ne connaît plus l'art.

— Il serait drôle qu'un jour j'atteignisse les sommes de Bouguereau ou de Meissonier !

— Il n'y a rien d'impossible à cela. Vous enrichirez votre marchand. Ce sera une légitime vengeance vis-à-vis de ceux qui vous ont méconnu, et vos compatriotes vous élèveront une statue, si vous êtes mort, ou vous salueront, chapeau bas, si vous êtes vivant.

— Mes compatriotes sont des culs auprès de moi. Je les méprise tous.

Ici Cézanne eut une expression inénarrable de mépris, et montra le poing à la ville d'Aix.

— Il faut leur pardonner, le premier coupable n'est-ce point le critique parisien ? lui dis-je.

— Vous m'avez parlé du tableau tel que les anciens l'entendaient, je voudrais que nous en discutions encore. Vous savez que je ne suis pas hostile à la composition : je l'admets seulement exécutée sur nature. Que diriez-vous d'un Poussin fait ainsi ?...

— Je n'ose vous répondre, exposez-moi votre idée dans le détail. Je ne doute point que, fait par vous, cela ne soit très nouveau.

Nous nous remîmes en marche ; et Cézanne dit :

— J'ai exécuté souvent, vous le savez, des esquisses de baigneurs et de baigneuses que j'aurais voulu faire en grand et d'après nature ; le manque de modèle m'a obligé à me borner à ces aperçus. Des obstacles se dressaient devant moi ; comme de trouver le lieu où placer la scène, lieu qui ne différerait pas beaucoup de celui que j'avais choisi en idée, comme de réunir plusieurs personnes ensemble, comme de trouver aussi des hommes et des femmes qui voulussent bien se déshabiller et rester immobiles dans les poses que j'avais déterminées. Enfin, aussi je rencontrai l'obstacle du format de la toile à transporter, et les mille difficultés du temps propice ou impropice, de l'endroit où se placer, et du matériel inhérent à l'exécution d'un ouvrage de dimension. Je me suis donc vu forcer d'ajourner mon projet du Poussin entièrement refait sur nature, et non point construit de notes, de

dessins et de fragments d'études; enfin d'un Poussin réel, de plein air, de couleur et de lumière, au lieu d'une de ces œuvres pensées à l'atelier, où tout à la couleur brune du jour rare et de l'absence des reflets du ciel et de la lumière.

— En vérité, je m'étonne qu'un esprit si indépendant que le vôtre soit à la recherche de tant d'asservissements matériels. Vous semblez vouloir traiter le tableau par le système de l'étude ; comme si le tableau n'était point avant tout une œuvre de l'artiste bien plus qu'une œuvre de la nature, quoique celle-ci y soit constamment présente et respectée. L'étude est la raison de la peinture, mais le tableau me semble la raison de l'art. J'ose croire que Poussin refait sur nature serait moins beau que sorti de l'imagination de Poussin. Je le sais, la manière de se servir de la nature est la plus difficile et la plus grave de toutes les questions qui puissent embarrasser un artiste. Je la tranche pourtant comme voici : chacun y prendra ce qui est propre à son appétit. Et puis les temps qui nous précédèrent sont si riches en tentatives diverses qu'il s'y trouve pour l'analyste des persuasions utiles, des conclusions péremptoires. Dans le premier âge, alors que l'idée dominait dans l'homme, nous voyons que les peintres n'avaient pour but que de nous raconter des anecdotes divines; et ils sacrifiaient le réel au sens de ces »*hystoires*». L'essentiel pour eux n'était point l'imitation exacte, mais la représentation de l'idée. Aussi tout l'effort se concentrait-il vers l'expression, et appuyait-on le plus que l'on pouvait sur le sentiment, le caractère et le style ! Dans la seconde période, un respect plus grand de la forme perçue s'est fait jour dans les âmes ; les artistes commencent, à la faveur d'une philosophie moins mystérieuse et toute divine, à vénérer dans la chose vue l'œuvre de Dieu ; l'Esprit est cherché sous l'apparence de la beauté pure. C'est *l'ombre du pinceau du Créateur*, comme le disait Michel-Ange, que l'on essaie d'apercevoir

pour guider son propre pinceau. Le Platonisme, uni étroitement au spiritualisme chrétien, montre la Beauté dans l'univers aux hommes de *bon vouloir, les seuls capables de perfection* (1). Le réel est étudié avec respect et il ne fait pas obstacle à la spiritualité, car il est regardé par elle, admiré par elle, contemplé par elle, qui cherche en lui le chemin de l'absolu. C'est à l'incrédulité qu'il faut attribuer le caractère décadent de la troisième époque de l'art. Alors on se sert de la nature en ne la considérant plus dans son esprit ; mais en la copiant, en l'admirant pour elle-même. D'abord un certain sentiment règne encore, puis peu à peu, machinalement, paresseusement, sensuellement, l'artiste, dénué de mysticisme, s'égare dans les sentiers de la spéculation, raffine sur le métier et ne dit plus rien de haut ni de grave.

— Comment regarder la nature sans songer à son auteur ? L'artiste doit considérer le monde comme son catéchisme ; il doit s'y soumettre sans discussion. La nature est un dogme. La preuve en est là, sous ses yeux, sous ses sens. Et je pense qu'il ne les a pas reçus pour être trompé.

— Oui, mais l'être humain est un instrument qui se fausse souvent lui-même. N'y a-t-il pas le péché ? Ceci nous entraînerait dans la théologie... J'admets comme vous que la vérité est sous nos yeux, mais le récepteur n'est pas indemne d'accidents. J'en conclus donc que pour avoir une vision droite, il faut avoir un cœur droit, et que pour voir le beau, il faut être bon. Sentir n'est pas tout, il faut penser, trouver la vérité par les choses et au delà des choses.

— Nous retombons dans la philosophie !

— N'est-elle pas le fondement de tout ? Je défie de parler d'art sérieusement sans y aboutir. Mais dites-moi ce que vous pensez de la nouveauté dans l'art ?

(1) Michel-Ange : *Dialogues avec François de Hollande.*

— Je ne la comprends qu'appuyée sur la logique et l'observation.

— Il y a dans chaque époque une sorte de charme magique qui émane de la nouveauté et qui trompe les meilleurs ; il est dû à un air de jeunesse, de rajeunissement, dont nous ne pouvons pas plus nous défendre que des influences du printemps de l'année ; mais il est rare qu'il donne les fruits qu'on en espère ; et c'est souvent d'une Atlantide que l'on croyait engloutie que nous arrivent les productions fortifiantes et durables.

— Vous m'avez parlé de la liberté que les anciens prenaient vis-à-vis de la nature pour réaliser leurs tableaux ; je n'ai pas eu le temps d'étudier à fond cette question, qui m'intéresse vivement. Pouvez-vous m'en dire quelque chose ?

— Rien de plus libre et de plus simple que leur manière de procéder. Nous n'avons pas élargi le domaine de l'art sous ce rapport, nous l'avons plutôt enfermé dans des barrières de plus en plus étroites.

Je vous étonnerai peut-être en vous disant que les difficultés que vous rencontrez aujourd'hui quand vous voulez faire un tableau de nu, Michel-Ange les a dû éprouver comme vous. A ces époques de religion, il n'était pas facile de dénuder une femme en dehors de la sienne propre ou de sa maîtresse, or, celui qui n'avait ni l'une ni l'autre devait éprouver quelque embarras. Michel-Ange se servit donc toujours de dessins faits d'après les hommes pour peindre ses admirables Sibylles. Il a créé ainsi la plus belle femme de l'art dans la Sibylle Libique

Il y a à la bibliothèque du roi, à Turin, une tête de femme de trois-quart qui n'est autre que celle qui a servi à Léonard de Vinci pour inventer son ange de la *Vierge aux Rochers*. Je dis *inventer*, parce que cette tête, qui est presque laide et vulgaire, a été l'origine de la merveille angélique que vous savez.

J'avais lu dans un livre de Louis Dolce, qui vivait au

temps du Titien, que ce dernier avait souvent utilisé son frère pour faire les corps des femmes de ses tableaux. Je m'en suis assuré au Musée du Vatican dans la grande composition où se voient divers saints, et, parmi eux, un saint Sébastien tout nu. Je n'ai pas eu de peine à reconnaître en lui les jambes et les plus belles parties de la *Vénus* de la tribune de Florence, que peignit sans doute d'après son frère ce même Titien. La tête et les mains furent peut-être tirées de Violante, la fille de Palma, ou de Lavinia, la propre fille de l'artiste. Il serait trop long, mais édifiant, d'apporter les preuves que ces grands maîtres si personnels, outre les libertés que je vous montre ici, s'en donnaient encore une foule d'autres relativement à ces emprunts qu'ils se croyaient en droit de faire aux artistes antérieurs à eux, voire à ceux de leur époque. On connaît les prédilections de Michel-Ange pour l'Antique, l'étroite imitation qu'en fit Raphaël ; Poussin copiait entièrement des figures, des groupes sur les tombeaux ; on sait la discussion des érudits sur la paternité des tableaux de Giorgione et de Titien, ces deux artistes s'étant passé mutuellement leur génie, et reproduisant dans leurs ouvrages les mêmes figures et les mêmes sites.

Dans le *Jupiter et Antiope* du Louvre, le Titien nous montre, couchée, la Vénus de Giorgione. C'est la même pose du corps, du bras gauche, de la main ; le bras droit a été relevé, la tête a été retournée. Quant à Rembrandt, malgré qu'on l'eût dit ennemi de l'Antique, il n'en a pas moins fait descendre sa *Betsabé* d'un bas-relief que François Perrier a dessiné à Rome et a publié dans un recueil d'eaux-fortes en 1645. On y retrouve la servante, la femme assise, et jusqu'à la grande draperie qui fait le fond du tableau. Nécessairement, ces emprunts, comme les tableaux faits d'après les dessins tirés du naturel, sont très libres, n'ont jamais le bas caractère d'une impuissante copie.

L'art et la nature étaient donc, pour nos grands modè-

les, des réceptacles d'idées et de formes dont ils se croyaient en droit d'user sans blâme. Le Beau une fois trouvé leur paraissait digne d'être redit par eux, à leur manière. Et Rubens lui-même, ce génie si inventif, s'est plu à refaire les chefs-d'œuvre les plus réputés de son temps comme la *Transfiguration*, le *Jugement dernier*, la *Communion de saint Jérôme* (dont il tira celle de saint François d'Assise, un autre chef-d'œuvre qui égale celui du Dominiquin). Ainsi l'art se nourrit de l'art et forme du nouveau avec ce qui est devenu ancien.

— Je suis tout à fait de l'avis de ceux qui disent : liberté ! mais, pour moi, je crois qu'il nous viendra des peintres plus inattendus de l'étude de la nature seule.

— Permettez-moi d'en douter. Rembrandt, que l'on a souvent cité comme le plus instinctif des peintres, avait passé chez quatre maîtres et possédait une collection nombreuse de tableaux et de gravures. Il n'ignora pas le Titien, dont il avait acquis quelques œuvres, et dont sa peinture s'est incontestablement ressentie. Vous savez qu'il commença par une manière lisse et tout à fait hollandaise.

— Mais quelle merveille ce serait de peindre comme si la peinture n'avait jamais existé !

— Il me semble que c'est une erreur de notre temps de vouloir que chacun fasse de la peinture à son gré, sans fondement. On ne saurait être médecin sans étudier la médecine. Or, il y a une science dans l'art. C'est proprement cette science qui fait l'artiste comme elle fait le docteur. La peinture exécutée ainsi me paraît analogue à une opinion que l'on demanderait à chacun. Il en résulte cet *amateurisme* qui fait perdre complètement le goût des chefs-d'œuvre. Quelques jolies couleurs tirées d'une palette chimique, quelques arrangements selon le style du jour enchantent facilement une critique, indulgente pour les gens, superficielle et sévère pour les maîtres. On arrive par là à oublier ce qui a été acquis et légué, de générations en générations, par des recherches ardues, longues et gé-

niales. Ainsi les plus grands artistes semblent avoir travaillé pour un autre siècle que le nôtre qui, dans sa suffisance, met sur ses yeux le bandeau de ses niaiseries et se croit au-dessus de tout ce qui a paru avant lui.

— Le véritable artiste est humble, il se défie de la mode de son temps, il vit à part. Il cherche, il ne crie jamais : *J'ai trouvé* !

— Oui ! mais d'autres le dérobent et le créent pour lui, en essayant de le maintenir dans l'obscurité.

— Il n'importe ! La vraie satisfaction du peintre est de peindre. Il ne cherche pas la gloriole.

— Vous, maître, vous êtes ainsi; mais ceux qui vous imiteront ne seront pas de même ; ils vous exalteront pour se grandir ; ils formeront dans l'art une nouvelle coalition d'intérêts et peut-être d'erreurs.

— On ne sait jamais qui on enfantera. Bouguereau n'est-il pas né de Raphaël ?

— Et pourtant Raphaël a fait Ingres ; il avait fait Jules Romain ; Titien, et Rubens, et Vélasquez lui doivent quelque chose. Ses portraits n'ont pas été sans influencer jusqu'à Courbet, qui professait publiquement de s'en railler, pour énerver les classiques un peu ennuyeux de son temps.

§

Malgré toute la passion qu'il apportait à ce dialogue, Cézanne paraissait un peu las de la longueur qu'il prenait. Je crus bon de garder un moment le silence. Nous marchions dans le plus serein des paysages sous un soleil ardent. De temps à autre, mon vieux maître me désignait un motif, en me disant :

— Ne croyez-vous pas que ceci, rendu comme l'eût fait un ancien, mais dans une vision jusqu'ici inédite, ne formerait point un tableau magnifique ?

Je me faisais muet, éprouvant que le repos de toute contradiction était nécessaire. Je méditais, je sentais de

plus en plus les points sur lesquels Cézanne avait raison et ceux sur lesquels il avait tort. Son excessive admiration pour la nature lui montrait en elle le tableau tout fait : moi-même, je le voyais peint par lui, avec ses empâtements, son style, ses gammes, ses hésitations et ses naïvetés. Mais je pensais que la démonstration de l'erreur de mon vieux maître se ferait de suite, en rapprochant sa tentative sincère, puisée dans la sensation des choses extérieures, d'un tableau de Claude Lorrain, d'un paysage du Titien, ou, plus près de nous, d'une composition élégiaque et mystérieuse de Corot. Je me taisais et nous marchions.

Sans doute Cézanne méditait aussi de son côté, car il s'écria :

— Sachez bien que je ne méprise rien de ce qui a été laissé par nos illustres devanciers. J'ai le *Charles Blanc* et le *Magasin Pittoresque*, et je les feuillette souvent. L'accord de l'art et de la nature doit se faire. Vous avez raison de le poursuivre selon vos vues. J'insiste cependant pour que cela ne devienne pas une œuvre d'érudition, mais de sensation.

Je répondis :

Il y a dans l'homme deux raisons, la raison bornée et la raison infinie. La première considère la nature et s'arrête à elle. La seconde la voit, la traverse et y contemple l'idée ; elle regarde *au delà*. C'est la première raison qui fait l'admiration de notre siècle ; elle est observatrice, elle découvre, elle invente. La seconde, qui fut puissante autrefois et qui nous valut tant de grands hommes, s'attache plus à la profondeur qu'à l'aspect, à l'esprit qu'à la sensation, à la création qu'à l'imitation littérale. Elle découvre aussi, elle invente aussi, et ce qu'elle fait est plus grand et plus beau que tout ce que met au jour la raison bornée, parce qu'elle le tire de son propre fonds du sentiment et de l'âme. Par malheur, et par un effet du goût que les sciences exactes nous ont

donné, on ne s'attache plus dans les arts qu'à la raison pratique : on spécule sur les formes, sur les moyens, on renouvelle sans doute des apparences; mais on perd l'harmonie trouvée par la raison contemplative.

L'art italien a obéi à la raison supérieure, et c'est ce qui l'a fait tour à tour mystique, platonicien, imaginatif. L'art flamand et hollandais ont obéi, après le XVIe siècle, à la raison pratique. Ils avaient été pénétrés si longtemps de la raison contemplative que la flamme de l'esprit brûle encore au bout de leurs pinceaux, transmuant la matière en pierres précieuses, dégageant l'âme et le sentiment des aspects les plus faits pour les voiler ; ensuite tout se perd, ce dernier rayon de poésie intime disparaît, le matérialisme, qui n'est que la raison bornée, envahit les arts ; et ils s'altèrent peu à peu, malgré quelques réactions isolées et brillantes, dernières étoiles d'un ciel obscurci.

— Ce que vous dites là paraît la condamnation de ma propre recherche. Savez-vous que je tiens pour vaines toutes les théories, et que personne ne me mettra le grappin dessus !

Je fus effrayé de cette attitude soudaine de mon vieux maître; je m'excusai, protestant que je ne disais que ma pensée sans viser à rien de particulier. J'ajoutai :

— Les spéculations de l'art moderne comme celles de la science, dont elles sont un corollaire, reposent toutes sur le monde objectif, sans discernement de sa cause. Il en résulte pour la science l'absence de la vérité générale, pour l'art, l'absence de la Beauté. Plus ces tendances analytiques iront se répandant, plus la science expérimentale matérialisera l'homme, plus l'art s'écartera de sa voie et arrivera à la négation de lui-même. La morale repose sur le principe du Bon, la science sur le principe du Vrai, l'art sur le principe du Beau. Il faut partir de ces principes et non des moyens secondaires. Il faut aller sur la montagne, et se précipiter avec la source dans le fleuve et dans ses mille affluents, parcourir sans crainte, en la fécon-

dant, la terre de l'art, et se jeter dans l'océan de la tradition universelle. Quant à s'arrêter devant un bras d'eau, et ne voir en lui que son court trajet, n'est-ce pas volontairement se murer dans l'aveuglement et l'ignorance ?

Cézanne s'était arrêté, il me regardait avec des yeux terribles où je crus apercevoir quelques larmes.

Alors il se retourna brusquement et j'entendis :

— Je suis vieux... il est trop tard... la vérité est dans la nature, je le prouverai...

Maintenant il s'en allait, me laissant comme un étranger au milieu de la route. Il prit insensiblement un pas pressé.

Je ne savais que faire. Je connaissais l'extrême susceptibilité de mon vieux maître. Habitué à vivre seul, la moindre contradiction le jetait dans des colères qui ressemblaient à de la folie. Je résolus de ne pas insister et de le laisser se retirer ; sans doute la solitude et le chemin dissiperaient son humeur. Pendant que je le regardais s'éloigner, il me semblait que je venais de soutenir l'Art tout entier contre les entêtements d'un seul homme se fermant ses voies par l'absolutisme de sa recherche ; et cette recherche me semblait se borner des barrières les plus singulières et les plus inattendues. Mon vieux maître ne s'obstinait-il pas à un suicide ?

Je le suivais des yeux, regardant sa silhouette faire lentement corps avec le paysage. Il s'agitait énormément, brandissait les bras, montrait la terre, le ciel et lui-même. Avec qui parlait-il ? Tout à coup il se retourna, cria quelque chose, dont il ne me parvint que ces mots : « Sur nature ! »

Puis il disparut au tournant de la route, et je demeurai seul sous le soleil.

ÉMILE BERNARD.

POUR SAUVER CARTHAGE

—

Comme il y a des êtres malchanceux, il est, dirait-on, des villes infortunées. Carthage est de celles-là.

Elle semble porter à travers les siècles le poids de la malédiction que jeta sur elle la colère du vieux Romain. Son nom n'évoque qu'une sombre et barbare puissance écroulée : son histoire est une suite de dévastations et d'effondrements. Tour à tour elle a eu contre elle, acharnés à la détruire, les Romains, les Vandales, les Arabes ; on verra tout à l'heure que ceux-ci ne furent pas ses derniers ennemis. Troie, où l'on retrouve les restes de sept villes étagées, successivement rasées et reconstruites, n'atteste pas un acharnement plus continu du sort et des hommes.

Pourtant cette grande victime a bien de la peine à accepter la mort. Ses vainqueurs la ressuscitèrent ; malgré l'anathème de Caton, elle revit sous les enseignes latines. Romaine et chrétienne, la dure Cité des marchands connaît encore des siècles de prospérité, sinon de gloire. Elle n'a plus l'épée d'Annibal ; elle offre à la mémoire des hommes la rhétorique aimable d'Apulée et l'éloquence de saint Augustin. Genséric, puis Hassan, font régner sur sa tombe un long silence. L'herbe recouvre ses ruines. Chateaubriand, abordant sur ses côtes et rêvant sur sa colline, n'y découvre que le souvenir d'un grand nom, la sublimité d'un beau site et la méditation d'un vaste néant.

Une voix, pourtant, réveille encore cette Ombre, la tire de sa crypte funéraire et, par la seule incantation de l'Art, l'évoque aux générations présentes qui, malgré Virgile et le martyrologe, l'avaient laissée retomber dans l'oubli. Le

voile de Salammbô n'est qu'un linceul enveloppant un fantôme ; mais le génie de l'écrivain l'a brodé de couleurs si ardentes à la fois et si mystérieuses qu'elles l'imposent à l'imagination et confondent à jamais, en dépit des archéologues, les traits de la Cité africaine disparue et l'énigmatique sourire prêté par Flaubert à la prêtresse de Tânit.

Depuis lors, Carthage, toujours couchée sous de maigres amoncellements de pierres qui mesurent mal sa grandeur, veille à demi dans la pensée humaine. Qui ne sait son nom et la place où elle gît ? Mais qui s'occupe d'elle et se demande si vraiment elle n'est pas tout à fait morte ? Le touriste qui visite ses ruines s'étonne de leur petitesse et parfois ose s'avouer déçu. Il admire le paysage marin, si ample, si baigné de lumière, loue la nature de n'avoir pas changé devant l'œuvre humaine périssable ; mais il s'en retourne bien vite goûter à Tunis les attraits d'une cité vivante. Là, le pittoresque des *souks* arabes n'a pas trop cédé la place encore aux empiètements d'une ville européenne en plein développement.

Carthage mérite-t-elle cette sorte de défaveur? Sa misère archéologique est-elle réelle et définitive? N'y a-t-il pas des causes qui l'entretiennent? N'y aurait-il pas des moyens d'y remédier ? Voilà ce qui vaut peut-être d'être examiné encore.

§

Plusieurs déjà l'ont fait. L'un des derniers en date, romancier vigoureux mué en fervent apologiste, M. Louis Bertrand, a, dans une série d'articles et un volume récent, salué la « Résurrection de Carthage ». Il y a près de quinze ans que celui qui écrit ces lignes eut l'occasion de signaler au public, dans diverses Revues, et à l'administration des Beaux-Arts, dans un rapport officiel, la triste situation faite à ces ruines célèbres, le délaissement et le pillage auxquels elles étaient livrées, et les mesures à prendre pour arrêter au moins les progrès du mal. Il ne faisait

qu'enregistrer, après enquête, les doléances de quelques hommes qui, dans l'indifférence générale, s'étaient dressés et protestaient contre cette dilapidation de reliques vénérables, de ce qu'ils appelaient un dépôt d'archives historiques, utiles encore à feuilleter.

Faut-il dire que leur initiative se heurta à l'insouciance du public, à l'apathie des fonctionnaires, à la peur qu'inspire aux Administrations tout ce qui pourrait troubler leur traditionnelle quiétude, à l'hostilité des gens, indigènes ou coloniaux, qui s'étaient installés sur ces ruines et prétendaient en user à leur gré, à la défiance des artistes qui, non sans motif, redoutent toujours de voir les pieux gardiens du passé, voués d'abord à la *conservation* des ruines, s'enhardir à les *restaurer ?* Et Dieu sait, quand on lâche la bride au zèle du terrassier, jusqu'où peut aller la furie de l'architecte !

Ces résistances étaient bien faciles à prévoir ; on peut dire, si elles ne se produisaient pas, qu'elles manqueraient à la logique du progrès humain. Elles ne font pas reculer ces sortes d'apôtres qui ont tout ensemble le courage de l'action et la naïveté de la foi. Elles servent bien plutôt à renforcer leur obstination, à exciter leur ardeur. Il faut dire qu'ici, comme il arrive la plupart du temps, cette foi combative s'incarna dans un homme, qui, de bon médecin militaire, s'était fait meilleur archéologue. M. le Dr Louis Carton, comme plus d'un officier en pays oriental, s'étant pris de la passion des fouilles, s'y consacra avec un zèle infatigable. Les professionnels le traitaient, au début, d'amateur. Devant la persévérance de son effort et l'importance de ses découvertes, ils durent à la fin lui ouvrir leurs rangs. Thougga, l'antique Dougga, et Bulla-Regia lui doivent en grande partie leur heureuse exhumation. Mais c'est à Carthage qu'il voua sa tendresse et son effort : et sans oublier ce qui est dû à ses devanciers et à ses contemporains, aux belles découvertes du P. Delattre, aux travaux du Service des antiquités, — modestes par nécessité, timides peut-être par

tempérament, — on peut dire que Carthage, si elle réussit un jour à s'assurer contre une destruction définitive, le devra pour une bonne part à cet acharné défenseur.

Voyons donc avec lui, dans les nombreuses brochures qu'il a consacrées à cette cause ou dans les confidences particulières qu'il nous a faites, l'état périlleux où se trouvait cette grande blessée et les espoirs qu'on entrevoit aujourd'hui de la guérir.

§

Une première question se pose : les ruines de Carthage valent-elles l'effort et les dépenses nécessaires pour les sauver ? Non, si l'on s'en rapportait à l'opinion d'un certain nombre de détracteurs. Nous avons dit la déception que plus d'un voyageur ressentait à l'aspect de ces débris. La faute ici en est peut-être bien un peu à Flaubert, à Tanit et à Salammbô. C'est la Carthage punique qui nous attirait surtout sur ce coin de terre, et l'ombre de la vierge aux serpents sacrés, du suffète Hannon, les jardins d'Hamilcar, le banquet des Mercenaires... De tout cela, que reste-t-il ? Presque rien. Quelques noms, aux consonances évocatrices de lieux qu'on hésite encore à situer : Megara, Byrza, Melqa, le Cothon ; des sépulcres vides ; le petit port rond, ensablé, grand comme une cuvette ; et surtout, sur le couvercle d'un cercueil, cette étrange et charmante figure, sculptée et peinte, de la prêtresse Arisat, fille de Palasir, femme du prêtre Abdeschmoun (dont le portrait fait pendant au sien), ceinte de sa coiffure sphyngienne, les cheveux bouclés, les oreilles ornées de pendeloques, les jambes serrées dans sa robe aux rayures noir et or, qui se replie sur elle comme deux ailes d'épervier.

Tout le reste, et qui n'est guère qu'à ras de terre, sinon enfoui, ce sont des débris de constructions ou de substructions romaines : théâtre, odéon, hippodrome, thermes, basiliques, villas, citernes, etc. : en tout une quarantaine de monuments qui, en fait de souvenirs, n'évoquent guère

que le martyre de quelques chrétiens dans le cirque et les succès oratoires de rhéteurs africains. Pauvres pierres, négligées par tous les pilleurs d'épaves, par tous les ingénieurs qui ont puisé dans ces carrières pour en construire les monuments d'Italie et les forteresses d'Afrique, par les marchands de Tunis qui y ont pris les matériaux de leurs villas, par les Kabyles qui ont broyé ces marbres et équarri ces chapiteaux, pour les revendre aux constructeurs.

A quoi les défenseurs de Carthage répondent, non sans justesse : « Il est vrai que ces ruines sont romaines ; mais vous semblent-elles méprisables en Italie, à Timgad, même à Nîmes et à Arles ? Si elles produisent peu d'effet ici, c'est qu'elles sont mal présentées ; l'ordre y manque et le soin. A Syracuse, à Sélinonte, à Taormina, où il n'y a que des vestiges bien moindres, si l'impression est plus grande, si le visiteur s'émeut, c'est que l'on a su rendre à ces ruines un air de solennité ou leur prêter une silhouette qui parle à l'esprit par les yeux. Il suffit « de trois beaux fûts de colonnes, surmontés d'une architrave et se dressant au flanc d'une colline qui domine la mer ». A Carthage, le site n'a pas moins d'ampleur, de couleurs et d'éloquence. Mais tous ces débris sont dispersés, sans lien entre eux pour former un ensemble, séparés par des espaces déserts, avilis par l'abandon et le voisinage de guinguettes déshonorantes. Que faudrait-il pour leur rendre cet air royal que la grandeur des ruines ajoute à leur mélancolie ?

Tout d'abord les sauver d'une destruction plus complète et les préserver d'une profanation sans vergogne. Il est vrai que, depuis quelque temps, grâce aux plaintes répétées de ceux que ce scandale révoltait et à l'initiative enhardie de partisans moins clairsemés, ces vestiges malheureux semblent être un peu plus à l'abri des hommes et des bêtes. On y prend moins librement peut-être des moellons pour clore un champ ou construire une villa. Constatons ce progrès. On a entouré d'une clôture, franchissable il est vrai, mais moralement protectrice, quelques monuments comme la

basilique de Douïmès ; on a réussi à installer un gardien « qui aime les ruines » et qui prend à cœur de les surveiller. Cependant le temps n'est pas loin où de belles mosaïques, représentant l'existence d'un grand propriétaire africain ou telle « Dame à l'éventail », comme celle qui ornait la colline de Junon Cœlestis, s'émiettaient peu à peu sous le pas des passants et le piétinement des troupeaux. Et cette fontaine, de découverte récente, où l'inscription : UTERE FELIX souhaite gentiment au buveur altéré ou à l'emplisseuse d'amphores de faire de cette eau un heureux usage, a-t-elle été définitivement soustraite aux intempéries et aux pillards? Ceux-ci ont eu le temps de voler les têtes des deux statuettes dont elle est ornée, après avoir en partie brisé les corps. Au point qu'on en venait à regretter d'avoir exhumé ces reliques et qu'on se demandait s'il ne vaudrait pas mieux les rendre à la terre ; elle les protégeait du moins de la sauvagerie des humains.

Est-il certain, d'autre part, qu'il ne reste plus rien à découvrir ? Voilà qui paraît bien improbable, quand on considère, sur ce vaste tapis déchiré de crevasses, bombé de tumulus et hérissé de plantes aux piquants farouches, les fosses qui n'ont été qu'entr'ouvertes et les monticules qui n'ont pas encore été explorés. D'ailleurs, presque chaque année, et dès qu'on dispose de fonds pour se remettre à l'ouvrage, il est rare que l'effort ne soit pas récompensé par quelque trouvaille d'importance : comme cette *Fontaine aux mille amphores*, avec ses galeries et ses chambres de 30 mètres de longueur, ses voûtes, sa triple porte, aboutissant à une fontaine d'origine sans doute punique, complétée par un réservoir et un vaste hypogée, œuvre des Romains qui n'ont pas manqué d'y mettre une façade architecturale.

Le premier soin, pour réserver la possibilité de fouilles et de découvertes futures, serait de prendre un arrêté, sanctionné par des mesures énergiques, par lequel les habitants de Tunis et les étrangers ne seraient pas autorisés à cons-

truire leurs maisons de plaisance partout où il leur plairait; on leur interdirait certains emplacements qui, n'ayant pas été fouillés encore, présenteraient, d'après la situation, d'après la topographie, d'après le voisinage des monuments déjà dégagés ou repérés, des promesses sérieuses de découvertes nouvelles.

Il faudrait arriver aussi à empêcher les personnes à qui l'Administration permet d'entreprendre les fouilles, que la pénurie de ses ressources ne lui laisse pas, hélas, effectuer elle-même, de creuser des galeries où les murs minés s'écroulent, avant qu'on n'en ait relevé le plan; de vendre clandestinement ou de s'approprier les objets trouvés par elles.

Hâtons-nous de le dire : il ne s'agit pas, pour conserver le passé, d'interdire toute possibilité de développement au présent : la vie a des droits qui prévalent sur ceux de l'archéologie. La site de Carthage offre aux citadins qui étoufferaient dans Tunis une retraite d'été éventée par la brise de mer. Un chemin de fer, un tramway électrique en facilitent l'accès. On n'empêchera pas les maisons de plaisance de s'y multiplier, et, sans doute, de grands hôtels et un casino de s'y construire. Ce sont là les malheurs inévitables de la « Civilisation ». Du moins peut-on encore réglementer ces constructions et obtenir, par exemple, qu'un propriétaire ne coupe pas en deux, dans le sens de la hauteur, une vaste salle de villa romaine, pour en faire une cave et une salle à manger, et n'ouvre dans un mur antique des fenêtres, « garnies de persiennes ».

Ce n'est peut-être pas seulement l'argent qui manque, quoique il soit rare, trop rare, pour permettre d'acheter aujourd'hui des terrains que l'on put jadis acquérir à vil prix. C'est aussi un plan d'ensemble, une méthode suivie et une volonté ferme. Le nouveau Résident Général, à l'exemple de son prédécesseur, montrera sans nul doute la plus grande bienveillance pour la cause de la ville outragée, et sa sol-

licitude ne se bornera pas à des paroles. Il sait trop même l'intérêt matériel que présente pour la colonie, en dehors des intérêts généraux de l'histoire et de l'art, la conservation de ces ruines illustres. Le groupe des défenseurs de Carthage s'est renforcé autour des premiers zélateurs. Une Société des « Dames amies de Carthage » s'est formée, grâce à l'initiative d'une femme dont le nom et l'effort mériteront de rester liés à ceux de son mari. Cette Société, qui a des ramifications à Paris, et qui a su s'entendre avec le Comité du monument Flaubert, poursuit une propagande active en faveur de Carthage : elle recueille des souscriptions pour ajouter quelques ressources au maigre budget du Service des Antiquités (à qui le Parlement a refusé l'attribution d'un million demandé par lui sur le futur emprunt tunisien, — alors que le Maroc a obtenu dix millions pour son budget des Arts et Antiquités, et que l'Italie, tout obérée qu'elle est, trouve encore le moyen d'affecter un million aux fouilles de Cyrène) ! C'est grâce à son appui, — et à celui du Touring-Club, auquel le Dr Carton, en diplomate avisé, ne fit pas en vain appel, que des manifestations artistiques furent projetées et organisées, pour attirer l'attention, la présence et l'argent des visiteurs. Le jour même de Pâques, le Théâtre antique de Carthage, rivalisant, de l'autre côté de la Méditerranée, avec le Théâtre d'Orange, donna une tragédie de M. Louis Payen, *Thamyris*, dont l'action sut intéresser les spectateurs à l'évocation d'un passé barbare.

Cette évocation en fait naître une autre en moi, moins lointaine, et me rappelle un spectacle donné, le 2 avril 1907, dans cet ample et solennel décor ; ce spectacle se composait d'un acte poétique et symbolique de Mme Delarue-Mardrus, — l'idée en était jolie et la réalisation trop fine peut-être pour un si grand public, — et d'un drame historique où M. Grandmougin mettait dans la bouche des Carthaginois mourants des alexandrins pleins d'une impétueuse raison. Une menace de pluie assombrit un moment le rutilant paysage : c'est le

lot obligé des spectacles de plein air. Mais le ciel reprit son azur, les pierres dévastées resplendirent; la foule bariolée, sur les gradins, avait le frémissement du vent et de la mer. Celle-ci, au pied de la falaise carthaginoise et des collines de Sidi Bou Saïd, frisait, sous le vol tournoyant de blancs oiseaux, ses flots désertés des trirèmes. Et le mont aux Deux Cornes, le Bou Kornéin, dont on voit de partout pointer et s'infléchir la mitre bleue, en forme de croissant, attendait le soir « pour s'envelopper, comme du *zaïmph* de Tanit, d'un nuage crépusculaire », selon l'image d'une autre poètesse de l'Orient, Mme Myriam Harry, qui assistait aussi à cette journée punique. Car nulle grâce n'y manquait, en un milieu aussi composite, pas même celle d'une reine africaine, reine détrônée et exilée, il est vrai, aux yeux tristes et beaux, la pauvre Ranavalouna, qui ne revit jamais son île rouge et la « Race inconnue » célébrée par M. Charles Renel.

Puisse l'ombre de cette Thamyris, après celle de Salammbô, de Didon et de sainte Perpétue, — si cette vierge chrétienne et martyre, de bonne maison, ne s'offense pas d'être mêlée à ces belles païennes, — contribuer à appeler l'attention de l'univers sur la cité délaissée, et servir les projets de ses derniers défenseurs, qui ne veulent pas la laisser mourir. Pourvu qu'ils ne la ressuscitent pas trop ! diront en soupirant quelques amateurs de ruines, à l'esprit défiant. On se rappelle le rêve, un peu ambitieux, d'un homme d'Eglise, qui ne se fût pas offusqué qu'on le prît parfois pour un homme de guerre, le cardinal Lavigerie. *Instauranda Carthago*, telle était la devise qu'il opposait au farouche *Delenda Carthago* du Romain. La cathédrale blanche, qu'il éleva sur la colline de Byrsa serait de nature à causer un peu d'appréhension à ceux qui goûtent mieux les débris du passé quand ceux-ci restent enveloppés de discrétion et de silence.

Ah ! certes, si l'on pouvait les contempler dans leur auguste isolement, sans ces villas modernes, ces hôtels, ces guin-

guettes qui poussent peu à peu sur le terreau des âges morts, on se passerait que ces ruines fussent relevées, classées et étiquetées, pour rêver sur leurs souvenirs. Mais prenons garde que, outre que c'est une chimère de vouloir des ruines intactes et intangibles, ce serait un assez brutal égoïsme aussi de les condamner à périr, sous prétexte de ne pas les exposer au déshonneur des restaurations.

Mettre une barrière autour d'une mosaïque, c'est, j'en conviens, un procédé inharmonieux : vaut-il mieux, cependant, la laisser piétiner par les troupeaux et dépecer par les indigènes ou les touristes avides de souvenirs ? Faut-il tout mettre à l'abri dans les musées, de ce qui peut être transporté ? Mais cela aussi, c'est une façon de mort.

Au reste, les projets du Dr Carton et de ses amis paraissent bien réservés, bien raisonnables. On ne peut, disent-ils, empêcher les transformations et les « embellissements de la vie, qui continue, sur la vie, qui s'est arrêtée. Mieux vaut donc, pour modérer le zèle des embellisseurs, en prendre la direction et la responsabilité. Acceptons la construction des villas modernes là où l'on ne peut s'y opposer. Mais faisons réserver des emplacements sacrés et tabous, auxquels il sera interdit de toucher, partout où la configuration du terrain, les descriptions anciennes, les sondages antérieurement exécutés permettent de soupçonner l'existence de ruines intéressantes.

Ces ruines, une fois déblayées, seraient reliées les unes aux autres par une espèce de voie sacrée, dite chemin des ruines, clôturées, garnies de verdure. Voilà pour les *embellissements*. Pour la *restauration*, on se bornerait, comme on a fait à Timgad, à Pompeï, partout, à relever sur leurs bases les fûts de colonnes de l'îlot dans le port (le Cothon) et du palais dit de l'Amirauté ; celles du Théâtre, dont les gradins manquants seraient aussi refaits ; à dégager l'Hippodrome, encore presque inexploré, les Thermes d'Antonin, « dont les blocs colossaux bouleversés jonchent le bord de la mer », l'Amphithéâtre, dont l'exhumation a été en

partie accomplie par le persévérant effort du P. Delattre, mais où il y a peut-être encore un mur extérieur, orné de colonnes, à découvrir ; à achever aussi le dégagement de l'Odéon, à rouvrir et à laisser béants les puits funéraires puniques, sur lesquels le théâtre romain a été édifié. Programme modéré et prudent. Il suffira de veiller à ce qu'il n'en soit fait qu'une application exacte et à défendre, s'il y avait lieu, contre l'entraînement de leur propre zèle, les archéologues qui s'engagent solennellement à ne pas faire du *vieux neuf*.

Ne méritent-ils pas qu'on leur vienne en aide, qu'on approuve leur effort, qu'on fasse écho à leur cri d'appel ?

Je ne voudrais pas ici écrire de ces grands mots dont on abuse, parler des intérêts sacrés de l'art, de l'histoire, de la civilisation, rappeler les devoirs dont la France, qui profite de ce sol colonial exploité par elle, reste chargée envers la collectivité des artistes et des savants. Mais enfin, on ne peut se défendre de songer que nous avons assumé là-bas, par notre protectorat la garde d'un dépôt historique, dont le seul nom remue encore tout esprit qui pense.

S'il y a eu des négligences commises, il est temps de les réparer : s'il reste des découvertes à faire, des améliorations à réaliser, il ne faut pas non plus perdre trop d'heures pour les entreprendre, sinon, demain, il serait trop tard ; la morte cette fois serait enterrée dans un nouveau tombeau. Et il faudrait attendre qu'une accumulation de siècles et de catastrophes, comme l'histoire, des profondeurs du passé, en évoque toujours devant l'avenir, jetât à bas la Carthage du xxe siècle, pour faire réapparaître, sous une poussière plus dense et des gravats plus ruinée, la Carthage punique, — figures changeantes d'un être éternel, que les hommes s'obstinent à tuer, et qui s'obstine à ne pas mourir.

MAURICE POTTECHER.

L'INDISSOLUBLE

—

I

— Une religion n'est d'ordinaire que la foi en la Vie : la volonté de vivre... la vie si acharnée qu'elle se croit immortelle.

Et c'est toujours la même, depuis les âges sans histoire,depuis que l'homme a inventé le culte des Ancêtres, qu'il a versé sur la première sépulture la libation de lait et de vin pour nourrir le cadavre que sa passion ranimait... Elle est la même, aujourd'hui encore, chez ces foules qui, aux dates consacrées, portent leur offrande aux tombes.

Mon vieil ami dit encore :

— Les vieux espoirs humains s'agenouillent dans des églises baptisées par un Bienheureux du Canon Romain, s'habillent d'une doctrine élaborée par les Pères. Ils acceptent ce vêtement et cette mode d'un pays, mais dessous, ils demeurent,eux, dans leur simplicité primitive.

Et c'est pourquoi ceux qui prétendent relever de l'Évangile en plient les préceptes à la coutume, à leur loi personnelle, à leurs désirs. Ils scandalisent l'athée. Pourquoi les dire légers ou hypocrites ? Le Dogme n'est qu'ajouté à leur croyance profonde, posé sur elle sans la pénétrer. Compte les vrais fidèles... Moi, j'en ai connu un.

Il s'interrompit pour rejoindre dans le passé les Invisibles qui l'inspiraient.

— Le mysticisme, c'est la puissance de créer la Vie

Éternelle, de la modifier suivant les rêves du cœur et de susciter les êtres surnaturels qui la peuplent. Un vrai croyant est toujours un faiseur de miracles ou un miraculé.

Nous étions dans sa chambre, tendue, comme l'alcôve d'une femme, de panneaux d'ancienne mousseline où se gonflent, broderies patientes des aïeules, de beaux parterres de lin ; au long des murs, de petits dieux ventrus et dorés, sous leur bonnet pointu, éternellement méditent ; et les tiroirs sans clé, la serrure vide, avouent qu'ils ont un secret.

— Mon ami, dis-je, il y a des morts que, toujours, je sens sous vos pensées, bien que vous ne les nommiez jamais. Vos paroles, malgré vous, tracent une ligne qui suit des contours, esquissent une forme... Et je pense à ces corps surpris par l'éruption à Pompéi, dont les laves ont gardé l'empreinte. Ainsi qu'on tire une statue du moule funèbre, on peut recréer vos disparus.

Il sourit.

— J'ai besoin de me confier ce soir. C'est un soir si près du dernier, et si calme et si pur ! Le temps pour moi s'est fait plus lisse ; je vois au fond de mes années comme dans une mer limpide, et, dans leurs profondeurs, les formes submergées. Ces souvenirs, depuis si longtemps enfouis, ils vivent d'une vie plus forte que moi-même, et, maintenant que la mort approche, ils veulent quitter mon cœur qui va finir, pour durer plus que lui...

Il y a trente ans je revenais des confins du Yun-Nam. Avec l'expédition Rivière j'avais pris Hanoï, Nam-Dinh et poursuivi les Pavillons Noirs parmi les bambous du fleuve Song-Koï ; ma compagnie était casernée à Lourcines. C'est là que je l'ai connu, Lui.

En vérité, je n'étais pas digne de l'amitié qu'il voulut bien me donner, sinon par l'inclination d'aimer ce qui me dépasse. Nos pensées ne se pénétraient point, mais nous

ne cherchions guère à les partager ni à les rectifier l'une par l'autre. Il y avait entre nous, entre les deux soldats que nous étions, cet attrait poétique qui, d'ordinaire, rayonne seulement du désir.

Je l'aimai parce qu'il exaltait des rêves merveilleux. J'ai goûté près de lui au vertige des terres inaccessibles de l'âme.

La première fois que je le vis, c'était dans ce pauvre Café de la rue du Dragon,un soir où nous fêtions Laurel, qui allait rejoindre au Tonkin le corps du Général Bouet.

Je me souviens...Il était assis contre la boiserie du billard, dont les craquelures, derrière lui, s'épanouissaient étrangement en profils lunaires ; au-dessus, un vol d'hirondelles traversait des guirlandes de roses dans le plafond noirci.

A cette première rencontre, je reçus de lui une impression romanesque : pressentiment de son essence rare, que je méconnus en le liant à sa grâce corporelle. Si viril, invinciblement, il traînait derrière soi des visions amoureuses et des formes d'amantes...

N'est-ce pas absurde à un homme de décrire la beauté d'un autre homme ?... Il avait la clarté blonde des races du Nord, qui est déjà comme une pureté physique, et cette sveltesse du corps,cette ferme finesse des traits qui semble dégager l'être des instincts, révéler l'âme victorieuse..J'ai vu depuis, au Musée de Naples, une tête de jeune Consul des temps aristocratiques de Rome, tête patricienne, solide délicatement, au menton précis un peu court, au front de Maître : dans ce visage de pierre, vieux de 2.000 ans, j'ai reconnu celui de mon ami. Seulement, en Héli, le regard était abstrait, ne commandait qu'à des forces intérieures et toutes spirituelles.

Cela faisait beaucoup de bruit,cette réunion de jeunes hommes. Réunion de braves ! Il y avait là, je te l'ai dit, Laurel, qui fut tué un des premiers sur les Digues de Son-Tay; Pallières,mort,lui aussi,sur ces terres du Fleuve

Rouge, Sermoise qui, avec la Mission Giraud, reconnut les Iles du Banguelo, le Tanghanika... et combien d'autres, simples serviteurs, bons ouvriers sans gloire des périlleux travaux !

Mais ce soir-là, Laurel, debout, clamait la chanson de route :

La cantinière a d'l'argent blanc,
C'est aux dépens de nos sergents !
. . . .
La cantinière a des dentelles,
C'est aux dépens du Colonel !
. . . .
La cantinière a de beaux gants,
C'est aux dépens des Lieutenants.
Les Lieutenants sont militaires,
Tous amants de la cantinière !...

C'était un vigoureux bonhomme, courtaud, trapu. D'un grand geste de son petit bras il tendait le verre, et il renversait la tête en arrière, avec cette sorte de fanfaronnade naïve du roi de beuverie. Pallières, lui, en contait à la servante.

On était bien entre soi : il n'y avait avec nous que déux ou trois filles — les vraies partenaires des hommes en sensibilité amoureuse. On parlait femmes, naturellement, c'est-à-dire polissonneries; sous les paupières luisaient des mémoires voluptueuses : l'allusion à ce secret partagé du plaisir, que tous savent malpropre, et qu'ils se réjouissent de se rappeler tel,ce secret de l'abjection physique de l'amour et de l'excitation charnelle que l'homme trouve à sa bassesse.

Et nos compagnes répondaient. Elles savaient, dans leur science de filles,que c'est leur puissance,cette grossièreté qui libère l'instinct, et que la plus grossière serait choisie.

Au milieu des rires égrillards,Héli restait silencieux. Et devant cet homme beau comme un Dieu de pierre, blond comme le berger Pâris, ils étaient lamentables,ces

braves garçons fanfarons de volupté, crédules, avides : mâles vaniteux bernés par leurs femelles.

J'avais eu, adolescent, quelque peine à m'accoutumer aux propos de fumoir. J'en prenais ma part maintenant.

Ce soir, il semblait que l'attitude de l'étrange camarade, à la façon d'un index, me permît d'évaluer ce qui m'entourait,me dénonçât la misère des gestes et des paroles. Commandé par son silence, je m'abstenais moi aussi.

Depuis un moment, j'avais remarqué qu'une fille lançait vers lui ses œillades. C'était une assez jolie créature. Je revois sa frange blonde,l'éclat de ses joues émaillées, plus métallique que charnel,et dépourvu des gradations de nuances de la vie, dans le blanc brutal du visage, la barre pourpre de la bouche et les barres noires des sourcils.

— Hé, Mireille, dis donc ! gronda Laurel, qui l'avait amenée.

Elle eut un petit rire ; comme excitée au défi, elle se leva et fit quelques pas dans la direction de l'autre homme.

— Alors, ce type-là t'excite ? Eh bien ! vas-y donc et fiche-nous la paix !

Elle se retourna, tendant son cou dans le mouvement du jars qui insulte.

— Je peux bien me payer un béguin, si ça me plaît. Je suis libre peut-être ? T'as pas assez de galette pour m'acheter. Je fais ce que je veux, je vais avec qui je veux.

Aux derniers mots de l'engueulade, la colère tomba de son visage comme un vêtement qu'on dépouille, et,aguicheuse, roulant les hanches, elle s'avança vers le nouveau venu. Mais elle ne s'assit point délibérément à sa table, elle resta debout, l'appelant de ses durs yeux de prostituée, fraîches prunelles, pourtant, sous le charbon, d'un bleu inattendu de pervenche, où jurait l'impudeur.

Héli fumait, distrait, souriant. Depuis quelque temps, son immobilité était anormale. Il ne semblait point en

avoir conscience, — depuis lors pas plus que ce premier soir, je n'ai jamais vu en lui d'embarras.

Obéissant toujours à la suggestion de son silence, moi aussi je me taisais.

Parmi les joyeusetés et les rires notre réserve à tous deux devenait correspondance et, peu à peu, son regard parut me découvrir : il questionna, s'éloigna, revint... Ce fut ainsi qu'avant d'avoir échangé des paroles nous fîmes connaissance.

Je me levai.

— Le lieutenant Héli d'Anglade, sans doute ? qui venez remplacer Laurel au Bataillon ? Permettez-moi de me présenter moi-même.

Il se dressait, la main tendue.

Mais alors, une chaise tomba entre nous. Lasse d'attendre la réponse à sa provocation, Mireille avait feint une chute, et jetait contre lui son corps.

Je me tournai vers Héli, attendant qu'il nous libérât promptement. Je fus surpris ; on n'apercevait sur son visage pas plus d'irritation que de complaisance, mais une douceur grave, une expression profonde.

Comme elle traînait, pendue des deux bras à son col, doucement, délicatement, il la souleva sous les bras.

— Permettez, Mademoiselle, fit-il avec une extrême politesse.

Et l'ayant remise sur ses pieds, comme on remet d'aplomb un pantin :

— J'espère que vous n'êtes point blessée et incapable de vous soutenir ?

Des ricanements coururent. Mais j'observai que, dans ce pays latin, où l'homme tient pour gloire et faveur l'intimité de la plus basse femelle, c'est pourtant la femme qu'on raillait.

— Dis donc ! il n'est pas si pressé que toi ! cria Laurel en joie. La prochaine fois qu'il voudra te violer, tâche de lui en laisser le temps.

Elle ne répliqua pas, inerte d'étonnement ; et parce qu'elle avait été repoussée avec courtoisie, plus timide qu'après des coups, elle s'éloignait lentement, presque pudique.

Anglade sortit avec moi.

— J'ai entendu raconter, dis-je, que vous avez passé sept années en Extrême-Orient : toute votre vie depuis Saint-Cyr... Avez-vous rencontré Daubin à Hanoï ?

— Oui, il a pris les fièvres et il est mort.

— Et Le Grangier ?

— Je l'ai vu à Bac-Ninh. Depuis, il a suivi Gallieni dans le Haut-Niger. Il y est mort... Talbot, Lefèvre, de ma promotion, eux aussi, sont allés y mourir.

Je tressaillis. La voix avait une expression étrange, on eût dit de bonheur. Je ne le voyais pas, j'entendis qu'il souriait.

Ces disparitions de jeunes hommes, dans notre métier de coloniaux, c'était simple, normal. Pas plus, d'ordinaire, que je ne gardais pour moi le souci du risque, je ne songeais aux regrets pour ceux qui tombent sur la route. Ce soir-là, j'en étais ému : remué, sans doute, par ce ton qu'avait Héli d'Anglade pour énumérer tant de sacrifices, ce ton triomphant.

Nous allions par une nuit d'hiver glacée et diamantée d'étoiles. Brusquement, — était-ce la présence de cet être singulier qui me rendait de toutes choses des impressions neuves, — je m'angoissai à considérer dans le ciel opaque le fourmillement stellaire, les mondes, cachés le jour sous la clarté, et que l'ombre découvre.

Les rues étaient noires, enfoncées entre les grands blocs des immeubles ; derrière les persiennes transparaissaient les lumières intérieures — signe du labeur persistant sous les pierres ténébreuses. Et, rue après rue, nous allions devant l'alignement interminable des murs sombres et des vies qui s'y allument.

Dans cette simplification du soir (où les cités ne sont que des masses obscures, et leurs habitants eux-mêmes le rayonnement d'une lampe), où la qualité, l'individualité s'effacent pour ne laisser d'apparent que le nombre, on perçoit vraiment le pullulement humain ; et cela semblait un illimité, encore, et qui suffit pour accabler la pensée, lui faire entrevoir le néant de l'être.

— C'est humiliant, fis-je, de deviner tant d'animaux pareils à nous derrière ces fenêtres. Quel polypier humain!

— Oui, dit Anglade ; chacun y tient moins de place que le Rayonné sur son récif de corail... peu de place... et pour si peu de temps ! chaque logis est la tombe de tant d'âmes !

Je restai surpris que sa réponse fût aussi proche de ma pensée vraie — et plus que mes paroles. Il revenait à cette idée de mort où il semblait trouver à la fois vertige et repos.

Résolument, je m'en détournai.

— Vous souvenez-vous, dis-je, des nuits du Mékong ?

Je rappelai les îles qui sortent en fleurs de l'Océan lumineux, et la Pagode fabuleuse d'Ang-Kor, les petits hommes jaunes à face de mensonge, leurs femmes — nos jouets de cuivre à saveur mauvaise. Ces carrières d'explorateurs et d'officiers coloniaux, c'était pour nous l'air libre et la vie violente. Moi, j'y joignais la curiosité des âmes lointaines. Anglade, lui, ce si jeune et si charmant, ne laissait deviner que la passion austère de servir. Il me parla de fondations agricoles, d'enseignement indigène.

— Vous voulez donc les améliorer, nos Annamites et nos Cambodgiens, dis-je en riant, diminuer encore la variété de ce pauvre monde ?

Il répondit avec gravité :

— Un homme en vaut un autre. Je ne dédaigne pas un Annamite plus qu'un Européen.

Comme il s'arrêtait en disant ces mots, je levai la tête. J'aperçus sur le cintre d'un portail, se détachant contre

la lune, une grande ombre en forme de croix. Nous étions devant la Maison des Pères de Saint-Just, qui instruisent des missionnaires pour l'Extrême-Orient. C'est dans leurs chambres d'hôtes qu'il avait pris son gîte.

Poussant de la main le portail entr'ouvert il répéta :

— Un homme en vaut un autre, puisque toutes les âmes ont la même origine et la même destinée.

C'est l'idée catholique, niveleuse, qui abolit toute valeur humaine, ne laissant subsister d'autre distinction entre les êtres que celles du Baptême et de l'Éternité.

Je compris. Cet homme-là était d'une espèce pour moi inconnue, éteinte : un Chrétien.

II

Tout naturellement, le lendemain, nous nous joignîmes. L'amitié entre nous s'établit sans stage : amitié singulière, faite de l'intimité de nos heures, parfois d'échanges intellectuels — sans familiarité, sans confidences.

Souvent, le soir, avant l'heure du Mess, nous allions ensemble, au long de la Seine, vers la féerie lointaine de ses ponts dans la brume ; l'eau opaline s'éteignait entre le ciel gris et les pierres grises, dans l'air épais de la cité. Nous causions de choses impersonnelles, musique, paysages, et de la poésie de ces pierres charmantes où revit la grâce des âmes passées... Nul n'avait comme lui l'intelligence de toutes les choses créées et de l'harmonie des nuits et des jours — cet étranger dans la vie ! C'est qu'il marchait le front levé, tandis que nous autres, chiens affamés, nous passons, le nez sur la piste.

Rien de nos convoitises ne pénétrait entre ses cils blonds, dans ses yeux bleus sans curiosités. Il avait choisi son métier parce que le sacrifice y est la loi, qu'on y est pauvre avec honneur, pensionné à peine pour subsister jusqu'au jour de l'immolation ; sans doute, y était-il voué aussi par l'instinct héréditaire. Il descendait d'une de ces races militaires où chaque homme en naissant est

désigné pour servir. On oublie d'admirer de telles familles : elles sont nombreuses, et la communauté a pour habitude d'accepter le don répété de leurs fils. Le grand-père d'Héli était mort à Leipsick, son oncle à Sébastopol ; son père s'était offert, lui aussi, en Crimée, puis en Italie, puis à Frœschwiller.

Héli, à son tour, servait. D'ordinaire, chez le vrai soldat le dévouement est masqué par le goût de l'aventure. Lui, il était de ces héros détachés de l'œuvre qu'ils accomplissent, qui exécutent avec autant de perfection une revue de détail que la préparation d'un combat — car ce n'est pas l'action qui les inspire : la flamme est en eux, allumée à une flamme plus haute

C'était un pays inexploré pour moi, cette pensée une et vierge. Je m'étais dit d'abord : « Je veux le connaître... J'ai bien pour lui au moins quelques semaines de curiosité ; mais je ne me suis jamais lassé de regarder dans cette âme.

Pourtant, c'est d'un simple chrétien que j'approchais : un chrétien — non point appelé à la voie d'exception de l'Ascète ou de l'Apôtre — un chrétien seulement : celui qui vit son dogme. Cela suffisait à faire d'Héli un être séparé de nous plus que par des continents et des siècles.

Songe ! Il croyait à ses actes le prix d'une souffrance divine. Dans ce qui fait nos désirs : expansion des sens, ambition triomphante, il ne voyait qu'images de la damnation. Pour lui, la Cause Première, la source du Temps, le dur Créateur de ce qui s'entre-dévore avait un cœur humain et prenait le nom de Jésus pour que les souffrants l'appellent : c'était une tendre Providence qui précisait les voies de la Sagesse et inspirait ses prêtres pour y guider les hommes... Dans l'Infini cruel où la pensée se perd lui abordait un Paradis, il rencontrait l'Œil qui voit!

J'avais parfois jugé mesquine l'observance minutieuse des pratiques du Culte. Près de lui je compris : avons-nous le droit de mesurer les exigences d'un Dieu ? Devant l'In-

fini y a-t-il des degrés à la petitesse ? Ce cercle de prescriptions matérielles, puériles parfois, où il s'enfermait, c'était le collier d'honneur qui le liait au Maître, faisait de sa vie un hommage au tyran adorable... Et je me plaisais à voir, sous sa tunique de soldat, le scapulaire de Notre-Dame du Mont Carmel — seule image féminine qui eût touché sa poitrine vierge.

Par lui encore j'ai compris la noblesse de la chasteté. Sans doute elle est bien peu auprès de la pudeur de la pensée, de la continence de l'âme : orgueil inférieur puisqu'elle n'est qu'un orgueil corporel—mais orgueil encore.

Que te représenterai-je de notre vie alors ? C'était celle de deux coloniaux, pour des raisons diverses attachés à leur métier. Ici, à Paris : la caserne, la théorie dans les chambres, les appels d'onze heures et du soir... Pour moi, des aventures faciles... je me rappelle combien peu choisies, combien dédaigneusement vulgaires ! Notre vie à tous deux était ailleurs.

Dans son couvent, derrière la porte étroite et prudente, circulait une étrange population : vieux messieurs à nobles figures de magistrats retraités et dolents ; maigres bonshommes qui portaient des calottes sur le crâne et marchaient à pas feutrés de sacristains ; jeunes moines dodus et frais, aux yeux d'enfants de chœur... mais dans sa chambre je ne rencontrais pas d'amis.

Quels compagnons eût-il trouvé chez les gens de sa caste, parmi les Pères ou les laïques qui soutenaient les œuvres ? L'homme d'essence noble est un déclassé toujours.

Mais, je te l'ai dit, il n'était présent que de corps parmi nous. Et des êtres de choix que j'ai approchés, il est le premier que je n'aie pas vu gâché, annihilé, usé à de vils services.

Faut-il donc, pour n'être point amoindri, renoncer ? ne chercher l'accès qu'à des biens de rêve ?

III

Un jour que j'attendais Héli, il manqua au rendez-vous. Je m'étonnai, je m'inquiétai — si exacte était sa politesse.

Le lendemain, sans nouvelles de lui, je me rendis au couvent de Saint-Just. A la porte, je l'apercus, arrêté en compagnie de deux femmes, la mère et la fille, sans doute. Celle qui avait vingt ans, comme l'autre, de ces créatures qui ne retiennent jamais les regards des hommes: un peu courte, le dos trop long, empêtrée de relevages, de doubles jupes ; son front, haut et solide comme un mur, écrasait des traits pâles, mais ses yeux étaient une eau bleue, rafraîchissante. On voit de pareils yeux aux petites filles des orphelinats, parfois à des savants, à de très vieux dont la vie fut pure — à tous ceux dont la pensée est un cloître. Et comme la tenue pudique, comme l'effort maladroit de la toilette, ce regard disait la province, la dévotion.

Sans m'accorder d'attention, la mère déversait des propos monotones. Irrité, je devinai une intimité qui remontait à l'enfance d'Héli.

S'il n'était pas un moine sous les armes, sa compagne pourrait être un jour pareille à celle-ci... serait celle-ci, peut-être ? Son humilité chrétienne qui niait sa haute valeur de beauté, de noblesse et de grâce, le réduisait à l'égalité de cette petite créature parce qu'elle aussi sans doute avait la foi dans la parole de l'Église, que son âme était soumise et brave...

Si j'avais su l'avenir, ah ! combien alors j'aurais souhaité qu'il fût lié à Marie-Elisabeth !

Curieux, méfiant, j'examinai mon ami. Je ne le reconnus pas.

Je ne sais si tu as noté chez les gens très émus, anxieux — ou plutôt encore humiliés — ce papillottement de leurs prunelles : il semble qu'elles se blessent à tout ce qu'elles rencontrent, et fuient dans une subite faiblesse.

Et voilà peut-être l'impression que je reçus d'Héli : un vacillement de l'âme.

Qu'était-il donc advenu ? Quel rapport y avait-il entre ces deux femmes et le bouleversement de mon ami ?

Elles s'éloignèrent, rappelant à Héli qu'elles l'attendaient le lendemain, et je retins leur adresse : rue du Grand-Chêne, à Auteuil. Elles y demeuraient une semaine encore avant de quitter Paris.

Dans les jours qui suivirent je ne vis pas Héli. Puis, il reprit parmi nous ses habitudes. Sa vie, faite d'une longue résistance au monde, peut-être à soi, n'avait jamais admis la gaieté puérile des dévotes, des petites filles sous la garde des nonnes, mais il préservait une sérénité constante. Maintenant, je le devinai troublé.

Souvent, si je venais le chercher, il lui arrivait de me dire :

— Pas aujourd'hui... non, ni demain.

Il n'hésitait pas, mais, un instant, il laissait passer une âpre tristesse. Puis, un regard, une pression de main l'excusait. J'étais habitué à ne point le comprendre, car du monde où il vivait je ne pouvais deviner les tourments, les crises, les scrupules. Sans rien préjuger, je le regardai s'assombrir.

Le dimanche de Pâques, je me rendais chez lui

As-tu jamais senti combien la cloche des grands jours de fête semble purifier le ciel ? Te rappelles-tu combien il était bleu dans ton enfance, ces matins de Pentecôte, quand tu avais communié? Le rayonnement humide d'un soleil de printemps n'était point seulement alors une splendeur pour les yeux — mais le reflet d'un regard de tendresse. Depuis mes douze ans je n'avais jamais vu l'azur si glorieux, car j'apercevais l'extase qu'il donnait à l'âme de mon ami.

Je savais qu'Héli avait été de corvée depuis six heures à la caserne. Je lui dis :

— Je vous accompagnerai jusqu'à la porte de Notre-Dame-des-Champs. Vous allez sans doute à la messe de onze heures ?

— Non, fit-il.

Et puis, brusquement :

— Je n'irai pas. Je n'y vais plus.

Son attitude s'était faite grave comme s'il répondait, au delà de moi, à un juge.

Je m'exclamai.

— Vous ?... Est-ce que vous ne croyez plus ?

Il répondit :

— Ma foi n'a pas changé.

— Mais alors ?...

Je remontai rapidement le cours des dernières semaines, relevant des signes qui auraient dû m'avertir qu'Héli devenait un autre. Sans que j'en eusse conscience, une question passait dans mes yeux. Il dit avec une humiliation profonde :

— Oui, c'est cela.

Je restai d'abord silencieux. Moi,comprends-tu ? Moi ! je m'indignais qu'il fût pécheur. Et j'éprouvai une haine subite contre celle qui le faisait pareil à nous... Ah ! celui qui a vécu pour l'Idée, pour un amour abstrait, être soumis aux jeux de nos corps !

As-tu remarqué qu'on rit toujours d'un amoureux ? qu'on s'adresse à lui d'un ton condescendant, complice, avec une bienveillance supérieure ? C'est qu'il s'amoindrit un peu en se faisant dépendant d'un autre être. Mais il y a plus — et plus profond.

Vois-tu, la conception que nous avons de l'amour est dominée par le hasard de ses organes. Dans le corps de la libellule, ils sont voisins des yeux admirables et des ailes. Chez l'homme, ils sont humiliés. Le culte phallique consacre l'extase sensuelle, la seconde d'ivresse. Mais l'expression juste, et si je puis dire raisonnable, de l'acte sexuel est la grivoiserie, qui en contient la vérité double :

abjection et plaisir. Aise dans la bassesse et joie de la souillure, n'est-ce pas le rire égrillard? L'idée de la génération éveille le sentiment religieux, mais on ne peut en purifier l'acte.

Et c'est sans doute cette disgrâce de l'amour qui associe naturellement la grossièreté du ton, des gestes, des mots aux images de jouissance, et plutôt que le charme innocent et le rire frais de l'enfant de seize ans, la bouche ordurière et la parole brutale ; et c'est cette disgrâce, enfin, qui fait l'amoureux un peu ridicule, l'amoureux, dont la pensée ne semble plus que l'accessoire de la chair humiliée.

Mais sens-tu combien se diminue davantage l'homme qui avait pris pied dans la vie définitive ? Celui qui était citoyen du Pays Éternel, et qui y renonce pour... quoi ?

Héli se détournait, je n'étais plus sous son regard... Alors, réaction — plutôt vengeance sournoise — je souris avec une jovialité de bon garçon.

— Voyons, mon cher, il ne faut pas désespérer. Il est bien connu que Dieu est miséricordieux à ceux qui aiment.

Vraiment ! J'allais parler de la Madeleine et de sainte Angèle. Il m'arrêta, indigné.

— Supposez-vous que je fais de Dieu le complaisant de mes désirs ! que je compte sur une indulgence afin de l'offenser en paix !

Il retrouvait la hauteur tragique en se plaçant sans faiblesse devant le commandement aux sanctions implacables...

— Mais, si vous croyez ainsi, absolument, repris-je d'un ton bas, déférent de nouveau, comment pouvez-vous, pour une femme, aventurer l'Éternité ?

— Vous attendez la mort entière, la vie est votre absolu. Cependant vous l'exposez par devoir, par ambition... pour moins encore...

Héli ne me dit rien de plus et il n'était pas de ceux qu'on interroge.

Je ne pouvais concevoir l'entraînement sentimental d'un cœur fixé en Dieu, tant je sentais alors la pauvreté des tendresses :... Et j'imaginais une surprise des sens, la volupté soudain révélée à un homme chaste — non pas une femme, mais Cybèle-Astarté... Et l'affolement du corps dont l'ivresse assourdit l'âme.

Cependant, Héli, se sentant excusé, s'éloigna de moi davantage.

Autrefois, sa règle surhumaine et son amour hors du monde le laissaient plein de sympathies vivantes. Maintenant, il avait perdu le goût à l'Art, aux paysages ; c'était fini, cette sérénité noble, ces jugements à la fois lucides et lointains, étranges par la distance où il se tenait des positions humaines. Il me souffrait près de lui, mais je ne l'arrachais point à son obsession : passion, remords, ou attente de l'enfer.

Et le printemps fleurissait Paris, allumait de cierges blancs les marronniers des avenues, faisait sortir des troncs toute une profusion de verdure tendre et de fleurs crémeuses ; il fleurissait aussi dans les robes claires des femmes, dans leur sourire, et dans ces amours furtives unies le soir, au coin d'un banc, sous les feuilles, dans ce baiser amoureux qui, au mois de Mai, monte aux lèvres de la grande ville.

Dernier printemps de ma vie ! Et moi aussi j'aimais...

Je ne sais plus très bien comment se nommait ma maîtresse... J'allais l'attendre au sortir de son atelier. Elle avait ce charme des filles de modes, où il y a de la verdeur populaire et du fade « joli » d'un produit de coiffeur; où, sous les grâces éphémères de la robe du jour, persiste le relent du logis ouvrier qu'elle a quitté le matin — charme factice et un peu canaille, mais qui s'enveloppe dans la grâce de Paris Je me souviens qu'elle avait des

cheveux roux, frisés et luisants, et une nuque blanche qui sentait le musc...

IV

Comme nous sortions du mess, Héli me dit :

— Voulez-vous me donner votre journée demain ? Elle...

Il fit une courte pause, et sa gravité évoqua celle qu'il ne nommait jamais.

— Elle voudrait vous connaître, puisque vous êtes mon ami, le seul.

Je savais quel pauvre objet l'amour exalte, et que son halo n'est, d'ordinaire, que le brouillard fétide qui monte de nos sens ; j'avais horreur de la femme qui abaissait Héli à mon niveau ; mais, simplement parce qu'elle lui était liée, malgré moi pourtant je m'exaltai, comme un adolescent vierge à qui son ami fait la promesse merveilleuse de l'amener devant sa maîtresse.

Il reprit :

— Elle est la femme du banquier Herbach.

Je fus déçu d'entendre ce nom-là.

Tu connais, n'est-ce pas, les Herbach, ces banquiers suisses et protestants qui, au lendemain de Brumaire, avancèrent les millions au Premier Consul, hypothéquant son génie ? Depuis,les grands marchands d'or ont conquis sans cesse. Ils sont maintenant une part de cette force sournoise qui, au-dessus des lois, au-dessus des nations, dicte les écrits, et manœuvre les destins des hommes.

Mais une madame Herbach ne participait pas à leur grandeur occulte, elle n'était puissance que dans les salons, et elle figurait mal Cybèle, la force mystérieuse, primordiale, qui tient l'homme aux entrailles, « la Bête cachée » ; c'était une femme du monde, avec des soucis de caste et de mode : elle avait attaché mon ami à une intrigue mondaine !

Je tentai de me représenter la femme d'expérience, la

femme trop nourrie, l'allumeuse, qui avait eu le désir de ces bras et de ces lèvres vierges.

Il continuait :

— Elle est née aux Indes et elle compte que vous l'entretiendrez des pays d'Orient.

— Je dois sans doute garder devant elle la fiction que vous êtes son ami seulement ?

— Non, dit-il.

Il sourit étrangement.

— Elle éprouve si peu d'embarras qu'elle nous attend dans l'appartement que j'ai loué pour elle.

Te rappelles-tu ces intérieurs luxueux d'il y a trente ans : compliqués, mesquins comme les modes d'alors ?

J'eus une surprise en entrant le lendemain dans un salon simplement tendu de ces mousselines que tu vois, qui ont un ton doré comme le vieil ivoire ; d'autres mousselines, aux fenêtres, semblaient éclaircir la lumière ; parmi cette blancheur, seulement quelques bibelots d'or passé.

Par la porte ouverte, dans la pièce voisine j'aperçus une jeune fille qui se dressait. J'entendis un cri, un : « ah ! » étouffé d'enfant avide.

J'eus le temps de penser : « Ce n'est pas Elle... ce ne peut pas être Elle ! » Elle accourait vers nous.

Elle me considéra une seconde ; et puis elle se retourna vers Héli, ses bras se soulevèrent, esquissant le geste de le saisir, son regard l'enserra... lentement elle reporta sur moi ses yeux, où persistait l'anéantissement de l'amour. Elle me caressa de la lueur qui avait passé sur son amant, de la béatitude qui venait de lui.

— Ah ! vous voilà, vous voilà ! murmura-t-elle.

Elle me prit la main.

Je voudrais te la léguer. Mais des mots peuvent-ils exprimer une forme vivante ? ce corps fuselé et flexible, ces traits fragiles, amenuisés, creusés par le doigt trop

amoureux du sculpteur ; sous les bandeaux ténébreux, les douces paupières semblables aux valves longues d'une coquille, le regard sans fond voilé de fumée violette, et les cils veloutés, l'ombre voluptueuse qui s'exhalait de cette tendre figure sombre...

Son profil était incurvé un peu, dans un mouvement qui s'épanouissait à la bouche ; et d'une délicatesse inquiétante, affiné jusqu'au tourment, il présentait comme son fruit éclatant, un peu lourd, des lèvres retournées et puissantes — et ce visage pur en restait marqué d'une animalité mystérieuse.

Elle me tenait toujours la main.

— Vous viendrez quelquefois ? me dit-elle.

Sa joie se muait peu à peu en espoir timide ; elle m'implorait et, — si étrange que cela fût, — à son anxiété, on eût dit qu'elle attendait de moi un secours.

Je débitai des phrases de politesse, et j'en sentais la pauvreté, la malséance devant ce regard-là. Elle n'y répondait pas, et laissa un silence encore après mes paroles, puis elle redit :

— Vous viendrez me voir. Je suis si souvent seule ! Héli est pris au service, il a des devoirs, lui... Elle s'interrompit — mais moi aussi d'ailleurs, j'ai des devoirs, j'ai une maison...

Elle semblait elle-même surprise. Et c'était incroyable, en effet, qu'il y eût pour elle, comme pour toutes les autres, une maison, un cercle mondain... — et celui dont elle comprenait l'existence dans ces mots, sans avoir le courage de le nommer : le mari.

Et je répétais : « C'est elle, c'est elle, cette jeune fille, semblait-il, encore adolescente, longue, avec la grâce indécise d'un éphèbe, et cette vivacité brûlante, et ce regard pourtant mûr et lourd...

— Héli refuse de venir chez moi, à Auteuil. Mais vous y viendrez, n'est-ce pas ?

En vérité, elle m'implorait.

— Madame, lui dis-je, quand pourrai-je me présenter chez vous ?

— Mais tout de suite ! Demain, fit-elle, impulsive, demain.

Elle se haussait un peu vers moi dans la naïveté de son impatience.

Je me souvins que tout à l'heure j'avais attendu toute une petite comédie, qu'elle parlerait d'Héli en femme du monde, légèrement, que je le nommerais comme son ami banal, que nous connaîtrions chacun les pensées de l'autre, et que nous feindrions d'ignorer...

— Vous déjeunerez avec mes hôtes et vous resterez après eux... rue du Grand-Chêne, à Auteuil, n'est-ce pas?

Je reconnus l'adresse entendue de la bouche pâle de Marie-Élisabeth. Était-ce donc l'enfant pieuse que, par une ironie, le Destin avait choisie pour rapprocher les amants ?

Iernée s'épanouissait vraiment, elle m'enveloppait de rires et de babil léger, de questions fantasques sur les terres lointaines que je quittais, sur son pays qu'elle n'avait pas connu, mais qu'elle cherchait en rêve et que je lui décrirais.

Tout de suite elle glissait aux confidences, elle se dévoilait. Il semblait qu'elle ne pût vivre que l'âme à nu.

— Les voyez-vous, mes petits Dieux, dit-elle, me montrant les processions de Bouddhas dorés, je leur donne asile. J'en ai pitié quand je les rencontre dans les vitrines d'antiquaires, épaves d'un autre monde ! j'imagine que, réunis, ils revivent et se reconnaissent... et me reconnaissent !

Mon père était un officier irlandais. Courageusement, il avouait la fille qu'il avait eue d'une Hindoue : et même il m'avait baptisée de ce nom celtique d'Iernée, comme pour me prendre dans sa race — mais il ne me montrait pas en Angleterre, et j'étais élevée dans un couvent en Bretagne. Je vous parlerai, un jour, de mon couvent.

A toute minute, ses yeux joignaient ceux de son amant. Charme de l'expression du désir quand il n'a conscience que de lui-même, qu'il est sans remords, sans souvenirs du péché, sans trivialité ni vice, qu'il est naturel et pur comme celui des oiseaux !

J'avais remarqué le geste noble dont, en entrant, Héli avait incliné sa taille hautaine sur la main d'Iernée. Il me semblait plus grand, redressé sans effort ; le buste avait cette molle cambrure qui est triomphe, expansion, orgueil de la volupté. Dans le saint qu'il était devenu, revivait sa race de chevaliers et d'amants.

Iernée contait.

— Quand mon père est venu me chercher, j'avais seize ans. Il me présentait dans les petites colonies anglaises de la côte. Nous étions pauvres. Je savais qu'on disait derrière moi : « C'est l'Indienne !... la fille naturelle !... et je devinais que je n'aurais rien, et je voulais tout !... Mais la troisième fois que je suis sortie avec lui sur la plage...

Elle s'arrêta. Là se plaçait sans doute l'histoire de la passion qui l'avait élevée au premier rang de la richesse et du pouvoir mondain.

Elle devint grave. Ses souvenirs remplirent un silence, et elle acheva avec une soudaine amertume :

— Mon père n'a pas eu besoin d'un long courage.

J'ai retenu avec fétichisme ses paroles, je te les répète. Pourtant, on les percevait plutôt comme une musique qui suggérait l'ardeur dont elles étaient issues... Ses gestes étaient lents, rares et pleins, et ils paraissaient refréner la force intérieure qui les tendait : une force toujours égale, toujours à sa plus haute intensité.

Elle m'envahissait de sa volonté aimante et despotique. Héli se taisait. Je remarquai qu'il ne la regardait plus que par éclairs, comme s'il eût redouté de la voir : et ses yeux baissés semblaient avoir peur de soi ou d'elle.

Et peu à peu les paroles devenaient saccadées, et elle

aussi, maintenant, fuyait les yeux d'Héli... Et bientôt l'atmosphère fut chargée de leur amour, lourde comme d'un orage. Je ne pus l'endurer. Je me levai.

Dans la rue, en m'éloignant, j'étais très sérieux, enfoncé dans une méditation indécise, une contemplation...

Et tout à coup, je ris... je me souviens que je me forçai à rire. Je murmurai : « Pauvre petite ! » Je sais que j'entendais : « Voilà pourtant ce qui pèse l'Éternité ! Nous voulons l'Infini, et c'est assez pour nous ce que tient une main de femme ! » Je revoyais avec une complaisance mélancolique ses vives grâces, sa forme charmante, son innocence ingénue d'amoureuse...

Je n'avais conscience que de ces pensées-là, je n'aurais pu en formuler d'autres qui m'émouvaient au fond de moi-même. Ce que je me rappelle c'est la curiosité, une attente énervée, l'anxiété de la regarder vivre.

V

Le lendemain, je ne pouvais modérer le pas en me rendant chez elle. J'arrivai trop tôt et, pour gagner l'heure convenable, je m'imposai de faire le tour de son parc.

Déjà, au cours d'une promenade sans but, j'avais remarqué, dans des avenues désertes, ces hauts murs qui emprisonnaient, parmi de grands arbres mystérieux, un toit large et penchant.

Tu ne pourrais plus les voir. Sur les solitudes citadines qu'elle s'était faites, où elle a promené ses petits pieds douloureux, tout un quartier de vie plébéienne s'élève ; il y a des pavés sur ses allées secrètes, sur le doux humus de ses fourrés ombreux ; en suivant la chaussée où roulent les camions, je poursuis le souvenir de ses sentiers sombres ; un arbre subsiste, un frêne, dans la cour d'un immeuble, et, devant un hôtel serré entre des bâtisses à cinq étages, enserrant un tronc mort, un rosier à mille fleurs, de ces rosiers grimpants qui font au printemps un bouquet de mariée.

Mais la terre est en prison ! et pour nul au monde, désormais, ne produira les verdures tendres dont elle se fleurissait pour nous.

C'était vraiment un espace immense, coin de bois persistant du vieil hameau d'Auteuil autour duquel, royalement, elle avait abattu des murs, bouleversé des enclos bourgeois. Sous une futaie, au loin, j'aperçus en entrant un troupeau de daims qui fuyait.

L'habitation, modestement seigneuriale, reproduisait ces manoirs sans faste que j'avais aimés en Angleterre, et qui symbolisent la vie attachée à la terre, solide, respectable. Tu vois, n'est-ce pas, les fenêtres en ogive, le grand toit incliné...Et j'eus l'idée qu'un jour, sur la vieille terre aristocratique et dure, ses yeux ardents de petite fille humiliée s'étaient arrêtés sur une de ces demeures, symbole, autant que de richesse, de force morale et d'antique honneur. Et, sans doute, c'était par une revanche solitaire qu'elle, enfant de l'aventure, avait bâti cette maison sans caprice.

Iernée se tenait sur le seuil, entourée d'un groupe d'hôtes.

Tout de ce premier jour est marqué en moi,c'est un tableau obstinément vivace,et des puérilités en sont restées fraîches... Je vois Iernée, son fourreau Empire en mousseline qui dégageait ses bras, d'une blancheur ambrée d'Orientale,et la cuirasse de velours rouge sur une jupe claire que portait son amie.Un vieux monsieur,en haut de forme gris et guêtres mastic, prononçait :

— Mon cher, je vous assure que Meilhac, c'est tout simplement Aristophane qui aurait été à l'école de Marivaux.

Une dame à cheveux blancs entrait devant moi — j'ai su qu'elle avait été dame d'honneur de l'Impératrice Eugénie, et elle gardait encore la casaque étranglée à la taille et la robe à volants du second Empire.Un instant, elle saisit les mains d'Iernée :

— Comprenez-vous tout ce que c'est d'être belle

comme vous l'êtes et d'avoir vingt ans ? Dites! jouissez-vous au moins d'avoir vingt ans ?

Et j'entends le rire d'Iernée et l'insouciance incrédule de ce rire...

Paysages d'élégances surannées! Printemps il y a quarante années défunt... soupirs des vieux d'alors devant la jeunesse aujourd'hui depuis si longtemps défleurie et morte !

A ma vue, Iernée eut encore un mouvement vif, elle fit un pas... Inquiet, j'épiai les visages, car son regard avait dit : « Amour ! » puis, se tournant vers un jeune homme, de mine dédaigneuse, un peu lasse :

— Maurice, dit-elle, voici un nouvel ami. Il vient de Bénarès, où il a trouvé une de mes parentes dans le Temple de Dourga, parmi les sacrificatrices.

Je m'armai contre les questions, mais je rencontrai un regard de mari, sans curiosité lointaine, malveillant seulement pour l'étranger que sa femme nommait un ami. Puis, il débita quelque mot de bienvenue hâtif et troublé.

C'était l'héritier des grands manieurs d'argent, ce garçon myope, au visage fin, dont l'épaule se courbait prématurément — peut-être sous la petite main si douce.

Il m'avait laissé voir cette subite maladresse qui révèle un point de sensibilité souffrante. Pourtant, son caractère était une tranchante correction, une impassibilité blagueuse : marque de cette race gâtée d'anciens travailleurs devenus des hommes à la mode, qui dominait en lui le tempérament personnel. Je me demandai avec un éclair de gaieté ce que représentaient à ce mondain fatigué Dourga et sa prêtresse. Peut-être, dans son orgueil amoureux, s'en faisait-il une parure, une vanité qui remplaçait pour lui celle du vieux nom territorial dont il eût acheté l'alliance... si un jour, sur la plage, il n'avait rencontré une fillette indienne aux yeux bleus...

Il n'était pas laid ni vulgaire, mais il appartenait à une

autre espèce, il vivait sur un autre plan : le mariage n'existait pas entre elle et lui.

Cependant, elle se détournait vers ses hôtes. M'ayant fait don d'une fable, elle me laissait le devoir de l'exploiter, comptant que je saurais la servir.

Autour de nous, le nom de Dourga avait fait lever les têtes. Mais il faut quelque culture et de l'attention pour être apte seulement à questionner

L'amie d'Iernée, la jeune femme à la cuirasse de velours, proposa :

— Cela doit être si intéressant ces temples de l'Inde !

— Est-ce bien vrai qu'on y voit des fakirs qui font des miracles ?

Un érudit — l'érudition est la forme la plus vulgaire des curiosités d'esprit — observa :

— Le temple de Dourga, à Benarès, n'est-il pas proche du type Persépolitain ?

En quelques réponses vagues je pus abattre le faible élan vers l'inconnu qu'avait soulevé un instant Dourga au sanglant visage, et sa parenté avec la jeune femme élégante, notre hôtesse. Et dans son chemin coutumier, de la pièce de Dumas à l'opérette d'Hervé, la conversation charria de nouveau les pensées faciles et les passions quotidiennes.

Oh ! les traits fripés, vénals, les gestes pauvres de ces gens à la mode ! Au milieu d'eux Elle passait comme un courant dans l'eau morte. Par quels dénigrements se vengeait-on de l'ascendant qu'avait sa présence ! Mais chacun obéissait, tournait vers elle ses paroles, lui en faisait hommage.

Je l'avais vue, la veille, frémissante en présence de son amant, mais entre ses vifs élans elle était grave, grave autant qu'Héli lui-même ; et si jeune d'années, si jeune de la minceur de ses membres sveltes et de sa liberté sous tous les liens, son regard pesait, mûr et lourd.

Une femme a toujours l'âge de ses sens.

D'ailleurs, les passionnés n'ont pas d'adolescence, ni ceux qu'une volonté forte fixe d'emblée aux objets dignes d'eux.

Nous achevions de déjeuner dans l'étonnante salle à manger qu'une cloison de verre séparait d'un jardin exotique où s'enchevêtraient des lianes sous le vol des oiseaux de Paradis, quand, au dessert, je vis entrer une nurse anglaise, qui conduisait par la main un tout petit en robe blanche, un être menu et sérieux, qui avait les prunelles violettes d'Iernée.

Parmi les rires, les flatteries, le marivaudage maternel, qui faisait valoir les grâces des autres femmes, elle restait immobile : seule elle n'accueillait pas son fils. Puis ses yeux se tournèrent vers moi, demandant grâce. Et je compris qu'il était sa servitude.

Le jour s'avança ; les femmes aux tailles trop fines sous les cuirasses de guêpe, une à une partirent, enveloppant leur amie de noms tendres. Je demeurai seul avec elle.

Alors, elle respira largement. Elle me regardait, riait, soupirait et puis elle riait et soupirait encore. Enfin, elle s'étira voluptueusement, ferma les paupières et, la tête sur les coussins dorés, me souriant de nouveau :

— Venez, dit-elle.

Et elle m'offrait ses deux mains d'un élan ingénu qui se donnait.

A cet abandon, si naturellement, l'homme eût répondu par l'étreinte! mais ce n'était chez elle, je le sentais, qu'une grâce simple et pure, elle avait sans y penser ces caresses de l'attitude, ces langueurs, ces gestes charmants dictés par le rythme secret de son âme.

Je les pris, ces petites mains redoutables, comme un ami, sagement, sans émotion, semblait-il, je les baisai.

Lorsque je relevai la tête, son regard était inquisiteur, attentif. Elle hésita — elle qui n'hésitait guère :

— Quand Héli m'a aimée, vous l'avez deviné, n'est-ce

pas ?... Dites-moi comment ?... Dites-moi ce que vous avez observé ?

Brusquement, cette question me remit en face du visage d'Héli ce jour où, pour la première fois, j'avais aperçu dans ses yeux, sans le reconnaître, le reflet de l'amour : ç'avait été humiliation, anxiété, déchéance...

« Ah! pensai-je, au moins qu'elle ne sache jamais ! »

Elle attendait toujours.

— Vous savez qu'il ne se confie pas.

— Mais il y a eu un changement dans sa manière d'être, dans ses habitudes...Ce n'est pas possible que vous n'en ayez rien vu ?

Elle insistait encore, elle allait s'angoisser.

— Ah ! Madame, repris-je ardemment, car j'avais trouvé par quelles paroles vraies la tromper, oui, il est devenu différent de lui-même... Je n'ai pas deviné, parce que d'Héli je n'attendais pas l'amour. J'ai cru quelquefois à une vocation nouvelle... Vous étiez la vocation nouvelle, vous étiez l'idole nouvelle.

Quelle joie prenais-je à trouver pour elle ces paroles de caresse ?

Mais la figure d'Iernée ne se détendait pas, elle me regardait toujours avec anxiété.

— Vous dites qu'il est devenu différent de lui-même ? Dites-moi... Dites-moi tout ce que vous pouvez me dire.

Elle m'étonnait un peu.

— Vous savez qu'il n'avait rien à quitter pour vous, dis-je, croyant qu'elle pensait à une autre femme, à une ancienne maîtresse. Vous possédez un cœur où vous êtes seule, un cœur où Dieu avait fait le vide.

Mais elle ne s'apaisait pas ; ce n'était pas encore cela, semblait-il, qu'elle attendait de moi. Elle me regardait toujours âprement.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ? implora-t-elle soudain. Quand je ne pourrai le voir, j'aurai de la joie encore si vous êtes là. Vous reviendrez ?

Je promis.

Ainsi, tout de suite, je trahis mon ami, je trahis sa foi que j'aimais.

Peut-être alors ne vivais-je encore que pour la curiosité, pour les couleurs et les sons de la vie intérieure, et m'était-il indifférent de changer de spectacle...

Curiosité ? ai-je dit ; non, c'était plutôt en moi un sens voluptueux des âmes, un sens qui m'a été accordé et qui est refusé aux autres hommes, le don de percevoir un prolongement sensible aux paroles... et plus encore d'être touché par voisinage, d'accueillir directement en moi l'effluve des émotions d'autrui... Curiosité ? C'était bien plus ! avidité, faim spirituelle... n'étais-je pas alors un parasite des ivresses étrangères ?

Je n'ai jamais estimé que les sentiments plus forts que l'instinct de vivre. Ma vie ? je l'avais hasardée bien des fois : dans des expéditions lointaines, pour des femmes, par défi seulement... parce qu'un homme ne sent sa force et ne se connaît vraiment que s'il a passé par cette initiation de l'approche de la mort. Mais c'était à moi que je sacrifiais, à mon orgueil, à la satisfaction de mon propre honneur, non pas à un enthousiasme... et pour sentir je m'approchais de ceux qui sentent, de ceux qui aiment au-dessus d'eux, plus qu'eux.

Comme sainte Madeleine de Pazzi, enfant, tenait le bas de la robe de sa mère, quand celle-ci avait communié, j'ai tenu le bord du vêtement de ceux qui aiment.

Non, ce n'était pas impuissance du cœur, tu le verras...

Mais ce flambeau qu'on tient dans sa main, qu'on ne peut lâcher, qu'on ne peut éteindre : clarté lucide qui perce les auréoles, sous laquelle, toujours, j'avais dû confesser : « Pas encore !... pas ici !... cœur si lourd d'être à toi-même, tu ne te donneras pas... »

Ainsi j'avais cherché Héli. Quand son amour absolu avait cédé, j'avais souffert, comme d'une source tarie. Peu m'importait, maintenant, il m'en ouvrait une autre.

Ce soir-là je le rencontrai dans le café de la rue du Dragon. C'était l'habitude de s'y réunir à l'apéritif — habitude de camarades et d'anciens buveurs, comme il s'en trouve chez les coloniaux. Héli venait souvent se joindre à eux, par respect pour les rites de la vie militaire, volonté humble de ne s'élever au-dessus d'aucun.

Subitement, en m'apercevant ce soir-là, comme jadis au premier jour de son péché, ses prunelles vacillèrent ; le recul de son regard, c'était l'antipathie du confident : je compris : frémissement de sensitif à retrouver sa misère en touchant celui qui la connaissait.

Cependant, minutieusement, patiemment, il continuait de soutenir le débat quotidien sur l'avancement, les promotions. Après une heure seulement, se tournant vers moi, il proposa :

— Venez-vous ?

Je le suivis avec empressement. Mais aussitôt, seul avec lui, je n'eus plus rien à lui dire... Allais-je lui vanter les charmes de sa maîtresse ?

Nous descendions la rue Bonaparte. Aux devantures des libraires s'alignaient comme aujourd'hui des : « Entretiens avec le Sauveur... Trésors de l'Eucharistie... Le Mois du Sacré-Cœur » ; et puis, en face, chez les antiquaires, auprès des vieux Christs espagnols et des dentelles anciennes, des gravures de Louis XVIII : « Le baiser à la dérobée... L'Escarpolette... la Surprise... » et c'était de ces bibelots que je l'entretenais seulement, de leur temps défunt et de cet étonnant Paris où toutes les disparates se serrent.

Sans répondre à ces feintes, tout à coup :

— Elle a été heureuse de vous voir, fit-il, elle est si seule ! Pauvre petite !

Sa voix était sensitive ; ses yeux eurent une lueur merveilleuse, un jaillissement tendre.

— Je me réjouis que vous alliez chez elle, puisque je m'interdis d'y aller.

Il répéta :

— Elle est si seule !

Il parlait de sa triomphante maîtresse comme une mère de son enfant infirme, avec une tendresse bizarre, désespérée.

VI

Désormais, je fus sans cesse entre eux : entre Héli, plus obstinément muet, et elle, qui m'interrogeait dans une anxiété inlassable et douloureuse. Ils semblaient avoir oublié que j'étais un homme, et jeune et que j'avais des yeux pour être charmé, une chair troublée et faible.

Je te l'ai dit, je voudrais te la léguer. Tant que j'existe, elle vit. Je ne veux pas qu'elle meure avec moi. Sans doute sa génération n'est pas éteinte, il y a au monde, encore, des hommes qui l'ont aimée ; aucun n'a pu l'oublier, mais ils ne l'ont pas connue. Je crois que j ai été le seul.

Tu ne peux comprendre la puissance qu'avaient sa petite main brûlante et ses yeux affamés... C'est qu'elle n'était point « une Dame » ; devant elle tout l'artificiel tombait et tous les mensonges qui éteignent l'instinct ; il n'y avait pas de convention pour la séparer du désir des hommes, et chacun de ses gestes simples éveillait la volupté... Tu as senti qu'elle était d'une simplicité souveraine...

Nous ne connaissons, d'ordinaire, le naturel que chez les êtres grossiers, qui sont gorgés d'eux-mêmes, qui imposent leurs besoins, qui s'imposent, qui s'étalent ; et j'avais parfois aimé une teinte d'afféterie chez les femmes : marque de craintes délicates, de nuances, promesse tendre. Mais le naturel d'un être noble est beau comme un signe de sa force.

La prétention — je l'ai su par elle — n'est qu'insuffisance, indigence d'inspiration individuelle. C'est une défaite : la personnalité qui cède devant autrui.

Quand je parle d'elle tout me revient à la fois : la noblesse presque animale de son âme,et des détails physiques que je voudrais te faire voir : ses narines délicates, dédaigneuses, fermées aux odeurs abondantes, ses poignets étroits, ses petits souliers souples que j'ai tenus dans ma main... et ses yeux ! ils avaient la nuance des anciens vitraux d'église — tellement intense que le violet semblait déborder des paupières, ils en éclaboussaient ce qu'ils touchaient ; de profil, même, on voyait une lueur bleue dépasser des cils noirs...

Elle connaissait l'ambition. Pour l'argent elle avait livré son âme de seize ans et son corps. Mais elle n'en avait aimé que le pouvoir et la féerie, fantaisie d'imagination qu'elle était prête, toujours, à sacrifier à une autre.

Pas une fois je ne lui ai vu de vanité. Elle ne se demandait pas par quel sortilège tout avait plié à la volonté de ses regards ; pourquoi elle s'était assuré l'opulence et avait, aujourd'hui, séduit celui qui semblait inaccessible...

Pourtant, elle ne parlait jamais que d'elle-même. Elle ne s'intéressait dans le monde qu'à la part étroite que son propre rayon visuel éclairait : elle, celui qu'elle aimait et leur confident. Au delà, l'univers s'arrêtait.

Et j'acceptais cela de n'être pour elle que le représentant d'un autre, de n'être là que pour lui tendre l'image de l'autre...

Peut-être éprouvais-je parfois auprès d'elle quelque tourment ; mais c'est l'espoir qui nous torture en amour et l'attente... et elle était devant moi comme le sort fastueux, comme les rêves de l'adolescence.

D'ailleurs, je savais ne pas souffrir. Des premiers heurts de ma jeunesse je ne m'étais jamais tout à fait guéri ; sur ces premières blessures il s'était fait un cal insensible... et puis, méthodiquement, par discipline, j'avais appris à me défendre : devant tout désir trop vif, toute ambition douloureuse j'appelais l'idée de la mort — entre

moi et l'angoisse interposant le mal suprême, et qui nous est commun avec les plus heureux... « dans cinquante ans qu'importera » ? Je leur refusais si bien l'attention que j'étais parvenu à me nier à moi-même mes peines.

Certes, à ce moment, si son mari la soupçonnait quand, mystérieusement, elle sortait en refusant sa voiture, c'est moi qu'il devait croire son amant. Juin avait fini d'exhaler ses parfums et, dans le parc, les roses défleuries laissaient choir leurs milliers de pétales. Et puis ce fut Juillet brûlant; Août, qui obscurcit les fourrés, les veina d'ocre jaune... et les feuilles amollies des platanes commencèrent à tournoyer dans l'air sec. Elle n'avait pas voulu quitter Paris, cette année, et presque chaque jour elle m'emmenait au plus épais de sa forêt citadine— toujours ceux qui se recueillent dans une pensée brûlante cherchent les horizons clos tels que les grands directeurs religieux les ont choisis aux Ascétaires, Chartreuses et Trappes.

Et là, sans cesse elle recommençait : « Que vous a-t-il dit quand il m'a rencontrée ? » et puis d'autres interrogations que je jugeais puériles : « Qu'a-t-il fait hier ?... Où allait-il en me quittant ? »

— Vous ne pouvez pourtant pas être jalouse! disais-je, en riant de cette curiosité inlassable.

Cela eût été, en vérité, absurde.

Et moi, cependant, je poursuivais dans ses yeux la réponse à des questions que je ne pouvais formuler : « Comment l'avez vous pris ?... Comment a-t-il renoncé à sa Loi pour vous prier d'amour ?... Pourquoi ai-je entendu nommer votre maison par Marie-Elisabeth ? »

Parfois, je me disais : « Mais pourquoi donc attendais-je de la voir joyeuse ?... La passion— douleur qu'on chérit, dont on est fier, douleur qu'on cherche, mais douleur. Elle souffre et il souffre, et c'est juste... Et puis, je sentais à nouveau dans la langueur d'Iernée plus que l'absence

et plus que le désir. Et je m'étonnais que pour elle rien de la douceur de l'accord ne persistât loin de son amant ; qu'elle ne sentît point sa présence invisible, et dans la solitude les ivresses des méditations mystiques.

CLAUDE VARÈZE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Camille Mauclair : *Princes de l'esprit* (*Poe, Flaubert, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, etc.*), Ollendorff. — Pierre Lasserre : *Les chapelles littéraires* (*Claudel, Jammes, Peguy*), Garnier. — René Johannet : *Itinéraires d'intellectuels*, Nouvelle Librairie nationale.— Charles Regismanset : *Le livre de mes amis* (*Contradictions et Anecdotes, 4e série*), Sansot.

M. Camille Mauclair a groupé, dans ce volume qu'il intitule **Princes de l'Esprit**, les grands maîtres de la pensée contemporaine : Poe, Flaubert, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam. Un fil de soie, subtil et solide, relie ces études en un synthétique collier. C'est à propos de l'œuvre de Villiers que je trouve exprimé ce parallélisme entre les œuvres, pourtant si diverses et si personnelles, de ces trois premiers grands écrivains.

L'œuvre de Villiers, écrit M. C. Mauclair, se compose presque parallèlement d'œuvres d'un lyrisme éperdu et d'une ironie sombre. On observera la même dualité chez E. Poe et chez Flaubert :

C'est, en effet, chez ces deux hommes comme chez Villiers que l'histoire littéraire placera entre eux l'idéalisme et la sensibilité extrême, constamment blessée par l'injustice, la dureté et la vulgarité de la vie devaient amener le désir d'une prohibition vengeresse.

Cette prohibition, tous trois l'ont fondée sur la vanité des idées de progrès, de démocratie et de moralité scientifique.

Cette révolte contre la laideur a pris chez ces trois écrivains des formes diverses :

Chez Poe, le malheur a créé un état de rêve hautain et raffiné, l'oubli absolu des contingences et une sorte d'amoralisme. Il a décidé de vivre entièrement dans un monde étranger au nôtre. Chez Flaubert la révolte d'honnêteté et d'art a pris la forme de la colère et de l'amertume, depuis les célèbres invectives contre le « panmuflisme » jusqu'à ce terrible *Bouvard et Pécuchet*, un des plus décourageants chefs-d'œuvre qui aient jamais consterné la vanité humaine. Chez Villiers, la haine de la démocratisation, du progrès, du bourgeoisisme est plus métapho-

rique et plus railleuse que vraiment profonde... : il se contentait de dédaigner et de souffrir.

Les œuvres de Villiers, continue Mauclair, sont disposées comme celles de Flaubert, de façon à bien montrer le parallélisme de la foi idéaliste et de l'ironie envers la moralité moderne. D'une part, chez Flaubert *Salambô, la Tentation, Saint-Julien, Herodias;* de l'autre *Bouvard et Pécuchet, Madame Bovary, l'Education sentimentale, Un cœur simple.* D'une part, chez Villiers: *Axël, Akedysseril, Isis, Elen, Morgane, le Nouveau Monde ;* de l'autre : *Tribunal Bonhomet, Claire Lenoir, l'Eve future,* et une vingtaine de contes satiriques.

En face des grands thèmes héroïques et lyriques, les visions de la médiocrité moderniste, les consolations et les dégoûts.

M. Mauclair consacre ici une étude toute particulière à ce chef-d'œuvre de Villiers : l'*Eve future*, livre extraordinaire, dit-il : il tient du conte fantastique, il prévoit le merveilleux scientifique avant MM. Rosny, ou Wells, ou Robert-Louis Stevenson ; il prévoit les récents travaux de William Crookes et même les recherches actuelles sur l'état radiant, l'interpénétration, la dissymétrie moléculaire, les transformations de l'énergie :

Il contient des pages prophétiques, des dialogues d'une éloquence, d'une force et d'une élévation géniales, et dans tout son ensemble il est si profondément original, si riche d'hypothèses, de rêves, d'aperçus éblouissants qu'on peut dire que l'insuccès d'un pareil livre est un véritable scandale. Il suffirait à la gloire d'un écrivain et d'un penseur.

Axel, malgré son emphase, demeurera quand même, écrit M. Mauclair, « un des plus considérables témoignages de l'art post-romantique, et on pourra y voir l'œuvre qui a peut-être le mieux précisé la transition du romantisme de Hugo au symbolisme lyrique du drame wagnérien ». Et quant à la langue de Villiers de l'Isle-Adam, elle est « certainement une des plus belles qu'un écrivain français ait jamais employées ». C'est cela, écrit M. Mauclair, « que le public ne sait pas encore assez, et qu'on ne saurait trop lui redire, puisque Villiers a pu écrire durant plus de vingt années sans que la critique, sauf de rares exceptions, parût s'en apercevoir ». Puisqu'il se trouve encore des polygraphes, tels que M. Abel Hermant (qui, entre parenthèses,

encombre bien les journaux de sa prose, sans couleur et sans saveur) — pour injurier Villiers.

M. Mauclair insiste avec une noble éloquence :

... ce qu'il faut dire et redire, ce qui a été scandaleusement passé sous silence, c'est l'admiration due à la langue de Villiers de l'Isle-Adam, tant que la langue française vivra sur des lèvres humaines. Elle est à la fois majestueuse et subtile, éclatante et stricte, nerveuse et aisée, pleine et délicate, classique et impressionnante par d'étranges harmonies, animée d'un rythme incomparable. Elle a la solidité de celle de Flaubert, avec moins de fatigue, moins d'essoufflement, et une puissance d'évocation plus constante, une musicalité plus variée, obtenue par des moyens plus naturels et plus abondants. Les cinquante premières pages d'*Akédysseril* dépassent tout ce que Flaubert a écrit...

Et M. Mauclair conclut que quand bien même on méconnaîtrait cette âme rare, il faudrait s'employer à faire réintégrer au rang des grands stylistes de notre littérature « ce visionnaire exceptionnel ».

Je voudrais que ces citations donnent à quelques-uns le désir de lire ce beau livre de critique de M. Camille Mauclair, qui s'ouvre par une étude sur l'idéologie d'Edgar Poe. Poe, expose-t-il, est très différent de ce que Baudelaire et le public s'en figurèrent, et on doit avant tout le considérer comme un philosophe. En vérité, écrit-il, tout, dans cette œuvre si mal envisagée, concorde à révéler un esprit métaphysique et un penseur.

Voici Flaubert, chrétien et lyrique, développant une seule idée durant toute son existence littéraire, une idée qui est *la déchéance morale des temps modernes.*

Il n'a fait qu'un livre dont tous ses livres sont les chapitres : « Il décrit le seul drame intellectuel véritable, celui qui fait combattre l'homme avec le sentiment de l'infini. » Bouvard et Pécuchet et Saint-Antoine, ce sont des personnages identiques. Qu'était saint Antoine, avant le cénobitisme, sinon un humble Pécuchet de son époque ?

Mallarmé, dont la conception fondamentale procède de l'esthétique métaphysique de Hegel, et dont on peut dire qu'il fut l'applicateur systématique de l'hégélianisme aux lettres françaises : « l'expression d'art doit se servir des réalités pour exprimer les idées pures, et seulement comme d'intermédiaire entre la conscience humaine et Dieu (tout objet est le symbole passager de

son idée-mère) ». Le réalisme, c'est-à-dire l'étude des symboles *pour eux-mêmes*, est donc une vaine occupation méconnaissant la destination supérieure de l'art.

L'esthétique de Mallarmé, expose M. C. Mauclair, « c'est un système complet, qui traite les liens de l'art à la métaphysique, de la fusion des arts, de l'objet de l'art littéraire, de la réfection de ses moyens, de la syntaxe, de la poétique, du symbolisme, du livre, du drame, du ballet, du rôle social du poète, le tout ramené à une conception mystique de l'esthétique ». Il y a là, conclut M. Mauclair, une expression supérieure de la critique, un puissant système d'analogies, une perception profonde des lois de la création d'art, « et, après tout, la dernière esthétique qu'on ait tentée en France avant la confusion où nous sommes ».

Un chapitre encore de ce volume est consacré à Paul Adam. Je crois, écrit M. Mauclair, qu'un critique n'ayant jamais connu Paul Adam, examinant son œuvre et la comparant à celles du siècle, « ne pourra éluder la conclusion que, de 1885 à 1920, un écrivain français brûlant de la flamme du génie a réalisé une extraordinaire création ».

§

Ce livre de M. Pierre Lasserre : **Les Chapelles littéraires** (*Claudel, Jammes, Péguy*) est un livre courageux. Il faudrait, écrit-il, être tout à fait étranger à l'histoire des mœurs littéraires contemporaines pour ignorer le fait de ces tyrannies de clan et de secte, « de ces organisations d'intolérance qui se sont substituées depuis vingt ans environ à la seule autorité d'où aient dépendu, dans les meilleures époques de notre littérature, le renom et la position des littérateurs et qui n'était autre que la libre opinion de tous les honnêtes gens ».

Il faudrait être aveugle, dit-il, pour ne pas voir le mal déjà fait à la culture française par les « aveugles décrets de ces groupements de séides ».

Ce tort, explique-t il, ne consiste pas seulement à mettre en crédit de fausses valeurs « en criant à outrance par les rues et les places que ce sont valeurs merveilleuses », il consiste aussi à « obscurcir le prix des valeurs réelles ».

Ce tort ne consiste pas seulement à faire du cyclopéen Paul Claudel un génie sans égal de la famille de Dante ou d'Eschyle, et les dépassant ; il consiste aussi à ôter de la vue du public ce qu'il y a eu de vraiment

supérieur et de grand chez Péguy, le pamphlétaire... le lyrique admirable de la *Tapisserie de Notre-Dame*, pour mettre en vedette ses grosses et malheureuses entreprises épiques, sa *Jeanne d'Arc* presque illisible, résultat d'une profonde erreur littéraire, ou bien l'idéologie si mal venue de ses essais de métaphysique, de critique et de philosophie de l'histoire ; il consiste à placer sur le même plan et à célébrer d'une haleine les fruits d'une poésie toute fraiche et neuve que Francis Jammes gardera l'enviable gloire d'avoir ajoutée au patrimoine de la littérature française et les astucieuses faiblesses que le même Jammes se laisse aller à écrire, quand il sort de sa verve naturelle.

Ces lignes résument assez nettement l'ouvrage de M. Pierre Lasserre, dont l'esprit critique se concentre en cette sentence : la littérature ne vit que de nouveauté. Mais on peut également dire qu'elle ne vit que de continuité et de tradition. Aussi se demande-t-il jusqu'à quel point une littérature comme celle de Paul Claudel est en conformité ou en contradiction avec ces lois inviolables : Par où se rejette-t-elle elle-même hors du champ français ? Par où rentre-t-elle dans ses limites ?

§

A côté de ce livre de M. Pierre Lasserre il faut placer celui-ci de M. René Johannet : **Itinéraires d'intellectuels**, presque en entier consacré à Charles Péguy. Mais l'étude amicale de l'homme, l'analyse sérieuse de ses œuvres n'exclut pas chez M. Johannet le sens critique et même le sens de l'ironie. Péguy, dit-il, a *voulu* être un grand écrivain. Il n'y a pas réussi : « Avec du talent, de la probité, du courage et peut-être du génie, Péguy a échoué. » Péguy ! quel singulier mélange de force et de faiblesse, d'enfantillage et d'orgueil ! M. Johannet raconte : un jour nous parlions de Renan : « Comme on en a accumulé tout de même depuis deux mille et surtout depuis deux cents ans contre le catholicisme ! dit-il. Il faut avoir un rude estomac pour tenir le coup. Voyez-vous, si Michelet, si Renan, si Hugo, si tous ces bonshommes-là du commencement du dix-neuvième siècle se sont détachés du catholicisme, c'est par faiblesse, oui, c'est par manque de force. Ils n'ont pas pu tenir le coup. Moi, je tiens le coup. » Et il se croyait en vérité la tête la plus solide de tous les écrivains du siècle et de tous les âges. En poésie, seul Homère pouvait lui être comparé. Quoi qu'il en soit, Péguy fut un écrivain sincère et spontané jusqu'à l'association passive des idées et des images. Peut-être parce que, comme il l'avouait lui-même, il ne pouvait suivre qu'une idée à la

fois : alors il la suivait par tous les sentiers et chemins de traverse jusqu'au bout de l'horizon. Que son nom grandisse encore, que son œuvre s'achève et qu'elle vive, c'est le vœu de M. Johannet que lui apportent ces affectueux souvenirs.

Parmi les projets littéraires que Péguy n'a pu mener à bonne fin, M. Johannet nous parle d'une poésie que Péguy avait l'intention de faire à *N. D. de Coutances*, qui, disait-il, « ne lui avait rien refusé ». De quelle Notre-Dame s'agit il ? De cette merveilleuse vierge du XIIIe siècle, qui orne actuellement la Circata de l'église Saint-Nicolas, mais qui, avant la Révolution, appartenait à la cathédrale? (Un pieux paroissien de Saint-Nicolas, après l'avoir sauvée de la tourmente révolutionnaire, en fit un don un peu arbitraire à sa petite chapelle, et on aimerait qu'un évêque un peu autoritaire fît réintégrer cette vierge en cette merveilleuse cathédrale de Coutances, que tout le monde ignore et qui est pourtant la plus belle et la plus pure des cathédrales de France.) Ou bien de N.-D. du Puits: Vierge abstraite représentée par un puits miraculeux, lieu d'un pèlerinage, célèbre au moyen âge, et qu'un archidiacre intelligent et érudit a remis à la mode aujourd'hui ?

§

De ce nouveau petit recueil de « contradictions » de M. Charles Regismanset : **Le Livre de mes amis**, je veux extraire quelques pensées ironiques et subtiles. La qualité de ce petit livre, c'est qu'il est à la foi vécu, observé, entendu : c'est de la vie directe, comme vérifiée par une intelligence amusée et qui ne songe pas à s'indigner :

La femme ment mieux, quand elle parle, l'homme quand il écrit.

L'homme est ordinairement plus modéré dans l'expression de sa douleur que dans celle de sa joie. C'est pourquoi tant de gens sont insupportables « quand ils sont heureux ».

Le sublime du comique n'est jamais atteint que par des gens sérieux et graves.

Louable souci : feu Paul Hervieu déclara, un jour, à un de ses amis : « Je ne lis jamais Balzac, car je tiens à conserver mon originalité. »

Il n'est pas de gloire mieux établie, de réputation plus incontestable que celle de Zeuxis et Parhasius, deux peintres dont nous ne possédons aucune œuvre !

Ce petit ouvrage a été imprimé à plusieurs centaines d'exem-

plaires : « Après cela, conclut M. Regismanset, qui donc oserait parler de mon pessimisme ? »

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Charles Morice : *Le Rideau de pourpre*, portrait d'après Eugène Carrière, Messein. — Joachim Gasquet : *Le Bûcher Secret*, « Librairie de France ». — Maximilien Buffenoir : *Les Bonheurs fragiles*, Emile-Paul, frères. — Louis Lefebvre : *La Prière d'un homme*, Perrin. — R. de la Rougefosse d'Arc : *Les Séparations*, « Maison française d'éditions ». — De Pouvreau-Baldy : *Le Bréviaire d'Amours, poèmes au Pastel*, Sansot. — Alexandre Goichon : *La Fuite de l'Heure*, « les Gémeaux ». — Fernand Leprette : *Triptyque*, « Grammata », Alexandrie. — Jacques Heugel : *Le Souffle embrasé*, Calmann-Lévy. — Fagus : *Le Jeu parti de « Futile »*, sur le roman de M. François Bernouard, « à la Belle Edition ». — Fagus : *La Danse Macabre*, Ed. Vralfère, Amiens. — Charles Tillac : *Une nuit de téléphonie aux Eparges*, illustrations d'Albert Bénézech, « Plume au Vent ». — Maurice Bouchor : *Pendant la Guerre*, chez l'auteur. — Philippe Dufour : *Ombres sur la Paix*, avec bois dessinés et gravés par Jean-Jules Dufour, Fleury. — Georges-Eugène Bertin : *L'Ame d'un Français*, Sansot. — H. René Lafon : *L'Année Terrible et Charmante*, Messein. — R. de Manoel-Saumane : *Les Torches*, « Société mutuelle d'Edition ». — Albert Puech : *Le Triomphe de l'Aile*, avec des pages liminaires inédites de Marie Lenéru, « Maison française d'Art et d'Edition ». — Charles Plisnier : *La Guerre des hommes*, « Maison française d'Art et d'Edition ». — Louis Gradlans : *La Route Sanglante*, Marseille, Impr. méridionale. — Charles Aillioud : *La Tristesse du Vainqueur*, Daragon. — Henri Fauvel : *Paul Deschanel*, sans nom d'éditeur.

Charles Morice ! Que d'amples desseins il avait concertés dès ses débuts ; comme il avait prévu, à l'origine, le grand, suprême poète dont l'ambition a dévoré ses jeunes espérances ! « Commentaires d'un livre futur », il en exposait les données, l'élan à la fois libre et concentré, la forme et l'esprit à la fin de son premier livre, *La Littérature de Tout à l'Heure*, en 1889. Son existence, entravée par des difficultés matérielles, s'est écoulée sans que ses nobles projets pussent être réalisés. A présent nous nous trouvons devant son unique volume de poésie lyrique, ce volume posthume, **Le Rideau de Pourpre**, et nous envisageons, non sans quelque tristesse, l'écroulement partiel de tant de promesses belles et sereines. C'est que l'esprit de Charles Morice se préoccupait trop exclusivement de critiquer et de prévoir ce que son devoir lui assignait de donner, c'est que la conscience prédominait chez lui sur l'élan de l'inspiration. L'ivresse de créer se subordonnait à la réflexion, le sentiment se soumettait trop docilement à des préceptes de raison. L'équilibre des facultés

poétiques, où c'est l'imagination qui joue de toute nécessité ce rôle régulateur, ne s'était jamais imposé à son œuvre. C'est pourquoi, même dans ses poèmes les mieux venus, l'émotion, à force d'être non tant contenue que refoulée, annulée par l'austérité de graves cogitations dont elle forme le propos et la raison d'être, Charles Morice ne semble jamais en voie de réaliser, mais paraît toujours être à la poursuite de ses moyens de réalisations. Il est exceptionnel qu'il laisse se former d'un petit nombre de vers un poème exquis par la vision et le mystère :

Un voile lent de brume grise
Sur le voile pourpre est tombé,
Et c'est comme l'ombre indécise
De quelque fluide jubé
Qui fait de la Scène une Eglise.

Mais aussitôt le Penseur, qu'il fut sans doute, car il tenait à l'être avec une fière et ingénue âpreté, se redresse dans son droit absolu de contrôle, et indique qu'il va commenter :

La brume se dissipe : ô nue,
La Pourpre dans sa gloire !
Et voici je t'ai reconnue
Dans ton geste ailé de victoire
Mêlée aux plis fiers de la moire,
Mon âme, mon âme ingénue !

Ces onze menus vers sont plus précieux que, peut-être, le reste du volume. Je vois bien que l'artiste évoque des pensées hautes avec des mots et dans des rythmes souvent subtils et partout savants, mais il ne risque jamais un mouvement que le critique aussitôt n'interprète, à moins que d'avance il y ait préparé. Ainsi les ouvrages qui, sous la main de Charles Morice, auront été les plus accomplis, n'apparaîtront jamais qu'en tant qu'objet de curiosité et non de délices, et toujours se présenteront aux yeux du lecteur à venir sous les inlassables dehors de « commentaires d'un livre futur ».

Quel homme s'est plus lamentablement mépris sur son propre destin? Tout en lui existait pour former l'artiste, pour qu'il surgît, le poète ! Mais son erreur provenait de la sincérité rigoureuse de sa conscience, et, du moins, sa voix ferme, claire, sensée et pure, aura désigné avec maîtrise, c'est ce qu'il ne faut

oublier dans son apport désintéressé à l'Art, les Directions à suivre et le but éloigné et divin où il lui sied de prétendre.

Délaissant (1) les grandes orgues de ses *hymnes* et de ses *chants séculaires*, loin, cette fois, du *Paradis retrouvé*, M. Joachim Gasquet met à profit les loisirs pittoresques d'une excursion dans la péninsule enchantée ou d'un séjour parmi les hautes cimes alpestres, pour s'interroger soi-même, se confronter dans la peine et dans l'amour aux apparences de l'art, aux prodiges simples de la nature ; mais il a beau s'exalter de fièvres passionnelles, de souvenirs ardents et de désir, il a beau entretenir en lui **Le Bûcher Secret** dont les flammes se mêlent aux parfums de l'espace, au vent fécond des ailes éployées, la vie amère et dure abat sur lui son tourbillon de déception ; l'hiver et l'âge l'appesantissent, tout est néant, et il se sent soi-même incliner à la mort. Il s'y résigne, comment ne pas s'y résigner, rêve bien encore de fin magnifique que pourra jalouser la mort envieuse, et, tout trempé des clartés qu'il aura vues, goûtées et chantées durant sa vie, l'amour, même avec ses tourments et ses trahisons, l'amour auquel il aura voué ses suprêmes ardeurs, présentera aux poètes à venir un fier exemple, un enseignement de joie et de mystère.

Le volume lucide et solide contient des poèmes d'émotion intimement vibrante, des poèmes évocateurs de paysages, ou parfois un peu descriptifs, des poèmes évocateurs de jouissances d'art, dont le charme saisit singulièrement l'imagination et l'enchante. J'y trouve des poèmes empreints de désolation grave, d'autres pimpants du prestige délicieux des gambades ou des minauderies d'Arlequin et de Colombine. C'est le plus exquis du livre. Mais mon tempérament de septentrional s'accommode malaisément de certaines modes de sensibilité sans doute, d'expressions propres aux poètes du Midi, trop aisés, trop oratoires, un peu glorieux, mais pauvres peut-être de signification. C'est une tare, dans le beau livre de M. Gasquet, fort légère, j'en conviens ; le livre est beau, qu'importe s'il s'y trouve, dans le détail, une image parfois un peu usée, une défaillance ? Elles sont rares, et la fermeté sin-

(1) Les lignes suivantes, écrites en mars 1921, avaient été composées avant que nous surprit la douloureuse nouvelle du décès de Joachim Gasquet. Nous n'y avons rien ajouté, rien supprimé, nous réservant de rendre hommage prochainement au souvenir de ce bon poète, de ce cœur enthousiaste et généreux.

cère et personnelle de beaucoup l'emporte sur le laisser-aller nonchalant ; plusieurs images résument somptueusement des impressions profondes :

Que le néant est beau quand il prend ton visage...

. . . .

Je t'aime d'un amour angoissé de mystère.
Tous ces mots que je cherche afin de t'attendrir
Ne sont que le soupir de cette vieille terre
Au-devant du rayon qui doit la rajeunir.
D'où viens-tu, tout trempé des larmes de l'aurore,
Vieux soleil mendiant au seuil de ma maison ?..

. . . .

Je ne suis qu'un sillon, je ne suis qu'une écume...

et tout le pur et grave poème :

Ma fille, devant toi le pays ouvre une âme
Sévère...

Il ne manque aux poésies réunies par M. Maximilien Buffenoir sous le titre plus facile que douloureux **les Bonheurs fragiles** que l'écho d'un sanglot profond, le déchirement d'une souffrance, la palpitation d'un élan ardent, pour qu'elles prennent place au meilleur rang des recueils tendrement amoureux ou désespérés. C'est un livre aimable et doux, accueillant à des sensations et à des pensées sincères de demi-teinte, à des confidences aisées, à des expressions de mélancolie ni trop farouches, ni trop tragiques. L'art de M. Buffenoir, inquiet souvent et parfois teinté même d'amertume, conserve l'allure des convenances classiques, il demeure en toutes circonstances d'un parfait bon ton ; il sourit et s'expose sans chercher à se trop prendre soi-même au sérieux ; pas un pli de son vêtement souple et élégant ne se laisse déranger au vent fou des passions. Par là le poète s'approche sans doute d'une région calme où résident les sagesses supérieures, mais n'en redoute-t-il un peu la trop sereine monotonie ? Il serait lamentable que M. Buffenoir ne s'éveillât un jour transporté d'une vraie fureur d'aimer ou d'une rage plus formidable, car il possède du poète la science d'exprimer avec une pleine justesse évocatrice et n'ignore rien du métier qu'il prétend mettre en œuvre. Ah! qu'il passe dans tout cela quelques rafales d'ouragan ! Alfred de Musset, élégiaque, serait-il supportable s'il n'avait pas

quelquefois pleuré, si l'amertume de ses dépits et des dégoûts n'avait parfois crispé l'harmonie de ses vers ?

La résignation dont M. Louis Lefebvre imprègne ses poèmes, résignation toute chrétienne et émue sincèrement, attache à la lecture de **la Prière d'un homme** un intérêt d'ordre assez spécial, assez nouveau. La confidence de son chagrin est émouvante,et la maîtrise de soi où il parvient à roidir sa douleur jusqu'à s'en faire un enseignement et un exemple, qu'il présente humblement à la méditation de ses pareils, révèle une réelle et enviable noblesse d'âme. De plus, le frémissement aux sentiments et la sainte sérénité d'une volonté fervente s'expriment en des vers très simples et vigoureux, balbutient quand il convient, se redressent, s'affermissent, partout solidement construits,dans une langue aisée et rigoureuse.

Sans doute la tristesse et la sensibilité ne sont-elles pas moins pures et impérieuses au cœur de M. R. de la Rougefosse d'Arc, mais **les Séparations**, dont il évoque le lamentable souvenir ne s'ordonnent qu'en des poèmes d'une banalité désespérante, et il n'apparaît pas d'une nécessité impérieuse d'avoir inspiré au lecteur du poème l'*Absence* l'idée d'une sorte de *Nuit de mai* qui serait notablement inférieure à son prototype.

Le Bréviaire d'Amour de M. de Pouvreau-Baldy n'offrirait guères d'intérêt plus attachant, — ce sont petits poèmes de fadaise et d'élégante nonchalance, non moins dans la diction ou le rythme que dans le sentiment, — si, à travers les chapitres du roman *le Cœur en scène*, et l'acte du « mime parlé et en vers » qu'il intitule *les Larmes d'Or*, ne se trouvaient de curieux essais de transpositions plus ou moins exactes, plus ou moins fidèlement adaptées et heureusement réussies de plusieurs odes catulliennes. L'idée de les juxtaposer et de les découper en un dialogue, où l'Amant et la Maîtresse ne dédaignent pas, au surplus, d'user de mots un peu trop modernes par endroits ou d'une archéologie qui leur devrait être étrangère (*chérubin*), par exemple, ou *je suis fichu*, pour n'en point indiquer d'autres) — ne laisse pas cependant d'être assez ingénieux, et on aurait pu marquer quelque fierté à y mieux parvenir que M. de Pouvreau-Baldy.

Les pages de **la Fuite de l'Heure** allaient être livrées à l'impression quand la Champagne, où habite l'auteur, M. Alexandre

Goichon, se trouva envahie. Elles ont été, avec d'autres objets précieux, « discrètement confiées à la terre, à cette terre émouvante des marches de l'Est » dont elles tentent d'évoquer le charme et les grandeurs diverses : petits poèmes et sonnets qui ne manquent ni de souffle harmonieux, ni de coloration fine et agréable.

Le Triptyque, de M. Fernand Leprette, est construit sur le thème de l'éternelle antinomie entre le rêve et la réalité ; puis l'amour vient qui transforme et illumine, la vision du monde se fait plus claire, le poète prend conscience, et, aux heures de la tourmente, se dresse dans toute la fierté de sa juvénile force, et se dédie humblement à la terre qui a formé la race à laquelle il appartient, la belle culture qui le grandit, et la langue merveilleuse dont la beauté l'enchante, le soutient et l'enivre. Les réalisations de M. Leprette ne sont pas inférieures à son dessein.

M. Jacques Heugel ne s'épouvante pas d'une ambition illimitée. **Le Souffle embrasé** d'une inspiration épique l'emporte du rivage de la vie vers les gloires étoilées parmi la symphonie des sphères ; il entend dans l'aurore des paroles qui proviennent des abîmes ; le Roi de Justice lui apparaît, et, en dépit des rumeurs de guerre, le Maître de la Moisson précédant les hérauts de la lumière. Le poème est pénétré d'un sens ésotérique jusqu'à nécessiter l'emploi d'un glossaire, l'étude sur un diagramme du cycle du verbe solaire, la connaissance même du symbolisme des dessins qui illustrent le volume avant d'aboutir à « la croix du monde manifeste ». La réalisation du poème est acceptable, conduite de main docte et habile, néanmoins les qualités neuves par quoi se décèle le poète ne sont pas les prépondérantes. Il conviendrait qu'un occultiste appréciât la science et la pensée de M. Heugel, ceci n'est point de ma compétence.

Par un aimable caprice de dilettante, M. Fagus institue sur le roman en vers libres de M. F. Bernouard **le Jeu-parti de « Futile »** où il entreprend de le traduire, comme il dit, en vers contraints aussi littéralement que possible. Il nous est impossible de nous improviser, dans l'ignorance du texte original, arbitre en ce débat, mais les vers de M. Fagus sont pimpants, légers et colorés de façon à charmer son lecteur. Plus grave est son propos et la matière terriblement plus féconde lorsqu'il nous présente, dans un tourbillon légendaire et d'horreurs trop réelles une version originale de **la Danse Macabre**.

Ce poème se classera dans une longue suite épique, dont plusieurs parties manquent encore. « Stat Crux dum volvitur orbis », tel en sera, prévient l'auteur, l'argument principal. Il apparaît suffisamment dans ce fragment puissant et admirable ; aucune des querelles de détails qu'on pourrait soulever en passant, le fléchissement soudain de la pensée même du poème, l'agrément qu'il trouve parfois en des familiarités superflues qui font tache sur le dessin général, le défaut d'équilibre entre certains épisodes, quelques redites, quelques lacunes, ne prévaut contre l'incontestable véhémence du plan d'ensemble, contre le mouvement étourdissant du poème, sa grandeur effarante, sa puissance d'évocation tragique et d'émouvante horreur.

Sans doute il est construit sur une donnée où prédispose le vertige presque sadique des préventions catholiques contre la chair, la volupté, la luxure et l'amour qui est un péché! Mais le poète est possédé d'une vraie foi mystique et il abhorre la luxure où s'abîme et se donne l'humanité entière, dans son incoercible aveuglement. La honte est de tous les hommes, comme elle est de tous les temps, et, dès lors, c'est à peine un prodige que se succèdent, se mêlent, se confondent dans la rotation de la danse infernale, malgré l'épouvante des remords, et revêtus de leur apparence mortelle, les squelettes entrechoqués des tendres ou des violents amoureux, des penseurs, des artistes, des poètes, les visages et les formes des divinités, l'illusion et le mensonge de la beauté terrestre, les voix frémissantes du désir, de la jouissance, du dégoût, les gestes éperdus, enlacés ou recrus de la possession et de l'ivresse, de l'élan et de la lassitude. Hélas, à peine s'est-on retourné vers la Vierge ou vers le Christ de pitié, à peine a-t-on imploré leur intervention, un ricanement a retenti, où l'on est ressaisi par un souffle de l'ouragan. Le stupre, les fatales blandices des promesses reparaissent, tentent, pressent et rejettent les créatures. Toute pureté en rejaillit souillée, tout élan en sort flétri, répugnant et vide. Le sang coule, les veines se dessèchent, les langues pendent haletantes, les seins et les ventres sont flasques et ridés, les yeux hagards s'éteignent, c'est la mort sinistre, le morne et tout puissant désespoir. Ah, n'est-il vraiment de refuge ? Un seul, le lumineux, le prodigieux, ineffable et souverain : le retour complet et sincère, le don complet de soi-même au Seigneur, la connaissance humble et contrite

qu'en Lui est non seulement toute Sagesse, tout Espoir, toute Consolation, mais tout Amour aussi ; c'est lui qui sauve, c'est lui qui bénit, c'est lui qui sanctifie, c'est lui seul qui est Amour ! Et sur cette sorte ardente d'effusion de foi, sur une prière fraîche et pure autant que pieuse et profondément sentie se closent les pages brûlantes, cahotées, formidables et cyniques, mais si étrangement trempées parfois de tendre, parfois d'audacieux et mâle lyrisme où se débattent tant de visions fiévreuses et palpitantes, acharnées à la luxure, ou à la volupté, aux hontes charnelles et écrasantes d'un vil et universel amour qui broie les êtres humains et les ravalent plus bas que les bêtes misérables.

Or, avoir mené à bien un tel dessein, non par allusion, mais dans le paroxysme des images nécessaires, des hyperboles et des évocations directes, une œuvre dont peu parmi les poètes les plus grands de notre époque seraient capables d'assumer la tâche héroïque, M. Fagus, grâce sans doute à l'ingénuité touchante de son imagination et à la force intime de sa conviction, rejoint les primitifs et les saints ; la peur du ridicule n'a point de prise sur la candeur de son âme, il réussit avec simplicité, comme dans l'ignorance de sa propre hardiesse, où de plus savants et de plus habiles n'auraient osé songer même à s'aventurer.

Et voici le bataillon de plus en plus opaque des poètes de la Guerre. On se souvient, je suppose, d'avoir lu aux pages du *Mercure*, de M. Charles Tillac, **Une Nuit de téléphonie aux Eparges**. Le poème a été orné, par les soins de M. Albert Bénézech, de quelques belles illustrations. Les poèmes **Pendant la Guerre** n'ajouteront rien au renom de M. Maurice Bouchor. Dans les **Ombres sur la Paix**, de M. Philippe Dufour, on trouve de l'émotion patriotique et virile, un accent d'ardeur ou de souffrance qui manque à la plupart des ouvrages du genre. De plus, l'édition du livre est fort belle, excellente typographie et bois dessinés et gravés avec talent par le fils du poète, M. Jean-Jules Dufour. Volume d'évocations familières, de souvenirs doux et sincères, d'espoirs latents ou précis, M. Georges-Eugène Bertin y a, avec quelque charme, modulé et précisé l'**Ame d'un Français**. Les *lettres à la fiancée* décrivent, du 3 août au 31 décembre 1914, ce qu'elles appellent **L'Année Terrible et Charmante** et mêlent à la pensée de la guerre les espoirs charmants de l'amour. **Les Torches**, par M. R. de

Manoel Saumane, brûlent de foi splendide en la bonne victoire et de haine légitime contre les brutaux envahisseurs ; des sonnets parnassiens, de plus longs poèmes d'une suffisante tenue. « Avec des pages liminaires inédites de Mme Lenéru », M. Albert Puech célèbre **le Triomphe de l'Aile** et la gloire d'Edmond Rostand. Dans **la Guerre des Hommes**, M. Charles Plisnier chante en vers libres ses haines sociales et salue l'aube d'une ère qui commence avec Lénine. M. Louis Graibans invective ou s'attendrit le long de **la Route Sanglante**. M. Charles Billioud, redoutant l'oubli des gestes d'épopée par une société frivole, est tout meurtri de **la Tristesse du Vainqueur**. Tout cela est fort sensible et généreux ; ce serait une erreur de supposer que cela suffise à faire un poète. Le saluerons-nous en M. Henri Fauvel, qui consacre ce qu'il dénomme un poème à chanter **Paul Deschanel**, « héros aux yeux voilés de pleurs — Dont le cœur seul compatit aux grandes douleurs » ?

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

COMÉDIE MONTAIGNE : *L'annonce faite à Marie*, mystère en quatre actes de M. Paul Claudel (reprise). — THÉATRE DE LA POTINIÈRE : *Un ange passa*, pièce en trois actes de MM. Bousquet et Henri Falk. — BOUFFES PARISIENS : *La Dame en Rose*, opérette de M. Louis Verneuil. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Sicilien*, de Molière (reprise). — Incidents.

Tandis qu'à Paris la Comédie Montaigne reprenait **l'Annonce faite à Marie**, j'étais à Dusseldorf, chargé d'apprécier les mérites d'une autre annonce faite non pas à Marie, mais à Bertha, laquelle est, comme chacun sait, la patronne de la Ruhr. On a donc joué hors de ma présence le mystère de M. Paul Claudel. J'en puis tout de même parler ; je le connais, l'ayant lu et, jadis, vu jouer par Mme Suzanne Desprès et par l'ancienne troupe du Théâtre de l'Œuvre. Possédant bien cet ouvrage de M. Claudel, je le tiens pour une des plus mauvaises pièces que l'on ait jamais écrites, sans excepter les comédies de M. de Curel, académicien, ni les tragédies de M. Alfred Poizat, lequel siégera, tout comme M. Paul Claudel, sous la Coupole. Les derniers cafés de lettres me bafoueront pour ce propos. Je le poursuivrai cependant. Il exprime la vérité, la très prochaine vérité, hélas ! et je me donne à bon compte les satisfactions du prophète. M. Clau-

del fera coudre, un beau matin, des palmes vertes au revers de son habit de diplomate. Il a tout ce qu'il faut pour plaire aux grands électeurs et aux petits intrigants de l'Académie. On chercherait vainement ce qui, dans l'œuvre de ce mystique incrédule, pourrait offusquer les vaudevillistes repentis de l'espèce Capus ou encore les vieux rigodons du modèle Lavedan, dont l'âge non mûr récompense les demoiselles pour ce qu'elles ignorent *Qui perd gagne* et le *Vieux marcheur*. Toutefois, la dévotion de M. Claudel ne suffirait point à lui ouvrir les portes de l'immortalité, si dans leur essence même ses travaux littéraires ne participaient de l'idéal académique. C'est pure mystification que de présenter l'auteur de l'*Otage* comme un écrivain de tendances nouvelles, comme un chef des lettres françaises modernes, comme un novateur, comme un réfractaire. Il n'a de subversif que sa syntaxe, et, si cette sorte de rebellion ne décourage point l'indulgence fraternelle de M. Frédéric Masson, elle prévient fâcheusement quelques nouveaux venus, pour qui modernisme et maquillage ne sont point synonymes.

M. Claudel est normalien. C'est une chose dont aucune drogue ne saurait guérir un poète. Je crois, certes, que les lumières de la rue d'Ulm ont éclairé d'excellents esprits, ne fût-ce que l'esprit de M. Claudel. Mais je crois aussi que les hommes entrés dans l'ombre de ces lieux perdirent tôt le goût du loisir, du rêve et de la volupté. M. Claudel, tout comme les autres, et sans doute plus que les autres, puisqu'il en veut moins convenir. Il s'est introduit dans la bergerie décadente, ainsi que M. Besnard, par exemple, est allé prendre feu dans l'incendie impressionniste. Qu'ont-ils, l'un et l'autre, gagné à « retrousser les jupes de l'*Alma Mater?* » — pour reprendre l'amusante expression de Camille Mauclair. Rien, sinon de surprendre et d'étonner leurs frères de lait. La belle avance ! Celui-ci a fini et celui-là finira, très justement, dans les honneurs officiels. Un jour, le peintre Charles Guérin disait à un jeune artiste : « Souviens-toi toujours, mon petit, qu'un prix de Rome sera toujours un adversaire... » Un adversaire ! voilà le mot, et je veux le retenir pour bien situer M. Paul Claudel. Il est l'adversaire des hommes inquiets. Je crois que les artistes les plus dangereux sont ces « faux-modernes » qui, sur des canevas bien sages, bien scolaires, bien académiques, brodent des bariolages volontairement confus, agres-

sifs ou dérisoires, croyant de la sorte donner le change à la critique comme ils le donnent à leurs panégyristes ordinaires. J'ai tout à l'heure comparé M. Claudel à M. Besnard. J'aurais pu faire un rapprochement plus exact. Il y a, dans la peinture et dans la musique d'aujourd'hui, deux hommes qui usent de procédés analogues aux siens. Ce sont MM. Van Dongen et Darius Milhaud. Il n'est rien de plus banalement construit qu'une sonate de celui-ci, qu'un portrait de celui-là ; c'est un pompier qui dessine, un pompier qui compose ; est-il rien de plus aisé que de reconstituer ce premier état de leurs ouvrages et de retrouver la chaîne de l'école, sous la trame du cénacle ? Ainsi des méticuleuses turbulences où s'évertue M. Paul Claudel. Il semble que je m'éloigne de mon sujet, m'y voici revenu tout naturellement.

L'*Annonce faite à Marie* n'a point — quoi qu'en pense le dramaturge — de ressemblance à un mystère médiéval. Et ce pourrait être tant mieux ; car nous n'avons pas davantage besoin, aujourd'hui, de mystères médiévaux, que de souliers à la poulaine, de cliquettes à lépreux ou de poires d'angoisse. Hélas ! c'est tant pis, car l'ouvrage en question contrefait quelque chose de bien pis, et c'est le drame séminariste, la pièce de curé assez tristement poivrée à l'indécence d'hôpital. Il ne convient pas, certainement, de raconter cet ouvrage, dont M. Gémier nous présente une troisième et bien inutile reprise. Je voudrais pourtant dire quelques mots de « l'écriture » de M. Claudel. Son dialogue est fait d'images, parfois fort belles, le plus souvent obscures. De loin en loin, pour donner à son mystère un ton plus archaïque, M. Claudel fait dire à ses personnages une « belle naïveté ». Ainsi Violaine, entendant les trompettes, s'écrie : « C'est le roi qui va-t-à Reims ! » et cette ingénuité de fort en thème fait penser au geste d'un sculpteur de l'Institut qui casserait à coups de marteau les têtes de ses statues pour leur donner l'air des saints que l'on voit aux porches de la cathédrale. Il y a cependant, dans l'*Annonce faite à Marie*, une scène d'une indéniable grandeur et d'une haute qualité littéraire. C'est le départ du père pour la Croisade ; elle émeut à la lecture comme à la représentation, et il me souvient que M. Lugné-Poe la jouait avec une noblesse rustique qui nous remplissait d'admiration. On me dira : c'est beaucoup. Ce n'est point assez pour porter tant de gloire. Car il s'agit bien de gloire et de postérité, n'est-ce pas ? Oui, ce qu'il y a de

pire dans le cas de M. Claudel, c'est qu'il fait école. Nous lui devons un grand nombre de pauvres logés dans des cages d'escalier, beaucoup de morts de Sparte, d'innombrables Elektres, qui ne nous font point rire tous les soirs. Il est aussi le maître d'une certaine littérature d'exportation, qui nous représente glorieusement aux vitrines des libraires, dans les pays où l'on ne parle pas notre langue. J'ai lu, un jour, que c'était là « la condition des seuls écrivains français digne de quelque estime ». Possible. Mais j'en souffre. Je souffre, étant de ceux qui voyagent beaucoup à l'étranger, de ne pouvoir lire que du Gide, du Suarès et du Claudel. Et c'est cela sans doute qui me fait tant aimer M. Duvernois.

§

On a joué, à la Potinière, une très agréable comédie de MM. Henri Falk et Bousquet : **Un ange passa**. C'est peu de chose, si l'on s'en tient au sujet, que je vais vous raconter. Un monsieur épouse une dame volage et mondaine ; le voilà sans foyer. Une jeune veuve, qui aime la musique et son intérieur, passe dans le champ visuel du pauvre homme. Il divorce et l'épouse. La voilà qui périt d'ennui. Alors il retourne à sa première femme. Ce rien nous est conté à merveille, et il y a des mots qui pourraient être de Stendhal. Les deux femmes se rencontrent, au deuxième acte ; elles parlent sans embarras du mari que la seconde hérita de la première ; et la seconde, l' « Ange du foyer », dit : « Il me laisse bien seule ; chaque soir, le cercle, ses amis... Comment, s'écrie l'autre, il va au cercle ? Mais, de mon temps, il ne quittait pas la maison. — Ah ! qu'est-ce donc qui le retenait ? — Je ne sais pas, je n'y étais jamais !... » Il y a encore, dans cette comédie, un personnage de colonel qui n'est ni Ramollot, ni un colonel de la Comédie-Française. C'est un vrai colonel, un brave homme de colonel, plein de rudesse, de dignité, de rondeur, de gaucherie et de force ingénue. L'acteur Bélières en a fait une inoubliable composition. D'ailleurs la troupe de la Potinière est excellente.

Les Bouffes Parisiens jouent une opérette de M. Verneuil. Cette fois le Collin ne s'est point attardé à picorer sa pâture en furetant dans son bocage. Il l'a prise et avalée, d'un seul coup, en traduisant de l'anglais une pièce de M. Georges Berr, qu'un Américain avait d'abord traduite du français. Ce jeune homme ira loin. Comme je m'intéresse à sa carrière, il me permettra

bien de lui signaler qu'on jouait, l'autre soir, à Mayence, une traduction allemande du *Misanthrope*. Il trouverait peut-être là un nouvel emploi de ses merveilleuses facultés commerciales, et qui sait ? peut-être l'homme aux rubans verts, mis en opérette, « ferait-il plus d'argent » que la **Dame en Rose** !

Le secrétaire du Théâtre Français n'a pas invité le critique du *Mercure* à la reprise du **Sicilien**. Le regret que j'éprouve de n'avoir point vu la pièce est compensé par le plaisir de n'avoir point subi les comédiens. On n'a que trop souvent l'occasion de voir offenser Molière dans sa propre maison. Il me souvient d'une certaine représentation de *Tartufe* où M. Silvain se montrait d'une stupidité positivement verticale. Ce brave homme avait l'air de donner une leçon de diction pour les élèves de sa classe au Conservatoire; il débitait les répliques et les tirades du chef-d'œuvre en petites tranches qu'il semblait vouloir envelopper dans du papier mou avant de les offrir à l'assistance. Et il s'était fait le visage d'un marguillier, et il asseyait sa large face sur ses épaules en riant d'une oreille à l'autre, et la foule trouvait cela fameux, et c'était un répugnant massacre de la beauté. Tout compte fait, je remercie M. Georges Ricou de m'ôter le droit d'assister à cette sorte de spectacles. Dire que Paris regorge de grands comédiens et que l'on en trouve jusque sur l'antique plateau de Grenelle !

Incidents. — Mme Cécile Sorel, satisfaite du tapage qu'elle mena l'autre mois, est rentrée dans l'oubli, au grand dam des hommes de sa génération.

— M. Henry Bataille, délaissant pour quelques heures la confection des « petits fauteuils, des chaises et des canapés en carton » (1), a dit aux *Annales* son avis sur Baudelaire : « C'est le grand lyrique immobile... un comprimé d'intelligence... Ce livre [*Les Fleurs du mal*] est semblable en poids et en radio-activité à ces parcelles de métaux qui renouvellent incessamment leurs décharges. » L'article commence par ces mots : « Nous savons bien, nous, les poètes... » Je vous jure que je n'invente rien.

— Dans le même numéro des *Annales* M. Sacha Guitry publie : « *Ce qu'il ne faut pas dire à un auteur dramatique que l'on vient complimenter pendant un entr'acte.* » Et voici l'une des phrases qu'il ne faut pas dire : « Quand vous voudrez vous en

(1) Voir le *Mercure de France* du 15 mars 1921.

donner la peine, vous ferez un chef-d'œuvre.» Comme j'ai écrit ici même quelque chose de semblable, je le prends un peu pour moi. Cela prouve que M. S. Guitry a de bonnes lectures.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Henri Sée : *Les idées politiques en France au XVIIIe siècle*, Hachette. — Henri Carré : *La Noblesse de France et l'opinion publique au XVIIIe siècle*, Champion. — Renouvin : *Les assemblées provinciales de 1787*, Origines, développement, résultats, A. Picard, J. Gabalda.

L'esprit pénétré des charmes de l'illusion, nous entreprenons cette chronique. De quelle illusion ? De l'illusion «finaliste». Qu'est-ce que cela ? Le terme est rébarbatif, pédant, et l'on en demande pardon au lecteur. Au surplus, voici l'explication de ce langage. On dit souvent que **Les idées politiques en France au XVIIIe siècle** sont la source, la cause de tout ce qui est arrivé depuis dans notre pays, dont les *fins*, dans la civilisation, correspondent, paraît-il, à ces doctrines primordiales. Ce que les « Actes des Apôtres » sont au christianisme, l' « Encyclopédie » l'est à notre âge de progrès (y compris le progrès des instruments de destruction dans la dernière guerre). Dès lors, en faisant, par exemple, un compte rendu des livres nouveaux embrassant l'histoire des deux derniers siècles, parachevée par la joyeuse contribution des premiers lustres de celui-ci, — il faudrait avoir une intelligence bien peu bénévole pour ne pas accorder une mention spéciale et révérencieuse aux ouvrages où, comme dans le présent volume, se trouve commenté l'Evangile même de la nouvelle ère. Dans tout phénomène, ou dans toute série de phénomènes, le commencement étant toujours le plus notable moment pour l'esprit, ces idées du XVIIIe siècle doivent être contemplées comme de purs archétypes platoniciens. Quant à nous, nous voulons apporter, dans ce rite contemplatif préliminaire, toute la force d'illusion disponible. Après quoi nous passerons, l'âme édifiée, à la suite de cette belle histoire. Aussi bien le languissant commerce des livres semblant reprendre un peu de ton, le moment est peut-être revenu d'introduire, dans le pêle-mêle de ces chroniques, des séries ordonnées, des cadres, comme nous faisions autrefois.

L'ouvrage de M. Henri Sée a l'avantage de présenter dans un ordre synthétique la littérature politique du XVIII[e] siècle. Cette solaire littérature, dans le recul du temps, se résume, comme la clarté d'une étoile de première grandeur dans l'éloignement de l'espace, en trois ou quatre scintillations. Les voici discernées, discriminées, ici, dans la plus judicieuse des économies, rendue sensible à l'œil par la plus claire des mises en pages. Un chapitre pour les précurseurs français et anglais ; un deuxième pour «l'école libérale » (avec Montesquieu, parlementaire et gentilhomme ; avec d'Argenson, censeur sévère, administrateur que le ministère a rendu de plus en plus démocrate et égalitaire dans ses idées ; avec Voltaire enfin...) ; un troisième chapitre pour «les progrès de la conception démocratique » (réalisés par J.-J. Rousseau, dont la méthode sentimentale, simplifiée par la passion, consiste à discerner dans l'humanité, c'est-à-dire dans le XVIII[e] siècle, « ce qu'il y a de fondamental et ce qu'il y a d'artificiel » ; par Diderot, précurseur « pittoresque et beau » (1) du libéralisme romantique, rationaliste à tous crins, et pourtant savoureux en son sentiment du pittoresque ; puis encore par Helvetius et d'Holbach, épicuriens matérialistes avec la morale de l'intérêt pour boussole) ; enfin deux derniers chapitres, dont l'un sur les Physiocrates (ancêtres des Economistes et qui réalisaient l'unité par le libre-échange), et l'autre sur « la formation de la doctrine révolutionnaire à la fin du XVIII[e] siècle », question étudiée, un peu brièvement peut-être, dans Mably, historien, politique, philosophe, théoricien de l'Egalité, et dans Condorcet, puissant généralisateur ; — ajoutez une conclusion assez neuve, où l'effet des doctrines philosophiques est relevé dans toute cette littérature de brochures, confuse mais si pleine des actualités politico-doctrinales du temps, qui précéda immédiatement la Révolution (2) : — Voilà, peut-on se dire, qui est tout à fait bien arrangé, bien exposé, avec une connaissance et une mise au point de la littérature du sujet, dont témoignent les bibliographies accompagnant chaque chapitre. C'est un tableau qui mérite de devenir classique.

Quand on tombe sur un livre comme celui-ci : **La No-**

(1) «J'étais pittoresque et beau », dit-il d'une de ses robes de chambre, drapée à peu près comme ses livres étaient pensés, avec une certaine négligence superbe.

(2) Lire, là-dessus, dans *French Revolution* de Carlyle, le chapitre intitulé : *L'Age de Papier*.

blesse de France et l'Opinion publique au XVIIIe siècle, par M. Henri Carré, doyen de la faculté des lettres de l'Université de Poitiers, on se sent un peu aidé pour savoir ce qu'il y avait, en somme, sous ces « idées politiques » dont on vient de parler dans le compte rendu précédent. Tout leur côté doctrine, théorie, système, tout l'appareil discursif sous lequel elles se présentent, comme une chose propre à être discutée, tout cela n'a qu'une importance relative. On démêle en elles une chose infiniment plus réelle, naturelle, c'est-à-dire la part d'instinct qu'elles contiennent, la force inconsciente qui gît là. Instinct, force : du libéral et constructif Montesquieu au sentimental et sauvage Rousseau, avec un accroissement terrible d'intensité de celui-ci à celui-là, cet instinct et cette force sont en éveil uniquement sur une chose, sur une nécessité à vrai dire vitale : détruire les abus, devenus intolérables, mortels. Les écrivains ont raisonné en géomètres et leur rigueur logique, plus ou moins artificielle, a pu les rendre suspects de manie abstraite. Mais ils ont aussi *senti*, n'en doutons pas ; et l'on peut discerner ce qu'ils ont plus ou moins obscurément et inconsciemment *senti*, — c'est-à-dire les abus, — en lisant ces assombrissantes études de M. Carré sur la noblesse française du XVIIIe siècle. Ce sont des monographies en entier construites avec des petits faits. Il suffit de parcourir les deux premières parties où l'auteur décrit la classe sociale des Nobles, et retrace l'évolution de la noblesse en même temps que l'évolution de l'opinion à son sujet : on touche aussitôt l'évidence de la dégénérescence qui avait atteint et qui rongeait l'aristocratie française. Dans l'armée : une vertu de sang et de bravoure, mais gâtée par l'exclusivisme et par le désordre ; dans la famille : point de fidélité conjugale et, ce qui est pire, peu d'éducation des enfants ; dans le monde : la contradiction d'une arrogance héréditaire et d'un libéralisme débraillé de mœurs et de relations, qui ne procura que déclassement et discrédit ; dans le gouvernement : un suicide, l'engouement pour les doctrines mêmes qui tendaient à détruire le reste d'influence politique de l'aristocratie ; dans les affaires : la gabegie, l'acoquinement avec les spéculateurs et les agioteurs, les « compromissions », l' « avilissement » ; à la Cour, enfin : le luxe insensé, la ruine, la mendicité, l'exploitation effrénée et sans vergogne du privilège : — certes, voilà des gens qui déméritaient

fort de ce privilège historique ! L'entretien toujours plus coûteux d'un tel privilège fut, d'autre part, une tâche ingrate et finalement scandaleuse pour le pays, à laquelle la Royauté succomba sans être jamais parvenue à la rendre moins mauvaise. La région aulique de Versailles, avec l'énorme Cour et la multitude des demeures royales, princières ou seigneuriales, était sous Louis XVI une manière de Babylonie fastueuse du bon plaisir. Là vivait une humanité qui subissait la loi d'une sélection disproportionnée. La dissociation entre elle et le reste du pays, toujours croissante depuis le jour où l'ancien rendez-vous de chasse de Versailles était devenu le palais de la Royauté, se trouvait définitivement accomplie. C'est alors que naquirent deux idées : celle de nation, exprimant une réaction à vrai dire vitale contre le régime de Cour, et celle de liberté, corollaire de la première. De ces deux idées-là se composa l'instinct que nous signalions plus haut, à propos de l'ouvrage de M. Henri Sée, dans la littérature politique du XVIIIe siècle, laquelle fut, d'ailleurs, à d'autres égards, un Abus logique, donnant une réplique par trop métaphysique à l'Abus déterministe de l'Ancien Régime. L'ouvrage de M. Henri Carré est l'analyse substantielle de cet état de l'opinion. Comme tout ce qui sort d'un instinct vital, cette opinion, sous ses dehors rationalistes, était une force ingénue analogue au droit. Mais cela ne dura pas. L'histoire ultérieure du Libéralisme n'a rien de très excitant, malgré l'illusionnisme de commande, pour ce qui est de la contemplation et vision béatifique des archétypes platoniciens de la « Cité moderne ».

En créant **Les Assemblées provinciales de 1787**, l'ancienne monarchie, plus ou moins consciente de son isolement, voulut établir une institution intermédiaire entre elle et la nation. Etendues à tout le royaume, et supprimant l'ancienne distinction en pays d'état (où la répartition de l'impôt était faite par les députés de la province) et en pays d'élection (où il était réparti directement par les agents du roi), les Assemblées provinciales devaient, dans la question fiscale, exprimer le point de vue de la nation. Rappelant pour les réfuter les travaux de Léonce de Lavergne, où il est dit qu'un peu de patience eût pu réaliser, en effet, ce programme, M. Pierre Renouvin, l'auteur de cet ouvrage de premier ordre sur les Assemblées provinciales, s'efforce d'établir que, bien au contraire, l'incapacité de ces

Assemblées était devenue manifeste bien avant la convocation des Etats généraux. L'auteur trouve la cause principale de cette incapacité dans la constitution centraliste de ces corps, soumis à l'Intendant, au lieu d'être un organe autonome. La réforme de Loménie de Brienne, conclut M. Renouvin, « est conforme aux principes de l'administration monarchique : ce n'est pas une œuvre de décentralisation ». Et plus loin : « L'idée d'égalité fiscale aurait pu triompher... Mais Brienne n'osait pas ! » Il a préféré au concours du pays « l'alliance des privilégiés ; il a donné la prépondérance, dans les nouveaux corps administratifs, aux nobles, aux prélats et à leurs clients. Pouvait-on espérer que ces privilégiés, en participant à la vie publique, comprendraient la nécessité des réformes et les réclameraient rapidement ? Si le gouvernement avait eu cette idée, le sens général des débats, pendant la session de 1787, lui montra son erreur ».

Cela rappelle un peu l'histoire des Zemstvos à la veille de la Révolution russe. Ces corps politico-administratifs étaient mieux partagés, cependant : la bourgeoisie y avait accès et influence ; mais la bourgeoisie russe se montra incapable.

Etabli sur des documents d'archives et sur les documents publics contemporains, ce travail, de toute première qualité, semble épuiser la question. Les conclusions négatives de M. Renouvin seront jugées d'autant plus probantes que les investigations de l'auteur ont porté principalement sur « l'examen des solutions *immédiates* adoptées et des résultats *pratiques* obtenus par les assemblées ». Montrer, en indiquant l'esprit dans lequel Loménie de Brienne a tenté la réforme, comment ces « solutions », ces « résultats » devaient être insuffisants ou impossibles, tel a été l'objet de M. Pierre Renouvin.

L'idée d'assemblées provinciales relevait assez, en elle-même, de la doctrine libérale de Montesquieu sur les corps intermédiaires. Le progrès des idées, vers 1789, rejeta cette doctrine comme rétrograde, comme n'ayant point suffisamment égard à l'importance de la nation. L'insuccès pratique des assemblées provinciales avait, par avance, justifié cette manière de voir.

Pauvre libéralisme !

Nous continuerons, la prochaine fois, à dépouiller ses annales.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. Einstein : *L'Ether et la Théorie de la relativité*, traduction française par Maurice Solovine, Gauthier-Villars. — A. Einstein : *La Théorie de la relativité restreinte et généralisée*, mise à la portée de tout le monde ; traduit d'après la dixième édition allemande par Mlle J. Rouvière, avec une préface de M. Emile Borel ; Actualités scientifiques, Gauthier-Villars. — L. Fabre : *Une nouvelle figure du monde ; Les Théories d'Einstein*, avec une préface de M. Einstein; Payot.

Dans les milieux scientifiques, et même extra-scientifiques, le professeur Einstein, de Berlin, est l'homme du jour. M. Paul Langevin lui consacre son cours du Collège de France, et le succès égale presque celui de M. Bergson, dans les dernières années de son enseignement. En quinze leçons M. Becquerel vient d'exposer au Muséum, avec enthousiasme et d'une façon lumineuse, la théorie de la relativité, restreinte et généralisée. M. Sagnac, esprit très original et expérimentateur fort ingénieux, lui, n'a pas la foi, et se permet de critiquer, dans ses conférences de la Sorbonne, les nouvelles théories, qu'il qualifie d'absurdes. D'autre part, trois livres viennent de paraître sur la question, et d'autres ne tarderont pas à suivre.

M. Emile Borel a tenu à présenter aux lecteurs français l'excellente traduction que Mlle Rouvière vient de donner d'un des ouvrages d'Einstein : **la Théorie de la relativité restreinte et généralisée.**

La curiosité excitée, jusque dans le grand public, par l'étrangeté même de la théorie de la relativité et par la violence des attaques dont elle a été parfois l'objet ont rendu le nom de M. Einstein assez universellement célèbre pour qu'on ne puisse pas craindre qu'un ouvrage signé de lui ne trouve pas de lecteurs. Ces lecteurs, une fois trouvés, seront rapidement séduits et subjugués par la subtilité, l'élégance, la vigueur d'une pensée toujours assez sûre d'elle-même pour ne pas avoir à craindre de s'abaisser en devenant parfois familière et en faisant appel tour à tour à des arguments de bon sens et à des spéculations de haute mathématique.

Le but de ce petit livre est de permettre à ceux qu'intéresse la théorie de la relativité, aux points de vue scientifique et philosophique, d'en acquérir une connaissance aussi exacte que possible, « même s'ils ne possèdent pas l'appareil mathématique de la physique théorique ».

Je relève, dans la Préface de l'auteur, la curieuse opinion suivante :

Pour la clarté de l'exposé il m'a paru nécessaire de me répéter souvent sans m'inquiéter nullement de l'élégance ; sous ce rapport, j'ai suivi scrupuleusement le conseil du théoricien de génie L. Boltzmann, qui était d'avis « qu'on laisse aux tailleurs et aux cordonniers les soucis d'élégances ».

Parmi les chapitres particulièrement intéressants, notons : *la notion du temps en physique; l'espace à quatre dimensions de Minkowski...*

Un « frisson mystique » s'empare du non mathématicien quand il entend parler de « l'espace à quatre dimensions ». Nous ne sommes pas habitués à regarder le monde comme un continu à quatre dimensions, dont la quatrième est le temps, parce que le temps jouait en Physique, avant la théorie de la relativité, un rôle différent et indépendant des coordonnées de position. Nous avions pris l'habitude de traiter le temps comme un continu indépendant. En fait, dans la physique classique, le temps représente une quantité absolue, c'est-à-dire indépendante de la position et de l'état de mouvement du système de référence. On est forcé, au contraire, d'après la théorie de la relativité, de considérer le monde comme un continu à quatre dimensions, car le temps n'y est plus indépendant comme le montre la quatrième équation de la transformation de Lorentz.

Le livre d'Einstein se termine par des *réflexions sur l'univers considéré comme un tout.* Si l'on cherche comment l'univers peut être considéré comme un tout, la réponse la plus naturelle semble être celle-ci. L'univers est infini dans l'espace et dans le temps. Il existe des étoiles partout, de telle sorte que la densité de la matière, en gros, semble être partout la même ; en d'autres termes, si loin que l'on voyage à travers l'espace, il se trouve partout une foule disséminée d'étoiles fixes à peu près du même genre.

Ce concept est incompatible avec la théorie de Newton. Celle-ci implique plutôt que l'univers ait une sorte de centre, où la densité des étoiles est maximum, et à partir duquel elle diminue pour être remplacée, à une distance suffisamment grande, par un vide parfait. Le monde des étoiles constituerait une île finie dans l'océan infini de l'espace.

Cette représentation est peu satisfaisante.

Mais voici qu'on arrive à concevoir la possibilité d'un univers *fini* et cependant *non limité*. On lira à cet égard, avec intérêt, le chapitre XXXI.

§

Dans **l'Ether et la théorie de la relativité** Einstein aborde une autre question également très discutée, celle de l'existence de l'éther. Les relativistes l'avaient d'abord niée. Une réflexion plus attentive nous apprend pourtant que cette négation de l'éther n'est pas forcément exigée par le principe de la relativité.

§

Le livre de M. Lucien Fabre sur **les Théories d'Einstein** est un ouvrage de haute vulgarisation pour le grand public. L'auteur, qui avait déjà écrit, à la Société Littéraire de France, la *Connaissance de la Déesse*, est un disciple enthousiaste d'Einstein.

Celui-ci, en retour, trouve l'ouvrage de M. Fabre des plus intéressants et fort bien écrit, « rempli d'un sentiment vibrant pour la beauté scientifique ».

Dès le début, M. Fabre tient à rassurer les chauvins français. Albert Einstein est né à Ulm, le 14 mars 1879, et a fréquenté les écoles de Munich jusqu'à sa quatorzième année, mais il est de race israélite, et non allemande, et de plus il a conquis ses grades à Zurich, où il devint professeur à l'Université (1909-1911), puis au Polytechnikum (1912-1914). En 1914, il est vrai, il alla occuper un siège à l'Académie royale de Prusse à Berlin, où il dirige l'Institut Kaiser-Wilhelm pour la physique. Quand la guerre a éclaté il a protesté ; dans un *curriculum vitæ* adjoint à la préface d'Einstein, celui-ci déclare : « Je suis pacifiste, partisan d'une entente internationale et resté toujours fidèle dans ma ligne de conduite à cet idéal. »

C'est l'habitude de la maison Payot de décerner aux auteurs des livres qu'elle édite des certificats de bonnes vie et mœurs ; nous, Français, cela nous choque un peu..., et quand il s'agit de science, nous faisons abstraction volontiers des nationalités.

Après avoir donné une vue d'ensemble des théories de la relativité, M. Lucien Fabre consacre un long chapitre à la genèse de ces théories de Newton à Einstein ; cet historique n'avait pas

encore été tenté. Einstein déclare qu'il est « admirablement réussi ».

Einstein renouvelle complètement nos façons de concevoir l'espace et le temps. Sa théorie a des conséquences qui nous paraissent absurdes, mais qui ne le sont pas en réalité.

Tout se passe comme si l'écoulement du temps n'était pas le même toujours. Autrement dit : le temps va plus vite, on vieillit *plus vite* en un lieu qu'en un autre ; il est possible, par exemple, de se déplacer dans le temps qui est relatif comme l'espace avec une plus ou moins grande rapidité. Einstein est ainsi conduit à analyser notre définition effective du temps.

Et voici le résultat de cette analyse :

La vitesse de la lumière n'est pas toujours constante, comme Einstein l'avait cru d'abord,mais seulement dans l'espace libre de gravitation. Dans le reste de l'espace, elle dépend de la courbure. Le temps relatif à la vitesse de la lumière varie quant à son écoulement comme elle. Ainsi, emporté par un génie dans une partie de l'espace dont la courbure serait très différente de la nôtre, un homme retrouverait en retournant sur terre ses enfants plus âgés que lui. Une femme encore belle, à cet instant si touchant et si douloureux d'une maturité adorable, quittant un matin, sur les ailes du bon génie, sa fille jeune épousée, retournerait vieillie de dix-huit minutes, toujours désirable, et retrouverait des petits enfants en cheveux blancs.

D'une façon générale, deux phénomènes, dont l'un est considéré comme la cause de l'autre, peuvent, dans certains cas, se succéder dans l'ordre inverse, c'est-à-dire que l'effet peut précéder la cause. Et voilà qui va sans doute faire plaisir aux partisans des causes finales.

Les théories d'Einstein, qui ne sont pas traduisibles avec exactitude en langage non mathématique, sont faites pour séduire les philosophes ; elles ont quelque chose de merveilleux et de mystique.

Mais la valeur scientifique des formules d'Einstein est, paraît-il, indiscutable ; toutefois, comme le fait observer M. Borel, « leur domaine d'application réel est limité ».

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE

Marcellin Boule : *Les Hommes Fossiles,Eléments de Paléontologie humaine*, Paris, Masson ; gr. in-8, 492 pages, avec 239 figures dans le texte et hors texte. — Raoul Montandon : *Bibliographie générale des Travaux palethno-*

logiques et archéologiques (Epoques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine), Genève et Lyon, Georg, Paris, Leroux, gr. in-8, tome I, 600 pages sur deux et trois colonnes ; tome II, 508 pages sur deux et trois colonnes et une carte. —L. Tauxier : *Le Noir du Yatenga : Mossis, Nioniossés, Samos, Yarsés, Silmi-Mossis, Peuls*, Paris, Larose, gr. in-8, 790 pages. — *Les dossiers inédits du Dr Cremer*. — Memento : Meillet, Ries, Orsier.

La science française possède en ce moment trois chefs de file dont la réputation est encore peu considérable dans leur propre pays, mais l'est dans le reste du monde savant : en anthropologie physique, M. Manouvrier ; en préhistoire technologique, M. Adrien de Mortillet ; et en paléontologie, tant humaine qu'animale, M. Marcellin Boule ; les deux premiers sont professeurs à l'Ecole d'Anthropologie ; le troisième est professeur au Muséum d'Histoire Naturelle et directeur de l'Institut de Paléontologie humaine fondé par le prince de Monaco et depuis peu inauguré officiellement.

Cet Institut s'est vite enrichi de documents inestimables, qui ont permis à M. Boule de compléter le grand traité auquel il travaillait, et qui vient de paraître, sur **les Hommes fossiles**. On y retrouve les qualités connues de l'auteur : la précision des descriptions, la sincérité des objections aux diverses théories, la prudence dans les théories et les interprétations personnelles.

Le premier chapitre est consacré à l'historique des découvertes d'hommes fossiles et de leurs productions ; le rang tenu par la France dans ce progrès des sciences est sans contestation possible le premier ; Boucher de Perthes est connu du grand public, mais on ignore trop des savants comme Lartet père et fils, Rivière, le Dr Henri-Martin, auxquels on doit des découvertes décisives. M. Boule rend à chacun l'hommage qui lui est dû. Le chapitre III étudie les relations anatomiques entre les Primates actuels et les Singes fossiles ; puis vient l'étude approfondie des diverses races préhistoriques actuellement connues : le Pithécanthrope de Java, l'Homme Chelléen, l'Homme de Néanderthal, la race de Grimaldi, celle de Cro-Magnon, celle de Chancelade. On trouvera enfin dans le chapitre X une étude rapide des Hommes fossiles découverts hors d'Europe ; ici, l'auteur ne pouvait que donner des indications sommaires, car il n'a été encore possible qu'en très peu d'endroits de faire des recherches et des fouilles systématiques.

Trois chapitres intéresseront davantage le grand public que ces

descriptions techniques : le 2e qui traite de la chronologie ; le 5e qui examine les arguments pour et contre l'hypothèse de l'Homme tertiaire et des éolithes, c'est-à-dire des objets de pierre trouvés en couches tertiaires qui semblent présenter des traces d'utilisation humaine ; et le 9e, qui étudie la persistance jusqu'à l'époque actuelle des races préhistoriques ; il est hors de doute, par exemple, que des survivants de ces races se rencontrent encore dans le bassin de la Dordogne.

Pour ce qui concerne la chronologie, l'auteur est d'une prudence extrême : il examine de près la valeur des mètres employés par les divers savants pour obtenir des approximations acceptables. Le résultat de cet examen est donné sous forme de tableau, page 60. Mais M. Boule n'ose proposer des chiffres. En comptant, ce dont on est sûr, dix mille ans depuis aujourd'hui jusqu'à la fin de l'Age du Renne, on a une base chronologique ; au delà s'accumulent des modifications géologiques qui nous font reculer « d'un nombre imposant de millénaires ; nous sommes pourtant encore très éloignés du moment où la présence de l'Homme dans nos pays est constatée d'une façon indiscutable. Cet Homme du très vieux paléolithique a vécu dans un milieu physique et biologique tout autre que son successeur ; la topographie, et même la géographie des époques acheuléenne et chelléenne témoignent de changements ultérieurs d'une ampleur et d'une durée formidables... La seule notion chronologique que nous puissions tirer de ces spectacles est celle d'une durée immense ; le vertige de l'incommensurable commence à nous gagner. Dès lors, si aucun des chiffres proposés pour la durée des temps Quaternaires et pour l'antiquité de l'Homme chelléen ne saurait satisfaire notre besoin de précision, aucun ne saurait nous surprendre, et encore moins nous effrayer. Et nous ne sommes [alors que vit l'Homme Chelléen] qu'à l'aurore des temps quaternaires. Si, poursuivant notre course, nous pénétrons dans l'Ère tertiaire, à la recherche des véritables origines de l'Humanité, ce ne serait plus par centaines, mais par milliers de millénaires que nous devrions compter. »

Telle est l'opinion, solidement fondée, d'un excellent savant, et qui en toutes choses est prudent : je le suis parfois moins que lui, dans la conversation, et il m'arrive de dire que « depuis cinq ou six cent mille ans que l'Humanité existe... ». L'interlocuteur, en

général, me regarde d'un œil rond et répond : « Vous blaguez »? Eh oui : car ce chiffre est bien au-dessous de la réalité ; il faut dire : depuis plusieurs millions d'années que les Hommes s'entretuent...

Le traité de Marcellin Boule donne des faits précis sur lesquels l'imagination peut construire, autant qu'en astronomie par exemple. On y verra aussi que dans l'état actuel au moins de nos connaissances, ce sont les régions aujourd'hui françaises ou tout proches de la France, à savoir le bassin de la Dordogne, les Pyrénées occidentales et la vallée du Rhin qui ont été le centre de formation des civilisations européennes : *Gallia Matrix Gentium*.

Les préhistoriens vont avoir d'ici quelques années un autre instrument de travail tout aussi précieux que le manuel de Boule : c'est la **Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques** que rédige M. Raoul Montandon, et dont deux volumes déjà sont parus. Le premier concerne la Bourgogne, le Dauphiné, la Franche-Comté, le Nivernais, la Provence, la Corse et la Savoie ; le second, l'Alsace, l'Artois, la Champagne, la Flandre, l'Ile de France, la Lorraine, la Normandie et la Picardie.

On pense bien que ce n'est pas sans d'énormes difficultés qu'une telle entreprise peut être menée à bien ; dans la Préface du tome II, M. Raoul Montandon se plaint du peu d'aide qu'il a rencontrée auprès des sociétés savantes de nos provinces auxquelles il demandait des renseignements sur leurs publications concernant la préhistoire, la protohistoire et la période gallo-romaine. « Les réponses aux lettres atteignent rarement le 10 p. 100 et cela, quelque forme qu'on y mette. C'est peu encourageant et cela ne facilite pas la tâche de ceux qui sont obligés de faire appel à la collaboration des associations scientifiques. On comprend d'autant moins cette négligence que des savants fort occupés, comme l'étaient J. Déchelette et Héron de Villefosse, par exemple, ne laissaient jamais une lettre sans réponse. »

Comme j'ai l'horreur d'écrire des lettres, maladie non contagieuse mais très répandue, je compatis aux étonnements de M. Montandon ; et d'autant mieux qu'en envoyant quinze cents questionnaires dans les deux Savoies, avec port de réponse payé par moi, je n'ai reçu que cinquante-quatre réponses aussi, donc

même pas 10 p. 100. Ce n'est pas le lieu, en cette Chronique, de faire une étude psychologique de l'apathie épistolaire ; puisse au moins ce compte rendu valoir à M. Montandon des sympathies plus actives, et j'entends aussi par là des acheteurs ; car les frais de sa publication, qu'il est presque seul à supporter, sont considérables, alors que l'œuvre qu'il a entreprise est un beau monument élevé aux sciences préhistorique et protohistorique, sciences non encore officialisées, si je puis dire, et qui ne se sont guère développées jusqu'ici que grâce à l'initiative privée.

§

L'ethnographie devait déjà à M. Tauxier une excellente étude des populations mossi et gourounsi de la boucle du Niger, intitulée *Le Noir du Soudan*, et parue chez Larose en 1912 ; son nouveau volume sur **Le Noir du Yatenga**, où il décrit avec le plus grand soin les populations Mossi, Nioniossé, Samo, Yarsé, Silmi-Mossi et Peul de cette vaste région située au milieu de la Boucle du Niger, ne le cède en rien au précédent. L'auteur a exposé de la manière suivante ses intentions et sa méthode : «Nous commençons par étudier le lieu, facteur extrinsèque, mais de première importance, car la géologie, l'hydrographie, le climat, la flore et la faune conditionnent puissamment la vie sociale, surtout s'il s'agit de races inférieures. Puis, nous passons au grand facteur, au facteur intrinsèque, à la race ou hérédité, qui domine encore plus puissamment la vie sociale que le facteur extrinsèque. L'étude de la race est suivie de celle de son évolution (histoire). De la rencontre de ces deux grands facteurs découlent : 1° le travail ; 2° la famille ; 3° le mode d'existence ; 4° les pouvoirs publics ; 5° la religion et 6° les cultures intellectuelles. Nous passons ainsi en revue et nous étudions, dans un ordre aussi naturel que possible, la vie économique, la vie familiale, la vie coutumière, la vie publique, la vie religieuse et la vie intellectuelle des Mossi du Yatenga et des races annexes. »

M. Tauxier est un adepte de l'école de Le Play et a suivi les méthodes d'observation et d'analyse préconisées par Henri de Tourville. Je ne vois pas grande utilité à le chicaner à ce sujet et d'autant moins que, non seulement les discussions entre partisans des méthodes de Le Play, sociologique, historique ou ethnographique ont diminué d'acuité et feraient perdre du temps en un moment où l'on n'en a pas de trop pour faire œuvre utile immédiate,

mais surtout parce qu'un observateur bénévole, lancé au beau milieu de populations hétérogènes comme le sont celles de nos divisions administratives coloniales, doit avoir en effet un système, quel qu'il soit, d'observation et de classement. Sinon il est noyé au milieu des faits et l'on connaît de nombreux cas de fonctionnaires doués de bonne volonté, mais qui, faute de système préalable, ont perdu pied et renoncé à toute enquête. M. Tauxier n'en a eu que plus de mérite à persévérer. Sur un seul point je lui ferai une critique amicale : on aimerait à voir compléter ses descriptions de techniques, de maisons, de vêtements, etc., à l'aide de dessins au moins schématiques, sinon de photos ; et ces descriptions mêmes, on les voudrait plus détaillées encore. Mais quand un observateur a le courage de se jeter à corps perdu dans l'étude intégrale de plusieurs sociétés demi-civilisées et de continuer cette recherche pendant trois ans de suite dans les conditions matérielles qu'impose l'Afrique soudanaise, on doit surtout le remercier, et souhaiter qu'il trouve des imitateurs.

Un autre observateur sur lequel nous comptions tous, le Dr Cremer, est mort en A. O. F. avant d'avoir pu mettre au net ses notes qui, publiées, formeraient environ quatorze gros volumes. Publiées, dis-je. Mais le seront-elles, du moins en partie ? La Société française d'Ethnographie compte faire une démarche auprès du gouvernement général de l'A.O.F. : ce qu'il faudrait, ce serait un appui financier vraiment sérieux, américain si je puis dire. On m'a communiqué le contenu des dossiers Cremer : les populations étudiées, qui vivent dans la région de la Haute Volta, sont à peu près inconnues; les textes sont notés intégralement; l'explorateur a rédigé une grammaire et un dictionnaire ; il a préparé un code coutumier ; il a recueilli des centaines de légendes et de contes ; ajoutez la description de la civilisation matérielle et sociale. Bref, c'est un travail de premier ordre, un vrai trésor, qu'il faudrait éviter de laisser dormir inutilisable.

Memento. — La librairie Champion a eu l'excellente idée de publier, sous le titre *Linguistique historique et Linguistique générale*, un recueil des articles donnés par Antoine Meillet à divers périodiques, notamment à *Scientia*, depuis 1905. Ils ont été rangés, non d'après l'ordre chronologique de publication, mais d'après les matières : « Bien des gens, dit Meillet, croient pouvoir parler de langues sans avoir appris la linguistique ; on souhaite que ce recueil leur fasse entrevoir

l'extrême complication des faits et leur régularité, mais aussi la multiplicité des influences qui agissent sur les langues ». Les chapitres de ce recueil sont au nombre de 22 ; tous sont d'un intérêt égal, comme choix des faits servant à l'argument, comme exemples de méthode, et comme solidité des conclusions.

M. N. Ries a consacré à son peuple, *Le Peuple Luxembourgeois* (P. Schroell, éd. à Diekirch), un petit volume vraiment bien fait, qui est non seulement une description très complète de la vie populaire des Luxembourgeois, mais davantage, comme l'indique le sous-titre, un *Essai de psychologie* collective. Pris entre deux grands courants, les habitants du Luxembourg ont su résister aux deux ; sans se laisser absorber, ils ont emprunté des éléments à chacun, pour les combiner avec leur propre individualité ; il s'agit du vrai Luxembourg, avant que des morceaux n'en eussent été annexés aux pays voisins. Fort intéressant est le chapitre sur les avantages du bilinguisme. Je connais peu de livres sur une « nationalité » complexe qui soient une analyse aussi pénétrante et aussi impartiale.

La *Revue de Savoie* (5, place du Panthéon) continue, sous la direction de M. Orsier, tenacement à vivre ; en outre des recherches historiques de M. Orsier lui-même, elle a publié de bons articles sur des sujets locaux et aussi un fort bon mémoire de M. Désormaux, l'éminent linguiste d'Annecy, sur *La Langue maternelle ;* on sait que ce terme joue un grand rôle dans les statistiques et les querelles de nationalités ; M. Désormaux a fait l'historique de ce concept et fort bien évalué sa portée scientifique. Fondée en 1911, la *Revue de Savoie*, avec son numéro du 15 janvier 1921, complète son tome VIII.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : Alain et la guerre. — *La Revue mondiale :* M. Gaston Fleury dénonce la mortalité des adolescents causée par la vie chère, causée par « nos Boches de l'Intérieur ». — *Le Sphinx :* horoscope de 1921. — *La Revue de la Semaine :* Baudelaire, d'après M. L. Flottes, agrégé. — *La Revue de Paris :* Stances Baudelairiennes, par M. Henri de Régnier. — *La Revue de l'Epoque :* litanies de midi par Man'ha Masset. — Memento.

La Nouvelle Revue Française (1er mai) publie des pages signées Alain extraites d'un livre qui porte ce titre : « Mars ou la Guerre jugée ». L'auteur, par la forme et la méthode de son ouvrage, s'apparente à M. André Suarès. Il n'en égale l'éclat ni la profondeur ; mais, il a su voir et il déduit avec intelligence. La sensibilité de l'écrivain se montre particulièrement humaine dans ces lignes :

Je lis des récits de la guerre, et mon cœur bondit lorsque Mangin pique son épée dans le flanc de l'adversaire. Voilà un fier jeu, comme chante Verlaine. Mais, doucement, mon ami ; tu as vu ces choses de plus près, et tu les jugeais moins belles. Et d'abord, tu sais bien que ce n'est pas Mangin qui bondit ; tu sais où se trouve le poste d'un commandant d'armée ; tu connais le téléphone et les signaleurs ; tu te représentes, dès que tu le veux, cette épée du général, qui a dix kilomètres de longueur ; à la pointe se trouve le fantassin, dont tu vis assez le cadavre couché avec d'autres et comme jeté dans le sens de l'attaque. Je veux penser les choses comme elles sont.

Il reste vrai que l'énergie d'un chef est quelque chose de rare ; et il reste vrai que n'importe quelle action difficile et bien faite est belle. Mais une moisson de cadavres est une chose à considérer aussi. Songez à ce chef-d'œuvre d'os, de nerfs et de muscles, à ce chef-d'œuvre qui agit, qui sent, qui pense ; et appliquez-vous à le voir déchiré, pourri, rongé ; chose petite à la vérité, et rentrant en terre ; mais chose qu'il faut pourtant grossir ; chose scandaleuse. En pleine force, en pleine volonté, le plus fort, le plus sain, le plus courageux, le plus estimable, et tué non malgré cela, mais à cause précisément de cela ; tous ses fils possibles, et toutes ses filles ; tout un avenir humain, tout un espoir humain. Tout cela sacrifié par l'ordre et par la volonté d'un autre qui, pensant les moyens et les fins, en a immolé non pas un, mais cinq mille, dix mille. Mais pensons-en un seul ; car le nombre dissout l'idée et il faut penser l'individu ; c'est le réel ; et c'est une pensée lâche, celle qui ne veut point voir le réel. Des masses, je jugerai un jour ; des fins, un autre jour. Voilà un homme moyen et instrument, comme est une pioche ; et encore n'y a-t-il point de travail où délibérément l'on casse la pioche ; mais enfin on accepte l'usure ; on remplace froidement tant de pioches par semaine ; ainsi fut considéré cet homme, par d'autres hommes. Matériel humain. Cette idée est par elle-même criminelle.

Un bourgeois répondait à quelque remarque de ce genre : « C'est un principe premier qu'à la guerre on tue des hommes. » Or je ne veux pas ici m'irriter ; c'est encore guerre. Il avait une opinion ; on dit que cette opinion est fort commune ; du moins que celui qui l'exprime la forme et la porte, et qu'il n'en accuse pas le voisin. Pour moi, devant ce cadavre toujours présent, devant ce cadavre que je n'ai point voulu enterrer, je forme l'opinion contraire, c'est qu'il n'est point de fin au monde, pour un homme, qui puisse prendre pour un moyen bien clair, inévitable, la mort d'un autre homme ; ou bien c'est crime. Et comme il me semble que cette opinion n'est pas formée par la partie vile et animale de moi ; comme la peur, autant que j'en puis juger, n'y entre point, ni l'ambition, ni la flatterie, ni la servilité, je l'exprime en mon

propre nom ; je la propose. Et j'invite un chacun à peser ces choses en lui-même, sincèrement avec lui-même. Car je ne prétends point régler à moi tout seul l'opinion d'un peuple, et même je m'y soumettrai, comme j'ai fait. Mais je veux d'abord qu'elle existe.

M. Alain appelle cette méditation : « le cadavre ». En la lisant, on ne peut manquer de songer au cadavre symbolique et réel, couché sous l'Arc de Triomphe. Que de discours prononcés au-dessus de ce mort ! Il les domine tous. S'il avait la voix que lui ont prêtée tant d'orateurs, il aurait, dès longtemps, répondu aux bavards officiels, d'un seul mot, — historique, celui-là ! — qui eût arrêté le flux d'éloquence.

Il semble que l'on en veuille finir avec ces mensonges des hommes en place. Ce n'est pas un journal d'internationalistes, ni de communistes, ni une feuille d'anarchistes, c'est la très bourgeoise **Revue mondiale** (1er mai) qui, par la plume de M. Gaston Fleury, dénonce à l'opinion publique : « Les voleurs... et les autres... »

La guerre n'a pas seulement tué, par l'ennemi, des adultes. Elle a tué, par la faute, par le crime de ceux que M. Fleury appelle nos « Boches de l'intérieur », un demi-million d'adolescents des deux sexes.

Sous le fallacieux prétexte que c'était la guerre — la guerre où les porcs s'engraissaient ici cependant que, là-bas, les lions tombaient, — les bergers déposèrent leur bâton, alors qu'ils auraient dû le ferrer pour frapper plus fort. Et les dolentes brebis se sont résignées... Mais nous sommes bien coupables de les avoir laissé mourir.

Je précise pour les privilégiés qui n'ont pu savoir :

Ce qui s'est éteint alors dans son ombre émaciée, c'est la *petite bourgeoisie* (armature de la nation, avec les paysans), classe discrète, bien élevée, qui a tout donné et dont nul ne s'est préoccupé.

Ce qui a disparu par le crime inexpiable, éternisé — six années de vols ! — ce sont les cinq cent mille *adolescents* des deux sexes (entendez-vous ? comprenez-vous ?) que la grippe emporta *parce que leur délabrement physiologique leur rendait la résistance impossible.*

En pleine croissance, ceux-là ne connaissaient plus la viande qui fait la chair et les muscles ; leur pain, parcimonieusement réparti, était un composé infâme, générateur d'entérites et d'intoxications. Nul réconfort physique. La faucheuse passa et les emporta.

Demandez à tous les médecins de France si je n'inscris pas ici la terrible vérité : *les très rares suffisamment nourris ont résisté; les au-*

tres sont partis par suite de leur état de dénutrition excessive. Oh ! ce fut tragique, épouvantable ; et c'est inoubliable !

Et voilà ce que, dûment prévenus, fixés sur le mal que peuvent provoquer les plus louches malfaiteurs encouragés par la passivité gouvernementale, nous ne voulons plus voir recommencer. Je disais un soir dans un cabaret regorgeant de « mal léchés » trop reluisants : « Drôle d'époque où les colliers de perles montent au cou des truies ! — Oui, me répondit-on; mais que de larmes ont pâli leur orient ! » Hélas !... Ces larmes-là, nous ne les pardonnons pas à ceux qui les ont fait couler.

C'est pour cela qu'il est utile de rappeler les effets et les causes, le bilan des sinistres drôles : je marque ceux-ci en tas, sans faire de personnalités dont je n'ai cure, encore que chacun, du doigt, les désigne... Mais je ne suis pas le Fouquier-Tinville d'une République vieillie qui n'a plus de Saint-Just...

M. Gaston Fleury explique le mécanisme de la curée générale, d'une manière saisissante. A la base, il y a la sottise de l'Intendance militaire. Elle a attiré tous les aigrefins. Ils ont jeté sur la France un filet aux mailles étroites. Ils ont volé sur le blé, le vin, le bétail, les charbons, les graisses, les métaux. Ils ont accaparé l'or et les honneurs. Ils ont appauvri le peuple d'argent et de santé.

Vous rappellerai-je les histoires du charbon, ce noir minerai, payé au poids des pierres précieuses ? Combien de foyers sans feu, parce que la répartition fut détestable, inexistante ? Mais jamais, dans les administrations publiques, on n'eut aussi chaud... Et le vin, ce tonique bienfaisant issu de nos coteaux ? Si, heureusement, un liquide lui ressemblant de loin n'a pas manqué à nos soldats, à quels prix fous le *même* est-il parvenu à la portée du peuple ? Des « piquettes » infâmes, dont on ne voulait pas à 3 francs l'hectolitre en 1914, se sont couramment vendues 100 francs et davantage. Pensez-vous que la majoration des frais culturaux suffise à motiver ces prix absurdes ? C'est peut-être encore pour « encourager la Viticulture », qui s'encourage si bien toute seule !

Et l'achat des stocks, au lendemain de l'armistice ? Et la liquidation des stocks, plus tard ? Le Trésor public y a perdu quatre milliards, affirme M. Gaston Fleury, d'après un rapport publié de M. Vavasseur, député. Qui a été incriminé ou puni ? L'avilissement du franc, dont souffre tout le pays, vient du crime de quelques-uns. On a arrêté et condamné les voleurs à l'ambition courte qui fondaient la monnaie blanche pour la revendre en

lingots. On n'inquiète aucun des pillards en gros par qui la guerre a coûté le triple de ce qu'elle aurait dû et par qui la paix coûte plus cher encore au pays.

En termes un peu grandiloquents, M. Gaston Fleury évoque la Convention Nationale. Elle a été très grande, très bienfaisante. Aujourd'hui, pour que la guerre, — cause des meurtres d'innombrables innocents, par l'ennemi et par les criminels de l'intérieur, — pour que la guerre ne recommence pas, il faut châtier tous les coupables. La restitution au Trésor ne suffit pas. Les voleurs sont devenus meurtriers. Ils sont quelques-uns. Moins d'un millier peut-être. Et leur œuvre : la vie chère qui les a enrichis, a tué *500.000 adolescents des deux sexes*, un demi-million d'êtres « que la grippe emporta parce que leur délabrement physiologique leur rendait la résistance impossible ».

Certes, on ne lira jamais cela dans les revues dites « bien pensantes ». Le terrible fait a une autre importance que l'opinion de M. Louis Barthou, par exemple, sur Napoléon Ier. C'est sur le présent, surtout, que les hommes au pouvoir devraient parler au pays, pour lui annoncer des actes de justice et les accomplir. La paix a été empoisonnée. Il faut une opération de grande chirurgie pour sauver la nation. Le chirurgien doit avoir les mains propres, et propre, la conscience.

§

A titre de curiosité simplement — et sans le lier à ce qui précède, — nous donnons un extrait de « l'Horoscope Kabbalistique de l'année 1921 » selon M. Raoul Larmier. Son travail, publié par **Le Sphinx** (24 avril), a été « évidemment rédigé en mars », remarque une note de la revue, « ce qui donne un poids considérable à certaines prédictions réalisées (la mort de l'ex-kaiserin allemande) ou en voie de réalisation ». Ajoutons que « l'année astrale part du 21 mars 1921 et se termine le 20 mars 1922 ».

En France, la période du printemps verra l'aggravation du conflit entre le travail et le capital, le chômage organisé. *Il y aura restrictions à cause de la vie chère.*

Les yeux se tournent vers l'Allemagne où des nuages s'amoncellent, précurseurs d'orages.

L'été apporte de nouvelles menaces de guerres extérieures.

A partir de septembre, partout la colère gronde ; nous nous achemi-

nons rapidement vers des journées graves et décisives. La classe ouvrière est prête à l'action.

Vers la fin de l'année astrale, l'émancipation du peuple des travailleurs sera en progrès.

Lyon paraît devoir jouer un rôle important dans les conflits. Il y aura des troubles dans la région du Nord.

Saturne, planète sèche, amènera, en conjonction de Jupiter (feu), une grande *sécheresse* sur la planète.

M. Raoul Larmier, — c'est un nom prédestiné ou un pseudonyme d'hypocondriaque, — prévoit « la famine aux Indes, Chine, Afrique et une très mauvaise récolte en Europe », « une catastrophe financière pour l'Empire britannique ».

Par sa politique extérieure cette nation doit craindre des ruptures. Je vois toujours, pour les Indes, la révolte des indigènes contre les troupes britanniques.

Notre kabbaliste a « fait et refait les calculs et déductions d'après lesquels, écrit-il, j'ose me décider à prédire ces choses » :

L'Amérique, rivale de l'Angleterre, marche dans le sentier de la guerre contre un peuple asiatique.

Les Etats-Unis, toujours dans la solitude, laissent l'Europe se débrouiller au point de vue économique.

En Allemagne, une tentative nouvelle sera faite pour restaurer la monarchie en faveur des Hohenzollern, mais sans succès. J'ai déjà prédit, en 1894, 1911, etc, que « Guillaume II serait le dernier empereur de cette maison ».

Autour de Guillaume de Hohenzollern, deux deuils pour cette année. Des troubles politiques et ouvriers se produiront. Les finances de cette nation seront également mauvaises (ruine).

L'Allemagne prépare dans l'ombre (Saturne) l'aviation, pour sa revanche de 1928.

L'éclipse partielle de soleil (8 avril), visible dans toute l'Europe, présage pour les souverains, en général, une année dangereuse (dangers personnels pour le roi de Belgique, la reine de Hollande, Victor-Emmanuel, Alphonse XIII).

L'Espagne va vers un destin nouveau que 1921 révélera et la couronne sera trop lourde pour la tête d'Alphonse XIII dont les jours sont menacés.

L'Italie vivra des épreuves tragiques : tremblements de terre, éruptions volcaniques, mouvements révolutionnaires, attentats contre le roi. L'exil du Pape Benoît XV est proche.

La Hongrie verra deux tentatives de restauration.

L'Autriche marche vers une fusion avec l'Allemagne.

La Grèce se lancera dans une folle aventure organisée par l'ambition de son roi : la Turquie en sortira victorieuse.

La République des Soviets verra venir à elle, mais lentement, les grandes nations pour la reprise des affaires commerciales.

Conclusions : De l'année météorologique on ne peut augurer rien de bon : les secousses sismiques à redouter doivent amener de redoutables orages et cyclones et des soulèvements de la mer (Japon, Amérique, Italie, Balkans).

Notre sol aura sa part d'épreuves.

Il y aura une grande sécheresse et menace d'éveil des volcans du Plateau Central (1921 à 1923).

L'examen général du ciel horoscopique présage :

Catastrophe financière et avènement du socialisme organisateur dans plusieurs nations.

Enfin, nous quitterons M. Raoul Larmier sur cette remarque impressionnante :

Souvenez-vous que le nombre fatidique de l'année est 4 : la réalisation matérielle. Ce nombre correspond à la quatrième sentence de Thot-Hermès : « Lorsque l'homme a découvert la Vérité et veut opérer la Justice, rien ne lui résiste. »

§

La plupart des revues traitent, ce mois-ci, de Dante, Napoléon et Baudelaire. Les spécialistes s'ébattent dans leurs petites mares. Le persévérant M. Frédéric Masson entretient ses lecteurs de la **Revue des Deux Mondes** (1er mai), des clystères administrés à l'Aigle, à Sainte-Hélène, et du déplorable effet des pilules mercurielles sur le foie impérial. Dans **la Revue de la Semaine** (22 avril), M. Pierre Flottes, en bon universitaire, n'est pas tendre pour Baudelaire : « Poète dandy, Silène à ses heures, qui a consacré au « vin » une section de son livre ». Cela est d'une forme bien élégante en vérité ! Jugez du ton de M. Flottes :

Le poète parle à la mort comme il parlait à une femme dont il acceptait les vices pour tromper son ennui. Mais est-ce un appel bien sérieux? Quand la mort est là, quelle angoisse et quelle horreur ! Que recèle cette « terrible aurore » ? Et Baudelaire se cramponne à la vie, cette vie qu'il a usée, qu'il sent fuir, et qu'il veut retenir par les artifices minutieux et lamentables confessés dans *Mon cœur mis à nu*. Déchéance de la volonté ballottée de la vie qui dégoûte à la mort qui fait peur ! Voilà le pessimisme de Baudelaire, état d'âme bien moins que système.

L'Université en est encore là ! Il y a quelque vingt ans, par la plume venimeuse de M. René Doumic, elle injuriait Baudelaire et Verlaine. Elle continue aujourd'hui, à dessein de perpétuer l'esprit académique. Il n'est plus que l'illusion d'une minorité infime qui se disperse de jour en jour. Quand nous étions jeunes, nous bataillions contre elle. La jeunesse d'aujourd'hui ne la connaît même plus. C'est bon signe.

Dans **la Revue de Marseille** (28 avril), tout au long d'un article de M. E.-P. Maffre, Baudelaire est admiré sous le nom de *Beaudelaire*.

La Revue de Paris (15 avril) publie de beaux poèmes de M. Henri de Régnier. Nous en reproduisons cette pièce qui est un hommage à la grande mémoire de Baudelaire :

STANCES BAUDELAIRIENNES

Je veux chanter tout bas, ô beauté taciturne,
Le silence divin de tes beaux yeux fermés
En choisissant, parmi notre passé nocturne,
Les instants que ma vie aura le mieux aimés.

Sera-ce ce doux soir où, dans l'air qu'elle embaume,
Je me revois assis en de nobles jardins,
Respirant près de toi le magnétique arome
D'une fleur parfumée à l'odeur de tes mains ?

Ou cet autre où, couchée au divan de paresse,
Dans le trouble désir d'un délice inconnu,
D'une incertaine, vague et furtive caresse
J'effleurai doucement l'ongle de ton pied nu ?

Mais non ! C'est cette nuit ardente et généreuse
Où, sans peur, sans remords, sans honte et sans aveux,
Tu laissas se poser ma lèvre aventureuse
Sur les trésors secrets de ton corps ténébreux.

Car cet obscur baiser, ô reine taciturne
De l'ombre favorable et des instants aimés,
A scellé notre pacte amoureux et nocturne
Mieux que ton cher silence et tes beaux yeux fermés !

§

La Revue de l'Epoque (mai) contient des « Proses » signées d'un nom nouveau : Man'ha Masset. C'est un début beaucoup plus important, croyons-nous, que maint début d'une femme dans les lettres. Celle-ci a de la couleur, un sens profond du

rythme, et elle ne donne guère dans la philosophie, la sociologie, ni les petites histoires de son cœur. Elle a dû lire la Bible avec amour et elle doit avoir subi avec gratitude le glorieux soleil d'Afrique. C'est une inspirée d'Orient.

Qu'on en juge par ces litanies harmonieuses :

Sonne avec moi les douze coups émerveillés au gong d'or de Midi...

Midi, Midi d'été, pagode d'argent et de pâle lazulite des papillons... Beau temple où le soleil officie, tel un bonze vêtu d'or...

Midi, fleuve d'azur où flotte le Sampang festival du soleil..

Midi, sanctuaire du dragon de feu et tour de porcelaine...

Midi, lac de turquoises où navigue la tortue d'or du soleil...

Midi, grande ombrelle lumineuse déployée sur les rocailles de la terre, beau jardin des supplices et de la volupté...

Midi, midi d'été, Fouji diamanté au cratère d'or...

Midi, du nid de l'hirondelle et des guzlas stridentes des cigales...

Midi, de l'encens noir des résines...

Midi, où la feuille luit comme une laque, où les ombres sont fraîches comme des demeures...

Midi de l'insecte dans l'herbe et de la rose régnant sur le poème des jardins...

Midi des champs de maïs, de riz et de froment qui jonglent avec les couteaux d'or de la lumière subtile...

Midi, essieu de diamant de la roue des jours, qu'un douzième coup émerveillé éclate sur ton gong d'or en des répercussions infinies...

§

MEMENTO. — *Revue des Deux Mondes* (15 avril) : MM. J. et J. Tharaud : « Bolchévistes de Hongrie ». — « Charles de Foucauld », par M. R. Bazin, qui est intéressant par les citations qu'il fait de mémoires inédits de « l'ermite du Sahara ». — (1er mai) : M. Maurice Paléologue : « Nicolas II à la tête de ses troupes ».

La Vie (1er mai) : « Enquête sur l'esprit d'après guerre ». — « Gabriel Fabre », par M. Camille Mauclair.

Images de Paris (avril), numéro consacré à Montmartre. Texte de MM. Eugène Montfort, R. Boudry, G.-M. Laugé, E. Derême, E. Richard.

Les Primaires (avril) : « Une méthode de lecture entièrement nouvelle », par M. Philéas Lebesgue. — « Les mots et les hommes », un beau poème de M. Marcel Millet. — « L'inspiration de Baudelaire », par M. Fernand Ferré.

La Nouvelle Revue (1er mai) : M. J. Doutenville : « Napoléon et l'Allemagne en 1806 ».

La Revue de Paris (1er mai) : M. Henry Bataille : « L'Enfance éter-

L'Université en est encore là ! Il y a quelque vingt ans, par la plume venimeuse de M. René Doumic, elle injuriait Baudelaire et Verlaine. Elle continue aujourd'hui, à dessein de perpétuer l'esprit académique. Il n'est plus que l'illusion d'une minorité infime qui se disperse de jour en jour. Quand nous étions jeunes, nous bataillions contre elle. La jeunesse d'aujourd'hui ne la connaît même plus. C'est bon signe.

Dans **la Revue de Marseille** (28 avril), tout au long d'un article de M. E.-P. Maffre, Baudelaire est admiré sous le nom de *Beaudelaire*.

La Revue de Paris (15 avril) publie de beaux poèmes de M. Henri de Régnier. Nous en reproduisons cette pièce qui est un hommage à la grande mémoire de Baudelaire :

STANCES BAUDELAIRIENNES

Je veux chanter tout bas, ô beauté taciturne,
Le silence divin de tes beaux yeux fermés
En choisissant, parmi notre passé nocturne,
Les instants que ma vie aura le mieux aimés.

Sera-ce ce doux soir où, dans l'air qu'elle embaume,
Je me revois assis en de nobles jardins,
Respirant près de toi le magnétique arome
D'une fleur parfumée à l'odeur de tes mains ?

Ou cet autre où, couchée au divan de paresse,
Dans le trouble désir d'un délice inconnu,
D'une incertaine, vague et furtive caresse
J'effleurai doucement l'ongle de ton pied nu ?

Mais non ! C'est cette nuit ardente et généreuse
Où, sans peur, sans remords, sans honte et sans aveux,
Tu laissas se poser ma lèvre aventureuse
Sur les trésors secrets de ton corps ténébreux.

Car cet obscur baiser, ô reine taciturne
De l'ombre favorable et des instants aimés,
A scellé notre pacte amoureux et nocturne
Mieux que ton cher silence et tes beaux yeux fermés !

§

La Revue de l'Epoque (mai) contient des « Proses » signées d'un nom nouveau : Man'ha Masset. C'est un début beaucoup plus important, croyons-nous, que maint début d'une femme dans les lettres. Celle-ci a de la couleur, un sens profond du

rythme, et elle ne donne guère dans la philosophie, la sociologie, ni les petites histoires de son cœur. Elle a dû lire la Bible avec amour et elle doit avoir subi avec gratitude le glorieux soleil d'Afrique. C'est une inspirée d'Orient.

Qu'on en juge par ces litanies harmonieuses :

Sonne avec moi les douze coups émerveillés au gong d'or de Midi...

Midi, Midi d'été, pagode d'argent et de pâle lazulite des papillons... Beau temple où le soleil officie, tel un bonze vêtu d'or...

Midi, fleuve d'azur où flotte le Sampang festival du soleil..

Midi, sanctuaire du dragon de feu et tour de porcelaine...

Midi, lac de turquoises où navigue la tortue d'or du soleil...

Midi, grande ombrelle lumineuse déployée sur les rocailles de la terre, beau jardin des supplices et de la volupté...

Midi, midi d'été, Fouji diamanté au cratère d'or...

Midi, du nid de l'hirondelle et des guzlas stridentes des cigales...

Midi, de l'encens noir des résines...

Midi, où la feuille luit comme une laque, où les ombres sont fraîches comme des demeures...

Midi de l'insecte dans l'herbe et de la rose régnant sur le poème des jardins...

Midi des champs de maïs, de riz et de froment qui jonglent avec les couteaux d'or de la lumière subtile...

Midi, essieu de diamant de la roue des jours, qu'un douzième coup émerveillé éclate sur ton gong d'or en des répercussions infinies...

§

Memento. — *Revue des Deux Mondes* (15 avril) : MM. J. et J. Tharaud : « Bolchévistes de Hongrie ». — « Charles de Foucauld », par M. R. Bazin, qui est intéressant par les citations qu'il fait de mémoires inédits de « l'ermite du Sahara ». — (1er mai) : M. Maurice Paléologue : « Nicolas II à la tête de ses troupes ».

La Vie (1er mai) : « Enquête sur l'esprit d'après guerre ». — « Gabriel Fabre », par M. Camille Mauclair.

Images de Paris (avril), numéro consacré à Montmartre. Texte de MM. Eugène Montfort, R. Boudry, G.-M. Laugé, É. Derême, E. Richard.

Les Primaires (avril) : « Une méthode de lecture entièrement nouvelle », par M. Philéas Lebesgue. — « Les mots et les hommes », un beau poème de M. Marcel Millet. — « L'inspiration de Baudelaire », par M. Fernand Ferré.

La Nouvelle Revue (1er mai) : M. J. Doutenville : « Napoléon et l'Allemagne en 1806 ».

La Revue de Paris (1er mai) : M. Henry Bataille : « L'Enfance éter-

nelle ». — « Napoléon, chef de guerre », par M. le général Tanant.— « Napoléon et la justice », par le bâtonnier Henri-Robert. — « Le G. Q. G. de Napoléon », par M. le colonel Tournès.

La Connaissance (avril) : fin du « Goncourt » de M. F. Jourdain.— Fragment d'un « Orphée », de M. F. Divoire.— « Proses » de M. Charle Ieu. — « Mme de Maintenon », par M. R. de la Tour du Villard. — M. Lucien Wahl: « Les films à l'Opéra ».

La Revue de France (1er mai) : « Bonaparte », un beau poème de Mme de Noailles. — « La bataille de Laon », par le lieutenant-colonel Foch. — M. E. de Las Cases : « Las Cases et le Mémorial ».— « Ligny et Waterloo », de belles pages de Paul Adam.

La Revue Universelle (15 avril) : Prince W. Ghika : « Autour du drame de Sérajevo ». — M. H. Rambaud : « La vraie figure de Baudelaire ». — (1er mai) : M. W. Morton-Fullerton : « L'armistice précipité et la paix tardive ». — « Narcisse », poème de M. Paul Valéry.

Les Temps Nouveaux (avril-mai) : « Aux ouvriers de l'Occident », par Mme Maria Spiridonova.

La Pensée bretonne (15 avril) : « Lamennais », par P.-H. Loyson.

L'Opinion (30 avril) : M. A. de Bersaucourt : « Napoléon à Sainte-Hélène ».

La Revue contemporaine (avril) : Vicomtesse d'Hotman de Villiers : « L'impératrice Alexandra Fédorovna. — « Police et Poésie », suite des souvenirs de M. Ernest Raynaud.— « Les Colombes », par Mme J. Dortzal.

L'Europe nouvelle (30 avril) : « La Couronne et la Beauté », par Mme M. Tinayre. — « L'amitié franco-tchèque », par M. Benjamin Crémieux. — « Le mobilier de l'époque impériale », par M. H. Clouzet.— « Napoléon et le dandysme », par M. F. de Miomandre.

Pour le plaisir (15 avril) : numéro consacré à M. Eugène Marsan, à propos de qui M. Fagus écrit :

Eugène Marsan, magnifique comme Buckingham, a laissé pleuvoir l'équivalant de plusieurs volumes, le plus anonymement possible ; fatuité de dupe : les initiales se lèvent avec le second mot.

Paroles pesées, gestes dosés, sourire général, regard distant, poignées de mains rares, mais définitives ; loyauté héroïque, honnêteté tyrannique, évangélique bonté, le gentilhomme sous le gentleman : si je prends perpétuellement l'un pour l'autre, je me tue à chercher si c'est de par leur enveloppe si complémentairement dissemblable, ou leur merveilleuse identité spirituelle.

La Revue hebdomadaire (23 avril) : « Hugo Stinnes », par M. Pierre Hamp.

Le Monde Nouveau (avril) : M. P. de Cassagnac : « La spéculation illicite devant le Parlement ». — « En relisant Dante », par M. A. Le

Corbeau. — « Naïves réflexions sur ce qu'on appelle la Paix », par M. Ch. Régismanset.

La Revue Critique (10 avril) : « Louis Mercier, poète rustique »,un bon article de M. Jacques Reynaud sur l'un des plus grands poètes français.

Les Ecrits nouveaux (avril) : M. A. Suarès ; « Pour G. d'Annunzio ». — M. Pierre Drieu La Rochelle : « Sur Raymond Lefèvre ». — « La poésie », par M. H. Ghéon.

La Revue littéraire persane (parse), « revue bi-mensuelle de littérature et de critique paraissant en persan et en français », a paru pour la 1re fois le 15 avril. Ses directeurs sont : MM. Lahouti et Ali No-Rouze. Adresse : n° 45, rue de la Sublime-Porte, à Constantinople. Le but de la revue est de faire connaître en Occident la littérature, la culture, la civilisation persanes. La rédaction dit, avec une gentille naïveté :

> Ajoutons que nous ne nous occuperons pas de politique. Notre œuvre ne sera pas de propagande, ni même de patriotisme. Elle sera purement désintéressée.
>
> Voilà quelques-uns de nos buts — élevés. Et puis — mais faut-il l'avouer ? — le plaisir de voir sa signature imprimée au bas d'une page qui peut-être sera lue...

Le 1er fascicule donne un « aperçu sur Sâadi », de M. H. Moghadam, un extrait des « Perles de Lahouti », traduit en vers libres français, par M. Ali No-Rouze et des « Impertinences de Mirsa Hassan », qui a bien de l'esprit quand il déclare : « La vie est une lettre non affranchie. Les parents la donnent insoucieusement : c'est le destinataire qui paie l'amende ». Ou bien : « Sans vanité, il n'y a pas de héros. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA NATIONAL : *Antar*, conte héroïque de M. Chékri Ganem, musique de Gabriel Dupont ; *Maïmouna*, ballet de M. Gabriel Growlez. — Concerts Pasdeloup.

Le cahier des charges de notre Opéra subventionné impose à son directeur l'obligation de monter sept actes inédits par an pendant son privilège. Ce privilège étant de sept années, cela fait au total quarante-neuf actes, soit environ une douzaine d'œuvres nouvelles. Cette clause y fut évidemment insérée dans la pensée à la fois d'assurer un débouché à notre art lyrique national et d'enrichir et renouveler le répertoire. Jadis la précaution eût paru superflue. Quand on parcourt les annales de l'Opéra et du Théâtre Feydeau d'il y a un siècle, on est tout ébahi du nombre des ouvrages, la plupart oubliés d'ailleurs, qui se succédaient alors sur

leurs planches avec une rapidité vertigineuse. Dans l'Italie du XVIIIe, c'était bien mieux, ou pis, comme on voudra. Là, n'importe quel « maestro » ne s'estimait aucunement gêné pour passer avec un impresario le traité de fournir deux ou trois opéras par saison. Ici, pourtant, on ne se souciait point de répertoire : il fallait du nouveau sans cesse et on en bâclait. En remontant plus loin, Lully nous stupéfie en produisant durant vingt-huit années, de 1658 à 1686, et sans compter ceux auxquels il n'eut qu'une part de collaborateur, quarante-cinq opéras ou ballets dont certains, tel *Armide*, se maintinrent près de quatre-vingts ans sur l'affiche. Aujourd'hui, outre que la fécondité semble avoir notablement fléchi chez les créateurs, la composition d'un ouvrage lyrique est quelque chose de plus complexe qu'autrefois et on n'aperçoit guère à vue de nez dans l'univers à l'heure actuelle que M. Darius Milhaud de capable à priori d'en promettre et confectionner trois ou quatre par an, escortés d'un ou deux quarterons de quatuors, sonates, suites ou mélodies. D'autre part, il n'advint jamais sans doute, depuis que l'art sonore existe, qu'il ait surgi en sept années une douzaine d'œuvres susceptibles de résister à l'épreuve implacable du temps et, les frais nécessaires à monter dans notre Opéra un nouvel ouvrage étant, ainsi qu'on sait, formidables, il s'ensuit que ladite condition du cahier des charges est ruineuse pour les finances de notre première scène lyrique autant qu'inefficace et vaine à l'égard de son répertoire. On gaspille tout bonnement en l'honneur de fours inéluctables d'énormes sommes qu'on n'aurait que l'embarras du choix pour employer au bénéfice de chefs-d'œuvre absents ou disparus de ce répertoire, ou ridiculisés par le cadre qui les affuble. Il y aurait cependant un moyen de tourner la difficulté sans faire tort aux vivants ni décourager même les aspirants les plus jeunes. Avec quelque culture *ad hoc*, qu'on doit évidemment présupposer en l'espèce, il n'est pas difficile de discerner la valeur purement musicale d'un ouvrage lyrique, la seule qui lui puisse garantir quelque durée plausible, et on n'a qu'à régler ses débours en conséquence. Les timides promesses ou quelconques essais de débutants novices, les ours de fournisseurs patentés et relationnés, bref les choses ostensiblement vouées à un sort éphémère et accueillies dans le but commandé de satisfaire aux prescriptions officielles, pourraient être sans le moindre inconvénient présentées dans des dé-

cors et avec un matériel usagés adroitement adaptés à la circonstance. M. Rouché le fit pour *le Retour* de M. Max d'Olonne, pour un acte du *Roi Artus* de Chausson et même, sauf erreur, pour *Briséis*. Il ne manquerait certes pas d'occasions d'appliquer cet expédient économique, mais il en eut rarement de plus belle que celle que lui offrait **Antar**. Le livret, tout d'abord, est d'une faiblesse peu commune. M. Chékri Ganem, son auteur, est originaire de Syrie et appartient, paraît-il, à la diplomatie. Il y accommoda pour la musique une tragédie qu'il avait fait représenter jadis à l'Odéon accompagnée d'une partition factice empruntée au poème symphonique de Rimsky-Korsakoff. J'avoue n'avoir point assisté aux séances odéoniennes, mais si, comme on prétend, le poète changea peu de chose à son œuvre à l'intention de l'Opéra, l'audition en dut être piquante. M. Chékri Ganem possède à coup sûr plus que suffisamment notre langue pour briller parmi nous dans les salons ou même à la tribune parlementaire, mais sa qualité d'étranger se trahit, dès qu'il prend la plume, avec une ingénue témérité. C'est ainsi que, voulant célébrer les exploits du victorieux Antar, M. Ganem prête à la voix d'un berger ce laus bizarre : « Puis il *désenlaça* la fille de Maleck, qu'on emportait en croupe. » Et, songeant vraisemblablement à la courbure du cimeterre arabe, il continue sans embarras : « Mais avant j'avais vu, comme une herbe qu'on coupe, tomber ses ennemis sous son sabre *tordu*... » A quoi répond d'emblée la rime présomptive : « Et son rugissement l'avez-vous entendu ? » D'analogues ou plus candides audaces abondent dans son texte verbeux, en corsent la grandiloquence innocente et, lorsque le méchant Amarat profère cet avis judicieux : « Si cet ancien esclave passe ce défilé demain, il nous échappe de la main », on entend bien assurément ce que M. Chékri Ganem a voulu dire, tellement bien que, rien qu'à lire les mots, on l'entend même avec l'accent. La psychologie des héros d'épopée ou héroïnes de légende est généralement rudimentaire, et cela se conçoit aisément ; le charme de la poésie peut racheter ce déficit affectif. Les vers de M. Chékri Ganem, il le faut concéder, hélas ! seraient fort en peine de le dissimuler et, l'action épique se déroulant tout entière à la cantonade ou pendant les entr'actes, le livret en reste tissu de conversations de cet acabit que la majorité des interprètes s'appliquent, au surplus, sans effort à rendre inintelligibles à la plus

attentive oreille. Et on hésite à décider si l'auteur ne gagne pas davantage à cette trahison que sa pièce n'y perd. Wagner, Moussorgski, Richard Strauss, Debussy et M. Maurice Ravel ont prouvé que les conversations ne sont nullement incompatibles avec l'art lyrique, et de longs discours ou dialogues constituent souvent le prétexte au plus poignant de la symphonie wagnérienne. Sans doute, il y a discours et discours, mais la musique en l'occurrence est souveraine et transfigure parfois de piètres simulacres. Celle du compositeur d'*Antar* est d'une nullité si parfaite qu'elle pourrait presque conférer quelque saveur au « poème » de son librettiste. Là, du moins, l'inconscient humour de la syntaxe et du vocabulaire, l'amphigouri du levantin pathos imprègnent le poncif d'une originalité spéciale indiscutable. La partition d'*Antar* est aussi morne qu'elle est vide. L'harmonie, avertie de tout ce qui précéda le musicien, n'en aboutit qu'à une monotonie de correction conservatoriale, que plaquent çà et là de leur clinquant usé des quintes augmentées oiseuses. L'obsédant orientalisme de rigueur en devient d'un terne insipide, et jusque dans le ballet même. Rarement mémoire aussi meublée se doubla d'impersonnalité absolue à un degré pareil. Lorsque les inspirations de l'auteur ne sont pas d'une inanité accomplie, comme dans l'assoupissant interlude nocturne, elles ressemblent toujours à autre chose ; mais il y réussit par surcroît ce tour de force que, au cours de « rappels de motif » dépourvus de tout intérêt, les transformations d'un même thème égrènent fréquemment un chapelet des plus variées réminiscences. L'ouvrage, à ce propos, oscille entre la salade russe et le bouquet de fleurs. On y pêche ou cueille au passage la *Danse d'Anitra* (p. 19, mesures 5 à 7), les tierces de « la Méditation » du *Rheingold* (p. 27, mesures 3 à 6), la forge de *Siegfried* (p. 31, mesures 9 à 12), *Une Sainte en son auréole* de M. Gabriel Fauré (p. 131, mesures 5 à 7 et suivantes), « le Jour » de *Tristan et Isolde* (p. 328 et 329, dernières et premières mesures), un motif morcelé de *Pelléas* (p. 48, mesures 7 à 9), un « à la manière de » *Fervaal* (p. 42, mesures 6 à 10 et *passim*) qui devient tour à tour un écho d'*Ascanio* (p. 140 et mes. 1 et 2), de *Pelléas* et de *Boris* (p. 52, mesures 10 à 13 et p. 125); enfin, pour couronner la gerbe, la marche funèbre du dénouement est un agrégat boursouflé de *la Mort d'Ase* et de la bien connue *Pavane* fauréenne (p. 390, mesures 8 et suivantes). La

fin prématurée de l'infortuné musicien attesterait qu'il fut aimé des dieux qui lui épargnèrent ainsi les inécartables déboires inhérents à une impuissance contre quoi on ne saurait dépister dans son œuvre le plus menu symptôme d'espérances futures. Il fut heureux, en somme, en sa sincérité désarmante, puisqu'il mourut, dit-on, avec l'illusion d'avoir fait un chef-d'œuvre. Le singulier est que notre Opéra semble avoir partagé cette opinion, non seulement sans difficulté, mais même avec un enthousiasme dont témoigne la somptuosité de la présentation d'*Antar*. On peut soupçonner toutefois qu'il y fut peut-être séduit pour beaucoup par le spectacle décoratif que dictait la couleur locale, et cet état d'esprit n'apparaît pas sans quelque danger assez inquiétant pour l'art musical, en un théâtre qui, en résumé, lui est dévolu avant tout par destination. A cet égard, *Castor et Pollux* et *Sylvia* suggéreraient volontiers que les artistes désignés par M. Jacques Rouché soient plus doués pour les restitutions bien nettement déterminées par une époque que pour une invention plus libre. Les deux premiers tableaux d'*Antar* nous transportent certes bien moins en Arabie que dans quelque Polynésie à la Gauguin stylisée en tapisseries de haute lisse. Au fond, il n'y a pas grand mal et, quoique cela ne casse rien, c'est tout de même infiniment préférable à tout ce dont on accouchait jadis en l'endroit. Mais l'erreur esthétique est que le dernier tableau rompt soudain brutalement avec le parti pris de stylisation des autres et nous montre un étroit défilé de rochers escarpés d'un grandiose aspect, mais du plus rigoureux et pittoresque réalisme. La réceptivité y éprouve un choc déconcertant analogue à celui que procure, dans *Roméo et Juliette* de Berlioz, le déclenchement impromptu d'un final d'opéra comme péroraison d'un drame confié exclusivement jusque là à l'idéale figuration symphonique. Ce décor est d'ailleurs assez gauchement aménagé aux péripéties de l'action. On déplore aussi quelque peu que le secours de l'archéologie somptuaire ait paru surérogatoire à notre Opéra pour les costumes, sur le syriaquisme bariolé desquels il vaut mieux ne pas insister. Quant au ballet ordonnancé par M. Staats, il sortit cette fois de sa banalité coutumière pour s'élancer allègrement dans le royaume du ridicule où il se démontra chez soi avec une aisance suprême. La troupe de notre Opéra cependant a fait un honorable effort. M. Frantz, travesti d'une barbe propice, n'a jamais mieux chanté ni moins

mal joué. M. Rouard s'agite avec un zèle ardent et les meilleures intentions parfois dont soit pavé l'Enfer. Ce n'est pas la faute du consciencieux M. Delmas s'il n'a plus l'ombre d'une voix et est toujours d'un indéfectible comique. Le rôle de M. Noté est une panne et il s'abstint de rigoler ; aussi fut-il très supportable. D'ailleurs, dramatiquement tout autant que musicalement, tous les rôles, en ce pauvre *Antar*, sont des pannes et on ne put guère apprécier de Mlle Heldy, dans le sien, que la fraîcheur de son organe. Les chœurs mêmes se sont distingués, du moins sur ce qu'ils sont d'ordinaire. Bref, on sentait que tout le monde avait pris de la peine : c'est le fond qui manquait le plus. Et on regrette ce temps, ce travail dissipés sans compensation et tout l'argent jeté à l'eau claire d'*Antar*.

Il semblerait que pour l'instant l'Orient exerce sur notre Opéra une fascination irrésistible car, après cet *Antar* arabe et avant l'hindoue *Padmavati* annoncée de M. Albert Roussel, M. Rouché nous octroya un ballet turc appelé **Maïmouna** composé par M. Gabriel Growlez. Ayant commis la présomptueuse imprudence d'en contempler l'imbroglio sans m'être muni d'un programme, il me faut confesser, penaud, que, malgré l'ingéniosité d'hypothèses multiples, l'argument m'en demeure un mystère insondable. Les danses, évolutions et gestes dus à la verve de M. Staats contribuèrent, par leurs calinotades, à épaissir l'opacité de ce rébus. Encore que le musicien ne s'y soit visiblement pas donné la méningite et ait été souvent plus heureux autre part, la partition de *Maïmouna* servira utilement d'agréable acolyte à *Samson* ou *Rigoletto*. Et, comme, à l'Opéra, ce n'est point une sinécure, M. Growlez aura sans doute de sonnantes raisons pour s'en réjouir. Félicitons-l'en cordialement.

§

On dirait vraiment que le monument Garnier porte la guigne. Les **Concerts Pasdeloup**, qui avaient si bien commencé au Cirque d'Hiver, en ont ressenti la disgrâce. Leur exode les induisit tout d'abord à affecter leurs séances du jeudi à des *Concerts historiques* consacrés à « l'évolution de la musique dramatique française au XIXe siècle, de Meyerbeer à Debussy ». Voilà donc le Berlinois Meyerbeer proclamé « musicien français» et M. Saint-Saëns en dut, de joie, pincer un entrechat devant la photographie dédicacée de l'ex-Kaiser et Roi de Prusse, qui naguère

ornait son pleyel. On ne jurerait pas que cette transposition de la « musique dramatique française » au concert ait été pour notre art national un triomphe rétrospectif. Berlioz n'eut pas plus à s'en louer que Gounod, Halévy, Reyer, Thomas, Bizet, Massenet, Lalo, Erlanger et même le naturalisé Meyerbeer. Hormis M. Fauré peut-être, grâce à *Pénélope*, il n'est guère dans la bande que l'unique Claude Debussy qui ne soit même encore aujourd'hui balayé par Wagner, et seuls les ouvrages de quelques-uns de ceux qui reçurent son influence comportent un art musical plus ou moins acceptable ailleurs qu'au théâtre. Cette innovation valut aux Concerts Pasdeloup un public adéquat à la chose et au lieu, qui s'y conduit naturellement ainsi qu'il est d'usage à l'Opéra, entre dans les baignoires ou les loges pendant l'exécution des morceaux sans souci de ne point claquer les portes, cause entre amies de ses petites affaires et ne se tait un peu que quand on chante. Ce renouvellement du public est du reste une aubaine. Je sais maints mélomanes, en effet, qui ne vont presque plus au concert pour la bonne raison qu'on y joue toujours les mêmes choses. Le répertoire de nos concerts a grand besoin d'être renouvelé. On eût aimé que M. Rhené-Baton s'en avisât au lieu de tourner à perpète dans un cercle de vieilles connaissances qui reviennent plutôt trop souvent. Il n'y a pas grand intérêt à donner une centaine de concerts par saison si c'est pour s'y répéter sans relâche. On nous gave de Beethoven et de Wagner et il semble écrit que nous ne connaîtrons jamais, en France, les charmantes *Ouvertures* de notre Méhul ni les douze *Poèmes symphoniques* de Liszt, dont le *Faust* et la *Dante-Symphonie* revêtent désormais chez nous des allures de mythe. On nous offre immuablement les trois dernières symphonies de Mozart sans paraître avoir le plus lointain pressentiment qu'il en existe d'autres superbes ou délicieuses et que la collection des *Sérénades* ou *Divertissements* du maître de Salzbourg fourmille de chefs-d'œuvre, parmi lesquels, entre autres, la *Sérénade* en *si bémol* pour instruments à vent et contrebasse (numéro 361 du catalogue de Kœchel) est une pure merveille. Puisque M. Baton nous ressasse périodiquement la sempiternelle *Symphonie* de Franck, pourquoi ne la remplacerait-il point de temps en temps par quelqu'une de Bruckner, son contemporain très analogue ? Quoique les symphonies de Brahms ne soient pas drôles, il n'est pas moins

utile à la culture musicale de ne les point ignorer tout à fait, et il est absurde de ne pas reprendre du Richard Strauss, ne serait-ce que pour nous révéler sa *Symphonie alpestre*. Enfin, en s'informant en outre chez les Hongrois et les jeunes Russes, où il découvrirait MM. Bartok Béla et Prokofieff, M. Baton obtiendrait amplement de quoi justifier par une qualité éducatrice la quantité de ses concerts. Sans doute, chef et musiciens auraient à travailler, mais leur âme d'artiste ne trouverait-elle pas sa récompense à la satisfaction du résultat ? L'acoustique de l'Opéra, avec la disposition de l'orchestre agencée par les Concerts Pasdeloup, est assurément supérieure à celle du Cirque d'Hiver. Néanmoins, sinon justement pour ce motif, on est bien obligé de remarquer que les exécutions y sont de plus en plus inégales, jusqu'à s'affaler quelquefois en une mollesse excessive ou sombrer carrément dans une débandade où les instruments qui devraient résonner ensemble courent les uns après les autres sans parvenir à s'attraper. Il semblerait aussi qu'en s'installant sous les lambris dorés du local mastodonte, M. Rhené-Baton ait subi quelque emprise de l'ambiance mégalomane. On le sent tourmenté de chercher des effets, d'alambiquer des nuances, bref de peut-être se hisser au rang de ces virtuoses d'outre-Rhin qui s'amenaient jadis en notre capitale nous épater du bluff de leur acrobatie et, comme M. Baton lit tous les vendredis et lundis dans la presse les compliments inévitables envers toute entreprise abonnée à une publicité opulente, on peut craindre qu'il ne soit tenté de croire que c'est arrivé. M. Rhené-Baton est un artiste trop sympathique et trop sincère pour que ce ne soit un devoir de le prévenir qu'il fait fausse route. Les fluctuations arbitraires du mouvement qu'il introduit dans les œuvres classiques ne sont que du tripatouillage. Il est pénible et saugrenu d'entendre le second thème si pathétique de l'*Ouverture de Coriolan* s'étirer languissant et flasque en pâte de guimauve et, dans l'*Ouverture d'Obéron*, l'envol passionné de la mélodie en *la* majeur s'édulcorer de poissante glucose à l'instar d'une *Méditation de Thaïs*. Quand Weber était chef d'orchestre à Dresde, après avoir battu les trois premières mesures des allégros de ses Ouvertures, il déposait sa baguette sur son pupitre et laissait les exécutants aller tout seuls jusqu'à la fin. Dans ce passage d'*Obéron*, la modification cinématique est exactement indiquée et rendue par la valeur des notes, qui

sont ici soudain des blanches et des rondes. Le mouvement initial doit être conservé sans ralentir et le motif alerte, brillant et délicat qui suit en garde *ipso facto* son caractère et sa couleur. Que M. Baton essaie et il verra la différence. Dans sa *Théorie de l'Art du chef d'Orchestre*, Berlioz dénonçait « la pesanteur des plus fâcheuses » engendrée par l'abusive emphase des gesticulations du chef. Or, M. Baton dirige avec prédilection de ses deux bras trop souvent étendus, et ils ne sont rien moins qu'impondérables. Les ouvrages modernes ne pâtissent pas moins d'une telle lourdeur infuse que de la recherche obstinée du fignolage. A l'un des derniers concerts, *Ma Mère l'Oye* et les *Nocturnes* ainsi traités étaient une tristesse et frisaient la quasi-diffamation. Combien M. Baton était meilleur à ses débuts, quand il se défiait plus de soi et faisait simplement de son mieux, mais de celui qui n'est pas l'ennemi du bien. Par bonheur, il n'a qu'à vouloir pour redevenir ce qu'il fut et il le voudra certainement. Nous ne sommes pas gâtés d'ailleurs pour le moment sous le rapport des chefs d'orchestre. En dehors de M. Chevillard qui est bien souvent excellent quoique pas toujours, de M. Inghelbrecht un peu vif, mais d'une sécurité rare, on ne voit guère chez nous que M. Henri Morin de taille à dominer magistralement l'ensemble qu'il conduit. Il dirigea, Salle Gaveau, un concert remarquable et on s'étonne fort que quelqu'une de nos sociétés symphoniques n'ait point recours à son talent. Et puisque je suis sur ce chapitre, il me faut signaler les festivals de musique russe qu'organisa au même endroit M. Serge Koussewitsky. Il avait sous ses ordres environ quatre-vingt dix musiciens provenant des Concerts Lamoureux et Colonne. On ne les reconnaissait plus. Ils paraissaient fanatisés par leur chef de rencontre au point d'en avoir oublié leur dignité de syndiqués. Je ne me souviens pas d'avoir jamais ouï exécution aussi extraordinaire. M. Koussewitsky est un grand artiste et un maître.

JEAN MARNOLD.

ART

Le Salon des Artistes français. — *La Peinture.* — Le Salon des Artistes Français est médiocre. Ce n'est point que nombre de peintres n'aient renoncé aux grandes machines préten-

tieuses, aux agrandissements de vignettes d'illustration. On y rencontre moins qu'à l'habitude ces tableaux anecdotiques à tendances plaisantes qui apitoient le passant sur la mentalité du peintre.

La raison de cette banalité générale d'aspect, de ce manque d'intérêt presque total, c'est la conception surannée que presque tous les exposants se font du tableau. Les leçons de l'art moderne ne les ont point touchés. Ajoutez à cette banalité du faire le convenu dans l'expression, le culte du déjà vu, la répétition des mêmes motifs tous les ans pour l'amateur et le marchand, et vous aurez la raison de cette monotonie foncée chez les uns, claire chez les autres. De plus, la cimaise est encombrée de portraits qui semblent tous sortir de la même main ou de la même usine. Ce n'est point pour augmenter de variété le prestige restreint de cette sélection. Car il y a sélection, et rude, au moins dans l'esprit du jury. Cet esprit sélectif semble avoir fonctionné à rebours et collectionné des œuvres et des essais, sans résonnances particulières.

Naturellement, un ensemble où collaborent un millier de peintres ne saurait être entièrement dénué d'intérêt. Il n'est point de ville ni de cohue où ne se rencontrent les dix justes nécessaires pour sauver la face. La poignée de bons peintres habitués de ce Salon n'est guère plus nombreuse. Elle s'accroît quelque peu si l'on tient compte de bonnes volontés, d'honnêtes recherches non encore abouties. Aboutiront-elles ? Ceux ou celles qui, parmi ces jeunes artistes, ouvrent les yeux à la lumière, à la nature, à la vie et tâchent à triompher d'un métier encore trop idémiste, pour dire la vérité de leur esprit, apporteront-ils l'an prochain une preuve de verdeur neuve et d'individualité dégagée ? On le doit espérer. Pourtant, certains qui trouvaient leur voie, regressent vers la machine officielle et pseudo-décorative. Planter des choux à la Cézanne ne vaut pas mieux que de les planter à la Flameng. La gloire des pontifes s'éclipse dans un morne crépuscule ; il ne faudrait pas que la gloire des poncifs rayonne dans ces vingt salles de toile peinte. Les jeunes peuvent trouver dans ce Salon même l'exemple de quelques chercheurs laborieux et autonomes et prendre la leçon de quelques très bons peintres, tels Guillonnet, Charreton ou Balande. Citons tout d'abord ce doyen Ernest Quost, beau peintre de fleurs, expert à noter le frisson du

paysage. Un tableau de M. Quost, *Fillettes et Mamans*, d'une jolie ordonnance, plaçant, dans l'intimité d'un jardin harmonieux, des nus graciles et enfantins, est très agréable. Henri Martin expose des paysages dont le meilleur est ce rutilant *Mon Devant de Porte*, d'une jolie symphonie florale. Les portraits de M. Ernest Laurent, en gardant leur habituelle finesse, sont moins précieux qu'à certaines années heureuses. Guillonnet expose ses *Scarabées* déjà vus au *Groupe nouveau* chez Georges Petit. C'est une très belle œuvre d'ordonnance claire, de grâce naturiste profonde, dans la recherche de féerie décorative qui préoccupe l'artiste et où depuis deux ans il progresse si fortement. Le charme coloré, l'architecture du décor en leur double éclat de fantaisie et de vérité produisent une impression subtile et intense. L'artiste est puissant et varié. Il prouve sa force d'évocation vériste aux dessins, où il expose un très beau portrait saisissant de mentalité évoquée dont je pourrais dire tout le bien que je pense, si je n'en étais le modèle. Victor Charreton est un de nos meilleurs paysagistes. Son *Chemin dans l'Ombre* (*neige*) est une très belle harmonie, une grande profondeur de paysage accidenté, aux détails émouvants, d'une belle unité décorative. Une *Frondaison d'avril* émeut dans un jardin des gemmes légères, foisonnantes en une profondeur diaprée. Le détail est d'un sensitif, l'impression générale est dominée et traduite. Adler, parmi des paysages de petites villes, suscite d'un beau relief et d'une belle lumière, dans un décor large de Paris, la figure populaire du *Marchand de gui*. Le *Beau Jour d'Eté* de Gaston Balande est le tableau le plus parfait que cet excellent artiste nous ait encore montré. Balande, qui excelle à décrire le mouvement des foules ou à évoquer les mues délicates et complètes des ports, a recherché et obtenu un effet de simplicité opulente, d'harmonieux recueillement, dans la quiétude et la joie. Il a serti d'un beau décor une minute de vie heureuse. Les nus, de belle qualité, s'harmonisent bien avec les natures mortes du premier plan. L'élan des beaux arbres, la consistance de l'arche de pont qui donne au tableau sa ligne solide sur la légèreté des eaux. La *Rue rouge à Varenna* et les *Eaux radieuses* de M. Gagliardini donnent un enrichissement des formules colorées de ce bon peintre. Un portrait de Jean-Gabriel Domergue est saisissant d'évocation jeune et de sens du décor et de la toilette moderne, son demi nu, le

Collier rouge, vit d'un beau relief. Son grand tableau; *Eve*, où un faune tend un grand miroir à une jeune femme, ressort de la vignette agrandie. Jean-Gabriel Domergue a le plein droit d'imaginer, mais ces présentations anecdotiques, qui ne manquent point d'éveiller le souvenir d'images écrites dans un goût fâcheux par La Touche, ne sont point le fait d'un artiste aussi capable de nous dire de façon personnelle l'acuité du luxe et du désir, à notre heure. La plénitude de vie que sait rendre Charles Léandre et ses délicates colorations se démontrent en trois bons tableaux. M. Caputo élargit son faire, garde ses dons de grâce et silhouette de délicates figures féminines dans des atmosphères de salles de concert ou de music-hall animées de foules bariolées. Une gondole des quatre saisons amarrée à un quai de Venise fournit à Maurice Bompard une jolie page. Le grand tableau de Georges Rochegrosse est empreint d'émotion. Les figures y sont dotées d'un mouvement sobre, l'atmosphère en est cherchée en accord avec de douloureux sujets. Il y règne du recueillement. Il y a du soleil, de la franchisse et de beaux accords de couleur chez Mlle Camus; Mlle Jonclard modèle fortement un parc à bestiaux. M. Gustave Pierre est considéré à ce salon comme un novateur hardi. Il y a de jolies qualités dans ses petites toiles, mais ses *Enfants sur la plage* sont décevants, physionomies vieilles, mouvement figé, décor inconsistant : la personnalité du peintre s'affirme moins que son dilettantisme. Mlle Damart interprète curieusement une jonchée de poupées sur des meubles, et son *Enfant à l'ombrelle* est une jolie chose. M. Denis Valvérane a noté d'un bon style les terrassiers de Manosque en une bonne atmosphère ensoleillée. M. Buffet nous mène *Au pied des cratères* (*Auvergne*). C'est un artiste un peu âpre, mais qui construit bien et traduit vigoureusement des impressions sincères. De M. Floreau, paysagiste intéressant, le *Soir des arbres*, c'est-à-dire l'abatage des arbres, page mélancolique, de sentiment juste, et une agréable fin d'automne dans le décor du parc de Versailles. M. Tapissier nous peint le cuirassé *Patrie* en rade de Corfou avec une belle silhouette du vaisseau dans une atmosphère nuancée. M. Synave a le sens très aigu de la vie de Paris. Ses silhouettes féminines sont animées de la plus aimable vitalité et sa scène de la Chauve-Souris d'une curieuse luminosité. Les paysages d'automne de M. Marcel Bain sont traversés d'une mélancolie délicate-

ment lumineuse. Son *Thé dans le jardin* est animé de figures bien construites. Le *Choix d'étoffes* de M. Pierre Prunier est spirituellement peint et d'une très bonne note moderniste et individuelle. Le retour de pêche de M. Lucien Liovre nous est une belle évocation de gens et de lumière hollandaise. M. Vivrel, Mme Marie Réol, M. Lesage, M. Alberto Pinto intéressent. M. Mailhaud évoque de jolis effets décoratifs dans une très agréable lumière. Un jeune, M. Narbonne, peint avec éclat, avec un joli sens de la vie. La toile qu'il intitule *Portraits* mérite d'être regardée avec attention et son carton décoratif est savoureux ; c'est un peintre d'avenir comme M. André Strause qui modèle bien un village du midi et ses *Champs de roses à Vence* fêtent d'une belle joie de couleur une figure de jeune fille bien campée. M. Pierre Laurens triomphe avec un portrait simple, sincère et expressif, une des meilleures toiles du Salon. *L'hommage à Flore*, de M. P.-Albert Laurens, est froid, et l'ordonnance en est joliment établie. Citons encore MM. Caniccioni, Carrera, André des Fontaines, paysagiste sincère, Fougerat dont les notations sont délicates, Chigol (un beau jardin), Mlle Hetour (de jolis décors à lignes simples autour de figures de lignes nobles), M. Besson (un bon portrait de femme), Brugairolles, les natures mortes de M. Corlin, les toiles de du Gardier, d'un joli accent, une toile ensoleillée de M. Llano Florez, le quai parisien de M. Pagès, un ensemble de bonnes études de poilus d'un peintre mort jeune et dont on pouvait beaucoup espérer : Edmond Lesellier, un bon portrait de Mlle Suzanne Pallins, le paysage de M. Grosjean, d'une belle vastitude, un bon tableau d'atmosphère de guerre de M. Georges Leroux, un paysage vrai et tourmenté de M. William Graux, avec des arbres bien battus par la bourrasque, des Venises de M. Janner, un jardin lumineux avec une jolie figure de femme se berçant dans un hamac de M. Grandgérard, un très intéressant portrait de Mme Joé-Wolff, d'un sentiment très vrai et de très harmonieuse exécution, des notations de Paris de M. Franck-Boggs, des paysages de M. Désiré Lucas, les images de Bessarabie de M. Lantier, qui compose bien, d'un faire original, les danseurs basques de M. Zo, où l'on trouve quelque mouvement, et la Touraine de M. Maurice Mathurin, peinture décorative et allégorique assez fade ; ce peintre d'intimité a du talent, il a forcé sa note dans un tableau vague, où de délicats détails ne donnent point l'autorité que nous l'avons vu

affirmer dans des tableaux d'une allure plus intime et plus cohérente à ses aptitudes.

Il y a quelques orientalistes. M. Dabat, dont le *Bassoar*, conçu en enluminure violente, est loin de valoir les danseuses mauresques qu'il transcrivait avec un incontestable talent, et M. Dabadie, moins intéressant que de coutume. Mlle Cormier, avec un beau portrait de chanteuse marocaine, Mlle Jouclard, avec un intéressant tableau, les *Esclaves,* vigoureux et coloré, Mlle Desportes, M. Junès, Mlle Ackein. Mme Martin-Gourdault brillante et cursive, M. Bouchaud.

On peut noter encore Hirschfeld, bon mariniste et son *Clair de lune à Concarneau.* M. Befani qui fait clair et peut-être un peu trop séduisant, Mme Laurence Millet pour sa *Dame en vert,* Mlle Arbey, Mlle de Bourgade, M. Nils, MM. Capgras, Faugeron, qui cherche à imaginer, M. Moiselet, habile, M. de Joncières, dont les intérieurs sont élégamment notés, Mme Hélo pour une intéressante nature morte, un portrait de M. Bascoulès, des paysages de MM. Montagné : vision d'Avignon un peu hivernal, de M. Morchain, qui simplifie trop, de M. Tranchant, *les Roses* de Mme Prévost-Roqueplan, un portrait assez plaisant, *la robe à panier* de Mlle Binet, Mlle Alix, M. Bartholot, M. Louis Rollet, Mlle Hautrive, les paysages vendéens de M. Petitjean, de couleur locale insuffisante, moins honnêtement peints, le portrait de Mlle Slom, le *Remous du Marché de Ségovie* de Mlle Thil, qui représente un effort chez cet artiste, des fleurs de Mlle Trabucco, MM. Henri Bréard, Bushmann, M. Sarluis avec un portrait doué de relief, mais conventionnel.

Mais les maîtres, les vétérans, l'équipe immémoriale de ce Salon des Artistes Français ? M. Bonnat a trois portraits dont le général Dubail et le bâtonnier Henri Robert, qui sont toujours de l'excellent Bonnat. Les portraits de M. Patricot, le maréchal Foch et le musicien Gustave Charpentier sont des effigies bien tracées, d'un bon caractère. M. Cormon expose de petites fantaisie psychologiques, d'un caractère discret et sans agrément pictural. M. Bail (Joseph), à qui on avait reproché de se servir du même modèle pour peupler un tableau d'une demi-douzaine de figures, n'en place qu'un, le même, dans sa citronnade si bien casée dans sa carafe, un rond de citron bien minutieusement collé à la paroi et portée par une jeune fille que nous avons déjà vu

occupée à coudre aux années précédentes. Les meubles qui l'entourent brillent de vernis. Dans des ateliers d'un désordre ordonné, de petits vases doivent au pinceau de M. Lautte ces luisants et ces cirés que Meissonnier exécutait en virtuose sur les bottines d'Alexandre Dumas fils. M. Didier Pouget nous montre un marché de pierres de taille rangées en aussi bel ordre que ses bruyères de jadis, M. Bénard et M. Merson ont produit un tableau dénommé l'Extase divine; l'heure où les nonnes s'éloignent, les figures sulpiciennes d'une chapelle s'animent. Epigramme? Mysticisme? M. Devambez exécute des fantaisies dans les formules les plus variées d'après divers maîtres du passé. M. Jonas est officiel ou monotone. M. Flameng ajoute aux horreurs de la guerre; les portraits de M. Friant dépassent la banalité. Que dire de MM. Gervais, Gorguet, Gilbert, Jacquier, Humbert qui n'ait été dit? Il y a des velléités d'exécution chez M. Selmy, chez Mlle Rondenay. La virtuosité réelle de M. Sabatté s'exerce avec les mêmes vieilles pierres. M. Edgar Maxence en reste au XVIe siècle. M. Jean Maxence excursionne dans le moderne avec une grande vignette, *l'Amateur de cantaloups*, de couleur pâle et de dessin trop ou pas assez humoristique. M. Lecomte du Nouy fête le centenaire de Napoléon, joyeusement. Des dessins de M. Dagnan-Bouveret, ternes et précis, sont aussi ennuyeux que la production sèche et précise de M. Corabeuf.

Quelques Anglais exposent des toiles assez intéressantes: M. Ridgway Knight, Mlle Browning etc...

Aux dessins on trouve avec plaisir Louis Morin, Mlle Quost, Mme Hirschefeld-Leuze (des pastels), M. Axilette; on rencontre sans joie, M. Vignal, avec des aquarelles d'Italie. Une section d'Orientalistes amène au Salon quelques artistes qui n'ont point accoutumé d'y figurer et qui dans des salles basses mettent quelques notes de claire lumière et de bel exotisme. Mlle Andrée Karpelès avec des Hindous peints avec une gravité presque religieuse, Van Dongen avec une danseuse mi-voilée d'excellent caractère, de stature bien modelée, d'une lascivité puissante, M. Colucci avec des fêtes arabes, bruissantes de couleur, de soleil, d'un cri joyeux de marmailles, avec des frissons lumineux sur les vieux murs et les étendards dorés, M. Galand avec des aspects d'Annam, attachants. Notons les profils d'hindou de Lévy Dhurmer, les portraits très ethniques de M. Madrassi d'une intéressante pré-

cision et encore MM. Dinet, Antoni et Paguenaud. Une exposition d'art sportif ne contient rien de particulier; à peine pourrait-on distinguer quelques brèves notations de joueurs de pelote basque de J.-G. Domergue.

Une exposition d'art religieux aligne une *Vie de Jésus* de Roybet en une vingtaine de toiles où l'influence de Rubens dispute l'âme de l'artiste à celle de Delacroix. C'est de l'illustration mouvementée et supérieure à l'ordinaire production du peintre des Lansquenets et des Hollandais à large fraise.

§

A la sculpture, une bonne statue de Bouchard, la *Résignation :* du gothique rénové et douloureux à grands plis serrés. M. Hannaux donne de la mesure et de la grandeur au geste emblématoire de Metz brisant ses chaînes. Une stèle funéraire du même artiste s'orne du léger relief d'une figure douloureuse de belle émotion. M. Landowski formule un monument aux morts avec simplicité et vérisme. Deux soldats déposent à terre le corps d'un camarade tué. C'est très souple de facture avec la noblesse de lignes qu'il faut. Laporte-Blairsy, dans son *Rameau d'or*, donne au geste d'une Victoire attachant le rameau d'or à un casque de poilu une émotion familière. Le ton n'est pas héroïque ; au moins n'est-il pas déclamatoire ! Le cavalier démonté au pied de qui s'amoncellent les drapeaux dans ce groupe que Laporte-Blairsy appelle Gloire militaire est de bonne allure, sereine et fière.

Le groupe *Dans les Boues de la Somme*, de M. Gaston-Broquet, est fort intéressant. L'effort des brancardiers à progresser dans le terrain mou est fortement rendu, ainsi que le ramassis du corps qui pèse à leurs épaules. Le monument pour la tranchée des baïonnettes de M. Ventre, avec la porte de fer de Brandt est d'un beau style sévère. De nombreux monuments aux morts présentent les plus plates banalités. Quelques statues de généraux sont plus pittoresques, le Gallieni de Maillart (qui parallèlement expose de bons bustes) est une belle évocation.

Mme Gertrude Whitney traduit aussi de douloureux aspects de guerre. Elle a du goût, de l'imprévu : une émotion sincère et personnelle lui dicte des surgissements dramatiques. Elle compose avec franchise et vérité, sans recherches vaines. C'est d'un art captivant et d'un beau métier. Son *Aveuglé*, le groupe *Son Copain* témoignent d'un bel effort qui aboutit. Ce n'est point

anecdotique, c'est de l'image sensible à l'esprit et aux nerfs. L'*Aveugle* de M. Cordonnier a des qualités. La statue en granit de vieille paysanne qu'a taillée M. Francis Renaud fait partie d'un monument aux morts pour Tréguier. C'est d'une belle sensibilité, d'un faire large rare à ce Salon. Cela fait oublier tant de mauvais travaux scolaires qui, de-ci, de-là, dans ce hall nous annoncent que des villes admettent que leur grande place soit enlaidie par des travaux de marbriers sans imagination.

Parmi les quelques artistes que n'absorbe point la commande funéraire et municipale, citons M. Pina, dramatique, imaginatif, facile, M. Injalbert pour l'étonnante tranquillité du faune de bonne compagnie qu'il nous montre prêt à remplir sa coupe du jus des raisins qu'il porte à son côté dans un petit panier. M. Borga pour un bas-relief *Vendanges*, où il y a une personnalité de décorateur. M. Bacqué, pour une *Annonciation*, mais assez heureuse de transcription sculpturale d'un sujet ordinairement laissé à la peinture. Les allures de l'ange et de Marie, face à face, sont distinguées d'expression; c'est un joli effort. M. Silvestre, qui se plaît aux jeux des nymphes et des petits faunes, formule son sujet favori avec une grâce souple. Il y a dans le groupe de M. Pierre Traverse, les *Présents de la terre*, une belle sincérité; ses personnages sont plastiques et vrais. Citons encore M. Saulo pour un projet de fontaine aux figurines gracieuses, M. Roulière, M. Molineau, Mme Colinet, M. Delperier, M. Daillon.

Les bustes sont nombreux, les uns cocasses comme le Mounet-Sully de M. Pallez aux cheveux défrisés au petit fer, les autres plats, quelques-uns expressifs de MM. Rotsaert, Delandre, Bottiau, A. Bloch, Mlle de Bury, etc...

Aux médailles Mlle Granger, M. Patriarche, M. Fernand Dubois. La petite sculpture s'épand en un menu hérissement sans grâce. Aux arts décoratifs, les céramistes Argy-Rousseau, Nils de Bark, Rumébe, Lachenal; des meubles de Bardyère, des fers forgés de Brandi, des verreries de Décorchemont, Mme Chauchet-Guilleré, les vitraux de Jacques Gruber, les papiers peints de Delpart; l'ensemble n'est pas mauvais.

GUSTAVE KAHN.

ARCHITECTURE

L'Art monumental au Salon. — Au Salon d'architec-

ture des *Artistes français*, on a eu l'idée, cette fois, de répartir parmi les envois divers des exposants — grands projets d'immeubles, relevés et restitutions d'édifices historiques, inventions plus ou moins extraordinaires de ceux qui rêvent de renouveler un art dont l'intérêt n'a jamais été, en somme, que de poursuivre sa propre tradition — la série des aquarelles et croquis de voyage qui en font en grande partie l'attrait. Le procédé a son avantage, sans doute, mais il éparpille et très souvent met en mauvaise lumière des envois qu'on trouvait auparavant groupés et sous un éclairage en somme beaucoup plus favorable. On me dit, d'ailleurs, que MM. les architectes considèrent un peu les aquarellistes comme des amateurs, des intrus et qu'il serait question de les renvoyer, l'an prochain, dans la section des cartons, aquarelles, etc. — ce qui ne serait pas un désavantage, en somme, car les envois de cette catégorie se trouvent exposés à l'étage, dans la galerie dominant le hall de sculpture et parfaitement visibles, si le public, qui leur préfère le Grand Art de quelques barbouilleurs, les dédaigne généralement.

Je ne passerai pas en revue, d'ailleurs, la série plutôt abondante des projets relatifs aux constructions et reconstructions nécessitées par les ravages de la guerre ou la pléthore de population dont souffrent actuellement les grandes villes. Elle s'ouvre avec les « cités-jardins, maisons des champs et villages de M. Paul Rutté, pour « l'office d'habitations à bon marché du département de la Seine » ; les projets abondants de M. Chauliat, — études pour les régions libérées ; d'autres « cités-jardins » dont on nous promet merveilles, — toutefois qu'il n'y ait là qu'un palliatif et non le véritable remède au surpeuplement absurde de la capitale. — Je mentionnerai également, parmi les inventions destinées à glorifier l'héroïsme de nos « poilus », — plutôt abondantes au Salon, cette année, — un *Autel à la Patrie*, de dimensions excessives, que présente M. Paul Labbé ; un autre *Monument aux Morts* de M. C. Boucher, etc. On peut enfin indiquer les architectures cambodgiennes et hindoues de M. Jeanuin pour une exposition universelle et surtout les arrangements et projets concernant Philadelphie qu'apporte M. Jacques Gréber.

§

La série des relevées, études d'ensemble, projets de restauration concernant les monuments historiques est assez abondante

cette année et l'on y peut remarquer d'intéressants envois. C'est la série de planches concernant les églises de *Vieux Thann*, de *Soultz*, etc...qu'apporte M. Paul Gélis ; le relevé de l'*église de Gigny-sur-Suran* (*Jura*), par M. G. Balleyguier ; *l'église de Saint-Georges* (*Gironde*), édifice du XIIe siècle, dont la porte offre une disposition curieuse, que montre M. Jean Royer. Ailleurs on trouvera un intéressant travail de M. L. Demenais sur la grande *abbaye de Fontgombault*, bien délabrée, dont il étudie l'église — chœur — et la tour sans flèche ; *l'abbaye de Mortemer* avec l'église et le bâtiment du dortoir contigu, qu'étudie M. Niq-Doutrelingue en même temps que le *portail de la chapelle du manoir d'Enguerrand de Marigny à Touffreville* (*Eure*). — On peut ajouter l'envoi surtout important de M. J. Montariol à propos de la *cathédrale d'Auch* (*Gers*), édifice rebâti à la Renaissance, mais où subsistent de précieux détails de la période ogivale ainsi qu'une très belle série de stalles dues à l'archevêque de Clermont-Lodève, François II (1507) ; un travail consciencieux de M. Louis Barbier sur l'*église de Gousainville* (*Seine-et-Oise*) ; une étude de M. L. Prieur sur le *château de Septmonts* (*Aisne*), ancienne résidence des évêques de Soissons, où se trouvent notés de précieux détails d'architecture, — cheminées, culs-de-lampe — provenant d'une des salles de la tour subsistante. Dans cette série, il convient de ranger encore les relevés de M. Chauvet, concernant un édifice que massacra la guerre, et qui ne conservait plus que le souvenir de sa grandeur passée avec des bribes de l'état antérieur : la *cathédrale de Verdun*. M. Chauvet y a relevé des peintures décoratives de la crypte et une arcature de l'époque romane rehaussée de couleurs, et dont le pied se trouve en contre-bas du sol actuel (1). M. Jacques Lambert a consacré encore de très belles planches à étudier en détail *la ville et le château de Najac* (*vieux Rouergue*), — remontant à Alphonse de Poitiers, et M. Clauzier expose de très belles planches sur la *crypte* mérovingienne de *Jouarre* et la délicieuse façade de l'*église d'Avallon*.

A cette intéressante série il convient d'ajouter, comme d'habitude, les aquarelles, dessins, — répartis, nous l'avons indiqué, au hasard des salles. Ce sont de jolis coins du *vieux Paris*,

(1) Du même auteur on peut signaler la restauration d'un plafond décoré du XVIIIe siècle dans la salle de bains de l'ancien hôtel de Beaumarchais, 26, rue de Condé, qu'occupe le *Mercure de France*.

aquarelles de M. Ch. Forget sur l'*Abside de Saint-Gervais*, la *rue de la Montagne-Sainte-Geneviève*, etc. ; les croquis du *Vieux Paris*, de M. Camille Grapin ; l'*Abside de Saint-Germain-des-Prés*, intérieur, par M. Camille Bernard. Ailleurs on trouvera les jolies aquarelles de M. Gaucher sur le *Château de Fontainebleau, le pont et l'église de Montereau-faut-Yonne*, les *Halles d'Egreville*, des dessins sur *Chartres*, *Chantilly*, *Tréguier*, par M. Jean Hourlier ; des coins d'*Arras* saccagé et de *Strasbourg* reconquis, par M. Louis Hista ; la dévastation de *Lille*, diverses aquarelles prises après le bombardement par M. Ghesquier. — On peut citer encore les vieilles maisons de *Tours*, de Mme Couturier-Gourdin ; de jolies aquarelles d'Alsace de M. Ed. François ; les aquarelles d'Auvergne de M. Louis Dupuis ; l'*église de Guérande*, par M. Emile Bois ; les monuments funéraires bretons de M. Chaussepied ; les planches de M. Hanaut sur *une maison du* XVIe *siècle à Vesoul*, construite sous le règne de Philippe IV d'Espagne, et de M. Jean Georges une grande aquarelle donnant l'*Intérieur de l'église de Saint-Genest, à Nevers*. — D'autres seraient à signaler sans doute, n'était leur placement défectueux, mais dans les études d'architecture il convient au moins de mentionner les aquarelles et croquis, *Etudes de voyage en Italie* de M. Georges Féray, — dessins rehaussés, détails divers — dont il a fait un envoi important.

§

Il reste les aquarelles, dessins, cartons exposés à l'étage, en dehors de la section d'architecture, et où l'on trouve nombre de planches intéressantes : les *Ruines de Saint-Quentin*, quartier de la collégiale par M. Emile Chaumont ; trois aquarelles de M. Jacques Debut sur les *Ruines de Gerberviller*, — en mémoire de la guerre récente. De M. Pierre Martin ce sont encore deux aquarelles sur les *rues du vieux Semur ;* de M. H. Charousset, d'autres aquarelles, l'une montrant l'*Eglise Saint-André-le-Bas, à Vienne* ; de Mlle Lacroix l'*Eglise Saint-Julien du Sault ;* des aquarelles enfin de M. R. Marchand sur une *Vieille rue de Beaulieu*, et l'abside, avec une rue passant sous l'*église de la Trinité à Falaise*. On peut ajouter à cette série deux aquarelles sur *Vérone*, de Mme Marie Roger, et un dessin-aquarelle de M. Ch. Balke-Gry sur le monastère fortifié *Pantocrator*,

au Mont-Athos. — Parmi les crayons on peut encore mentionner les envois de M. W. Didier-Pouget sur la curieuse ville d'*Uzerche* (*Corrèze*), de même que des dessins à la plume et lavis de M. Ch. Forget, que nous retrouvons avec plaisir, avec une vue de *Beaumont-sur-Oise* et la *rue Baudraierie* de Vitré; enfin, parmi les eaux-fortes, on peut signaler de très belles planches de M. Alb. Besnard sur l'*église Notre-Dame d'Alençon*, portail et intérieur ; de M. Gaston Prost sur le *cloître de Luxeuil ;* la *rue d'Ouville à Lisieux*, eaux-fortes en couleurs de M. Georges Malloué ; une série d'eaux-fortes encore sur *Rouen*, par M. Marcel Fleury, et de M. Pierre Dubois, l'ancien *Hôtel de Mayenne* (*Maison des Francs-Bourgeois*) qui reste debout dans la rue Saint-Antoine.

§

A l'exposition de la *Société des Beaux-Arts* on ne rencontre que quelques dessins et planches intéressant l'art monumental. C'est la cour du *château* et les *jardins de Versailles* de M. Henri Fivas ; de jolis *coins de Bretagne* et spécialement de *Rennes*, par M. Fern. Hamelet ; un projet de ferme dans l'Aisne, de M. Ch. Bouvy. — Dans la section des dessins, aquarelles, etc., c'est également une jolie planche en couleurs de M. G. Jouas sur la cour de l'*Hôtel de Sens*, au pavage défoncé, parsemé de flaques — et dont on peut déplorer le piteux état de délabrement.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Joachim Gasquet. — Peut-on dire, sans injustice intime, qu'en Joachim Gasquet l'homme dépassait l'œuvre ? Car, s'il est mort, lui si vivant, ne nous laisse-t-il pas, parmi d'autres inédits, ces *Parques*, monument de pensée et de cadences et, pour inégale que soit son œuvre, ne suffit-il pas pour être grand de laisser quelques poèmes durables ?

Son œuvre cependant n'avait pas encore atteint à ces limites extrêmes où l'homme cesse, où le génie prend son vol. Au contraire, dans le quotidien, l'homme, à tout moment, par sa puissance de vie, par son rayonnement spirituel nous étonnait. Gasquet surabondait. Fontaine jaillissante, il était, sans effort, en perpétuelle exultation et ses recueillements mêmes impressionnaient par leur profondeur.

Il s'écriait : « Je suis un Dieu ! » et paraissait l'être, en effet, semblable à ces puissantes humanités dont Michel-Ange ou Rubens humilient à jamais le commun des hommes. Il pouvait rester des nuits et des jours sans sommeil, manger, boire, parler, éveiller des images, animer d'autres hommes, des spectacles incessamment, sans se lasser. Surtout, il était doué du don merveilleux de croire, au moins durant un temps, à tout et à tous. Ainsi il suscitait le meilleur de nous-même puis l'aidait à surgir, quitte à abandonner soudain, dans une pirouette vengeresse, celui en qui vainement il avait cru. Mélange de foi avec de brusques et furieux dépits dont l'obscur mécanisme tenait ses amis en haleine et qui lui fomenta quelques ennemis.

Gasquet, cerveau lyrique, portait sur de fortes épaules une tête d'apothéose. Le front haut, qui se transfusait en chevelure léonine, s'élevait sur des traits fermes et classiques. La barbe épanouie avait beau blanchir : elle restait jeune comme la double pointe fleurie d'un adolescent et de cette même adolescence les yeux étaient pleins. Ils brillaient d'une âme tantôt exaltée et candide, tantôt pénétrante et ironique ; ils se nuançaient de toutes les couleurs d'autrui ou des choses ; ils aimaient, jouissaient et moissonnaient pour l'avide cerveau.

Buste olympien, en somme, qui n'était gâté que par le nécessaire lorgnon. Cependant ce binocle disparaissait lorsque Gasquet, pris de joie comme d'autres de vin, s'emportait dans quelque querelle d'esthétique, prêchait son enthousiasme ou se prenait à rire d'un rire inextinguible qui secouait la plus morne ambiance, réjouissait le plus austère esprit et l'entraînait subjugué, éperdu de la même ivresse. Car Gasquet, eût-il été le dieu du rire, n'eût pas ri plus puissamment. Son rire jaillissait, se pâmait, fusait, gonflait, s'éployait ou rebondissait en cataractes. C'était un torrent et nul ne résistait à un tel ruissellement d'allégresse. Près de lui il fallait être heureux.

Gasquet enfin, comme toute forte nature, avait un air à soi, air rustique et noble comme sa poésie, air rayonnant d'un optimisme vainqueur. Aussi sa seule présence transfigurait-elle une promenade, une causerie, un paysage, un dîner. Partout il restait poète et ne voyait que poèmes. Il ignorait le réalisme ou plutôt l'absorbait, car il plaçait toute chose dans son rapport avec le lyrisme universel et, niant l'ombre, dans la pire obscurité ce

méditerranéen découvrait un reflet de lumière. Comme l'a dit Edmond Jaloux, comme l'a redit Jacques-Emile Blanche, il était l'animateur. Il transfigurait.

Joachim Gasquet était né le 31 mars 1873 à Aix-en-Provence, dans la rue de la Cépède, où son père Henri Gasquet était boulanger. Il avait gardé la fierté de cette profession révérée dans les traditions d'Aix, — et dans sa bastide bucolique de Fontlaure, à Eguilles, où l'été il réunissait ses amis pour d'interminables et platoniciennes controverses, il avait — orgueilleusement — fait sceller la plaque d'entrée du four paternel.

Gasquet fit ses études au collège catholique, puis à la faculté des lettres d'Aix, études très complètes, très mûries. Il fut le condisciple de Charles Maurras, d'Edouard Aude, de Joseph d'Arbaud et là se nouèrent ses premières, ses longues amitiés : Cézanne, Louis Bertrand, Magallon, Georges Dumesnil, etc...

Dans les premières années qui suivirent ses vingt ans, il fonda des revues éphémères ou y collabora, poète ou critique : *la Syrinx, les Mois dorés, le Pays de France*. Vers le même temps il publiait un recueil de poèmes d'essai, *l'Enfant*, puis épousait la reine du Félibrige, Mlle Marie Girard, dont il célébra la somptueuse beauté dans ses vers sous le vocable marmoréen de Delphique.

En 1901 paraissait son premier recueil, soumis encore au prestige verbal de Victor Hugo, *l'Arbre et les Vents*. Son abondance lyrique y paraissait déjà, mais point encore son humaine sagesse.

Puis, dès 1903, dans un grand élan vers le classicisme dont Louis Bertrand, en une forte préface, annonce la renaissance, il donne avec *les Chants séculaires* le sens de son génie particulier, il montre cet équilibre majestueux qui se fonde entre la fièvre des Sibylles et la lucide harmonie de l'ode pindarique. L'ébullition de son être l'entraîne, mais la raison intervient qui tempère et domine.

Art méditerranéen par excellence, qui unit au plus fougueux tempérament la constante possession de soi et impose au-dessus du délire humain la divine intelligence. Art imprégné de nature et de science. Poésie profonde aux ondes larges, aux vers abondants et pleins, aux harmoniques étendues, sensuelle, tendre et philosophique à la fois, qui ne néglige rien du clavier et qui tend, quoique parfois vaincue par son ambition, à composer la syn-

thèse du chant. Poésie qui, plus tard, dans *les Hymnes*, devait chercher la polyphonie simultanée. Poésie qui s'efforce d'incorporer à la fougue romantique la sagesse classique. Poésie enfin qui ne cherche pas son inspiration dans le passé, mais la prend, comme Mistral, dans le quotidien qu'elle raccorde avec la solennité des souvenirs, qu'elle exalte par une vision panthéistique du Beau partout présent :

> Accueille l'être épars des plantes et des bêtes...
> . . . .
> Eveille-toi. Les dieux sont là, dans ta maison...

Le même esprit anime ce *Dionysos*, adaptation très libre des *Bacchantes* d'Euripide qui fut représenté le 3 août 1904 au Théâtre antique d'Orange, puis repris à l'Œuvre l'année suivante. *Les Printemps*, recueil paru en 1909, où le poète amoureux de vie et de victoire sur l'inéluctable se réfugie dans l'éternelle jeunesse du monde. Le volume se termine par la « Messe de Sèves », étrange poème du sensualisme catholique, sorte de symphonie où des méditations mystiques s'imprègnent d'une tendresse douloureuse. En 1911, Gasquet publie le *Paradis retrouvé*. Il est troublé : la transformation sociale, la suractivité intellectuelle, le lyrisme des usines et les rêves d'universelle fraternité l'ont touché. Il cherche la beauté des uns et l'ampleur des autres. Il les chante en strophes larges, aux rythmes variés, très souples, aux reprises majestueuses. Malgré son esprit méditerranéen, malgré son sens de la limite, il voudrait croire à l'absolu... aux chimères...

La même âme évangélique, les mêmes préoccupation sociales, il les exprime dans une pièce qui ne fut jamais jouée, *l'Ami du Peuple*, dans un roman, *Tu ne tueras point*... Entre temps il avait fondé avec le dessinateur Iribe un hebdomadaire illustré, *le Témoin*, qui innova dans l'esprit décoratif moderne, et publia, notamment contre Rostand, de violents pamphlets.

Quand survint la guerre, quand le monde fut tragiquement secoué, Gasquet se trouva à son échelle. Il avait alors près de 42 ans et demanda néanmoins à partir dans l'infanterie active, au 341e exactement, où de simple soldat il devint lieutenant et vers la fin porte-drapeau de son régiment. Aucune fonction ne pouvait mieux lui convenir. Nous eûmes l'heur de le voir arri-

ver dans un cantonnement, à Auzeville (Meuse), portant devant son régiment, la tête levée dans une extase, le pas rythmé, portant comme une lyre, comme un ostensoir, ce drapeau qu'il environnait d'effluves sacrées. Quelqu'un le contempla, entrant de même dans Reims, cette fois sans casque, les cheveux au vent, hymne vivant...

Il avait fait la guerre avec passion, avec réflexion, subissant les souffrances, mais plus sensible encore aux hautes vertus qu'elle exigeait de l'homme et surtout enivré par la victoire de cette France qu'il adorait. Aussi, loin de briguer le facile succès des peintures ou des exécrations trop vraies, hélas ! il eut le courage d'en chercher les beautés et de les fixer dans une étude en prose, les *Bienfaits de la guerre*. Enfin il voulut la chanter avec plénitude, horrible et belle, douloureuse et exaltée, et ce furent les *Hymnes* où il orchestra, je l'ai dit, les contrastes et les harmonies simultanées, où il osa des vers aux cadences étirées en strophes qui vivent d'une singulière grandeur. Œuvre puissante, dont l'équilibre ne s'impose pas, mais qui reste le plus haut effort pour dresser une ode, selon l'esprit pindarique, qui atteigne à la hauteur et à la complexité d'évènements gigantesques.

Dans la victoire il avait perçu l'origine d'un esprit nouveau, d'une âme dégagée des hésitations et des pessimismes. De cette âme, songeait-il, un nouvel art français doit naître et il exprima cet espoir, en 1919 et en 1920, dans des conférences qu'il réunissait sous le titre *l'Art vainqueur*, tandis que, malade, déjà saisi d'angoisse en dépit de sa superbe, il publiait un nouveau recueil de vers anciens et récents où tremble un plus tendre et plus inquiet amour de la vie, *le Bûcher secret* :

> Les maisons d'Amalfi qu'endort la nuit heureuse
> Ont oublié, le soir, l'étranger du matin...

Puis, à la veille de mourir, attaqué par une maladie sourde qui rongeait le foie de ce poète de feu, alors qu'on le soignait à tort pour des maux d'estomac, Joachim Gasquet revint avec enthousiasme à ce qui avait été la passion de toute sa vie, au culte de la peinture. Il écrivit ce *Cézanne* qui vient de paraître, ce *Courbet* que l'on dit presque achevé, et tout en suivant avec amour les recherches d'un Fauconnet, d'un Favory, d'un Girieud, d'un Lombard, avec ses amis Louis Vauxcelles et le compositeur

Rohozinski, il dirigeait une revue, l'*Amour de l'Art*. Notons encore qu'il laisse une tragédie, *Omphale*, et un roman, *Il y a une volupté dans la douleur*.

Après d'affreuses crises, que l'on dut calmer par la morphine, il fut transporté de son petit appartement au rez-de-chaussée du 68 de la rue Singer, dans une clinique de la rue Vercingétorix, où avec une adresse, hélas vaine ! le chirurgien de Martel l'opérait le 3 mai. On lui enleva la vésicule biliaire, mais le foie atteint cessait de fonctionner et, le 6, il expirait.

Le vendredi 13, sinistre jour, à Saint-Pierre-de-Montrouge une élite d'écrivains et d'artistes l'accompagnait jusqu'aux caveaux de cette église, d'où le corps sera, plus tard, transféré en terre natale, à Aix-en-Provence.

Quand il quitta la rue Singer, il se savait en danger, mais, ne voulant affliger ni celle qui était près de lui, ni ses amis, il cacha stoïquement son appréhension. Il parut avoir sa dernière joie à la pensée d'être bientôt délivré du mal. Maintenant il vogue parmi les ombres immortelles comme, malgré la mort, nous n'imaginerons plus sa face qu'auréolée d'enthousiasme, répétons ici les mots dont Mme de Noailles a glorifié son visage, ce visage « tout en soleil, semblable à une lyre d'or ».

GABRIEL BOISSY.

§

A propos du symbolisme. — M. Georges Le Cardonnel nous adresse la lettre suivante :

Mon cher Directeur et ami,

Dans une étude très intéressante parue dans *le Mercure de France* du 15 avril 1921, intitulée la *Poésie britannique et Charles Baudelaire*, M. John Charpentier paraît me prêter le plus aimablement du monde une conception de la poésie qui ne fut jamais la mienne. Comment pourrais-je penser, en effet, que la poésie ne saurait se proposer « d'autres fins que des fins morales ou sociales », tandis que je n'ai cessé de défendre l'opinion contraire, à propos du roman ? C'est, tout au plus, si j'ai pu quelquefois risquer des réserves sur la portée morale, ou sociale, ou nationale d'une œuvre romanesque, même quand elle ne prétendait qu'à se proposer une fin d'art. Une œuvre littéraire étant faite pour les hommes, il est en effet dans le rôle d'une critique qui aspire à être complète de se demander quelle influence elle sera susceptible d'exercer sur eux, surtout à de certains moments. Ce que j'ai dû dire ou laisser entendre souvent, c'est que toute grande œuvre française

révèle le souci d'une hiérarchie de l'intelligence, du sentiment et de la sensibilité : hiérarchie qui ne saurait se faire sentir par l'appauvrissement du sentiment, ni par celui de la sensibilité, mais par la domination naturelle de l'intelligence. Celle-ci pourra alors donner à l'œuvre un éclat vivant, comparable à celui qu'elle met sur un visage humain.

Mais revenons plus spécialement à l'article auquel M. John Charpentier a fait allusion, et dans lequel j'aurais traité les symbolistes de *barbares* et d'*unijambistes*, pour leur prétention de « créer des œuvres qui réagiraient contre le naturalisme, le Parnasse, une certaine poésie philosophique... des œuvres où l'on ne trouverait jamais l'expression didactique d'une idée et d'un sentiment anecdotique ».

Mais non, ce n'est point parce que des poètes eurent l'intention de réaliser une pareille poésie, qui aurait pu être une très grande poésie, que j'ai pu dire que la littérature eut, au moment du symbolisme, ses unijambistes. Le désir symboliste était excellent ; ce qui l'a été moins, ce fut, trop souvent, la réalisation. Voici d'ailleurs exactement le passage de l'article en question. Il avait pour titre *Contre les Barbares ;* il a paru dans le numéro de *Paris-Journal* du 24 mai 1911.

Après avoir constaté que la jeunesse de 1911 était très éloignée de penser et de sentir comme celle de 1890, et que ce qu'elle reprochait le plus au symbolisme, c'était d'avoir été d'importation étrangère, en même temps que d'avoir continué le pire romantisme, je disais :

En réalité, personne ne sait plus très bien ce que fut le symbolisme. Ce fut peut-être une théorie, c'est-à-dire un désir. L'école : une fiction créée par ceux-mêmes qui voulaient parler d'elle pour lui attribuer les qualités et les défauts qu'il leur plaisait. Quel fut le désir symboliste ? Créer des œuvres qui réagiraient contre le naturalisme, le Parnasse, une certaine poésie philosophique ; des œuvres où jamais un fait, une idée, un sentiment n'aurait en soi d'existence poétique, où la couleur locale serait volontairement négligée, où l'on ne trouverait jamais l'expression didactique d'une idée ou d'un sentiment anecdotique.

En réalité l'agitation symboliste aboutit, par le fait d'influences étrangères, à une certaine manière de mal écrire avec une préoccupation apparente d'art. L'exagération d'un certain individualisme fit que chacun pensa pouvoir écrire comme il lui plaisait pour exprimer ses petites réactions nerveuses. On confondit le baroque avec le génie. On prit des sensations pour des idées. Comme plus aucun « métier » ne sembla nécessaire, jamais il n'y eut autant d'écrivains qui n'eurent de génie qu'entre eux. A côté d'écrivains sans « métier » qui avaient peut-être des idées et une sensibilité, il y eut des écrivains sans idées qui donnaient l'illusion du talent par un « métier » mal acquis, au hasard. On peut apprendre à marcher avec une jambe, et cela doit exiger des qualités personnelles ; la littérature eut ses unijambistes. Il en existe encore ; il en apparaît à chaque instant de nouveaux ; il en disparaît aussi ; il y en aura toujours. On est d'ordinaire unijambiste parce qu'on ne peut pas faire autrement. J'ai

cependant connu un ami en province qui, dès qu'il se posait sur une jambe, devenait étonnant ; quand il consentait à se servir des deux, il marchait avec grande banalité. Il obtenait avec ses exercices des succès dans les familles ; cela l'a conduit à faire un mariage riche. C'était, au naturel, un garçon sans charme, sans conversation, qui avait imaginé ces fantaisies pour se rendre intéressant. Je l'ai rencontré depuis : il a engraissé et il méprise les ébats de sa jeunesse. Il est devenu un homme complètement quelconque. Les lettres et tous les arts compteront toujours des hommes qui feront penser à cet ami. C'est même pourquoi il y a un « symbolisme » qui ne mourra jamais, d'où s'écartent peu à peu tous ceux qui ont du talent, un « symbolisme » qui ne mourra jamais, tandis que le vrai n'est peut-être pas encore né. Les lettres actuelles ont, à n'en pas douter, leurs unijambistes. L'unijambisme, quel beau nom pour une école !

Ce symbolisme dont je voulais parler, ce n'était pas, bien sûr, celui qui s'avançait aux environs de 1886, et dont Jean Moréas exprima les intentions dans un manifeste retentissant ; il s'agissait bien plutôt de celui qu'il répudia quand il écrivit, trois ans plus tard : « Répudions surtout l'inintelligible, ce charlatan » et contre lequel il devait réagir plus violemment encore quand, en 1891, il fonda l'école romane. Mais il est certain que l'inintelligible ne saurait être répudié, pour qu'ensuite la pauvreté du style fût confondue avec la sobriété, ou bien le « lâché » avec la spontanéité. Veuillez croire que je ne saurais jamais goûter les musiques trop secrètes, à mon gré, de la platitude. Qu'il s'agisse de poésie ou de prose, si je n'aime point les « unijambistes » de la littérature, ce n'est point pour leur préférer ceux qui affectent de se mettre à quatre pattes à tout propos, afin sans doute de se mieux montrer au naturel, non plus que ceux qui n'ambitionnent de se tenir sur leurs deux jambes que pour marcher avec affectation. Il est bien possible qu'il soit nécessaire quelque jour de réagir contre le prosaïsme, la fausse distinction, le mépris de l'art, même s'il lui arrivait de se parer des plus nobles intentions. Mais nous n'en sommes pas encore là !

M. John Charpentier écrit plus loin dans son étude : « Incarner le rêve, ou, si l'on préfère, rêver la vie, rien d'aussi individuel, rien qui implique davantage la nécessité de prendre son moi pour « le principal personnage du monde » (Taine), rien de plus anglais et de moins allemand, n'en déplaise à MM. Le Cardonnel, Haraucourt et Benda. »

Il ne saurait, bien au contraire, me déplaire de penser que l'idéalisme allemand n'eût pu exister sans Berkeley, qui était Irlandais. J'irai même plus loin que M. John Charpentier dans cette voie, en ajoutant que la philosophie de Berkeley n'eût sans doute pas été ce qu'elle fut, s'il n'y avait eu d'abord celle de notre Descartes. Mais ce n'était pas l'influence de Berkeley qui se faisait sentir sur les milieux littéraires de la fin du XIXe siècle, à moins que ce ne fût par le truchement des philosophes allemands. Si un philosophe anglais avait dû alors influencer les

milieux symbolistes, c'eût été bien plutôt Herbert Spencer. Cependant le vent qui soufflait sur eux venait d'ailleurs. Ni MM. Edmond Haraucourt, ni M. Julien Benda, ni moi-même, n'avons été les premiers à parler des influences allemandes sur le symbolisme. M. Jean Thorel l'avait fait dès septembre 1891, en invoquant l'autorité de *la Revue Wagnérienne* et de *la Revue Indépendante,* dans un article des *Entretiens politiques et littéraires,* intitulé *les Romantiques allemands et le symbolisme français*. Plus récemment, M. Tancrède de Visan a publié, dans le *Mercure de France* du 16 décembre 1910 une étude importante dans laquelle il a soutenu, avec plus de force encore, une thèse analogue à celle de M. Thorel. A ma connaissance, ces pages de deux admirateurs du symbolisme ne soulevèrent aucune protestation dans les milieux symbolistes quand elles parurent.

Ce serait cependant une erreur de croire que les symbolistes ont imité les poètes allemands, tandis que ce sont bien plutôt les poètes allemands actuels qui paraissent imiter les symbolistes. Il serait même déplorable de laisser une pareille légende s'accréditer. Je crois que l'influence allemande fut surtout philosophique, et voici comment il semble bien qu'elle se soit exercée. Remy de Gourmont a très justement remarqué que le symbolisme fut (il serait plus juste de dire : devint) une théorie de la liberté et un succédané de l'idéalisme entendu comme le libre et personnel développement de l'individu dans la série esthétique, de même que l'idéalisme signifie libre et personnel développement de l'individu intellectuel dans la série intellectuelle. C'est de cette théorie de la liberté que sont venues les erreurs des diverses formes de symbolisme qui se sont succédé et je pense qu'on pourrait la trouver encore à l'origine de certaines excentricités toutes récentes qui, si elles n'en sont pas la plus terrible critique consciente, ne sauraient guère relever que du domaine pathologique où aboutissent fatalement les erreurs prolongées de l'intelligence. Or, je crois qu'il faut chercher l'origine de cette théorie de la liberté dans une véritable intoxication de toute une génération par la philosophie allemande, à travers Kant, Hegel, Fichte, Novalis, qui était parti lui-même de Fichte, pour en arriver à diviniser le moi esthétique. On ne peut nier que la pensée allemande ait exercé une sorte de fascination sur les milieux intellectuels, jusqu'en 1900, époque à laquelle une nouvelle génération, parvenue à l'âge d'homme, commença de se faire entendre et d'agir, sans oublier cependant que Maurice Barrès, qui appartient à la génération, du symbolisme, fut le premier à donner le signal de cette réaction. Je ne voudrais pas ranimer inutilement de mauvais souvenirs, mais certaines réponses d'une enquête, menée en 1896 sur l'opportunité des relations intellectuelles et sociales plus étroites entre la France et l'Allemagne, témoignent suffisamment de l'influence que la pensée allemande exerçait sur cette géné-

ration. Une autre enquête, menée en 1903 par M. Jacques Morland, montre, par contre, la réaction profonde qui s'était déjà produite dans l'intervalle. Si l'on voulait trouver les causes de cette véritable aberration, il faudrait aller les chercher sur un autre plan que le plan littéraire. M. Charles Maurras a écrit à ce sujet, dans *Quand les Français ne s'aimaient pas* des pages qui ne seront jamais assez méditées.

Ce n'est pas à dire que les poètes anglais n'aient pas exercé d'influence sur les symbolistes. Comment pourrait-on le soutenir alors, que le premier symbolisme paraissait vouloir s'inspirer de ce qu'il y a de meilleur dans la poésie de Baudelaire qui avait, lui-même, reçu le choc de la poésie anglaise? L'influence anglaise sur le symbolisme fut même directement poétique. Ce qu'on peut avancer, c'est qu'elle n'eût pas suffi à causer les erreurs symbolistes si l'exagération de ses tendances idéalistes ne s'était pas trouvée encouragée par des influences philosophiques allemandes qui, s'exerçant dans le même moment, conduisirent précisément les symbolistes à adopter cette théorie de la liberté qui permit à un grand nombre d'entre eux de se croire doués d'un génie tout personnel, tandis qu'ils auraient dû se contenter de développer leur talent dans le sens de leur nation.

Comment pourrais-je nier l'influence, même heureuse, de la poésie anglaise sur le symbolisme, tandis que je suis bien placé pour connaître un poète qui, tout en la subissant, ne cessa pas, du moins, de conserver des façons de penser et de sentir françaises? Tel poème de mon frère, comme *Le Chanteur, le Cri du Celte, Le Bois Magique, Deuil en Novembre*, pour ne citer que ceux-là, sans parler de *l'Ode à Tennyson* (1), suffisent à montrer comment la poésie anglaise a pu réussir à réveiller chez un poète français tout un fond celtique qu'il sut humaniser. (Ce mot doit être pris, n'est-ce pas, dans son vrai sens et non pas dans celui de l'école de M. Fernand Gregh.) Or il se trouve précisément que ce poète influencé, surtout dans la première partie de son œuvre, par la poésie anglaise, mais chez qui vous ne surprendrez pas la moindre influence germanique, qui fut préservé de l'intoxication philosophique allemande par une culture philosophique méditerranéenne, qui devait le faire aboutir au Thomisme, est aussi celui que sa génération a le plus boudé; la tentative d'étouffement dont il aura été la victime ne pourra être comparée plus tard qu'à celle que les symbolistes ont reprochée aux Parnassiens, à l'égard de Verlaine et de Mallarmé. Je crois qu'elle ne leur portera pas davantage bonheur, car ce sont toujours les générations plus jeunes qui donnent ou refusent la gloire aux aînés. Cependant, personne ne fut plus mêlé que lui à la naissance du symbolisme. Dès 1883, il avait déjà pris position ; il était, dès cette époque, parmi les familiers

(1) *Les Poèmes*, par Louis le Cardonnel (Mercure de France, édit.)

de Mallarmé ; ce fut même lui qui, un soir, conduisit Moréas chez le Maître. Il se garda, il est vrai, toujours de s'engager dans l'impasse mallarméenne : « Ma poésie est une impasse », disait Mallarmé. Ce fut à lui que Charles de Sivry remit le manuscrit des *Illuminations*, en 1886. Il fut parmi les tout premiers collaborateurs des revues du symbolisme. Les poèmes qu'il y donna, dès ses débuts, permettent de constater que s'il n'eut pas, comme d'autres, à reprendre un jour les voies du génie français, c'est qu'il ne les avait jamais abandonnées. Voilà même de quoi pourraient se souvenir davantage, à l'occasion, ceux qui ont voué à Moréas un culte qui, pour être légitime, n'en paraît pas moins un peu exclusif, et auquel cette justice rendue à un vivant ne saurait d'ailleurs nuire. Enfin, s'il est vrai qu'un souffle religieux passa sur le symbolisme, il dut être touché plus que d'autres, puisqu'il se fit même prêtre pour écrire *la Plainte Antique*, *la Poursuite Divine* et *les Carmina Sacra* (1) : et voilà ce que des critiques catholiques ne devraient jamais paraître oublier.

Tout cela, d'ailleurs, n'a d'autre importance que celle d'une constatation peut-être utile, pour éclairer un débat et fixer des points d'histoire littéraire. Je remercie M. John Charpentier de m'en n'avoir fourni si aimablement l'occasion, en même temps que de m'avoir permis de préciser le sens de la critique à laquelle je m'essaye depuis quelques années.

Je vous prie de bien vouloir agréer, mon cher Directeur et ami, l'expression de mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

GEORGES LE CARDONNEL.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les inexactitudes des Mémoires du Lieutenant-Général de Ryckel. — Le *Mercure de France* du 15 avril dernier a publié un compte rendu des mémoires du Lieutenant-Général de Ryckel sur la guerre de 1914-1918, où ma participation à la préparation immédiate de la campagne de l'armée belge en 1914, ainsi qu'à ses premières opérations est représentée sous un jour inexact. Le souci de la vérité historique et le regret de voir nos bons amis de France induits en erreur m'ont inspiré la présente réplique.

Le *Mercure de France* a enregistré avec raison l'émotion et les polémiques provoquées en Belgique par l'apparition de ces volumineux mémoires (400 pages), mais il convient d'appuyer sur le caractère pamphlétaire de toute la partie relative à la grande

(1) *Carmina Sacra*, par Louis le Cardonnel (Mercure de France, édit.)

guerre et sur le scandale provoqué par maintes révélations parmi l'élite de notre armée et de notre population.

Que rencontre-t-on, en effet, concernant la Grande Guerre dans ces mémoires ? D'abord des inexactitudes flagrantes dont plusieurs ont déjà été relevées avec succès dans notre presse quotidienne en attendant que d'autres le soient.

Il y a ensuite la narration des intrigues ourdies, en présence de l'ennemi, contre le général de Selliers de Moranville, Chef d'Etat-major de l'Armée, par certains officiers de l'entourage du Roi des Belges, auxquelles le général de Ryckel prêtait une aide complaisante et intéressée.

Avec une inconscience déconcertante, l'auteur des Mémoires, bien loin de dissimuler sa conduite si hautement répréhensible envers son chef immédiat, s'y arrête avec complaisance, en tire vanité et avoue lui-même des faits soupçonnés avec raison par la rumeur publique, mais dont il n'aurait pas existé de preuves certaines sans cet aveu de l'un des principaux coupables. Comment de Ryckel ne s'est-il pas rendu compte de la réprobation qu'il allait encourir chez tout homme ayant des sentiments élevés et le cœur bien placé en avouant qu'au lieu du dévouement militaire, qu'en sa qualité de sous-chef d'Etat-Major de l'Armée il devait à son chef immédiat, le général de Selliers, il s'était constammen préoccupé de le desservir et de saper son autorité auprès du Roi, commandant en chef, avec le secret espoir de le renverser et de le remplacer ?

Comment a-t-il pu se bercer de l'espoir d'échapper au blâme de ses pairs après avoir contribué largement à créer et à entretenir contre son chef immédiat au Grand Quartier Général Belge (l'Histoire se répète) cette méfiance et cette hostilité manifestées en 1870 au G. Q. G. de Metz contre le général Jarras, chef d'Etat-Major du maréchal Bazaine ?

Aberration des idées ou aveuglement de l'ambition déçue ?..

Aussi, l'indignation a-t-elle été vive parmi les chefs de notre armée. « Le général de Ryckel, en publiant ses mémoires, s'est moralement suicidé », s'est écrié l'un de nos généraux qui s'est le plus illustré par son courage pendant la guerre ; et, commentant le vote défavorable de la Commission de l'Armée de notre Chambre des Députés à l'enquête sur les débuts de la Guerre, demandée par le général de Selliers de Moranville, le lieutenant-général

de Heusch a pu écrire dans la *Belgique Militaire* du 13 mars dernier :

De plus les Mémoires (de Ryckel) ont jeté un faisceau lumineux sur les singulières intrigues qui se sont déroulées à l'E. M. G., et le général de Selliers de Moranville a dû trouver toute satisfaction par les déclarations véritablement stupéfiantes de l'auteur de ces mémoires.

§

Mais il me tarde d'aborder le fond du sujet.

Tout est à reprendre dans les affirmations du général de Ryckel concernant mon rôle à la veille des hostilités et au cours des premières semaines de la campagne; la réalité y est méconnue au point de rendre inopérantes de simples rectifications et de m'obliger à leur substituer un récit succinct des événements en ce qui concerne les trois points visés dans le *Mercure de France*, à savoir : Les mesures préliminaires à la guerre, la séance du 2 août 1914 au Palais Royal de Bruxelles, sous la présidence du Souverain et enfin la défense de la Meuse belge.

Examinons tout d'abord mon rôle dans l'élaboration des plans de défense de notre territoire.

Au mois de décembre 1913, de Ryckel, alors colonel, fut nommé sous-chef d'Etat-Major de l'armée et chargé spécialement par le ministre de la Guerre, sous la pression de la Cour, de l'élaboration des plans de défense du pays. Tout un personnel d'officiers de son choix lui fut adjoint pour l'aider et le ministre lui donna trois mois pour mener ce travail à bien.

La fin de mars 1914 marquant l'expiration du délai assigné par le ministre de la Guerre pour l'élaboration des plans d'opérations, le général de Ceuninck, chef de l'Etat-major de l'armée, s'enquit de leur achèvement. Ayant constaté avec stupéfaction qu'ils étaient à peine ébauchés, il interpella de Ryckel et obtint cette réponse : « On me donne trois mois, c'est trois ans qu'il me faudrait. »

Un délai fut accordé à de Ryckel; mais, dès le commencement d'avril 1914, les instances du ministre de la Guerre pour entrer en possession du travail imposé à de Ryckel devinrent pressantes, si bien que celui-ci, acculé, finit par lui remettre, le 15 avril, un volumineux *Mémoire sur la défense de la Belgique*.

Je crois utile de reproduire ici l'appréciation du lieutenant-général de Ceuninck, au sujet de ce document :

En parcourant ce mémoire, écrit ce général, je vis à ma grande surprise que les trois quarts du volume n'étaient que des descriptions de terrains sans aucun intérêt et les quelques pages qui avaient trait à la défense du pays étaient si peu substantielles qu'un officier un peu avisé dans les questions de l'espèce n'aurait en somme rien eu à y apprendre.

La déception de M. de Broqueville à la réception du mémoire de de Ryckel fut sans doute très grande, aussi s'en fut-il trouver le Roi pour lui exposer la situation et les dangers auxquels l'inexistence de plans d'opérations militaires bien arrêtés, d'accord avec le Gouvernement, exposerait le pays si la guerre surgissait, ainsi que la responsabilité qui incomberait de ce chef au gouvernement.

Presque en même temps, pour des motifs de santé, le général de Ceuninck prenait prématurément sa retraite.

La vacance des fonctions de chef d'état-major de l'armée, l'impuissance du colonel de Ryckel dans l'élaboration des plans concrets d'opérations militaires, ainsi que l'anarchie et le désordre provoqués dans l'Etat-major de l'armée par les procédés brouillons de cet officier supérieur, avaient fait naître une crise militaire dont les conséquences pouvaient devenir dangereuses pour la Patrie. C'est dans ces conditions difficiles que je fus appelé à succéder au général de Ceuninck, par le ministre de la Guerre, encouragé d'ailleurs par de hautes personnalités militaires bien renseignées concernant la crise de l'état-major.

J'entrai en fonctions comme chef d'état-major de l'armée le 25 mai 1914, deux mois seulement avant le début des hostilités. Sans délai, M. de Broqueville me remit le mémoire de Ryckel sur la défense de la Belgique en attirant mon attention sur l'inutilité pratique de ce travail et en me recommandant de m'attacher à aboutir le plus promptement possible dans l'élaboration des plans de concentration de l'armée à soumettre à l'approbation du Gouvernement.

Le *Mémoire sur la défense de la Belgique* est reproduit en entier aux pages 39 à 148 des « Mémoires » du général de Ryckel.

Que le lecteur le lise et il se rendra vite compte de l'absence de toute solution concrète immédiatement exécutable dans ce volumineux travail de pure et fastidieuse théorie.

Dès la première moitié de juillet 1914, je soumis à M. de

Broqueville les dernières dispositions relatives à la mobilisation (1) de l'armée (camouflage de la première phase), ainsi que trois plans pour sa concentration, visant les hypothèses de guerre les plus vraisemblables pour notre pays. Le premier concernait la violation de notre neutralité par l'Allemagne et concluait à la concentration de l'armée dans le quadrilatère Saint-Trond, Houtain-l'Evêque, Hannut, Tirlemont, Hamme-Mille.

Le deuxième plan était établi en prévision de cette violation par une armée française et concluait à la concentration de notre armée dans le Hainaut, sur la position Ellezelle-Lessines-Nivelles-Rœulz-Mons-Lens-Ath (division de cavalerie). Le front à atteindre serait marqué dans cette éventualité par Leuze-Lens-Rœulz ou, si celui-ci était apprécié comme trop aventuré, il serait remplacé par le front Tubize-Enghien-Grammont-Nederbrackel. Enfin le troisième plan envisageait l'éventualité où nous serions dans l'incertitude au sujet du voisin qui se ferait notre agresseur, et concluait à la concentration de notre armée dans le polygone Ottignies-Gembloux-Eghezée-Hannut-Avesnes-Charleroi-Jemeppe-Perwez. Ainsi répartie, notre armée pouvait faire front rapidement et sans difficulté du côté de l'Allemagne ou de la France, dès que l'hostilité de l'attitude de l'une ou de l'autre de ces puissances se dessinerait.

M. de Broqueville me marqua son accord sur l'adoption de ces plans, après les avoir retenus pendant quelques jours et avoir écouté mes explications verbales dans son cabinet, rue de la Loi.

Tout était donc prêt pour mobiliser et concentrer notre armée dans toutes les hypothèses de guerre dès la mi-juillet 1914. La situation européenne étant devenue d'une gravité extrême à la fin de juillet, le Roi assuma personnellement le commandement en chef de l'armée et, dès lors, il y eut chaque jour, au Palais Royal de Bruxelles, un *Rapport* où je me rendais, en ma qualité de chef d'état-major de l'armée. Au rapport royal du 30 juillet, je présentai, pour dernier examen, le plan de concentration n° 1, détaillé précédemment.

Au rapport du lendemain, 31 juillet, le Roi, très soucieux de ne donner à l'Allemagne aucun prétexte pour se déclarer menacée par notre armée, émit l'avis que cette puissance se trouvant

(1) Ma note concernant mes observations est datée du 7 juillet ; elle répond à une note du ministre datée du 27 juin 1914.

trop clairement visée par le plan n° 1, ses susceptibilités pourraient s'en trouver éveillées ; pour ce motif, le Roi exprima le désir de reporter la position d'une longueur d'étape du côté de l'ouest (vers l'intérieur du pays), soit dans le quadrilatère Tirlemont-Pervez-Louvain-Wavre, et de placer provisoirement la division de cavalerie à Gembloux. Par ces modifications de détail du plan arrêté, le Roi escomptait que la France paraîtrait tout aussi visée par nos dispositions militaires que l'Allemagne.

Le jour même (31 juillet), je consultai l'administration des chemins de fer de l'Etat, afin de savoir si la modification désirée par le Roi n'entraînerait aucune impossibilité dans l'exécution des transports militaires nécessités par la mobilisation de l'armée. Les chemins de fer n'y trouvant aucun inconvénient, je décidai aussitôt, d'accord avec eux, que la 1re division débarquerait à Tirlemont-Louvain au lieu de Saint-Trond-Tirlemont ; la 5e DA débarquerait à Pervez-Gembloux, au lieu de Fghezée-Hannut-Jauche ; enfin, la division de cavalerie, sauf les régiments de Gand et de Malines, ne voyagerait pas par voie ferrée et serait placée provisoirement à Gembloux. Tout étant donc mis au point le 31 juillet, j'avisai le ministre de la Guerre par lettre 1er août que je prenais toutes les mesures pour concentrer l'armée de campagne sur la position Tirlemont-Louvain-Perwez-Wavre et que les mouvements de troupe commenceraient le 3 août pour la division de cavalerie et le 4 pour les divisions d'Armée.

Après la réception de cette lettre, M. de Broqueville m'appela auprès de lui, vers 19 heures (1er août), pour m'entretenir de quelques modifications de détail à mes dispositions. Il fut entendu que la 6e D. A ainsi que le 3e chasseurs à pied (Tournai) ne quitteraient pas encore leurs garnisons et que les 3e D. A (Liége) et 4e D. A (Namur) demeureraient sur place.

Ainsi donc, le 1er août 1914, avant l'ultimatum allemand, l'accord au sujet des mesures militaires à prendre en cas d'agression d'une des puissances voisines était complet entre le Roi, commandant en chef, le ministre de la Guerre et moi. Et je ne me contente pas de l'affirmer, mais je le prouve en citant des dates, même des heures, ainsi que des documents que chacun pourrait aller contrôler dans les archives de l'état-major de l'armée et du ministère de la Guerre.

Aussi, les opérations de notre mobilisation et de notre concen-

tration se déroulèrent-elles avec une célérité, un ordre et un succès auquel nos ennemis eux-mêmes rendent hommage, et, dans son discours à la séance du 4 août 1914, devant les Chambres législatives réunies, le Roi les qualifia d'« *irréprochables* ». Ce fut mon œuvre, avec l'aide des officiers distingués de l'état-major de l'armée, mes collaborateurs.

Au sujet de la réunion plénière des ministres d'Etat et des ministres à portefeuille, le 2 août 1914, au Palais Royal, sous la présidence du Souverain, immédiatement après la remise de l'ultimatum allemand à notre Gouvernement, le *Mercure de France* reproduit, d'après les *Mémoires* de Ryckel, la prétendue conclusion suivante du Roi :

« Je crois, Messieurs, qu'il ne peut y avoir d'hésitation ; nous ne pouvons que nous rallier à ce plan si savamment étudié » (le plan prétendûment exposé dans cette séance par le général de Ryckel).

Or, je déclare totalement inexacte, quant à sa partie militaire, le compte rendu de la dite réunion plénière écrit par le général de Ryckel dans ses Mémoires.

Dans cette mémorable séance, ni le général de Ryckel ni moi n'avons exposé aucun plan de défense du Pays.

Questionné, ou bien spontanément, le général de Ryckel s'est borné à exprimer, *très brièvement*, sans explications ni commentaires, l'opinion que notre armée de campagne, aussitôt sa concentration terminée à l'Ouest et à proximité de la position fortifiée de Liége, devait prendre immédiatement l'offensive, pénétrer dans les provinces Rhénanes et marcher sur Cologne, afin de troubler la mobilisation allemande.

Cette boutade fut accueillie avec étonnement par quelques-uns, avec stupéfaction par le plus grand nombre. Questionné au sujet de cet impromptu, je fis valoir la témérité de pareille opération, qui exposerait notre armée de campagne à une destruction prématurée, compromettant du même coup la défense ultérieure de la position d'Anvers, à laquelle son concours serait indispensable, si celle-ci était attaquée.

On me posa quelques questions sur notre mobilisation, sur l'état de préparation de notre armée à la guerre, sur la capacité de résistance de Liége et d'Anvers, sur la possibilité pour notre armée de livrer seule une bataille défensive, sur les relations de

l'armée belge avec les armées alliées. J'y répondis très brièvement.

Je nie de la manière la plus formelle que le Roi ait prononcé en conclusion de ce débat imaginé les paroles que le général de Ryckel lui prête et qui, d'ailleurs, sont en contradiction complète avec la conduite du Roi au début des hostilités.

§

Reste le reproche concernant l'abstention de l'Armée Belge de défendre le cours de la Meuse depuis la frontière hollandaise jusqu'à Namur.

Peut-être certains me répéteront-ils que si la Belgique n'avait pas refusé le concours immédiat de 5 corps d'armée prétendûment offerts par le Gouvernement français le 3 août 1914, la défense de la Meuse belge, avec chances de succès, se serait présentée dans de meilleures conditions.

Il faut en finir avec cette légende. Cette offre de concours n'a pas été faite. Où la France aurait-elle été emprunter ces cinq corps d'armée ?

Cette légende circula d'abord dans certains salons de notre capitale, et sir Villiers, ministre d'Angleterre à Bruxelles, lui donna immédiatement une consécration officielle en la télégraphiant, le 3 août, comme une réalité, à son gouvernement.

Peu après, cette dépêche ayant été insérée au *Livre Bleu* anglais, la légende devint de l'Histoire, provisoirement, toutefois, car une courte enquête que je menai à son sujet aboutit très vite à la remettre à sa place.

Je me mis en rapport avec le général Messimy, ministre de la Guerre de la République en 1914; avec le colonel Génie, attaché militaire de France à Bruxelles; avec M. de Klobukowsky, ministre de France; avec sir F. Villiers, ministre d'Angleterre; avec le baron de Gaiffier, directeur de la politique au ministère des Affaires étrangères... tous en fonctions en 1914.

Les réponses furent concordantes : Il n'a pas été question de nous offrir le concours de corps d'armée français. Reproduire ici toutes ces lettres dépasserait les limites de l'hospitalité du *Mercure de France ;* je ferai cependant une exception pour la réponse de sir F. Villiers, qui accrédita la légende ; la voici.

Ambassade Britannique à Bruxelles.

7 juin 1920.

... Je ne peux que dire que j'ai appris d'une bonne source, dans laquelle j'avais confiance, que cinq corps d'armée français furent offerts en août 1914 au Gouvernement belge.

Cependant... il paraîtrait qu'il y a eu erreur et que les renseignements donnés n'étaient pas exacts.

(s) F.-H. VILLIERS.

Ainsi donc si l'armée belge de la Gèthe avait été jetée sur la Meuse au mois d'août 1914, pour la défendre à outrance, il n'est maintenant plus contestable qu'elle aurait dû y combattre *seule* contre plus de 500.000 Allemands.

Ceci bien établi, j'en reviens à l'armée de campagne belge.

Le 5 août, sa concentration sur la Gèthe était achevée.

Le 6 au matin, l'armée était prête à faire mouvement avec tous ses convois, lisons-nous dans le *Rapport du commandement de l'Armée Belge*, édité à Paris en 1915, à la librairie Chapelot; en d'autres termes, l'armée pouvait quitter la Gèthe pour entreprendre toute offensive jugée utile.

La concentration d'une armée sur une position d'attente, est-il besoin de le dire, ne préjuge rien quant à ses opérations ultérieures. Donc, le 5 août, notre armée se trouvant concentrée à 55-60 kilomètres de la Meuse, rien n'empêchait de la faire marcher vers Liége le 6 à l'aube et d'atteindre le fleuve dans la journée du 7, pour réaliser le prétendu plan de Ryckel.

Or, le bombardement des forts de Liége par les batteries de gros calibre ne commença que le 12 vers midi et les derniers forts tombèrent le 16 août.

La comparaison de ces dates démontre la possibilité pour notre armée de campagne, concentrée sur la Gèthe, d'arriver en temps opportun sur la Meuse aux environs de Liége, si cette opération avait été jugée utile. Pourquoi donc le commandement en chef y aurait-il renoncé, alors que son prétendu promoteur, de Ryckel, était présent au Grand Quartier Général et, aussi, *persona gratissima* auprès du Roi, commandant en chef?

Pourquoi, au contraire, de Ryckel fut-il parmi les plus pressés de quitter la Gèthe pour abriter l'armée sous le canon d'Anvers (1)?

(1) La crainte de démarrer de la Gèthe, si peu que ce fût, était telle, qu'ayant fait connaître mon intention, pour entraîner les troupes et les soustraire à une

Nous voici au cœur de la question, et je répondrai sans ambages.

L'armée n'a pas quitté sa position d'attente pour deux raisons également péremptoires : d'abord, parce que la défense de la Meuse eût constitué une faute militaire et politique ; et, ensuite, parce que notre armée était à ce moment inapte à la guerre de mouvement.

J'examine, en premier lieu l'inaptitude de notre armée à la guerre de mouvement au début des hostilités.

Celles ci nous surprirent en flagrant délit de réorganisation de nos forces militaires. Ne se souvient-on plus des critiques violentes et justifiées suscitées au Parlement et dans la presse par l'état lamentable de notre défense nationale en 1913-1914 ?

Notre armée de campagne, qui aurait dû compter 136.000 fusils, 456 bouches à feu (312 canons de 75 et 144 obusiers légers) et un total général de 172.500 hommes, entra en ligne avec un déficit considérable en hommes et en matériel.

Ses 6 divisions d'armée et sa division de cavalerie mirent en ligne sur la Gèthe, à Liége et à Namur, 93.000 fusils, 312 canons et 102 mitrailleuses, avec un effectif général de 117.000 hommes ; le déficit s'éleva donc à 43,000 fusils, 144 bouches à feu et 55.000 hommes. Le nombre de 102 mitrailleuses, arme si importante, était ridiculement minime et le pourcentage des bouches à feu par 1.000 hommes très inférieur à celui de nos ennemis. Les obusiers manquaient totalement.

Enfin, notre réserve de remplacement des tués, blessés et malades était insuffisante et comprenait une proportion trop faible d'hommes ayant reçu une instruction militaire complète. A cette insuffisance d'effectifs et de matériel il faut ajouter la pénurie numérique extrême d'officiers d'infanterie. L'importance pernicieuse de cette pénurie est essentielle, capitale ; une infanterie commandée par des officiers en nombre insuffisant est paralysée; à elle seule, cette pénurie suffirait à expliquer l'inaptitude offensive de notre armée.

Ce déficit d'officiers, de soldats et de matériel s'accompagnait du défaut d'entraînement à la marche de notre infanterie cons-

inaction déprimante, de pousser chaque jour de petites reconnaissances offensives à une dizaine de kilomètres au maximum, en avant de notre front et de nos flancs, je fus immédiatement empêché de la réaliser.

tituée par une seule classe de milice sous les armes à la déclaration de guerre, noyée au moment de la mobilisation dans une majorité de réservistes rappelés de congé illimité. Quelle infériorité vis-à-vis de l'armée française qui compte 3 classes sous les armes en temps de paix, et de l'infanterie allemande de première ligne à peu près sur pied de guerre en tous temps !

L'infanterie de la classe 1913 de toute notre 6e division d'armée n'avait même pas fait son instruction du tir à Beverloo !

Comment s'étonner, dès lors, du spectacle affligeant de nos routes sur les derrières des colonnes de marche, pendant ces chaleurs torrides d'août 1914.

Le chemin parcouru était jonché souvent de sacs et d'effets d'équipement, spécialement de shakos, jetés par nos soldats éreintés trop vite et le nombre des traînards dépassait toute limite normale dès la première étape.

Enfin, la discipline de la troupe, et surtout la discipline de marche, laissait à désirer.

Notre infanterie marchait *en troupeau*, tous rangs confondus ; occupant toute la largeur des routes, elle entravait la rapidité du service des estafettes sur les accotements.

Heureusement le courage et la bonne volonté de nos soldats, leur haine de l'Allemand, le tact et la bienveillance de nos officiers vinrent atténuer les conséquences fâcheuses de ce défaut de discipline.

Ce court aperçu de nos imperfections au début des hostilités me paraît suffisant pour démontrer l'inaptitude relative à la guerre de mouvement de notre armée de 1914 vis-à-vis d'une armée aussi entraînée et aussi manœuvrière que l'armée allemande de cette époque, dont certaines troupes, notamment le IIe corps d'armée, se montrèrent capables de parcourir 150 kilomètres en trois jours (1).

§

La défense de notre Meuse eût constitué une faute militaire et

(1) Certains critiques, oubliant qu'à la date du 6 août nos trop nombreux réservistes ne comptaient encore que 5 jours de présence sous les drapeaux, m'ont objecté que l'armée aurait cependant prouvé son aptitude manœuvrière autour d'Anvers et sur l'Yser. Or, il y a lieu de remarquer tout d'abord le caractère de défense locale des opérations autour d'Anvers et sur l'Yser ; d'autre part, aux époques où se sont déroulées ces opérations, nos troupes avaient subi l'entraînement et la reprise en main qui leur manquaient durant les premiers jours de la campagne. Cette objection ne tient donc pas debout.

politique, ai-je dit. Voici venu le moment de le démontrer. Un coup d'œil sur une carte de la partie orientale de la Belgique et du Limbourg Hollandais montre tout d'abord que la Meuse ne constitue pas, sur toute son étendue, la frontière entre notre pays et les Pays-Bas. Au sud de Maestricht, la frontière s'écarte du fleuve pour suivre, à l'ouest, une demi-circonférence de 4 kilomètres de rayon autour de cette ville.

Abstraction faite de ses vieilles fortifications dénuées de valeur militaire, Maestricht est un nœud important de voies de communications parmi lesquelles il convient de mentionner la grande voie ferrée Cologne-Aix-la-Chapelle-Hasselt-Louvain. La ville de Maestricht constitue sur la Meuse une tête de pont dirigée contre nous et qui, au pouvoir d'un ennemi, lui donnerait toutes facilités pour en déboucher et rendre précaire sinon vaine notre défense du fleuve dans la partie belge de son parcours.

La carte nous indique aussi 3 grandes voies ferrées conduisant d'Allemagne en France entre Weerth (Pays-Bas), au nord, et Luxembourg, au sud, à savoir : la ligne Gladbach-Anvers, la ligne Cologne-Maestricht-Hasselt-Louvain et la ligne Cologne-Aix-la-Chapelle-Liége-Louvain. Seule la ligne Cologne-Liége-Louvain passe directement d'Allemagne sur le territoire belge ; les deux autres traversent le Limbourg hollandais avant d'atteindre notre frontière orientale. Quelles sont les conséquences de ces constatations au point de vue de notre armée de 1914, supposée en position de défense sur notre Meuse ?

L'effectif général de notre armée de campagne ne dépassait pas 117.000 hommes, y compris les divisions d'armée de Liége (3e) et de Namur (4e) ; Namur ne pouvant être privée de sa garnison, il restait donc 100.000 hommes environ à consacrer à la défense de la Meuse en aval du rayon d'action de cette position fortifiée.

Avec l'appui des fortifications de Liége, était-ce là un effectif suffisant pour défendre le fleuve sur une étendue de 45 kilomètres environ, depuis Lixhe (frontière du Limbourg) jusqu'aux environs de Huy ?

A quelles forces ennemies allions-nous devoir résister ? On ne le savait pas au juste à ce moment, mais il est acquis aujourd'hui qu'au commencement d'août les Allemands se sont massés sur le territoire belge, en quelque sorte à l'affût, dans l'ordre suivant :

A l'orient de la Meuse, en aval de Liége, leur première armée (von Kluck), forte de 260.000 hommes, future aile marchante de l'invasion, l'élite de l'armée allemande ;

Au sud de la Meuse (section Andenne-Seraing), leur deuxième armée (von Bülow) forte, elle aussi, de 260.000 hommes ;

Dans la région de Laroche, leur troisième armée (von Hausen), soit 120.000 hommes.

La partie de la Meuse à défendre par la petite armée belge était donc menacée immédiatement par les première et deuxième armées allemandes, soit par plus de 500.000 hommes, soutenus par la troisième armée (120.000 hommes). Quant à nos alliés français et anglais, ils étaient loin, hélas ! puisque c'est seulement les 22 et 23 août qu'ils parvinrent sur la Sambre (bataille de Charleroi).

Un premier point est acquis : la disproportion colossale, à notre détriment, des forces en présence. Mais poussons plus loin l'examen. Quelle eût été la situation de notre armée chargée de pareille mission ?

On mesure environ 20 kilomètres de Maestricht au point le plus rapproché de la frontière allemande. Par une marche de nuit, sur une excellente route doublée d'une voie ferrée, des troupes allemandes pouvaient atteindre Maestricht, les Hollandais étant résolus à ne pas leur résister dans le Limbourg et ne s'en cachant d'ailleurs aucunement. Dès lors, notre défense de la Meuse était tournée par le Nord et, de plus, si les Allemands avaient réussi à nous dérober leur marche de nuit dans le Limbourg, notre armée se serait trouvée dans le plus grand danger d'être coupée d'Anvers, sa base d'opérations, où son assistance était d'ailleurs indispensable pour assurer la résistance de cette forteresse.

Au sud, l'énorme supériorité numérique des Allemands leur permettait également d'envisager simultanément le passage de la Meuse entre Andenne et Seraing et au nord de Visé. Dès le 15 août, les avant-gardes de la deuxième armée (von Bülow) attaquaient Dinant ; Huy était pris depuis plusieurs jours et la troisième armée y commençait aussitôt, vers Ilône et Hermalle-sous-Huy, la construction de trois ponts militaires qui allaient servir, le 18 août, au passage sur la rive nord de la Meuse d'une partie notable de cette armée.

Nos troupes sur la Meuse auraient donc été exposées à un double enveloppement, par le nord et par le sud. Leur situation eût été des plus périlleuses, peut-être même désespérée, car elles n'auraient pu échapper à un désastre qu'à la faveur d'un entraînement à la marche et d'une capacité manœuvrière de premier ordre. Hélas ! nous étions loin de les posséder ; ces avantages étaient, dans le camp de nos ennemis, l'apanage de la formidable armée allemande, composée de l'élite de l'armée du Kaiser, qui fut capable, nous le répétons encore, de faire des marches de 150 kilomètres dans les trois jours. Exécuter, après avoir défendu la Meuse, depuis ce fleuve jusqu'à Anvers, une retraite de plus de 100 kilomètres par une chaleur étouffante, devant un ennemi très supérieur en nombre, endurance et qualités manœuvrières, eût constitué une opération stratégique qui dépassait de beaucoup la capacité des troupes belges à cette période de la guerre.

Gagnées de vitesse, elles auraient été obligées de s'arrêter pour accepter la bataille dans des conditions désastreuses. Le Haut-Commandement Belge aurait ainsi secondé involontairement les vues de von Kluck révélées dans le passage reproduit ci-après de ses souvenirs de guerre :

Ordre de l'Armée du 20 août... Malgré ses mouvements rapides n'ayant pas réussi à désorganiser l'armée belge, ni à la couper d'Anvers, la 1re armée est obligée d'assurer sur une grande étendue la droite de l'armée, non seulement en direction d'Anvers, mais encore de la côte française du Nord (von Kluck).

Les critiques allemands les plus autorisés et les plus impartiaux, tels le lieutenant-colonel Wolfgang Foerster (1) et le général Baumgarten-Crucius (2), confirment que l'armée belge établie sur la Meuse aurait été assurée d'un désastre immédiat et que la présence seule de cette armée sur la Gèthe a été pour les Allemands une cause de retard en les obligeant à essayer du procédé de l'infiltration pour l'achèvement de leur concentration prévue à la date du 18 août, comme le prouvent le combat de Haelen (12 août) et l'emplacement de certains détachements allemands au nord-ouest de Liége.

Mais, dira-t-on, les Allemands n'ont pas violé la neutralité

(1) Voir : *Graf Schlieffen und der Welt Krieg.*
(2) Voir : *Deutsche Heerführung in Marne Feldzug 1914.*

des Pays-Bas. L'occupation de la Meuse par l'armée de campagne belge aurait-elle déclanché cette violation ? et si celle-ci avait été perpétrée, les Pays-Bas n'auraient-ils pas répondu par une déclaration de guerre à l'Allemagne et apporté ainsi à l'Entente le secours de son armée ainsi que la libre entrée de l'Escaut, pour les flottes de l'Angleterre ?

On peut en douter. A-t on oublié l'attitude équivoque des Pays-Bas dans les débuts de la guerre et la germanophilie de ses classes dirigeantes? Les Hollandais ne déclaraient-ils pas *urbi et orbi* l'insuffisance de la violation de leur Limbourg pour les décider à se lancer dans la grande bagarre? L'attitude de l'Allemagne vis-à-vis des Pays-Bas n'a-t-elle pas manqué de netteté jusqu'au 7 août, date à laquelle elle acquit la certitude d'utiliser sans délais le chemin de fer Cologne-Liége, le pont du Val-Benoît n'ayant pas été détruit par le gouverneur militaire de la place forte de Liége, soit par oubli, soit pour des motifs demeurés inexplicables jusqu'à présent ? Si le pont du Val-Benoît avait été détruit de fond en comble, l'Allemagne ne se serait-elle pas emparée, coûte que coûte, des deux grandes voies ferrées qui traversent le Limbourg hollandais? Enfin, qui sait si la violation de leur Limbourg n'aurait pas entraîné les Hollandais dans le sillage de l'Allemagne ?

Tels étaient les dangers certains et les aléas formidables de la défense de notre Meuse par la totalité de nos forces en campagne.

En tous cas, leur présence sur la Meuse n'aurait pu empêcher les Allemands d'attaquer les forts de Liége avec leurs gros canons, ni retarder sensiblement la destruction et la chute de ceux-ci, ni entraver le grand mouvement offensif des 1re et 2e armées déclanché le 18 août.

Par contre, la destruction prématurée de notre armée de campagne apparaît comme presque certaine. Or, à cause de l'inachèvement des fortifications d'Anvers et de l'insuffisance caractérisée de sa garnison, la coopération de toute l'armée de campagne était indispensable à sa défense, même contre une attaque brusquée. Si cette coopération lui avait fait défaut, la position fortifiée serait tombée aux mains des Allemands dès la fin d'août, avec ses immenses ressources et ses approvisionnements, que, faute de temps et de moyens, il n'aurait pas été possible de détruire ou d'évacuer, comme on le fit au mois d'octobre 1914.

Après la chute d'Anvers, plus aucun obstacle ne se serait interposé entre l'ennemi et le territoire belge s'étendant à l'ouest de cette place forte; désormais découvertes, une grande partie de la province d'Anvers et des deux Flandres, y compris les ports de la Mer du Nord, auraient pu être occupés par l'ennemi, environ cinq semaines plus tôt! Les conséquences en eussent été graves pour l'Entente même au point de vue de la guerre maritime.

D'autre part, notre armée allait constituer bientôt la seule représentation tangible de la Belgique dans le concert des nations; elle allait devenir sur l'Yser et en France le symbole palpable de notre patrie malheureuse et empêcher, par les services rendus à la cause commune, l'oubli de s'étendre peu à peu sur son sacrifice initial et ses souffrances. Conserver l'armée apparaît donc comme une nécessité politique de premier ordre; compromettre son existence dans une aventure eût été un acte de criminelle folie.

Il ne fallait pas en 1914 occuper la Meuse.

CONCLUSION : Aujourd'hui, avec le recul du temps, si j'envisage dans leur ensemble les événements de 1914, je crois pouvoir affirmer que si la Belgique devait revivre cette année-là, il faudrait recommencer ce qui a été fait, à savoir : Concentrer notre armée de campagne sur la Gèthe ou dans les environs, afin d'y attendre l'arrivée en forces de nos alliés pour opérer de concert avec eux; ne pas compromettre irrémédiablement notre armée de campagne dans une aventure (comme l'eût été la défense de la Meuse ou la retraite sur la Sambre) qui l'exposerait à une destruction certaine; refuser la bataille contre des forces supérieures écrasantes pour se retirer provisoirement dans Anvers et y voir venir les événements, tout en maintenant libres nos communications par la rive gauche de l'Escaut.

CHEVALIER DE SELLIERS DE MORANVILLE.

Lieutenant-Général à la retraite
Chef d'Etat-Major de l'Armée Belge en 1914
Ancien Inspecteur Général de l'Armée Belge.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

En l'honneur des écrivains morts à la guerre.— Les mardis des lettres belges. — Paul Fierens : *Le Prisme de cristal*, Expansion belge. — Franz Hellens : *La Femme au Prisme*, Sélection. — P. Vanderborght ; *Les Souffles libres*, Fischlien et fils. — P. Broodcoorens : *Le Carillonneur des Esprits*, la Soupente. — G. Pulings : *Les Sources vives*, Librairie française et internationale. — Mme Jeanne Polyte : *Nos amis les poëtes*, Vromant. — J. Drève : *Le Troupeau*, le Pays belge. — Roger Avermaete : *La Conjuration des chats*,

Lumière. — J. Vingtergnier : *Choisir*. Exil. — L. Debatty : *Livres de Belgique*, « Revue Latine ». — Le Sculpteur Wynants à la Galerie Giroux. — Exposition Emile Claus.— A.-J. Heymans. — Théâtres et Concerts. — Mémento.

L'Association des Ecrivains belges et la Revue *Le Thyrse* ont organisé il y a quelques semaines une cérémonie commémorative en l'honneur des **écrivains belges morts à la guerre**.

A cette occasion, M. Hubert Krains prononça un émouvant discours, où, selon le mot de M. Albert Giraud, il évoqua ceux « dont un sabre a fendu les têtes inspirées ».

Tour à tour il fit revivre les figures de P.-H. Devos, de Louis Boumal, de Georges Antoine, de Paul Magnette, de Léon Somerhausen, de Georges Fisse et de Georges Haumont, les unes s'affirmant par une œuvre prématurément interrompue, les autres par des aspirations à peine formulées, mais ennoblies de secrets foudroyés.

P.-H. Devos, L. Boumal et G. Antoine avaient déjà trouvé, avant guerre, l'occasion d'imposer leur personnalité, Devos dans deux puissants romans : *Un Jacobin de l'An CVIII* et *Mona Lisa*, Boumal dans d'adorables poèmes et G. Antoine dans des pages musicales d'un charme exquis. On gardait de P.-H. Devos le souvenir d'une âme ardente, inquiète d'aventures et éprise d'analyse, de Georges Antoine, celui d'un musicien poète déjà proche de la maîtrise et de Louis Boumal l'image d'un tendre et lucide esprit qui devait trahir dans ses écrits posthumes une sensibilité à la fois douloureuse et fière, dont on trouve parfois l'écho dans les vers d'une autre victime de la guerre, Paul Drouot.

Mais les autres, les Somerhausen, les Magnette, les Fisse, les Hautmont, ignorés des anthologies, et qui avaient senti s'épanouir la floraison de leurs premiers rêves sous le rouge baiser des batailles, ils n'apportaient en guirlandes votives autour de leur mort héroïque que quelques lignes suprêmes, ébauches d'un livre futur, dont n'avait point voulu la destinée, et qui, s'ouvrant sur la vie, s'était brusquement fermé sous les doigts de la mort.

Quel eût été le sort de ces jeunes hommes, assez détachés d'eux-mêmes pour s'accrocher aux ailes de la Chimère, pendant les nuits sanglantes de l'Yser ?

Ceux qui nous sont revenus et que l'on a eu l'occasion d'entendre au cours d'un récent **Mardi des lettres belges**, re

flètent, certes, dans leurs œuvres, l'angoisse, l'amertume ou l'enthousiasme des tragiques années. Un large souffle de fraternité résignée y balaie, presque toujours, les cendres incandescentes de la révolte, mais on y cherche vainement ce frisson nouveau qui traverse les œuvres souveraines et qui vraisemblablement naît, par une sorte de prédestination, en dehors et au dessus des plus exceptionnelles contingences, dans quelques âmes élues, marquées, dès leur naissance, du signe d'éternité.

En Belgique, comme en France, la guerre a suscité des légions d'écrivains nouveaux ou éperonné l'inspiration de quelques poètes anciens, mais on attend encore la grande voix capable d'évoquer, pour l'émerveillement des siècles futurs, la pathétique effigie d'une humanité livrée aux pires détresses et tenace à se survivre.

Il serait abusif, sans doute, de vouloir régenter, au nom d'un critérium rigoureux, une muse assez bénévole pour capter, en ces temps troublés, l'imagination d'innombrables adolescents indifférents aux mirages des affaires ou de la politique, et il vaut mieux accueillir avec sympathie, pour peu qu'ils soient sincères, ceux qu'elle favorise de son regard.

Quand elle s'attarde auprès de M. Paul Fierens, elle ne gaspille pas ses dons divins, puisque le chant qu'elle lui inspire et les fleurs dont elle le couronne ont l'adorable ingénuité de sa voix et la lumineuse fraîcheur de sa chair. Les poèmes de **Prisme de cristal** rêvent et sourient dans la clarté d'une innocente adolescence. Ils s'y éparpillent en images de ferveur et de pudique amour. Parfois, un cri d'humanité vient troubler leur harmonieux essor : mais l'heure est trop radieuse pour s'effaroucher d'une passagère nuée et l'âme du poète, bientôt apaisée, s'infinise, loin du monde, dans l'émerveillement d'une définitive assomption.

Plus directs, quoique emblématiques, les poèmes de M. Franz Hellens commentent les diverses attitudes d'une femme, depuis l'heure de la toilette jusqu'à l'instant, spiritualisé, de la musique, et cette femme, que M. Hellens contemple à travers le prisme de son imagination, devient prétexte à d'hallucinantes transpositions.

On retrouve dans la **Femme au Prisme**, ornée de six souples dessins de Léon Spilliaert, toutes les qualités, dépensées par M. Hellens dans ses précédents ouvrages.

Avec **les Souffles libres** de M. Paul Vanderborght on revient à un art moins exceptionnel. Trop émerveillé encore de l'écho de sa voix pour y apporter la sourdine nécessaire et incapable d'élaguer les arbres d'un trop luxuriant jardin, M. Vanderborght, avec l'audacieuse générosité de ses vingt ans, mais sans que dans son chant se perçoive le troublant accent d'une personnalité, célèbre les éternels thèmes poétiques, chers à tout jeune homme enthousiaste et candide.

Le cas de M. Broodcoorens est plus compliqué. Il y a vingt ans environ, M. Broodcoorens, féru de Léon Bloy et de Mirbeau, s'affirma dans quelques pamphlets d'une verve irrésistible.

Depuis, il canalisa ses humeurs et, dédaignant ses premiers écrits, tenta d'endiguer son lyrisme dans des tragédies, des contes, des romans et des poèmes.

La tragédie le servit mal. Par contre, ses qualités se précisèrent dans quelques contes d'un accent personnel, et, bien qu'un peu lourde et un peu malhabile, sa prose véhémente commençait à s'imposer à l'attention, lorsque, pour son malheur, M. Broodcoorens jeta délibérément sa personnalité aux pieds de quelques aînés, dont l'avaient rapproché d'embryonnaires affinités et de parallèles ambitions. Thuriféraire ébloui de Camille Lemonnier, il épousa dans ses romans, la manière, les formules, les tics, le lyrisme exaspéré et le vocabulaire même de l'auteur du « Mâle ».

Dans son récent recueil de vers, **Le Carillonneur des Esprits**, il s'efforce de ressusciter la muse fougueuse et barbare d'Emile Verhaeren. Auguste Vacquerie n'a pas mieux servi Victor Hugo, et jamais pastiche ne s'avéra plus insolemment ingénu. Génie à part, c'est la technique éblouissante et rocailleuse de Verhaeren que M. Broodcoorens met à profit dans des poèmes dont la creuse rhétorique, truffée de néologismes, outrage avec une désarmante candeur l'illustre mémoire qu'elle prétend honorer.

Il y a de la rhétorique aussi, mais une rhétorique atténuée par un sincère souci de gravité, dans **Les Sources vives** de M. Gaston Pulings.

Moins sensible que M. Broodcoorens à la sonorité des mots, M. Pulings s'abandonne à la volupté des pèlerinages intérieurs d'où il reviendrait, l'âme embellie de trésors, s'il n'était trop souvent la victime d'une pensée insuffisamment maîtrisée. Chaque

fois qu'il entreprend un de ces miraculeux voyages, il se cuirasse d'excellentes intentions et chacun de ses départs s'effectue sous les plus heureux auspices.

Mais il ne tarde pas à trébucher ou à s'égarer dans des chemins de traverse. Comme par gageure, il s'écarte régulièrement de la grand'route qu'il s'était assignée, si bien que ses plus nobles poèmes finissent par s'effeuiller en strophes confuses, où la pauvre langue française subit le double outrage d'une inspiration désordonnée et d'un vocabulaire incorrect.

Les livres de MM. Broodcoorens et Pulings sont magnifiquement édités, le premier par les soins de *la Soupente*, le second par *la Librairie française et internationale*. L'excellent éditeur Vromant a assumé la publication de **Nos amis les poètes**, une anthologie d'écrivains belges que Mme Jeanne Polyte destine à la jeunesse. Bien que le besoin d'une nouvelle anthologie ne se fît nullement sentir, il faut reconnaître l'excellent choix de Mme Polyte. On pourra regretter cependant l'exiguïté de la place accordée à un poète tel que Charles Van Lerberghe, et l'absence de quelques-uns de nos meilleurs écrivains comme Marie Gevers, Paul Gérardy, J.-J. van Dooren, Arthur Cantillon, le Frère H. Lecocq, Mélot du Dy, Marie van Eleghem et Hermann Frenay-Cid, qui vient précisément de faire paraître, dans un des derniers numéros du *Thyrse*, une suite de quatorze délicieux poèmes.

Si nos poètes n'ont pas chômé au cours de ces derniers mois, nos prosateurs ont tenu à affirmer leur existence et, parmi eux, il importe de citer, tout d'abord, M. Jean Drève, qui, dès son livre de début, se range parmi nos plus intéressants écrivains.

M. Jean Drève a fait la guerre et ce sont ses notes du front qu'il nous livre dans **Le Troupeau**. En une prose dense, rude et pittoresque, parfois entachée d'afféterie, il met son cœur à nu. Tantôt amer, tantôt héroïque, selon que l'éclabousse la boue des tranchées ou le soleil de l'amour, il gronde ou s'exalte. Enseveli dans les limbes d'une mort passagère, jamais pourtant il ne s'abandonne à l'outrance, régenté qu'il est par l'incessant appel de la vie triomphante.

Que la mort hurle donc dans les plaines saccagées, qu'elle clame l'omnipotence de son éphémère empire, qu'elle empourpre le globe du

sang des hommes, elle finira quand même par être assouvie, la Goule. La vie ne le sera jamais.

Bien qu'imprégné de tendances différentes, le petit roman que M. Roger Avermaete publie aux éditions « Lumière », sous le titre **La Conjuration des Chats**, annonce, lui aussi, un très original talent. A des qualités épiques, il joint un sens de l'ironie et de l'humour assez rare en Belgique, et cette piquante fantaisie, par endroits déchirée par la griffe impitoyable de la satire, dérobe à peine, sous d'ingénieux symboles, une acerbe critique de la société d'aujourd'hui.

De beaux bois de M. Joris Minne commentent malicieusement le texte de M. Avermaete.

Dans **Choisir** M. Vingtergnier s'essaye à l'analyse d'une âme sollicitée par de contradictoires curiosités et que rive à une morne destinée l'exigence des réalités quotidiennes.

D'expérience en expérience, dont elle savoure le néant tout en s'enorgueillissant du plaisir de les avoir tentées, et après une incursion, tôt regrettée, mais qui le hantera à jamais, dans les orageuses ténèbres de l'amour, elle se résigne, rassasiée et en proie à d'éternels regrets, aux inévitables servitudes de l'existence.

Nerveusement esquissé, cet essai manque parfois de mise au point et pêche par un schématisme exagéré, mais il trahit une curiosité psychologique qui nous réservera, si M. Vingtergnier daigne assouplir son métier, des œuvres plus attachantes encore. Enfin, M. Léon Debatty, qui signe dans un quotidien bruxellois des critiques alertes, nous en offre la quintessence dans ses **Livres de Belgique** ! Avec une jolie franchise et un goût averti M. Debatty se livre à la méticuleuse dissection de nos écrivains.

Plus fantaisiste que dogmatique, mais passionné de perfection et de méthode, il prodigue plus de flèches que de couronnes.

Comme ses flèches partent toujours et que ses couronnes vont aux plus dignes, on trouve dans le livre de M. Debatty un exact aperçu de notre récente production littéraire, en même temps qu'un agréable et précieux délassement.

Selon leur habitude, les peintres, les sculpteurs et les musiciens se sont joints à nos écrivains pour nous faire oublier les inquiétudes de l'heure présente.

Préludant à l'ouverture des salons *Pour l'Art* et *l'Esthétique*

nouvelle qui, avec le *Salon du Printemps* et *le Salon officiel* groupent chaque année les peintres et les sculpteurs notables de tous les pays, de nombreuses expositions particulières initient de semaine en semaine un public de plus en plus empressé, à toutes les manifestations de l'esthétique contemporaine.

Parmi les artistes les plus originaux révélés au cours de ces derniers mois il importe de citer **le sculpteur Wynants,** qui réunissait récemment chez M. Georges Giroux quelques groupes d'une hiératique beauté.

Puissants et harmonieux, ils synthétisent dans leur magnifique élan tout le mystère du rêve et toute l'ardeur d'une volonté maîtresse d'elle-même.

Nourri des plus pures traditions décoratives, l'art ingénu et fort de M. Wynants ne peut manquer d'engendrer des chefs-d'œuvre.

C'est encore à la Galerie Giroux qu'**Emile Claus** exposa ses œuvres d'exil. La guerre arracha Claus au pays de la Lys, qu'il a si prestigieusement chanté naguère, et c'est à Londres, à Venise et dans le Midi qu'il planta son chevalet.

Légèrement dépaysé par les aspects insoupçonnés de ces terres nouvelles, il eut quelque peine à y adapter sa vision. Aussi, en dépit de cet enrichissement de sensations, on le sent mal à l'aise et, malgré l'efflorescence, restée juvénile, de ses dons miraculeux, ses toiles récentes n'ont pas la piété attendrie de ses œuvres anciennes.

A cet impressionniste direct M. Giroux opposait, quelques jours plus tard, les œuvres maîtresses d'**A.-J. Heymans**, un autre de nos grands paysagistes, qui, doué d'un métier aussi parfait que celui de Claus, surpasse son rival par un sens inégalable du mystère et du songe. Chez Heymans, la virtuosité pure fait place à une sorte d'agenouillement de l'âme devant le spectacle sans cesse renouvelé des choses, et il suffit de comparer son œuvre à celle de Claus pour saisir le contraste qui existe entre un grand artiste et un grand peintre.

Au Théâtre de la Monnaie, *Les Noces de Figaro* sont un enchantement : Interprétation et décors rivalisent de perfection et cela forme un aussi incomparable spectacle que celui d'*Isadora Duncan* au Théâtre du Parc.

Au Théâtre du Parc encore, M. Albert Du Bois fit repré-

senter une pièce en prose, *La Femme d'Amour*, qui n'est ni meilleure ni pire que du Bernstein ou du Frondaie, après quoi, la troupe de l'Œuvre épura l'atmosphère avec le *Pêcheur d'Ombres*, de M. Jean Sarment.

Chez G. Giroux, M. Erik Satie conférencia sur la musique des Six et M. Georges Auric parla d'Erik Satie. Une excellente pianiste, Mme Marcelle Meyer, se chargea de faire connaître les œuvres du groupe. Les applaudissements qui la saluèrent lui témoignèrent la reconnaissance d'un public un peu étonné, mais conquis.

MEMENTO : *La Nervie* (avril) publie, selon son habitude, un copieux numéro bourré, avec une certaine négligence, de critiques et de poèmes intéressants.

Dans *le Thyrse* (1er avril) : *Traité de littérature*, de M. A. Baillon.

Dans *Médicis* (avril) : *Les Lucioles*, de R. Dupierreux. *Communion* de M. Paul Vanderborght.

Dans *la Bataille littéraire* (25 mars) : *Trois poèmes* d'Eug. Herdies.

Dans *la Vie intellectuelle* (15 mars) : *Les Essuyeurs de plâtre*, de P. Mille.

Le Miroir caché d'A. Giraud (15 avril) : Lettres de Max Elskamp.

La Renaissance d'Occident (avril) : *Matinées en Bretagne*, d'A. Fontainas; *Vergers*, de Marie Gevers.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Charles Andler : *Les précurseurs de Nietzsche*, Paris, Editions Bossard. — Charles Andler : *La jeunesse de Nietzsche*, Paris, ibid. — Sirieyx de Villers : *La faillite du Surhomme et la psychologie de Nietzsche*, Paris, Editions Nilsson.

Il y a des livres dont la publication s'impose. Celui-ci vient à son heure. On a dit et écrit tant de sottises sur Nietzsche, pendant et depuis la guerre, qu'il était indispensable de le réhabiliter auprès du public français et de lui restituer sa véritable physionomie. André Gide avait trouvé naguère une formule heureuse pour exprimer l'indignation des gens d'esprit : « Quoi ! Nietzsche s'engage dans notre légion étrangère, et c'est sur lui que vous tirez ! » Mais pour venger le philosophe allemand des insultes de la basse presse, il ne suffisait pas de mettre en valeur les qualités de son œuvre, il fallait encore montrer comment celle-ci se rattache à la pensée européenne. C'est ce qu'a tenté M. Charles Andler, dans son importante étude : **Les précurseurs de Nietzsche**. Le vo-

lume est présenté comme introduction à un ouvrage monumental, qui, sous le titre de *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, comprendra six volumes. En procédant ainsi, l'auteur déblaye le terrain, il initie le lecteur à l'univers de Nietzsche, avant d'aborder la tâche redoutable de présenter sa doctrine. On peut discuter à perte de vue la question des « influences », et l'on a déjà reproché à M. Andler d'avoir exagéré l'importance de celles qui ont contribué à la formation de Nietzsche. Le nombre des grandes idées qui circulent dans l'univers est assez limité et, quand on veut tracer des bornes à l'originalité d'un écrivain, on arrive forcément à la constatation qu'il a empiété sur le domaine de ses contemporains et de ses aînés. Mais, dans le cas de Nietzsche, il s'agit de bien autre chose, il s'agit de montrer comment ce grand calomnié, comment ce « monstre moral » s'apparente à des écrivains considérés et vénérés comme des « classiques ». Les « esprits d'une haute lignée » (le mot est de Mme de Staël) se rejoignent et des rapprochements de textes permettent de montrer en quoi consistent les similitudes.

Dans sa préface aussi bien que dans la dédicace de son ouvrage, M. Charles Andler nous a indiqué, avec précision, dans quel camp il range Nietzsche :

> Les événement, dit-il, ont retardé de six années la publication de ce livre. Il commençait de s'imprimer au moment où se livrait sur la Marne, en 1914, la bataille qui, plus sûrement que Valmy, a ouvert une ère nouvelle. Une grande prévision de Nietzsche s'est réalisée dans ce mois de septembre tragique et libérateur.
>
> Nietzsche pleurait sur la folie d'une Europe « qui versait à flot le sang européen, comme les Grecs versaient à flot le sang grec, sacrifiant presque toujours les hommes de la culture la plus haute ». Il savait la responsabilité allemande dans le danger permanent qui, par la militarisation générale de l'Europe, pesait sur l'humanité ; et la provocante devise de « l'Allemagne au-dessus de tout », il l'avait déclarée « le mot le plus dénué de sens qu'il y ait jamais eu au monde ».
>
> C'est pourquoi ce livre est dédié à la mémoire de jeunes germanisants français devant qui il a été médité. Ils ont, en donnant leur vie pour leur pays, sauvé cette civilisation européenne où ils avaient toujours cru que l'Allemagne de Gœthe, de Beethoven et de Nietzsche saurait retrouver sa place.

On pourrait être tenté de discuter le choix auquel s'est arrêté M. Andler, quand il s'est proposé d'étudier les « précurseurs »

de Nietzsche. Tous ceux qu'il a soumis à son enquête n'ont pas exercé une égale influence sur le philosophe de *Zarathoustra* et les traces de nietzschéisme ou de nietzschéanisme avant la lettre se présentent à des doses très inégales. Jamais il ne vient du reste à la pensée de M. Andler de vouloir diminuer Nietzsche en montrant les influences qu'il a pu subir. L'auteur rappelle cet aphorisme du maître qui montre bien à quel sentiment il a obéi en poursuivant ses investigations : « Apprendre, n'est-ce pas se donner à soi-même des dons naturels ?... Qu'appelez-vous dons naturels, si ce n'est un fragment plus ancien d'apprentissage, une expérience, un dressage, une assimilation qui se sont faits peut-être à l'époque de nos pères ou plus anciennement encore. »

Chez Nietzsche, il ne s'agit jamais d'emprunts directs. Aussi M. Andler évite-t-il de faire de ces rapprochements baroques qui ne devaient servir qu'à discréditer Nietzsche. N'est-on pas allé jusqu'à lui reprocher d'avoir puisé dans l'œuvre de Gobineau, d'avoir trouvé la forme lyrique de *Zarathoustra* chez l'écrivain suisse Karl Spitteler? L'association comique « Stirner et Nietzsche » ne vient jamais sous la plume du critique français.

M. Andler présente comme précurseurs de Nietzsche six écrivains allemands: Gœthe, Schiller, Hoelderlin, Kleist, Fichte et Schopenhauer ; six écrivains français, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, Fontenelle, Chamfort et Stendhal, l'historien suisse Jacob Burckhardt et l'essayiste américain Emerson. Cette revue des « ascendances spirituelles » devait forcément présenter quelques lacunes. Nous avions regretté surtout, aux cours d'une première lecture, que M. Andler n'eût pas tenu compte des études scientifiques de Nietzsche. La part de l'école de Darwin dans l'élaboration de son œuvre aurait pu faire l'objet d'un chapitre spécial. Mais l'introduction d'un élément nouveau risquait de nuire à l'unité de ce guide intellectuel. L'initiation du public (car il s'agit d'une véritable initiation) ne devait se faire que par l'intermédiaire des poètes et des philosophes. Et M. Andler a largement comblé cette lacune, en mettant chronologiquement à leur place « les premières études scientifiques de Nietzsche », dans son volume sur la jeunesse du philosophe qui vient de paraître.

On trouvera là surtout un chapitre consacré au néo-lamarckien Rütimeyer, collègue de Nietzsche à l'université de Bâle. Voilà une « source » que les nietzschéens allemands ne s'étaient jamais

avisé d'étudier sérieusement! Les relations avec Cosima Wagner, laquelle exerça sur le jeune savant une véritable fascination — autre épisode curieux dans l'histoire des « influences » — sont également étudiées à leur place.

Il était nécessaire qu'un travail sur les précurseurs de Nietzsche s'ouvrît sur le grand nom de Gœthe. « Gœthe, dit M. Andler, a été le modèle lointain, admiré, plutôt que suivi... Toutes les synthèses que méditait Nietzsche et où il faisait consister son idée de la civilisation nouvelle, Gœthe ne les avait-il pas réalisées déjà dans son esprit ? Apollinisme et dionysisme, philologie et poésie, science et art, tout cela, dont la réunion pour Nietzsche constituait la culture parfaite de l'esprit, n'était-il pas anticipé dans Gœthe ? » Chez Schiller, il découvre le « pathétique », et malgré le dédain qu'il professe à son égard, il n'a pu oublier que « sur le rôle de l'élite humaine dans le monde leur accord était parfait ». Si Kleist, Hœlderlin, Fichte le retiennent pour des raisons diverses, l'influence de Schopenhauer fut la plus décisive. Jeune étudiant, il a été redevable de sa libération intellectuelle au pessimiste de Francfort. Nietzsche le combattit plus tard sans cesser de l'aimer. Schopenhauer a dû être « le maître vrai de Nietzsche, parce qu'en lui s'était faite cette synthèse de l'esprit romantique et de l'esprit gœthien, qui fut le point de départ de Nietzsche ».

On sait à quel point l'action des moralistes français sur Nietzsche fut décisive :

L'estime de Nietzsche pour les moralistes français croissait à mesure que son intimité avec eux se faisait plus entière. Cette force de caractère, cette indépendance de volonté unie en eux à la connaissance des hommes et qu'on retrouvait en tous, de Montaigne à Stendhal, lui imposait. Il désignait nommément Montaigne, La Rochefoucauld, Pascal, Chamfort, Stendhal, quand il déclarait les Français une nation plus attentive à se « nettoyer l'esprit », à ne pas se mentir à elle-même.

Un autre éducateur de Nietzsche, le magnifique bâlois Jacob Burckhardt, avait reçu de Stendhal une puissante impulsion. La psychologie comparée des divers peuples a été tentée pour la première fois par l'auteur des *Promenades dans Rome*. « Burckhardt, s'inspirant de lui, apporte à cette exploitation une méthode. Il étend l'enquête stendhalienne à tout le passé grec, à toute l'histoire byzantine, et, partout, jusque dans la Renaissance

italienne, retrouve les résultats de Stendhal. Mais ces résultats, il les recueille dans une histoire de la civilisation, qui à la fois les coordonne et les explique. Nietzsche, en écoutant Burckhardt, se prépare à mieux comprendre et à continuer Stendhal. »

L'étude de quatre-vingts pages que M. Andler consacre aux rapports entre Burckhardt et Nietzsche est la plus complète et peut être la plus originale de son livre. Il y montre le rôle que joua la Grèce dans l'élaboration des idées de Nietzsche et comment, sous l'influence du professeur bâlois, la sèche matière philologique devint pour le jeune savant une source de pensées vivantes. On s'est beaucoup disputé au sujet des rapports entre ces deux hommes de tempéraments si différents. M. Bernoulli, en particulier, a essayé de démontrer que Burckhardt tenait Nietzsche en piètre estime. M. Andler est d'un tout autre avis et, malgré l'amitié qui le lie à l'écrivain suisse, son impartialité l'oblige à donner une image différente de celle que nous trouvons dans l'ouvrage de M. Carl Albrecht Bernoulli : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche*.

En incorporant Emerson dans la série des *Précurseurs de Nietzsche*, M. Andler a été amené à faire une véritable découverte de littérature comparée. Au début de son dernier chapitre il s'exprime de la façon suivante :

Il y a eu dans la formation de la pensée nietzschéennne des influences prolongées durant sa croissance entière : telles les influences grecques. Il y en a eu qui, très vigoureuses dans les premiers temps, ont décru soudainement et ont été combattues par lui avec une ardeur acharnée : ce sont Schiller et les romantiques, Wagner et Schopenhauer. Quelques-unes très vieilles, et qui affleurent rarement à sa conscience, furent très durables, quoique très méconnues. Ralph Waldo Emerson fut un de ces auteurs aimés, dont Nietzsche a absorbé la pensée jusqu'à ne plus toujours la distinguer de la sienne.

Il faut nous borner dans ces citations. Aussi bien aurons-nous l'occasion de revenir sur ce grand ouvrage, dont le second volume, **La jeunesse de Nietzsche,** nous est parvenu ces jours-ci. Mais il importe de relever encore ici le résumé que M. Andler met en tête de sa conclusion :

Des idées allemandes, françaises, suisses et américaines préparent, avant la venue de Nietzsche, un nietzschéanisme approximatif, si on les joint. Mais où se rejoignent ces idées, si ce n'est dans l'esprit de quel-

ques Européens cultivés, dont aucun ne se sent la vocation d'y réfléchir et qui en tirent tout au plus de subtiles jouissances intellectuelles ? Et puis, en se rencontrant, elles ne sont pas pour cela conciliées. Il y faut un travail nouveau, formatif et dirigé.

Nietzsche, en qui se produit cette même rencontre d'idées, sent la nécessité de les unir ; et, comme elles l'obligent à une décision violente au moment où leur contradiction éclate, il construit plusieurs systèmes nouveaux et successifs pour répondre aux questions qui se posent, lorsque « des choses qui ne s'étaient encore jamais regardées face à face, brusquement s'affrontent, s'éclairent et deviennent intelligibles les unes par les autres ».

M. Charles Andler, du moins dans son premier volume, traduit toujours le mot *Uebermensch* par *Sarhumain*. Il n'ignore pas que Nietzsche l'avait cueilli dans le *Faust* de Gœthe et que Gérard de Nerval, en le traduisant, l'avait exactement rendu. Le mot *Sarhomme*, avec l'acception qu'on lui a donné en France, ne se trouve nulle part dans Nietzsche. On peut donc négliger un livre qui s'intitule **La Faillite du Surhomme** et que ce bon M. Schuré a préfacé. Il est signé Sirieyx de Villers, lequel ou laquelle a publié, ainsi que nous l'apprend la préface, « sous le nom d'Emilie de Villers, un volume de poésies, *les Ames de la mer* et *Adonis*, pièce en vers ». Envoyons Sirieyx de Villers s'instruire chez M. Andler et conseillons-lui de relire La Rochefoucauld.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

La crise poétique. — Romanciers humoristes : M. Alfredo Panzini, M. Massimo Bontempelli et M. Mario Puccini. — *Le Grazie*. — Les collections Vallecchi, dirigées par M. E. Codignola. — Les littératures étrangères en Italie. — Memento.

Au milieu de la décadence de la littérature italienne dont j'ai parlé avec quelque diffusion dans ma chronique précédente (cf. *Mercure de France*, livraison du 1er mars 1921, p. 534), **la crise poétique** n'est pas de la moindre importance. On pourrait dire qu'elle y joue le rôle principal, qu'elle est l'indice même de cette décadence. Le mouvement futuriste et celui de la *Voce* nous ont donné, il est vrai, quelques poètes : MM. Corrado Govoni et Aldo Palazzeschi, entre autres, nous viennent du futurisme ; MM. Enrico Pea, Piero Jahier, Camillo Sbarbaro

ont été mis en valeur par la *Voce*. Mais la crise, loin que d'être résolue, ne s'est même pas atténuée. M. Palazzeschi est un poète sans possibilité de développement, tandis que M. Govoni est, pour la plus grande partie de son œuvre, le résultat d'une tentative de greffage de la poésie sur la modernité environnante, tentative qui n'est que relativement autochtone et trop saturée de réminiscences verhaeriennes, comme nous le prouvent ses *Poesie Scelte* (Taddei, Ferrara) et la récente réimpression de deux de ses œuvres les plus significatives : *Poesie elettriche*, et *Inaugurazione della Primavera* (Taddei, Ferrara). Tous les autres, qui sont pourtant de nobles artistes, ne sortent pas de la littérature d'exception, et je ne crois pas qu'ils puissent jamais devenir les précurseurs, conscients ou non, d'un renouvellement poétique. On ne saurait faire trop de crédit aux nombreuses tentatives qui se manifestent de part et d'autre, soit par des poètes d'avant-garde, soit par des fervents de la tradition qui vont chercher dans les formules du passé ou dans le modernisme à outrance la route, même le sentier, aboutissant au havre de grâce.

Trois poèmes, parmi ces derniers, nous semblent les indices les plus éloquents de cette impuissance. Trois poèmes qui ont soulevé une énorme curiosité et ont été vivement discutés, car ils indiquent trois voies diamétralement opposées, représentant avec une précision photographique les conditions actuelles de la poésie italienne. M. Riccardo Balsamo-Crivelli, avec *Il Boccaccino* (Laterza, Bari), s'est totalement tourné vers le passé en nous contant, en un poème traditionnel en octaves, la jeunesse du Boccace. Et il n'y aurait pas de mal à cela, s'il avait réussi d'une façon artistique à nous rendre vivante cette jeunesse, si son Boccaccino avait été quelque chose de plus qu'un exercice de littérature. Tout peut être prétexte à poésie, pourvu que l'auteur sache animer la matière d'un souffle poétique atteignant l'Art. Malgré cela, M. Balsamo Crivelli, qui a, dit-on, consacré vingt années de sa vie à ce poème, s'il a prouvé ses qualités de travailleur consciencieux, de versificateur distingué, de connaisseur de la langue italienne de l'époque, n'a su, d'aucune façon, se montrer véritablement poète. Ses octaves nous laissent froids, les images qu'il évoque sont trop souvent prosaïques et sans efficacité, la langue dont il se sert n'est pas une résurrection du pur

idiome italique du XIVe siècle, mais une reconstruction savante et toute extérieure de ce que fut le langage parfait de cette époque. Que signifie pour nous ce retour au passé ? Il n'a fait naître aucune véritable poésie, n'a révélé aucune personnalité poétique, n'a pas montré une voie d'issue. Ce n'est que pure rhétorique : un chapelet de préciosité, un puéril recueil de formules de style trépassées. Giosue Carducci, lui, par son retour au classicisme grec et roman, nous ramenait vers l'héroïque et pittoresque moyen âge italien ; rajeunissant notre poésie, il la sauvait des inepties romantiques, il lui redonnait une âme et une vitalité nouvelles. M. Balsamo Crivelli, produit de la décadence qui nous submerge, nous y plonge encore plus profondément par son pot-pourri poétique, il en est le prisonnier et révèle sa totale impuissance à en sortir. Loin de nous paraître un homme de notre siècle, il nous semble un de ces abbés du XVIIIe siècle qui s'est attardé sur notre planète.

M. Raniero Nicolai, avec son *Elogio della Vita* (Primato editoriale, Milano), poème couronné aux Olympiades d'Anvers dans le concours international de poésie, s'efforce de s'affranchir de la crise actuelle, par des moyens totalement opposés. M. Balsamo Crivelli s'était renfermé dans le passé, M. Nicolai se lance, au contraire, dans la modernité et, par la forme même, se libère de la tradition. Il a tâché de greffer sur le tronc de la poésie italienne quelques-unes des expériences poétiques modernes européennes et mondiales, et par cette opération il tente l'éclosion d'un lyrisme nouveau. Il a pris à Paul Fort la disposition des strophes et le rythme à Paul Claudel, l'esprit est celui de Walt Whitman et d'Émile Verhaeren et, tandis que son accent particulier se perd dans l'imitation des deux premiers, son esprit est absorbé par les réminiscences de la poésie des deux derniers, qui l'écrasent de leur supériorité. Cette tentative de greffe a donc avorté ; M. Nicolai a seulement réussi à manifester des qualités qui ne sont pas négligeables et une bonne volonté qui pourra donner ses fruits avec le temps. Si la voie suivie par M. Balsamo Crivelli aboutit à une impasse, il n'en est pas de même pour M. Nicolai, qui a, en outre, sur le premier, l'avantage d'être un jeune auteur à ses premières armes, ce qui nous oblige à lui faire crédit et à attendre l'instant où ses réminiscences, trop vives aujourd'hui, se seront parfaitement assimilées avec sa personna-

lité qui saura alors les dominer et les faire revivre d'une façon originale.

Comme arbitre entre ces deux poètes, il y a M. Francesco Pastonchi, qui vient de publier *Il Randagio* (Mondadori, Rome). M. Pastonchi n'est pas un poète frais émoulu ; c'est un poète qui a fait ses preuves, surtout comme critique, il y a environ vingt ans, et qui a à son actif plusieurs recueils de poèmes qui n'eurent que des succès d'estime, mais qui nous le montrent surtout comme un maître de la versification. *Il Randagio* voudrait être le poème profond et humain de la vie moderne, mais d'une modernité intelligente de grand seigneur d'autrefois. Par sa forme il penche du côté de M. Balsamo Crivelli, tandis qu'il se rapproche par l'esprit du poème de M. Nicolai. C'est-à-dire que M. Pastonchi a choisi la forme classique du sonnet (et il y en a bien trois cent soixante-quinze), tandis que les sujets se réfèrent à la vie moderne de tous les jours. Mais cette vie de tous les jours, cette modernité ne sont qu'extérieures et d'une froideur toute littéraire. C'est du snobisme pur sans humanité véritable. Nous percevons dans quelques-uns de ces sonnets, qui se suivent avec une effroyable monotonie, des accents d'indignation contre la corruption de la vie des grands hôtels (si chers cependant au poète qui y séjourne avec plaisir), nous y voyons encore la glorification de la femme pure, de la femme mère (si je ne me trompe, M. d'Annunzio, las de l'orgie sensuelle de ses premières poésies, a chanté lui aussi, il y a plusieurs années, dans le *Poema Paradisiaco*, et avec des accents bien autrement nouveaux, la femme pure, la vraie femme), ou encore la nostalgie solitaire du poète qui est pourtant loin de dédaigner les salons mondains et les applaudissements de la foule. C'est en vain que nous chercherions dans ce *Randagio* un souffle d'art, d'humanité, de véritable poésie en somme. Ce n'est qu'une manifestation purement littéraire, d'un snobisme de mauvais aloi, d'un esthétisme des plus maniérés. On en vient à déplorer que M. Pastonchi ait renfermé un aussi pauvre contenu dans une argile presque toujours parfaitement modelée, quoique d'une perfection terne, grise et froide au point qu'elle devient insupportablement monotone.

Eh bien ! M. Balsamo Crivelli, ainsi que MM. Nicolai et Pastonchi nous montrent avec évidence la phase actuelle de la crise

poétique italienne. Le premier, s'enfermant dans des formules académiques sans contact avec la vie, dont il s'écarte, croit faire preuve de supériorité en se réfugiant dans les souvenirs du passé, qu'il est incapable d'interpréter, justement à cause de son dédain de la vie de nos jours ; le deuxième résume très bien l'effort de nos jeunes, qui, s'étant abreuvés à la source de la poésie moderne, surtout à la française et particulièrement à la poésie d'exception, cherchent, sans succès pour le moment, de la greffer sur l'italienne ; quant au troisième, il symbolise parfaitement la décadence, par sa poésie, que je nommerai du clinquant, où, par l'habileté du métier, il tâche de masquer la pauvreté de l'esprit tout en manifestant une prétention orgueilleuse. Et si tout ceci n'est pas consolant, ce n'est vraiment pas de ma faute : je ne fais que le noter en le déplorant, et je passe outre.

§

L'œuvre de quelques **romanciers humoristes** ne contribue pas peu à mettre en évidence la crise qui travaille la littérature italienne. Ces romanciers cherchent à satiriser non seulement la représentation de la vie qui nous entoure, mais aussi quelques-unes de ses attitudes artistiques. Aussi M. **Alfredo Panzini**, qui est, sous certains aspects, le dernier disciple de Carducci, et sous d'autres le précurseur d'une nouvelle ère littéraire, reflète dans ses derniers ouvrages bien des aspects de la crise politique et sociale de notre pays, tout en étant lui-même un des produits de cette crise. Son dernier roman : *Il mondo è rotondo* (Treves, Milan) montre clairement son asservissement à la décadence générale. M. Panzini a voulu dans ce roman, autour de la figure comique d'un professeur croyant en beaucoup des choses abstraites, telles que la justice, l'humanité, etc., exercer son ironie sur l'influence du bolchévisme sur notre politique. Mais le sarcasme et l'ironie lui ont échappé, et au lieu de dominer la matière, il s'en est laissé dominer, si bien que le roman met en évidence ce que l'auteur croyait avoir suffisamment enveloppé des voiles de l'ironie, c'est-à-dire la crainte terrible qu'il a personnellement du bolchévisme. C'est dans cette crainte, précisément, que l'art se perd, à la recherche de réparties mordantes ou comiques qui sonnent faux et sentent trop leur effort. Son humeur se rapetisse trop souvent à de bons mots, laissant de côté la belle tradition qu'il avait suivie avec *La Lanterna de*

Diogene, *Il Viaggio di un povero letterato*, *Santippe*, et qui le rattachait à nos meilleurs humoristes.

L'humorisme de M. **Massimo Bontempelli** est de tout autre nature. Cet auteur, dont on a publié récemment *La vita intensa*, et *La vita operosa* (Vallecchi, Florence), nous rappelle, avec quelques modifications et une inquiétude d'âme particulière, quelques attitudes du classique humorisme anglais, rajeuni par un sentiment exquis de modernité. Il illustre la vie de notre époque, qu'il représente d'une façon paradoxale en observateur caustique et exerce en même temps son ironie sur l'état actuel de notre littérature et de la littérature en général, en obtenant des effets comiques, tout en restant très artiste.

Malgré ses bonnes intentions, M. **Mario Puccini** ne rejoint pas le même but. Avec son dernier livre : *Viva l'anarchia* (Bemporad, Florence) il s'est décidément mis sur les traces de M. Panzini, dont il imite jusqu'au style pourtant si personnel et, par cela même, inimitable. M. Puccini s'est proposé d'obtenir par d'autres moyens le même effet que M. Bontempelli, mais il nous donne de la vie politique et sociale contemporaine une représentation toute de manière, ce qui montre son incompréhension des phénomènes auxquels nous assistons, tandis qu'il ne nous donne de la vie littéraire qu'une vision de détail inachevée et souvent maniérée, montrant qu'il est, sans le vouloir, de ces décadents mêmes qu'il voudrait satiriser. Ceci n'empêche pas que nous ne puissions attendre de M. Puccini d'autres ouvrages supérieurs à ce dernier, qui, s'il est en progrès sur les autres au point de vue du style, n'est cependant pas le meilleur qu'il ait écrit.

§

Un autre signe apparent de la crise littéraire italienne nous est donné par la collection littéraire : **Le Grazie**, éditée avec beaucoup d'élégance par la librairie A. Mondadori de Rome, sous la direction d'un de nos romanciers les plus lus, M. Virgilio Brocchi. Cette collection, qui en est à son 10e volume, ne nous signale aucun nouvel auteur et n'a fait que confirmer la parfaite décadence de ceux qui sont « arrivés ». Elle a commencé avec *Il Lastrico dell'Inferno* dû à M. Brocchi lui-même, recueil de nouvelles des plus banales, peignant une société déjà décrite surabondamment par l'auteur dans *l'Isola Sonante*, et continué par une série de volumes, plats et médiocres dans leur ensemble.

Le volume déjà cité que M. Brocchi publie dans cette collection est la confirmation de la négligence et du laisser-aller de ce romancier depuis le gros succès qu'a remporté, il y a quelques années, *Miti*, un de ses romans les plus médiocres. M. Brocchi, en devenant un romancier à succès, ne se surveille plus, il a perdu tout contrôle sur lui-même, et nous a causé une pénible déception, que la noblesse de ses débuts à travers presque vingt ans d'un labeur solitaire ennemi des louanges faciles était loin de nous laisser prévoir. D'autres auteurs lui font cortège, tels que : M. Alfredo Panzini, qui, avec *Il Diavolo nella mia libreria*, confirme tous les défauts précédemment notés à propos de *Il Mondo è rotondo*, au détriment de ses meilleures qualités d'antan ; M. Antonio Beltramelli, avec *L'ombra del mandorlo*, roman de la pire espèce littéraire, qui ne nous fait plus connaître en son auteur l'écrivain plein de force et de grâce de *Anna Perenna* et de plusieurs autres volumes, qui l'avaient mis au premier plan parmi les jeunes, il y a quinze ans ; M. Michele Saponaro, qui publie *La casa senza sole*, un roman d'un style excellent, mais tout de manière et nettement en dehors de ses moyens de conteur idyllique et de chantre de son pays des Pouilles. Les choses les meilleures de cette collection sont encore le volume de M. Marino Moretti : *Una settimana in Paradiso*, qui peint avec une admirable clarté le petit monde cher à cet auteur ; ceux de M. Tommaso Monicelli : *Crepuscolo*, et *Novelle del mio paese*, et celui de M. Mario Puccini : *Essere o non essere*. Tous ces volumes dénotent les belles qualités de leurs auteurs, leurs honnêtes intentions, et se lisent avec agrément par leur manque même de prétentions, quoique les nouvelles qui les composent soient parfois loin d'être des œuvres d'art. Les *Grazie*, par leur élégance, dénotent un maître excellent de l'art typographique, tandis que leur éditeur ne poursuit que des intérêts commerciaux ; mais elles n'ont pas su nous révéler un auteur qui arrive à vaincre la crise où nous nous débattons et à soulager nos esprits, plongés dans les ténèbres, par l'espoir d'une lumière nouvelle.

§

M. Attilio Valecchi, de Florence, est, au contraire, un éditeur dans le sens classique de la parole. Il nous vient de l'important mouvement de la *Voce*, qui a eu une si bonne influence sur

la culture italienne contemporaine. Tandis que dans le domaine littéraire il a entrepris l'édition d'œuvres signées *G. Papini* et *A. Soffici*, autour desquels il a groupé ce que la jeune littérature a de meilleur, en montrant les intentions d'un véritable Mécène, loin de toute spéculation commerciale, il a entrepris récemment aussi la publication de sévères ouvrages de culture, qui font honneur aux études italiennes et montrent que si la littérature est en crise, il n'en est pas de même pour les études philosophiques et sociologiques. Il a confié à la direction du Prof. **E. Codignola**, un de nos savants les plus diligents, trois collections aussi importantes l'une que l'autre : *Il pensiero moderno*, de caractère philosophique; *Uomini e tempi*, qui illustre les questions les plus importantes et les personnalités les plus en vue dans le domaine philosophique, littéraire, politique et social; enfin *La nostra scuola*, de caractère pédagogique.

Les volumes publiés jusqu'ici montrent clairement le sérieux de cette collection et de la ligne de direction qu'elle suit et qui se conforme à la philosophie idéaliste dont le maître en Italie est, avec M. Benedetto Croce, le professeur Giovanni Gentile de l'Université de Rome, qui n'a pas été jusqu'ici assez distingué de M. Croce, tandis qu'il possède une individualité nettement indépendante de celle de ce dernier, et même, philosophiquement, plus profonde et plus subtile. Dans *Il pensiero moderno*, à côté d'un volume excellent où M. Gentile a recueilli ses écrits les plus importants sur *Giordano Bruno e il pensiero del Rinascimento*, qui apportent de nouvelles lumières sur cette période de la pensée philosophique italienne ; à côté d'une très bonne monographie de M. Armando Carlini sur *La filosofia di G. Locke*, dont le premier volume seul a paru jusqu'ici, M. Mario Casotti, un jeune philosophe qui promet beaucoup, publie une œuvre organique : *Saggio di una concezione idealistica della Storia*, qui constitue le premier ouvrage sérieux et systématique contemporain sur cette question, quoiqu'il suive un peu trop à la lettre ce que nous appellerons les préjugés idéalistes. Dans son ensemble les résultats en sont de beaucoup supérieurs à ceux auxquels arrive M. Croce avec sa *Teoria e storia della storiografia* (Laterza, Bari), soit parce qu'il résout les contradictions de M. Croce, soit parce qu'il domine l'argument avec une plus profonde conscience spéculative. M. Codignola, enfin, en nous don-

nant une diligente et scrupuleuse traduction de l'œuvre capitale de Maurice Blondel : *L'Azione*, n'a pas peu contribué à augmenter la valeur et l'importance de la collection, en facilitant aux Italiens la lecture d'un des ouvrages les plus importants de la pensée philosophique moderne.

La collection *La nostra scuola* est fondée sur les mêmes principes. M. Gentile y a fait paraître, en la précédant d'une savante introduction et de notes très diligentes, une polémique soutenue il y a soixante-dix ans par Bertrando Spaventa sur *La libertà d'insegnamento*, question qui passionne vivement aujourd'hui les milieux politiques et pédagogiques en Italie. M. Codignola a réimprimé, avec une bonne préface, l'excellent écrit de Aristide Gabelli, un de nos meilleurs écrivains pédagogiques, sur : *Il metodo d'insegnamento nelle scuole elementari.* M. Mario Casotti y a fait paraître un petit volume d'*Introduzione alla Pedagogia*, qui est une exposition claire et diligente des principes fondamentaux de la pédagogie idéaliste, traitée avec une sûre et vaste connaissance du sujet ; et Mme Enrica Carpita un essai remarquable sur : *Educazione e Religione in Maurice Blondel*, que j'aimerais voir largement connu en France pour la subtilité du jugement, l'équilibre et la compréhension dont l'auteur a fait preuve.

Les voies dans lesquelles est dirigée la collection *Uomini e tempi* ne me semblent pas aussi bonnes. A côté de volumes tels que *Discorsi di Religione*, par G. Gentile, travail d'incontestable mérite et d'une grande profondeur spéculative, quoique de théories politiques fort discutables ; à côté de livres comme celui de M. Vilfredo Pareto, *Fatti e Teorie*, recueil d'études remarquables du grand sociologue, qui jettent une vive lumière sur les phénomènes économiques et sociaux de la période de guerre et d'après-guerre, on y publie des volumes de valeur moindre ou nulle, comme le pot-pourri de M. Aldemiro Campodonico sur *La Russia dei Soviet*, résultat de recherches trop hâtives de troisième ou de quatrième main ; ou l'ouvrage superficiel de M. Ulrico Arnaldi : *Rossi, bianchi e tricolori*, œuvre d'une insigne incompréhension des événements qui se sont déroulés dans l'empire austro-hongrois après l'échec de l'expérience bolchévique en Hongrie. Il me semble que M. Codignola devrait apporter plus de soins à cette collection, pour qu'elle se main-

tienne à la hauteur des deux autres, qui sont vraiment fort recommandables sous tous les rapports.

§

A côté de cette vivace éclosion d'études philosophiques et sociales nous assistons, en Italie, phénomène très intéressant, à un renouvellement de ferveur autour des **littératures étrangères**. Ce phénomène qui commençait à se manifester avant la guerre et qui, pendant la guerre, était resté forcément latent, a repris avec une vigueur croissante.

Plusieurs éditeurs se sont ajoutés à ceux qui avaient commencé des collections de littérature étrangère, et parmi ceux-ci je nommerai l'éditeur Laterza de Bari, avec la collection *Scrittori Stranieri*, qui est malheureusement suspendue, et les deux Carabba de Lanciano avec : *Antichi e Moderni* et *Scrittori Italiani e Stranieri*. A Florence, l'éditeur Vallecchi a confié à M. Giovanni Papini la direction d'une : *Raccolta straniera*, qui a déjà fait paraître trois volumes, tous égalemement bien traduits : *Sotto il giogo della guerra*, de L. Andreieff, par C. Rebora, *Il fiore dei miei ricordi*, de M. de Unamuno, par G. Beccari, et *Novelle Umoristiche*, de G. Keller, par Spaventa Filippi, auxquels feront suite d'autres traductions, confiées à des spécialistes, d'après Dostoïewsky, Tolstoï, De Quincey, Gide, Duhamel, Villiers de l'Isle-Adam et beaucoup d'autres encore. A Florence également, où la librairie de la *Voce* s'est transférée de Rome, elle continue la publication de son excellente collection *Il libro per tutti*, qui a déjà donné plusieurs traductions, fort bien faites, d'œuvres de Hoffmann, d'Avertchenko, de Tolstoï, de Stevenson, Claudel, Krupin et Tchekhof. L'éditeur Battistelli a commencé, toujours à Florence, la publication d'une collection de traductions : *Biblioteca iberica Antica e Moderna*, dirigée par M. Gilberto Beccari ; mais malheureusement les premiers volumes publiés montrent trop de négligence chez les traducteurs qui n'ont qu'une connaissance philologique fort imparfaite de la langue qu'ils traduisent et manquent en outre de sens critique. L'éditeur Battistelli a entrepris aussi la publication d'une traduction des œuvres complètes de Dickens par M. Silvio Spaventa Filippi (traducteur qui devrait se surveiller davantage et tâcher d'avoir de plus grandes facultés d'interprétation), ainsi que celle des œuvres complètes de Shakespeare, traduites par M. Ales-

sandro Mucioli moins que médiocrement, à en juger du moins par les deux premiers volumes publiés et qui constituent une véritable diffamation des chefs-d'œuvre tels que *Macbeth* et *Le Marchand de Venise*.

La librairie Dott. G. Giannini, à Naples, publie de bonnes traductions, préférablement d'œuvres des littératures russe et du Nord. Nous en signalons quelques-unes, comme *Le veglie*, d'après Gogol, *Il burrone*, d'après Kontcharof, *La razza di Caino*, d'après Davtchenko, qui ont été traduites directement du russe par M. F. Verdinois. Enfin, à Milan, l'éditeur Quinteri a publié les premiers volumes d'une collection d'écrivains étrangers, où il compte faire paraître presque tous les auteurs russes, une bonne partie des anglais modernes, les principaux auteurs français, etc. Ces traductions sont faites toujours diligemment, sinon parfaites. A côté de M. Quinteri, la librairie Primato Editoriale a commencé une série d'anthologies : *Novellieri di tutte le letterature*, dont les *Novellieri Spagnuoli* ont déjà paru avec un choix très intelligent et fort bien traduit par M. E. De Zuani, et les Français, Belges, Anglais, Russes, etc., suivront bientôt, tous traduits par des gens compétents en la matière. Je signale, pour finir, la louable initiative de la librairie Modernissima, à Milan, qui nous a donné les œuvres complètes de Baudelaire, dont les *Fleurs du mal* et *Spleen de Paris* ont été remarquablement traduits par M. Decio Cinti, ce que je ne pourrai pas dire de l'*Epistolario* qui a été aussi mal coordonné par M. Oreste Giordano. La librairie Modernissima a aussi entrepris une nouvelle collection : *Il Romanzo straniero*, de caractère populaire, où les romanciers français anciens et modernes auront une large place. Ces entreprises (sans parler d'autres qui sont en formation, et dont celle des éditeurs Taddei de Ferrara s'annonce la plus sérieuse) témoignent amplement de l'intérêt que prend l'Italie aux littératures étrangères, auxquelles le public s'adresse pour se reposer des inepties que lui servent ses compatriotes. Et de ce phénomène qui, je l'espère, n'ira pas sans une plus sévère compréhension critique de ces mêmes littératures étrangères, je veux tirer un bon présage ; je souhaite, c'est-à-dire, que la littérature italienne, au contact des grands courants de la littérature européenne, sache se renouveler et sortir enfin de la crise et de la décadence où elle est actuellement plongée.

§

Memento. — Il me reste à signaler trois volumes d'art remarquables surtout par l'élégance de leur édition et la finesse de leurs gravures. Il sont publiés par la librairie Flli Treves de Milan : le premier : *Raffaello,* par M. Corrado Ricci, est une exposition claire et facile, mais incolore et sans valeur critique, de la vie et de l'art du grand peintre d'Urbin ; *I palazzi e le ville che non sono più del Re* est un recueil de petites monographies sur les châteaux et les villas et les chefs-d'œuvre d'art qu'elles contenaient et que le Roi d'Italie a offert à l'Etat, en octobre 1919 ; enfin *Leonardo Ritrattista*, par M. Attillio Schiapparelli, est un ouvrage vigoureux dû à ce subtil critique d'art, qui rend à Léonard de Vinci, par des arguments irréfutables, la paternité d'une bonne partie de ses œuvres que la critique moderne lui avait ôtée. — Un autre ouvrage excellent : *Il Vangelo della pittura ed altre prose d'arte* (L. Lattes et C. Torino) est l'œuvre de M. Enrico Thovez, un de nos meilleurs critiques, qui a été trop souvent et injustement passé sous silence. Il a recueilli dans ce volume les expériences qui sont les fruits d'une vingtaine d'années consacrées à la critique d'art avec la plus grande impartialité. — A propos de la reprise des études philosophiques italiennes, dont j'ai parlé plus haut, je rappelle au lecteur que l'éditeur Laterza de Bari vient de commencer la publication de *Scritti filosofici* de Giovani Gentile, dont a paru le premier volume *Teoria generale dello spirito come atto puro*, œuvre fondamentale pour la compréhension de la pensée idéaliste de cet auteur ; et l'éditeur R. Carabba de Lanciano a commencé la publication de : *Scritti varî* du même auteur, en faisant paraître ces jours-ci le premier volume : *Frammenti di estetica e di letteratura*, complément indispensable à la compréhension des œuvres plus importantes de l'illustre philosophe. — Une nouvelle librairie, *Il Solco* (Città di Castello), a pris l'initiative d'une *Biblioteca di Coltura Filosofica* qui a fait paraître un volume de M. Alessandro Chiapelli : *La crisi del pensiero moderno*, où la pensée philosophique moderne universelle est examinée d'un point de vue réaliste, ce qui me paraît la négation de toute saine philosophie ; et un volume de M. Filippo Giuffrida : *Il fallimento della pedagogia scientifica*, excellent essai, dans lequel il est fait justice de la facile pédagogie positiviste examinée du point de vue idéaliste.

J'accuse réception de deux importantes nouveautés sur lesquelles je reviendrai plus amplement dans ma prochaine chronique : *Rubè*, par M. G.-A. Borgese (Trèves, Milano), roman attendu avec le plus vif intérêt, et *La vita di Cristo*, par M. Giovanni Papini (Vallecchi, Florence), volume qui relate la conversion au catholicisme de cet écrivain à l'âme inquiète et très personnel.

GEROLAMO LAZZERI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ludovic Naudeau : *Les dessous du chaos russe*, Hachette. — Henri Massis et Edouard Halévy : *La trahison de Constantin*, Nouvelle librairie nationale, 3, Place du Panthéon.— Adriaticus: *La question adriatique*, L'Emancipatrice, 36, rue de Pondichéry. — Abram Andronian : *Documents officiels sur les massacres d'Arménie*, H. Turabian, 217, boulevard Raspail.

L'effondrement du tzarisme au plus fort de la grande guerre, on peut s'en souvenir, causa une amère et immense déception aux armées alliées qui luttaient déjà depuis trois ans. Ce fut peut-être davantage encore : un étonnement profond dans l'Occident de l'Europe devant la chute soudaine d'un pouvoir que beaucoup, même parmi les adversaires de l'autocratie, se représentaient comme un système accepté et même indispensable dans l'état présent de la Russie. Quelques-uns cependant l'avaient prévue et annoncée dès la guerre avec le Japon et ses résultats désastreux ; mais on ne les écoutait guère, continuant à tout ignorer, où à peu près, de ce pays lointain, et l'on imaginait le colosse moscovite comme absolument inébranlable. Ce que fut la chute, l'effondrement du tzarisme, on a peine à se le représenter même maintenant avec sa réalité terrible. M. Ludovic Naudeau, dans son curieux livre : **Les dessous du chaos russe**, nous donne un substantiel tableau de cet événement extraordinaire, dont les suites sont encore incalculables. Témoin oculaire de cette débâcle tragique, son récit est d'autant plus précieux qu'il possède le don, assez rare chez les écrivains de nos jours appelés à narrer les événements de la politique générale, de pouvoir considérer les faits avec toute l'indépendance d'esprit dont notre nature est capable. Le tzarisme n'avait pas voulu, ou, peut-être, s'était trouvé impuissant à résoudre la question agraire, et ceci au milieu de populations presque exclusivement agricoles. Lassés par une guerre cruelle et interminable, dont ils n'avaient jamais compris ni le sens ni la nécessité, les moujiks répondirent tous aux appels enflammés des révolutionnaires qui leur criaient de jeter leurs armes et de s'emparer des terres, — de ces terres dont ils s'étaient toujours crus, au reste, les propriétaires véritables ; et les troupes du tsar s'éparpillèrent, s'évanouirent bientôt dans les steppes, pillant et saccageant, le regard toujours fixé en avant, vers les villages où s'accomplirait enfin la grande conquête. Mais, par un juste retour des choses, ces nouveaux propriétaires main-

tenant restent sourds aux appels désespérés de Lenine et des bolcheviki communistes qui tentent vainement de leur persuader que le collectivisme est la seule forme sociale maintenant possible de la propriété. Les nouveaux possesseurs font la sourde oreille, et l'écueil où devait naufrager le tzarisme est encore celui où menace de périr le nouvel état social. En attendant, c'est le chaos. Et l'on peut se demander comment pourra se reconstruire, — ou se dissocier ! — cette immense Russie, dont le Panslavisme fut si longtemps le cauchemar de certains sociologues, — et qui ne pourra renaître un jour que sous des formes nouvelles, si jamais elle se réorganise après un pareil gâchis !

L'étonnant traité de Sèvres, dont nos voisins d'outre-Manche vont subir la révision, d'assez mauvaise grâce sans doute, aura été du moins un enseignement dont nos diplomates feront bien de garder le souvenir. Sans la restauration du roi Constantin, ce traité aurait longtemps pesé sur les destinées de l'Europe orientale. La Grèce, chargée par l'Angleterre d'une mission visiblement au-dessus de ses forces, nous aurait sans cesse créé des difficultés, — même en écartant l'idée d'une catastrophe toujours possible et peut-être irréparable. La restauration du beau-frère de l'ex-empereur Guillaume aura eu du moins ce bon résultat que des arrangements raisonnables avec la Turquie pourront être conclus, on peut du moins l'espérer. C'est qu'on avait un peu trop oublié le rôle néfaste de la reine Sophie et de son mari. Le petit livre de MM. Henri Massis et Edouard Helsey : **la Trahison de Constantin**, est un raccourci saisissant de cette fantastique histoire, qui devait aboutir à la tragique journée du 1er décembre 1916. Dans cette publication figurent pour la première fois des dépêches qui confirment pleinement tout ce qu'on savait — et même ce qui a été supposé — d'une entente perfide et sournoise entre la cour d'Athènes et celle de Berlin. Le rôle de l'amiral Dartige, ses imprudences, pour n'en pas dire plus, en dépit des avertissements de M. Guillemin, ministre de France en Grèce, seraient d'ailleurs presque inexplicables si nous ignorions la mission de M. Benezet. Ce député, diplomate officieux et improvisé, eut un rôle plutôt malheureux et qui peut faire déplorer une fois de plus l'ingérence de « la mouche du coche » dans des affaires où elle n'a cure et dont le moins qu'on en puisse dire c'est que la bonne volonté ne suffit pas pour arriver à destination.

La Question Adriatique, recueil de documents officiels, reproduit les pièces du *Livre Bleu* distribué à la Chambre des Communes de Londres avec quelques commentaires susceptibles d'éclaircir cette suite de pièces diplomatiques. C'est la déclaration du gouvernement serbe le 2 décembre 1914 ; le Traité secret de Londres où intervint l'Italie (2 avril 1918) et que se hâtèrent de publier les bolchevistes dès qu'il fut tombé entre leurs mains ; le manifeste du comité Yougo-Slave et sa déclaration lors du couronnement de l'empereur Charles de Habsbourg ; la déclaration de Corfou (20 juillet 1917) ; le pacte de Rome avec les Yougo-Slaves (7 mars 1918) ; l'exposé de M. Trumbic à la Conférence de Paris (18 février 1919) ; des discussions sur le problème Adriatique et l'occupation de Fiume par d'Annunzio ; divers mémoires et lettres sur la question ; un autre mémoire sur la forme à donner au mandat sur l'Adriatique ; des communications américaines, notes et dépêches du président Wilson, etc... C'est, en somme, un ensemble de pièces qui intéresseront les historiens de la grande guerre, exposant l'opinion des diverses nations intéressées, et qui indiquent « les différentes tentatives faites pour donner à ce problème une solution satisfaisante ».

Je recommanderai enfin aux partisans quand même de la Turquie la lecture édifiante du volume de M. Abram Andronian : **Documents officiels concernant les massacres d'Arménie**, où l'auteur, avant d'aligner les télégrammes, pièces et lettres du comité Jeune-Turc, invoque le témoignage d'un des leurs, Naïm-bey, qui apporte bien malgré lui assez souvent, on peut le dire, des précisions intéressantes. Les Arméniens isolés pouvaient être massacrés impunément dans les villes qui leur étaient assignées comme séjour, Diarbékir ou Mardine. La tuerie reprenait chaque fois que l'Allemagne annonçait une victoire, — les Turcs pensant que devait s'en augmenter leurs chances d'impunité. Ceux qu'on épargnait d'abord, — les femmes, les enfants au-dessous de sept ans, — devaient traverser des régions désertes, sans eau, où il leur fallait « boire leur urine » (*sic*). Le gouvernement turc organisa systématiquement l'extermination à Kès-ul-Aïr, où il y eut 7.000 morts ; à Intelli, 50.000 ; à Der-Zor où ils atteignirent le chiffre fantastique de 200.000. Encore n'a-t-on pas compté ceux qui périrent de misère, par famine, mauvais traitements, épidémies dues à l'entassement des captifs. On ne

pouvait pas enterrer les morts, trop nombreux, et on les laissait dévorer par les chiens. Ceux qui survivaient étaient dirigés sur des pays éloignés, à pied, et chaque jour parvenaient les nouvelles de centaines de décès survenus avec les privations, le froid, les maladies, — une épidémie de typhus; des milliers d'enfants furent brûlés vifs. Les détails seraient trop longs à donner, d'ailleurs; pendant des mois et des mois les malheureux Arméniens furent conduits à coups de fouet, de crosse, de gourdin ou de bottes sous le poignard ou le sabre des tortionnaires. Le volume de M. Aram Andronian apporte des documents qui démontrent à ce sujet une longue préméditation, établissent la généralité des massacres, disent les encouragements et même les ordres du gouvernement de la nouvelle Turquie, — bref la culpabilité de tout le peuple turc. C'est la conclusion de cet exposé pénible, mais, je crois, inattaquable. On avait décidé d'exterminer entièrement les Arméniens, dit un ordre de Talaat, alors ministre de l'Intérieur, et qui vient de tomber dans les rues de Berlin sous le revolver d'un compatriote de ses victimes. Une de ses dépêches — le volume en reproduit un grand nombre et certaines en fac-simile — appelle la boucherie des Arméniens une « intention sacrée », et nous le voyons continuellement gourmander et même menacer ceux des fonctionnaires qui montraient encore quelque humanité. Nous savons sans doute tout ce qu'on peut dire des Arméniens et ce qu'il en faut croire. Mais un crime est toujours un crime; la Turquie entière a pu se faire la complice des assassins, ce ne sont pas les plaidoyers de ses partisans quand même qui parviendront à l'excuser.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

Les « conciliations » de M. Henri Jaspar. — Si l'opinion publique belge, dans sa très grande majorité, s'était ralliée au projet d'occuper la Ruhr, ce n'est certainement pas que notre petit pays soit animé du moindre souffle impérialiste, mais notre bon sens national nous disait que le dernier moyen d'avoir quelques chances d'être payé par l'Allemagne consistait à nous saisir d'un gage important. Or, c'est l'intervention de notre ministre

des Affaires étrangères qui a déterminé le compromis de Londres, reculé l'échéance du 1er mai et fait que nous en sommes toujours à devoir nous contenter d'une promesse des hommes de passage du nouveau gouvernement allemand, lequel est aussi faible, aussi hybride, aussi peu représentatif des véritables puissances teutonnes que son prédécesseur, le falot cabinet Fehrenbach. A Londres, M. Briand avait repoussé l'ultimatum, car il estimait avec raison que la date du 1er mai, en vertu du traité de Versailles, comportait à elle seule cette signification et que les manquements de l'Allemagne à ses obligations étaient flagrantes. Comme au temps où il s'opposait au passage à travers la Belgique des munitions françaises destinées à la Pologne, c'est M. Jaspar qui a tendu la perche à ceux dont la politique vise à « ménager » l'ennemi. Il a beau dissimuler sa tactique sous une phraséologie, du reste médiocre, ses discours devant le Parlement ne sont que des mots et n'indiquent pas beaucoup de suite dans les idées; souhaitons n'avoir pas à payer trop cher le résultat de sa politique ambiguë. Car quelle est notre situation ? Nous avons inutilement et coûteusement mobilisé des classes, enlevé des milliers de jeunes gens à leur travail productif pour nous retrouver, comme avant la conférence de Londres, en présence d'un débiteur dont, plus qu'aucun autre, notre pays est payé pour savoir que la mauvaise foi est notoire. Encore si le cabinet Wirth possédait une autorité suffisante ; mais il peut être renversé du jour au lendemain et ses engagements d'autant plus aisément remis en question qu'on n'exige plus que l'Allemagne se reconnaisse responsable de la guerre. Comment le ministre des Affaires étrangères d'un pays dont le territoire a été violé, occupé et pillé au mépris des traités, n'a-t-il pas insisté sur cette clause essentielle de la reddition boche ?

On sait que, outre les internationalistes, les principaux adversaires de l'occupation de la Ruhr se recrutent parmi les grands financiers ; à la faveur de la baisse du mark, des capitaux importants ont été investis dans l'industrie allemande ; plus celle-ci sera grevée de charges, moins forte naturellement sera la rémunération ; si bien que nous assistons à une coalition des ventres dorés internationaux saisis de cette même frénésie qui les agitait contre l'impôt sur le revenu. On conçoit qu'ils hissent sur le pavois M. Henri Jaspar ; leur presse est unanime à couvrir d'éloges

l'homme qui a si habilement maquillé la situation et « su concilier l'action avec la temporisation ».

N'oublions pas que c'est un financier qui a introduit M. Henri Jaspar dans le gouvernement, le même financier qui proposait aux Allemands la renonciation de la Belgique au châtiment des coupables contre la reprise à un franc vingt-cinq des sept milliards de marks introduits en Belgique au cours de l'occupation. Pendant la guerre, ce financier, M. Francqui, était demeuré à Bruxelles et avait rendu les plus grands services en matière de ravitaillement. Il eut le tort de vouloir se mêler de politique et de diplomatie. C'est lui qui, dès l'armistice, envoya à Lophem des délégués à la rencontre du Roi, à qui ils exposèrent d'une manière inexacte la situation du pays ; le roi induit en erreur constitua un cabinet dont la majorité se composait d'amis de M. Francqui, et dont le plus zélé n'était autre que M. Henri Jaspar. Ce ministère dit de Lophem fut renversé par l'opinion publique à cause de son incompréhension de la situation économique (M. Henri Jaspar ayant assumé, sans en rien connaître, la direction des Affaires économiques), à cause de ses complaisances à l'égard des factieux du flamingantisme et du pannéerlandisme (M. Henri Jaspar ayant troqué son premier portefeuille contre celui de l'Intérieur) et enfin à cause de sa misérable et maladroite attitude envers la Pologne, et l'on n'ignore pas que cette décision sans grandeur fut prise sous la pression de M. Vandervelde, soutenu par M. Henri Jaspar ; mais les flamingants et les internationalistes lui payèrent leur dette de reconnaissance en l'imposant en quelque sorte au nouveau Cabinet. M. Henri Jaspar à la tête des Affaires étrangères, c'était pour eux la garantie que les sentiments francophiles du pays seraient sérieusement freinés.

Pendant que M. Jaspar négociait et « conciliait » à Londres pour le plus grand bien de la thèse opposée à celle de la France, qui ne recevait, en fin de compte, qu'un semblant de satisfaction, le Premier ministre, M. Henri Carton de Wiart, prononçait un discours énergique dans lequel se manifestait nettement la volonté de se pourvoir d'un gage ; mais c'est précisément la tactique de M. Jaspar de se soustraire à l'autorité du premier Ministre que, peut-être bien, il espère remplacer un jour.

A ce propos, je lisais dans un journal anversois que mes chro-

niques du « Mercure de France » étaient inspirées par M. Carton de Wiart. Que mon confrère se détrompe : une seule intervention s'est produite au sujet de mes articles, elle provenait d'un subordonné de M. Jaspar, qui ignore sans doute qu'il existe encore des publicistes indépendants. Au demeurant, je ne suis pas le seul à signaler le danger de son oblique politique personnelle : la « Revue générale », le grand périodique catholique, sous la plume de M. Mélot, ancien directeur de la propagande belge, voit aussi très clair dans son jeu si dangereux pour les intérêts du pays.

Mais les élections communales qui viennent d'avoir lieu dans toute la Belgique ont marqué un mouvement de recul très accentué des flamingants et des internationalistes. Les groupes sur lesquels s'appuyait M. Henri Jaspar ont perdu de leur importance. Si les Allemands manquent à leurs engagements, le pays saura nettement à qui s'en prendre ; l'appui de M. Vandervelde et des représentants des francophobes aura perdu de son efficacité et la Société générale de Belgique ou un autre grand établissement financier similaire procurera à M. Henri Jaspar une de ces retraites dorées qu'ils ont accoutumé de réserver aux ministres dégommés. Est-ce pour cela que tant des nôtres sont tombés à Liège, à Haelen et dans les tristes plaines de l'Yser ?

Quant à voir un jour M. Jaspar à la tête du gouvernement, je ne le pense sincèrement pas, il faudrait compter sans le Roi, qui possède un instinct si sûr de notre intérêt national, qui est tout l'opposé des intérêts personnels ou de coterie. Et le Roi n'ignore plus qu'à Lophem il avait été trompé.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Pologne.

La « politique polonaise » de l'Angleterre. — Le discours de M. Lloyd George, prononcé le 13 mai à la Chambre des Communes, si malveillant pour la Pologne qu'il soit, n'est en somme qu'une soudaine explosion de rancœurs et de préjugés emmagasinés depuis longtemps. Si le tempérament semble avoir emporté le Premier britannique au delà des habituelles convenances diplomatiques, il ne l'a point fait dévier d'une ligne politique tracée d'avance.

Quelle est cette ligne politique ?

Rappelons d'abord les faits.

En 1917, au moment où la révolution russe triomphe définitivement, la Grande-Bretagne appuie fortement auprès du gouvernement révolutionnaire l'idée d'accorder son indépendance à la Pologne.

En 1918-1919, pendant l'élaboration du traité de Versailles, M. Lloyd George prend constamment des initiatives contre les plus justes revendications de la Pologne. Il réussit alors à bousculer tous les avis des experts anglais et il fait triompher sa volonté contre toutes les majorités possibles au sein du Conseil suprême. Ainsi est décidé le tracé de la frontière germano-polonaise en Prusse orientale et occidentale ; de la même façon est admis l'absurde plébiscite (absurde — dans les conditions où il devra être exécuté) — d'Allenstein. La grave question de Dantzig est résolue dans le même sens et le problème de la Haute-Silésie, le plus grave de tous, est soustrait, à la onzième heure, à un règlement immédiat juste et clair pour être jeté lui aussi dans le terrible « sac à plébiscites ». Enfin la fameuse clause concernant les minorités, aussi paradoxale qu'humiliante pour les nations « à intérêts limités », est introduite avec l'agrément plus qu'empressé du représentant anglais.

Mais la « politique polonaise » de l'Angleterre, poursuivie en dehors du traité de Versailles ou en vue de sa « réalisation », apparaît non moins significative. Ce sont tantôt des petites et grosses chicanes, tantôt des « bons conseils », tantôt enfin des « menaces » imprévues — mais leur but est le même : diminuer la Pologne comme facteur indépendant et surtout comme facteur *antiallemand* de la politique européenne. Ainsi, au moment où les bandes ruthènes, conduites par des officiers allemands et autrichiens, s'essaient à exterminer la population polonaise, les Polonais reçoivent un « amical » conseil de ne pas s'opposer à ce... « mouvement ». Puis vient cette ahurissante affaire de « pogroms imaginaires ». Quelques journaux viennois lancent une fausse nouvelle au sujet de pogroms qui auraient eu lieu à Cracovie. (Il s'agissait en réalité d'une manifestation sans aucune gravité et n'ayant pas au surplus le caractère antijuif.) Le Gouvernement anglais (le Foreign Office), *qui n'avait pas encore en Pologne de représentant*, sans demander d'explications, sans attendre une confirmation plus ou moins impartiale de la nouvelle, lance, le 14 novembre 1918, un sévère avertissement, sorte

d'ultimatum, chargé de menaces et d'insinuations injurieuses.

Est-il besoin de rappeler encore les nombreuses « difficultés », tantôt posées par la vie, tantôt créées comme exprès par les subtils casuistes diplomatiques, où l'attitude des représentants anglais fut invariablement, obstinément hostile à la Pologne ? Dantzig, Teschen, le grotesque plébiscite en Prusse orientale, les pétroles de Galicie, Vilna et le problème lithuanien — voici les « occasions » dont les dirigeants anglais ont profité pour dégager de toute équivoque la véritable physionomie de leur « politique polonaise ». Mais l'hostilité farouche du Premier anglais envers la Pologne n'éclate dans toute son ampleur qu'à l'heure grave de l'invasion bolcheviste. C'est alors que, s'embarrassant peu des clauses les plus explicites du Traité de Versailles, le haut commissaire anglais collabore à l'embouteillage effectif du port dantzicois. En même temps, le 10 juillet 1920, au moment où tout semblait annoncer la catastrophe — le Premier anglais, avec son talent habituel, sait arracher à l'honnête inexpérience de M. L. Grabski certaines promesses quasi humiliantes. En quittant la jolie villa Fraineuse, le premier ministre polonais croit pouvoir compter sur l'aide *matérielle et morale* de l'Angleterre, selon les assurances formelles de M. Lloyd George, payées à un prix élevé... Quelle candeur !... Plus les bolcheviks avancent, mieux M. Lloyd George se dérobe... Heureusement, arrive le « miracle de la Vistule » !

Le combat véhément aux côtés de l'Allemagne dans les affaires plébiscitaires achève ce tableau... En Prusse orientale — sous l'œil indulgent du commissaire anglais — la « consultation populaire » se transforme en un pittoresque cortège du germanisme triomphant, et le « truc du plébiscite » ne sert en somme qu'à confirmer et à *légaliser* le résultat de l'exterminatrice politique prussienne. En Haute-Silésie, l'affaire a pris une tournure plus sérieuse. Malgré toutes les absurdités de la procédure (le vote des émigrés), l'ouvrier polonais, l'habitant autochtone du pays, triomphe dans le bassin minier et dans quelques districts adjacents contigus au territoire polonais. La situation est claire, archi-claire : les résultats du plébiscite, une bonne carte et le Traité de Versailles suffiraient amplement pour régler toute l'affaire. Cette clarté n'a pas le don de plaire au premier ministre britannique. C'est elle qu'il s'efforce d'embrumer par tous les

moyens oratoires et autres... C'est à cause d'elle qu'il se décide à manier cette arme effilée et dangereuse : accuser l'adversaire des méfaits qu'on est précisément en train de commettre soi-même. Si on attaque avec frénésie — le coup peut réussir parfois... Ainsi, M. Lloyd George accuse la Pologne de violer le Traité de Versailles...

Mais est-il besoin d'insister ?

De tous ces faits qui jalonnent le chemin parcouru par la « politique polonaise » de la Grande-Bretagne se dégage assez nettement, croyons-nous, une tendance générale. Le gouvernement anglais, qui n'était pas opposé à la création d'un Etat polonais petit et impuissant (parfois les petits Etats sont puissants et les grands débiles), ressent une extrême méfiance à l'égard d'une Pologne vraiment indépendante et qui aurait réalisé toutes ses justes revendications nationales. Les causes de cette orientation générale de la « politique polonaise » de l'Angleterre sont, certes, multiples ; mais elles semblent toutes procéder d'un sentiment en somme juste et naturel. La politique anglaise, en général, est une expression rationnelle de cette double constatation : *sécurité insulaire du peuple anglais, insécurité constitutionnelle de l'Empire britannique.* L'impérialisme anglais, de plus en plus commercial, de plus en plus « abstrait », a réussi, en effet, à bâtir un édifice immense, mais fragile. Pour lui permettre de résister, la politique anglaise s'exerce à maintenir partout un équilibre instable d'éléments divers. Elle craint, par conséquent, qu'un centre de véritable stabilisation ne se forme sur le continent. La doctrine est connue et se passe de commentaires.

C'est dans cette perspective que le gouvernement anglais aperçoit avec méfiance une possibilité de l'ordre continental trop sûr et trop exclusif. « Comment voulez-vous que l'Angleterre soutienne les Polonais — disait un publiciste anglais — si la Pologne s'obstine à devenir une annexe politique de la France, une colonie française ? » Cette boutade impertinente semble assez significative... l'Angleterre combat la Pologne pour sa fidélité « excessive » à l'alliance française. Pour diminuer ce « danger », elle agit comme si elle croyait utile de subordonner nettement la Pologne à l'Allemagne, et de former une sorte de *Mitteleuropa* exclusivement continentale, inoffensive sur mer, menaçante ce-

pendant pour la France et l'Italie : *la « Mitteleuropa atténuée », source perpétuelle de l'insécurité européenne*.

Malheureusement, pour réaliser ce dessein il faudrait transformer la Pologne en une seconde Tchéco-Slovaquie, l'Etat parfaitement « central » (géographiquement parlant), nécessairement sans aspirations maritimes, et, malgré toutes les complaisances des Alliés, pas assez grand pour peser trop sur la balance des forces européennes. La politique anglaise, mal informée au sujet des véritables forces de la Pologne, ou dédaignant de s'informer, a travaillé sur cette fausse conception de la Pologne, si j'ose dire, « tchécoslovacoïde ». Elle a fait, par exemple, un énorme travail politique et diplomatique pour séparer la Pologne de la mer en créant un véritable « ourlet » de petits États riverains et de formations politiques *ad hoc*. Car n'oublions pas que l'Allemagne, privée de sa flotte de guerre — et sur ce point l'Angleterre veillera certainement à la stricte exécution du Traité de Versailles — a cessé d'être une puissance maritime.

Cependant, malgré tout cet effort complexe et obstiné, la réalité polonaise ne se laisse pas « suffisamment » comprimer pour s'ajuster à « l'idée » anglaise. Contre les mutilations et les « ajustages » artificiels et arbitraires, la Pologne réagit avec force et parfois même avec succès. C'est pourquoi, à travers les véhémences et les colères de M. Lloyd George, on perçoit un peu de déception et plus encore de dépit (1).

R. DEBROU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Comte de Caylus : *Vie d'Antoine Watteau*. Avec le portrait du peintre des Fêtes galantes peint par lui-même et gravé par Boucher ; Crès. » »

Henri Clouzot : *Le Travail du métal* ; Rieder. 8 »

François Fosca : *Degas* ; Messein. 12 »

Paul Leclercq : *Autour de Toulouse-Lautrec*, avec plusieurs reproductions de dessins ; Floury. 20 »

(1) Il serait nécessaire de compléter ces quelques remarques, d'ordre strictement politique, par une étude rapide des deux éléments qui ont si fortement teinté sinon profondément influencé la « politique polonaise » de l'actuel gouvernement anglais : l'attitude du puritanisme anglais en face de la Pologne catholique ; le rôle, si important parfois, du mouvement panisraëlite, maître de

Esotérisme

Sedir : *La Guerre de 1914 selon le point de vue mystique ;* Legrand, Sotteville-lez-Rouen. 7 »

Histoire

A.-F. Aude : *Vie publique et privée d'André de Béthoulat, comte de La Vauguyon, ambassadeur de France, 1630-1693*, avec son portrait et la généalogie de sa famille ; Champion. 40 »

Arthur Chuquet : *Etudes d'histoire*, 8e série ; Boccard. 5 »

Arthur Chuquet : *Quatre généraux de la Révolution : Hoche et Desaix, Kléber et Marceau ;* Boccard. » »

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*, avec de nomb. illust. Tome V : *La Monarchie de juillet*, par S. Charléty ; Hachette. » »

Arthur Lévy : *Napoléon et la paix ;* Nelson. 4 50

Linguistique

Maurice Cahen : *Etudes sur le vocabulaire religieux du vieux scandinave. La libation ;* Champion. 30 »

Maurice Cahen : *Le mot « dieu » en vieux scandinave ;* Champion. 12 »

Littérature

Charles Andler : *Nietzsche, sa vie et sa pensée.* II : *La jeunesse de Nietzsche jusqu'à la rupture avec Bayreuth ;* Bossard. 18 »

Julie Berliet : *Les amis oubliés de Port-Royal ;* Dorbon aîné. » »

Lorenzi di Bradi : *Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise ;* Boivin. 3 50

André Chevrillon : *Trois études de littérature anglaise ;* Plon. 7 50

Paul Claudel : *Les Euménides d'Eschyle ;* Nouv. Revue franç. 7 95

Jean Epstein : *La poésie d'aujourd'hui, un nouvel état d'intelligence.* Lettre de Blaise Cendrars ; La Sirène. 8 »

François Franzoni : *La pensée de Nicolas Machiavel*, extraits les plus caractéristiques de son œuvre, choisis, groupés et traduits, avec une introduction, une bibliographie et le texte italien correspondant ; Payot. 12 »

Robert Launay : *Figures juives ;* Nouv. Libr. nationale. 7 50

Prince de Ligne : *Lettres de Fédor à Alphonsine ;* Champion. 5 25

Mme de Maintenon : *Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins.* Introduction et notes de Gonzague Truc. Portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »

Henri Martineau : *La vie de P.-J. Toulet*, avec de nombreux documents inédits, un portrait, un dessin, un fac-similé d'écriture et un essai de bibliographie ; Le Divan. » »

Jean de Tinan : *Noctambulismes, 1897-1898*, avec un portrait inédit de l'auteur par Maxime Dethomas et vingt-deux dessins originaux de Maurice Barraud ; Ronald Davis.

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Etienne Burnet : *La tour blanche, armée d'Orient 1916-1917 ;* Flammarion. 7 50

René Le Gentil : *Cyniques et fantoches de la guerre ;* Soc. mutuelle d'édition. 4 50

J. Revol : *L'effort militaire des alliés sur le front de France ;* Payot. 5 »

Philosophie

Léon Brunschvicg : *Nature et liberté ;* Flammarion. 4 50

Sédir : *Le devoir spiritualiste ;* Legrand, Sotteville-lez-Rouen. 2 »

Binn Smyrniadis : *Les doctrines de Hobbes, Locke et Kant sur le droit d'insurrection ;* La Vie universitaire. 10

la finance internationale — où certains hommes d'Etat anglais croient trouver un sûr moyen pour étayer la fragilité de l'édifice de l'Empire britannique. L'étude de ces facteurs exigerait un long exposé que nous sommes obligé de remettre à une autre occasion.

Poésie

Edmond Aubé : *Idylles grecques ;* Soc. mut. d'édition. 3 50
Maurice Boucher : *Nouveaux poèmes ;* Les Gémeaux. 6 »
Alexis Couet : *Les Amantes ;* Le livre mensuel. 5 »
Fanny Darfeuil : *A l'ombre du drapeau ;* Emile Paul. 7 50
Germonde : *Je dors et mon cœur veille ;* Chiberre. 5 »
Marcel Hervier : *Pour les morts ;* Imp. Audin, Lyon. » »
Paul de La Garanderie : *L'ordre du sang ;* Lemerre. 6 »
Louis Jacques Laporte : *Ames et paysages*. Préface de Miguel Zamacoïs ; Edition lyrique et littéraire. 5 »
Emile Moussat : *Sous le ciel d'Allemagne ;* les Gémeaux. 5 »
Joseph Pomié : *La mousse du rocher ;* Le Fauconnier. 5 »
Jean Suberville : *Dans la fosse aux lions ;* Renaissance du livre. 5 »
Emile Verhaeren : *Les Heures du Soir, précédées des Heures claires et des Heures d'après-midi ;* « Mercure de France » 7 »
X : *Au soldat inconnu ;* Libr. française, Pékin. » »

Politique

Jacques Bardoux : *De Paris à Spa, février 1919-octobre 1920 ;* Alcan. 15 »
Marcel Dunan : *L'Autriche ;* Rieder. 5 »
Alfred Frachon : *Les opinions allemandes sur la reconstruction du droit international ;* La vie universitaire. 15 »
Raoul Labry : *Autour du bolchevisme ;* chez l'auteur, la Roche-sur-Yon. » »
Lieut. Colonel Reboul : *L'Allemagne et ses camouflages ;* Berger-Levrault. 6 »
Comte Renaud de Briey : *L'Allemagne et l'avenir de l'Europe d'après les lettres inédites d'un diplomate belge en 1848*. Préface de Jacques Bainville et de Sir Thomas Barclay ; Berger-Levrault. » »
G. Vial-Mazel : *Le Rhin, victoire allemande ;* Chiron. 4 50

Questions militaires

Dr Louis Combe : *Le soldat d'Afrique ;* Lavauzelle. 6 »

Questions religieuses

Louis de Bonnières : *Dans la lumière de Lourdes*. Préface par M. l'Abbé Henri Brémond ; Perrin. 7 »
Adolphe Retté : *Lettres à un indifférent*, apologétique ; Bloud. 7 »
Saint-Antonin : *Une règle de vie au XVe siècle*. Traduction de Mme Thiérard-Baudrillart. Préface de Mgr Baudrillart ; Perrin. 7 »

Roman

François de Bondy : *Le Moqueur ;* Grasset. 6 75
Maurice Brillant : *Les années d'apprentissage de Sylvain Briollet ;* Bloud et Gay. 8 »
Conan Doyle : *Le ciel empoisonné*, traduit de l'anglais par Louis Labat ; Lafitte. 7 »
Gaston Duché : *Sous les ruines ;* Soc. mutuelle d'édition. 3 »
Charles Foley : *Au téléphone ;* Flammarion. 7 50
David Graham Phillips : *Un homme neuf*, traduit par Mad. de Cyon ; Lafitte. 7 »
Gyp : *Mon ami Pierrot ;* Calmann-Lévy. 4 90
Gérard d'Houville : *Tant pis pour toi ;* Fayard. 6 50
Francis Jammes : *Le livre de Saint-Joseph ;* Plon. 7 »
Legrand Chabrier : *Christine en liberté ;* Rieder. 6 50
Paul Odinot : *Apprendre à mourir ;* Renaissance du livre. 6 »
Alfred Poizat : *Les maîtres du Théâtre d'Eschyle à Curel*, tome Ier ; Renaissance du livre. 4 »
Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu*. Tome IV : *Le Côté de Guermantes*. II : *Sodome et Gomorrhe ;* Nouv. Revue franç. 12 50
Maurice Renard : *Les mains d'Orlac ;* Nilsson. 7 50
Louis de Robert : *Reconnais-toi ;* Flammarion. 7 50

Marcel Rouff : *Ce qui plane sur la ville ;* Rouff. 1 50

John M. Synge : *Les Iles Aran.* Traduit de l'anglais par Léon Bazalgette. Avant-propos de Maurice Bourgeois ; Rieder. 6 75

Léon de Tinseau : *Jeanne la mystérieuse ;* Calmann-Lévy. 6 75

P.-J. Toulet : *Béhanzigue ;* Malfère, Amiens. 7 50

Sciences

J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques,* 3e série, avec de nomb. illust. : Delagrave. 20 »

Etienne Rabaud : *Eléments de biologie générale ;* Alcan. 15 »

Sociologie

Georges Deherme : *Un maître : Auguste Comte. Une direction : le positivisme ;* Libr. Auguste Comte. 5 »

Henri Fayol : *L'incapacité industrielle de l'Etat : P. T. T. ;* Dunod. 5 »

Georges Dumoulin : *Les syndicalistes français et la guerre ;* Bibl. du Travail. 1 50

Jean Grave : *Association, Organisation ;* Groupe de propagande par l'écrit. 0 40

W. Steed, C. Bouglé, E. Doumergue, G. Lanson, E. Boutroux, Ch. Andler, P. Doumergue, etc. : *Les démocraties modernes ;* Flammarion. 7 50

Jean des Vignes Rouges : *Deviens un chef ;* Flammarion. 7 50

Théâtre

Edmond Rostand : *La dernière nuit de don Juan,* poème dramatique en 2 parties et un prologue ; Fasquelle. 6 75

Varia

Joseph Lévine : *Atlas météorologique de Paris :* Gauthier-Villars. » »

Voyages

Jean Bonnerot : *Les routes de France.* Avec 48 grav. ; Laurens. 9 »

Marie Bugéja : *Nos sœurs musulmanes ;* Revue des études littéraires. 6 »

Henri Mylès : *La fin de Stamboul ;* Chiberre. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France* : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les cérémonies du Centenaire de Flaubert et Bouilhet à Rouen. — Les fêtes Verlaine à Metz. — Mort de Dona Emilia Pardo-Bazan. — Prix littéraires. — A propos du *Boucher de Verdun.* — La plus ancienne relation française de voyage sur Sainte-Hélène. — A propos d'une *Anthologie du Félibrige provençal.* — Une lettre de M. Jean Royère. — Un monument à Erckmann-Chatrian. — Ce que disait la *Gazette des Ardennes* il y a cinq ans. — Publications du *Mercure de France.*

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le mardi 7 juin prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Les Cérémonies du Centenaire de Flaubert et Bouilhet à Rouen. — En attendant le centième anniversaire de la naissance de Gustave Flaubert (12 décembre), la Ville de Rouen a commémoré le centième anniversaire de la naissance de Louis Bouilhet (27 mai). Comme il fallait s'y attendre, Bouilhet est resté un peu dans l'ombre. — Cette fête est devenue presque exclusivement celle de Flaubert...

Par quoi la cérémonie eût réjoui le dévoué Bouilhet; par quoi elle eût déplu à Flaubert, fidèle zélateur du poète de *Meloenis*...

> Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
> Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Emouvante journée en somme et toute à l'honneur de M. Jean Revel, président du Comité qui l'organisa. Les discours furent très dignes des deux grandes mémoires que l'on célébrait. Le temps était doux et clair. Rien ne manqua à la fête...

Rien. Pas même l'intermède comique qui fut fourni par M. Frédéric Masson, — secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

M. Masson a cru devoir envoyer à M. Edmond Haraucourt, président de la Société des Gens de Lettres, une lettre refusant de s'associer à l'inauguration d'un buste de Flaubert, en décembre prochain, à Paris.

Les termes de la lettre du secrétaire perpétuel sont à ce point inconvenants que M. Haraucourt vient de refuser d'en communiquer le texte à la Presse. En voici les principaux passages :

> J'ai assisté à tellement d'érections... *(sic)* de monuments que je n'ai aucun désir d'assister à l'érection du monument de Gustave Flaubert.
>
> Malheureusement pour lui, j'ai connu Flaubert. C'était un anarchiste qui vilipendait la famille française. Il est vrai qu'il s'est ruiné pour sa nièce.] Il avait la mentalité d'un petit médecin de Rouen.

Un certain Jean Pons Guillaume Viennet, qui fut, lui aussi, de l'Académie Française, avait été surnommé, sous la Restauration, le *Napoléon du Ridicule*.

Cette appellation s'applique admirablement à Louis-Claude-Frédéric Masson.

§

Les fêtes Verlaine à Metz. — La Fédération Lorraine des Lettres et des Arts, sur l'initiative de son secrétaire général, le bon poète Jacques Feschotte, a offert à la Ville de Metz pour son musée le portrait de Verlaine d'Aman-Jean.

La remise de ce portrait à la municipalité eut lieu au cours d'une cérémonie présidée par Edmond Haraucourt, président de la Société des Gens de Lettres. Gustave Kahn et Fernand Gregh y représentaient

les Amis de Verlaine, Léon Bocquet la Société des Poètes Français. Mme Madeleine Roch, très acclamée, a dit un poème inédit de Gustave Kahn à Paul Verlaine et l'Ode de l'entrée des Français à Metz de Fernand Gregh. M. le Ministre de l'Instruction publique était représenté par M. Lhopital, inspecteur d'Académie au Ministère de l'Instruction publique. M. Winsback, maire de Metz, a éloquemment parlé de Verlaine en recevant le tableau d'Aman-Jean. Le Colonel Deville, président de la Fédération Lorraine, a remercié les écrivains venus de Paris.

L'élite de la population messine se pressait dans les salles de la mairie.

Un banquet réunissait le soir autour de l'image de Verlaine, évoquée par les lectures de Madeleine Roch, les personnalités messines : le préfet de la Moselle, M. Manceron ; le maire de Metz, M. Winsback ; les sénateurs et députés de la Moselle, MM. Bompard, Colonel Sthul, Serot ; MM. Rogé, Debord, Durocher, du secrétariat général de la Préfecture ; M. Beck, proviseur du lycée, les autorités municipales et les amis messins et parisiens de Paul Verlaine.

§

Mort de Dona Emilia Pardo-Bazan. — Le 12 mai dernier est morte, à Madrid, à son domicile du 27 de la *Calle de la Princesa*, Da. Emilia Pardo-Bazan. Elle était née à la Corogne, où sa statue de marbre en rappelle le souvenir, le 16 septembre 1852. Sa vie est suffisamment connue — elle s'est chargée elle-même d'en dire ce qu'elle jugeait convenable en 1886 en tête du premier volume de son roman *Los pazos de Ulloa* — pour que l'on n'entreprenne pas, dans cette courte notice nécrologique, de la remémorer. Aussi bien, l'hispanologue défunt Boris de Tannenberg, dans son recueil : *L'Espagne Littéraire*, puis M.F. Vezinet en 1907, aux pages 205-231 de son volume : *Les Maîtres du Roman Espagnol Contemporain*, ont-ils consigné sur cette femme de lettres des remarques intéressantes et celui de ses ouvrages qui fit, en son temps, le plus de bruit en Espagne : *La Cuestion Palpitante*, a-t-il été traduit en notre langue par Albert Savine sous le titre : *Le Naturalisme*. Mais le jugement le plus exact sur l'œuvre de Mme Pardo-Bazan, du moins la majeure partie de cette œuvre, est celui que formulèrent en 1909 MM. Dubois et Marin en tête de leur petit manuel de textes pour le Brevet supérieur, époque où l'on n'avait pas encore imaginé de s'y mettre trois pour rééditer des œuvres déjà expliquées par des prédécesseurs sans les citer, comme cela vient de se produire avec le tout récent manuel de MM. Dibie, Boussagol et Fouret. Madame Pardo-Bazan a eu, d'ailleurs, le soin de procurer elle-même l'édition complète de ses diverses production. Nous avons devant nous 25 de ses romans, dix tomes de ses Contes, quinze tomes de critique, et cela est loin de repré-

senter toute l'œuvre de sa plume alerte, sans parler de ses correspondances dans des feuilles de l'Amérique Latine! Comblée d'honneurs par la monarchie, Mme Pardo-Bazan n'a pas, cependant, mis toute sa gloire en rentes viagères, et ce qu'elle a écrit sur les domaines les plus divers de l'activité littéraire passera en grande partie à la postérité. C'était — dans les limites forcées de sa profession de femme delettres essentiellement catholique et royaliste — un esprit vigoureux et hardi, une mâle pensée, une plume bien trempée. Nous voudrions que fût traduite en notre langue au moins sa volumineuse et si originale *Historia de la Literatura Francesa Moderna*. Quand, dans l'été de 1919, José Francés lui prit, pour *America Latina*, l'interview publiée dans le numéro de septembre de cette Revue aujourd'hui tombée, Mme Pardo-Bazan reconnaissait mélancoliquement que la littérature d'après-guerre ne connaîtrait plus, de longtemps, les succès tapageurs de celle d'avant-guerre. Il nous semble que, délicate, Mme Pardo-Bazan parlait là surtout pour elle-même et que, songeant au triomphe inouï de ses *Pazos de Ulloa* et de son *San Francisco de Asis*, elle devait se remémorer la vieille et toujours actuelle interrogation de notre poète sur les « neiges d'antan »...

CAMILLE PITOLLET.

§

Prix littéraires. — Le Comité britannique de la *Vie heureuse* a décerné pour la première fois le prix fondé par la vicomtesse Northcliffe pour le meilleur ouvrage français d'imagination. Le roman couronné est : *Dansons la trompeuse*, de M. Raymond Escholier.

D'autre part, le comité français, représenté par Mme de Sainte-Aulaire, femme de notre ambassadeur à Londres, et qui, au nom de la *Vie heureuse*, offre un prix annuel à l'auteur d'un roman anglais, a désigné Miss Constance, pour son livre : *The splendid Fairing*.

§

A propos du « Boucher de Verdun ». — A la suite de la publication de la lettre de Mrs Kirk dans notre numéro du 1er mai, M. Louis Dumur a reçu la lettre suivante qu'il nous communique :

Tours, le 8 mai 1921.

Vous avez eu raison, mille fois raison, Monsieur, d'écrire votre roman *le Boucher de Verdun* comme vous l'avez écrit. Faisant œuvre d'historien, vous n'aviez pas deux manières de présenter ce récit, qui prend, par l'authenticité des faits et la sincérité même avec laquelle vous les avez reconstitués, l'allure d'un formidable et juste réquisitoire.

Une Américaine ne vous a pas compris. Permettez à la jeune femme française que je suis, fidèle abonnée du *Mercure de France*, de vous dire que si j'ai frémi d'indignation et d'horreur à la lecture de votre livre, ce n'est point de l'audace des situations, ni de la crudité des termes que celles-ci vous forçaient à employer, mais bien du fait que ces situations aient pu exister réellement

et que des hommes, dits civilisés, aient pu commettre à notre époque les crimes que vous décrivez et dont rien ne peut égaler la sauvagerie et la monstruosité !

Votre livre contient la plus véhémente attaque qui ait été portée contre l'Allemand agresseur, — et j'ai récemment entendu un colonel de mes amis, qui fut le chef d'un de nos plus glorieux régiments, déclarer devant une assistance nombreuse que *le Boucher de Verdun* est un livre qu'on doit faire lire autour de soi. J'estime, pour ma part, qu'en agissant ainsi on fait œuvre de propagande au profit de la cause des Alliés.

La lectrice américaine du *Mercure* parle justement de la propagande que nous devons faire à l'étranger et de celle que mènent les Allemands contre nous. Est-il un moyen meilleur que celui qui consiste à publier les crimes de nos ennemis, leur abominable conduite et leur basse immoralité ? Et ce fut votre œuvre, Monsieur, et j'ai de la joie à vous en remercier.

Veuillez en trouver ici l'expression et agréer, etc....

J. ROUQUART.

§

La plus ancienne relation française de voyage sur Sainte-Hélène. — Ce nous semble bien être la suivante, extraite de la relation du voyage de Monseigneur l'évêque de Beryte, etc..., par M. de Bourges, parue à Paris en 1666 chez Denys Bechet, rue Saint-Jacques, au Compas d'Or et à l'Ecu au Soleil. A la page 232, voici ce qu'on y pourrait lire :

L'isle de Sainte-Hélène est un rocher qui a environ soixante milles de circuit qui sont vingt lieues de France. Elle est inaccessible de toutes parts excepté en deux endroits par où le rocher s'ouvre et fait deux vallées par où coulent continuellement les eaux douces. Dans la plus grande vallée est la forteresse, et dans l'autre est un petit rampart avec quelques pièces de canon. Sur le haut de ces rochers, il y a quelques plaines de terre fort fertile, qui fournissent quantité de bons herbages et de légumes, tant pour ceux qui habitent l'ile, qui sont environ cinquante personnes tant hommes que femmes, tous Anglois, que pour les vaisseaux, qui vont là mouiller l'ancre pour prendre de l'eau dans leur retour des Indes. C'est une merveille que la fertilité et la bonté de cette isle, puisque un où deux pieds de terre qui couvrent la surface du rocher sont d'un si bon rapport qu'on y cultive presque les mêmes semences qu'en notre terre d'Europe... Il y a force citrons et beaucoup de chèvres, que les Portugais, lorsqu'ils étaient maîtres du commerce des Indes, y ont autrefois portées et qui y ont beaucoup multiplié depuis. Ç'a été une de leurs pratiques de transporter partout des animaux utiles à l'homme pour le secours de leurs flottes : le malheur est qu'ils y ont aussi laissé des chiens, qui, ayant multiplié et étant sauvages, causent une grande incommodité aux Anglais, si ce n'est qu'elle leur est une occasion de s'occuper à leur chasse, dans le grand loisir que leur fournit la solitude de cette isle, où ils ne voyent guères d'Européens qu'une fois l'année, quand la flotte de la Compagnie d'Angletere revient des Indes, ou quand quelques autres vaisseaux, que la tempête, ou le vent, ou la nécessité de s'y pourvoir d'eau fraîche y conduit (*sic*). Cet entrepôt est plus délicieux qu'on ne le peut imaginer, lors qu'après avoir essuyé trois mois de continuelle naviga-

tion, on peut mettre pied à terre, se promener, boire de l'eau pure et claire, se désaltérer de quelques fruits et prendre quelque bouillon avec des herbes nouvellement cueillies dans un jardin. C'est pour cette raison que les Anglois se sont saisi de cette isle, à cause de sa fécondité, qu'elle est au millieu de l'Océan et qu'elle est presque seule où on se puisse raffraîchir commodément...

C. P.

§

A propos d'une « Anthologie du Félibrige Provençal ». — Un des auteurs de l'*Anthologie du Félibrige provençal*, dont il a été rendu compte dans une récente Chronique du Midi (*Mercure de France*, 15 février 1921), adresse à M. Paul Souchon une réponse à diverses observations que notre collaborateur avait présentées. Malgré sa longueur, nous croyons devoir accueillir cette réponse, car elle nous paraît apporter sur certains points de littérature méridionale des opinions intéressantes :

Toulouse, 20 de mars de 1921.

Mon cher Confrère,

Vous avez bien voulu, dans « le Mercure », parler de notre « Anthologie du Félibrige Provençal » et je vous en remercie pour ma modeste part de co-auteur. Je vous suis reconnaissant d'avoir spécialement noté la peine que nous avons prise de réviser ou même de faire les traductions en français d'*oui* des textes provençaux. On ne sait pas ce que coûte de patience, de temps, le travail ingrat et sans gloire et sans profit de composer une anthologie et spécialement une anthologie provençale. Mettre la main sur la plupart des œuvres issues de notre renaissance intellectuelle est déjà, je n'exagère pas, un tour de force. Aussi aimerait-on à sentir, le dirai-je, un peu plus de chaleur dans les compliments mérités, un peu moins de... hâte dans la critique.

Vous me permettrez, mon cher confrère, pour l'attachement que je vous connais pour les choses de Provence, de vous dire que certains points de votre compte rendu ont un peu forcé les arguments à notre charge. Vous nous estimez trop généreux pour Girard et Thouron et jugez leurs œuvres plates. C'est affaire d'appréciation et votre droit absolu de critique. Vous regrettez que nous ayons trop cité d'appréciations de critiques autres que nous mêmes sur les pièces choisies et leurs auteurs. Nous avons eu, pour faire ainsi, nos raisons et d'ailleurs les « Poètes de Terroir » et la plupart des anthologies « Pallas » sont bâties ainsi et présentent cette mosaïque de citations d'appréciations que vous nous reprochez un peu. Encore une fois, tout cela peut se soutenir en pour et en contre et nous ne saurions nous chagriner que votre avis soit ce qu'il est.

Mais, deux de vos remarques nous touchent et nous étonnent. Elles nous paraissent vraiment mal fondées, donc plus ou moins injustes et pouvant nous nuire dans l'esprit du lecteur.

D'abord vous exprimez le regret que nous n'ayons pas fait place aux félibres non-provençaux. Comment pouvez-vous nous faire tel reproche ? Nous annonçons : félibrige *provençal*. C'est clair et franc et, puisqu'il faut bien avoir un programme et des limites, nous ne devons pas insérer autre chose que du *parler provençal*. C'est, bien sûr, le contraire, si nous l'avions fait, qui eût pu

motiver des reproches et celui-ci, trop souvent entendu : « Vous prétendez donc encore appeler Provence tout le Midi de France. Toujours la tyrannie avignonnaise !.. etc., etc., etc. » Chanson connue et désagréable dans sa pauvreté ! Et, justement, où avez-vous vu que nous prétendions *restreindre* la Renaissance méridionale à Mistral et à ses disciples ? Nous le disons et le pensons si peu que nous prévoyons pour plus tard (il faut au moins le temps !) la présentation des œuvres d'autres dialectes d'Oc. Alors, du moment que nous embrassons toute l'école *félibréenne provençale* de Mistral à nos jours, nous sommes parfaitement fondés à dire — et je ne crains pas de le répéter, — que la production provençale occupe sans conteste le premier rang de la littérature méridionale. Je n'ai pas besoin de dire que Mistral à lui seul suffit à conférer une supériorité écrasante à la poésie provençale sur celle des autres provinces d'Oc. Tant qu'elles n'auront pas produit un nouveau Mistral... Je sais que cela ne plaît pas à entendre à certains. Je le regrette pour eux parce que c'est vrai, et bien des poètes du Languedoc, d'Aquitaine, de Gascogne ou d'Auvergne le reconnaissent sans réticence. Et pour moi je ne cherche pas à plaire à ceux que la gloire de Mistral met de mauvaise humeur. Mais je vais plus loin ! Et croyez que nous n'ignorons ni Fourès, ni Jourdanne, ni Perbosc, ni Estieu, ni Camélat, ni Philadelphe, ni Laurès, Ricard, Vermenouze, Michalias, ni Palay, ni tous les autres. Je les admire pour ce qui est en eux admirable ; les vivants sont tous des camarades, la plupart des amis, certains *très chers*. Ne nous arrêtons pas au fait que vous réunissez en un seul faisceau, pour contrebalancer la seule production provençale, celle des trois ou quatre autres provinces d'Oc. Je dis encore, et encore au risque de déplaire, je dis que la réunion de tous ces noms de maîtres divers peut trouver à la mesure de leurs talents, en Provence et outre Mistral et Roumanille, une réunion de maîtres provençaux largement équivalente par le nombre comme par le talent : Aubanel, Mathieu, Félix Gras, Paul Arène ne comptent-ils plus, — et leur ami Bonaparte-Wyse, fort et charmant et si prenant malgré ce qu'il a d'artificiel ? — Et Bremoundo ? Si vous notez les *actuels* des pays du Rhône à la Mer Majeure, pourquoi ne compterons-nous pas aussi les actuels du Rhône aux Alpes ? Arrêtons-nous à la génération connue avant 1914. Auguste Marin, Marius André, Boissière, Fabre (« di Tavan ») qui vaut tous les « terriens », Valère Bernard, Paul Roman, Ravous Ginesto, chacun dans son genre, et toutes choses égales d'ailleurs, ne supportent-ils pas la comparaison avec ceux que vous nommez ? Sans en venir jusqu'aux plus jeunes et en tenant en réserve (et des meilleurs) ici comme là-bas, le seul nom de d'Arbaud n'est-il pas d'un poids considérable dans cette balance? Encore une fois, je m'arrête à la période de vers 1905, laquelle vit commencer une nouvelle génération poétique. Mais sans nous livrer à un petit jeu de pointage qui, un peu vain, ne serait pourtant ni impossible ni si injustifié, nous pensons qu'on abuse de cette facile proclamation : après Mistral, la Provence perd le premier rang littéraire et n'a plus personne pour essayer d'y atteindre. C'est d'une redondance assez creuse, affirmation qu'aucun fait n'appuie, cliché archi-usé. Mais on l'a rejeté souvent, des voix sonores avec des airs péremptoires. Les Provençaux modestes (quoi qu'on en dise), bons enfants, un peu dédaigneux parfois, ont laissé dire et quelques-uns d'entre eux même l'ont un peu cru : injustes envers eux-mêmes par peur d'être injustes pour les autres. Eh bien ! je crois qu'il serait bon qu'un des rares critiques qui parle de l'œuvre du Midi dans

les revues parisiennes ne contribue pas à répandre et à renforcer de son autorité une opinion si peu fondée : l'infériorité des écrivains provençaux après Mistral...

Tenez, dans son genre, où il est inimitable et où il a quelques vrais chefs-d'œuvre, qui vaut Charloun ? Je l'avais oublié ? Cependant, il est de bon ton parmi ceux des félibres qui ont l'esprit « gens-de-lettre », d'en sourire d'un air condescendant. C'est qu'à vrai dire, pour sentir et goûter le langage et l'art de Charloun, il faut avoir gardé une profondeur et une pureté de race et d'âme provençales, avoir si bien éliminé de soi toutes les scories du Lycée, de Montmartre et de l'Académie, que bien peu l'apprécient avec justice...

Tout cela m'a mené bien loin. Excusez-m'en.

Encore un mot, à propos de Gelu. Ce chansonnier de grand et puissant talent ne me paraît pas sans défaut. On l'a surfait. La ficelle, le truc y abondent ; la répétition des sujets, la pauvreté de l'inspiration, la misère des rimes (dans un genre où la rime compte) la grosseur des chevilles, et quantité d'autres défauts atténueront sans doute, un jour où l'on jugera sans parti pris, la gloire du Marseillais. Croyez qu'on aurait moins parlé de lui — malgré ses réelles qualités — s'il avait vécu et chanté à Draguignan ou à Grasse. Mais il fallait bien que Marseille eût quelqu'un à opposer à Mistral d'Arles et d'Avignon, comme Toulouse veut lui opposer sans le dire trop clairement — mais c'est ça tout de même — Fourès et même Estieu ! Du reste, vous avez bien le droit de mettre Gelu très haut (je le mets encore assez haut moi-même), et seul le plaisir de causer avec vous m'a entraîné à le discuter. Seulement, pour en revenir à nos moutons, je ne comprends guère votre reproche à nous de ne l'avoir point placé dans notre anthologie. La raison est la même que pour les non Provençaux. Nous ne pouvions et ne devions sortir du cadre, rigide mais nécessaire, de l'Ecole félibréenne. Si nous faisions place à Gelu, pourquoi ne pas admettre Gros — et le vieil Emmanuel de Nice dont la graphie italienne déforme les quelques belles pièces ? Car nous n'avions pas le droit de corriger leur écriture ! Non, dans une œuvre de ce genre, le cadre étant net, on ne peut en sortir sans graves dangers. Et comment le critique peut-il se plaindre si l'on est fidèle au programme annoncé ?...

PIERRE FONTAN
Félibre majoral.

Une lettre de M. Jean Royère. — M. Jean Royère, fondateur de la revue *la Phalange*, vient d'adresser la lettre suivante au directeur d'une société d'action rénovatrice et de spiritisme, qui, sous ce même titre, avait organisé ces temps derniers des réunions et des conférences :

Paris, le 4 mai 1921.

Monsieur le directeur de « La Phalange » Groupe d'action rénovatrice,
30, rue Chalgrin, Paris.

Monsieur,

Je viens d'apprendre seulement maintenant l'existence de votre groupe auquel vous avez donné le nom de « La Phalange ».

Vous ne devez pas ignorer que ce nom est celui d'une revue que j'ai fondée le 15 juillet 1906, et dirigée pendant huit ans. Sans doute, ma revue « La Phalange » ne parait plus depuis la guerre, mais ce n'est qu'une interruption et elle reparaîtra. D'ailleurs « La Phalange », revue de Jean Royère, avait donné naissance aux *édition de la Phalange*, qui, elles, n'ont pas été interrompues par la guerre. Un livre de vers de Georges Perin : *Les Fêtes dispersées*, paraît en ce moment même aux éditions de « La Phalange », 33, rue Franklin, Paris. Vous reconnaîtrez que votre groupe ne peut continuer plus longtemps à coexister avec celui de ma Revue et de mes Editions, sans porter le plus grave préjudice aux dites éditions et à la dite revue.

Je vous prie donc, usant du droit que me donne la loi, de bien vouloir soit donner à votre groupe un nom entièrement nouveau, soit tout au moins de modifier cette appellation de « La Phalange » en la complétant par une épithète, de façon qu'il ne puisse plus y avoir aucune confusion entre votre groupe d'une part, et ma revue et mes éditions, de l'autre.

Agréez, Monsieur, etc. JEAN ROYÈRE.

§

Un monument à Erckmann-Chatrian. — Le centenaire de la naissance d'Emile Erckmann sera célébré le 21 mai 1922 à Phalsbourg. A cette occasion, un comité vient de se constituer dans cette ville, en vue d'élever un monument aux auteurs des « Romans nationaux et populaires ».

Le Comité a pour Président d'honneur : M. Millerand, Président de la République ; pour présidents, MM. Poincaré et Maurice Barrès, pour secrétaire général M. Emile Hinzelin. Il adresse un « appel à tous les Français » pour les convier à l'hommage projeté aux auteurs de *Waterloo, de Mme Thérèse*, des *Rantzau* et de tant de livres qui ont contribué à mieux faire connaître l'Alsace-Lorraine à la France de l'intérieur et la France intérieure à l'Alsace-Lorraine.

Emile Erckmann était le fils d'un libraire de Phalsbourg ; Pierre-Alexandre Chatrian, plus jeune que lui de quatre ans (il était né le 18 décembre 1826, à Soldattenthal, Meurthe), était le fils d'un verrier.

Ils firent leurs débuts littéraires en 1848 par un drame intitulé *l'Alsace en 1814*, drame dont la représentation fut interdite, comme séditieuse. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que leur premier roman : *l'illustre Docteur Mathéas* leur valut un succès qui ne devait plus se démentir.

Et à vrai dire, n'éprouve-t-on pas, aujourd'hui encore, un grand charme à relire (et de préférence dans la vieille édition populaire illustrée) l'*Ami Fritz* ou le *Conscrit de 1813* ?...

§

Ce que disait la « Gazette des Ardennes » il y a cinq ans. — Le 31 mai 1916, la *Gazette des Ardennes* faisait paraître, pour fêter son deux centième numéro, un exemplaire spécial ne contenant ni com-

muniqués officiels, ni nouvelles du jour, ni actualités politiques, bref un exemplaire « purement récréatif », disait-elle avec légèreté. (Notons, en passant, qu'à cette même date du 31 mai 1916, centième jour de la bataille de Verdun, le total des pertes avouées allemandes était de 2.940.000 hommes, dont 742.500 tués. *Cf.* : Chronologie de la guerre, par S. R., tome IV, p. 148.)

Mais voyons la première page de ce numéro « récréatif ». Nous y trouvons certains détails qui ont leur intérêt documentaire :

La présente *Gazette des Ardennes* porte le numéro 200. Fondé le 1er novembre 1914, notre journal atteignit son centième numéro exactement un an après, le 31 octobre 1915. Depuis la *Gazette* a hâté le pas. Paraissant trois, puis quatre fois par semaine, elle a atteint son deuxième cent en sept mois. Si l'on considère qu'en même temps son tirage n'a cessé d'augmenter pour atteindre, aujourd'hui, une vente régulière de 125.000 exemplaires, on ne saurait nier que c'est là un assez beau développement qui prouve, mieux que tout autre indice, que la fondation de la *Gazette* était une nécessité...

Suivait le programme de la *Gazette*, programme vingt fois exposé dans ses numéros précédents — mais on sait que l'insistance faisait partie de sa tactique :

Ce que nous voulons, c'est parer au danger qui crée l'irréparable pour l'éternité... Cette guerre, il n'a pas été de notre pouvoir de l'empêcher d'éclater.. Nous avons conscience de rendre un réel service à la France de demain (*sic*)...

Tels étaient, à la fin du triste mois de mai 1916, les exercices « récréatifs » de l'affreuse *Gazette*...

§

Publications du « Mercure de France ».

LES HEURES DU SOIR, *précédées des* HEURES CLAIRES *et des* HEURES D'APRÈS-MIDI, par Emile Verhaeren. Vol. in-16, 7 fr. (La première édition a été tirée à 770 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir : 745 ex. numérotés de 1 à 745, à 12 francs; 25 ex. marqués A à Z, *hors commerce*.)

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.